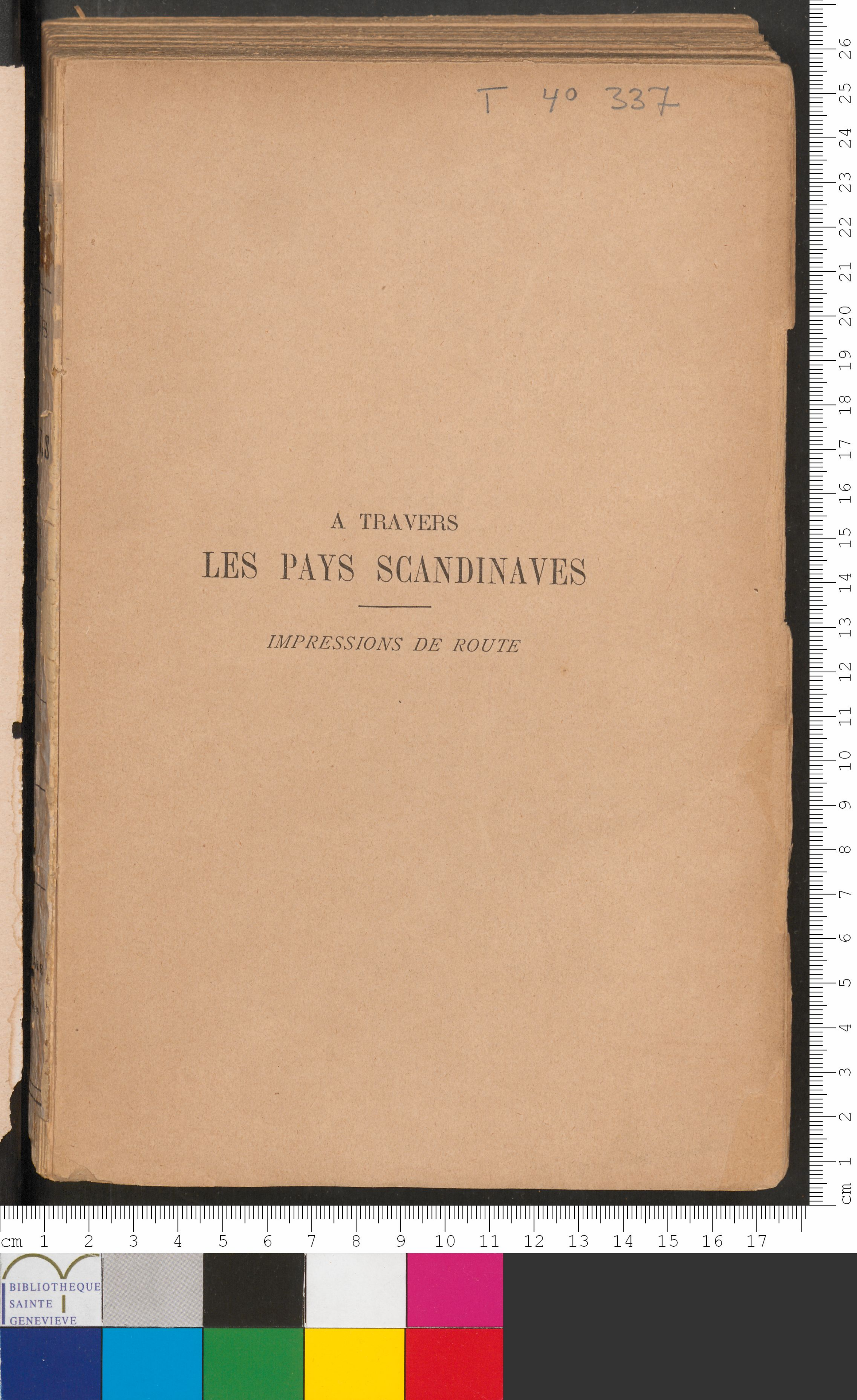

francs
ARIS



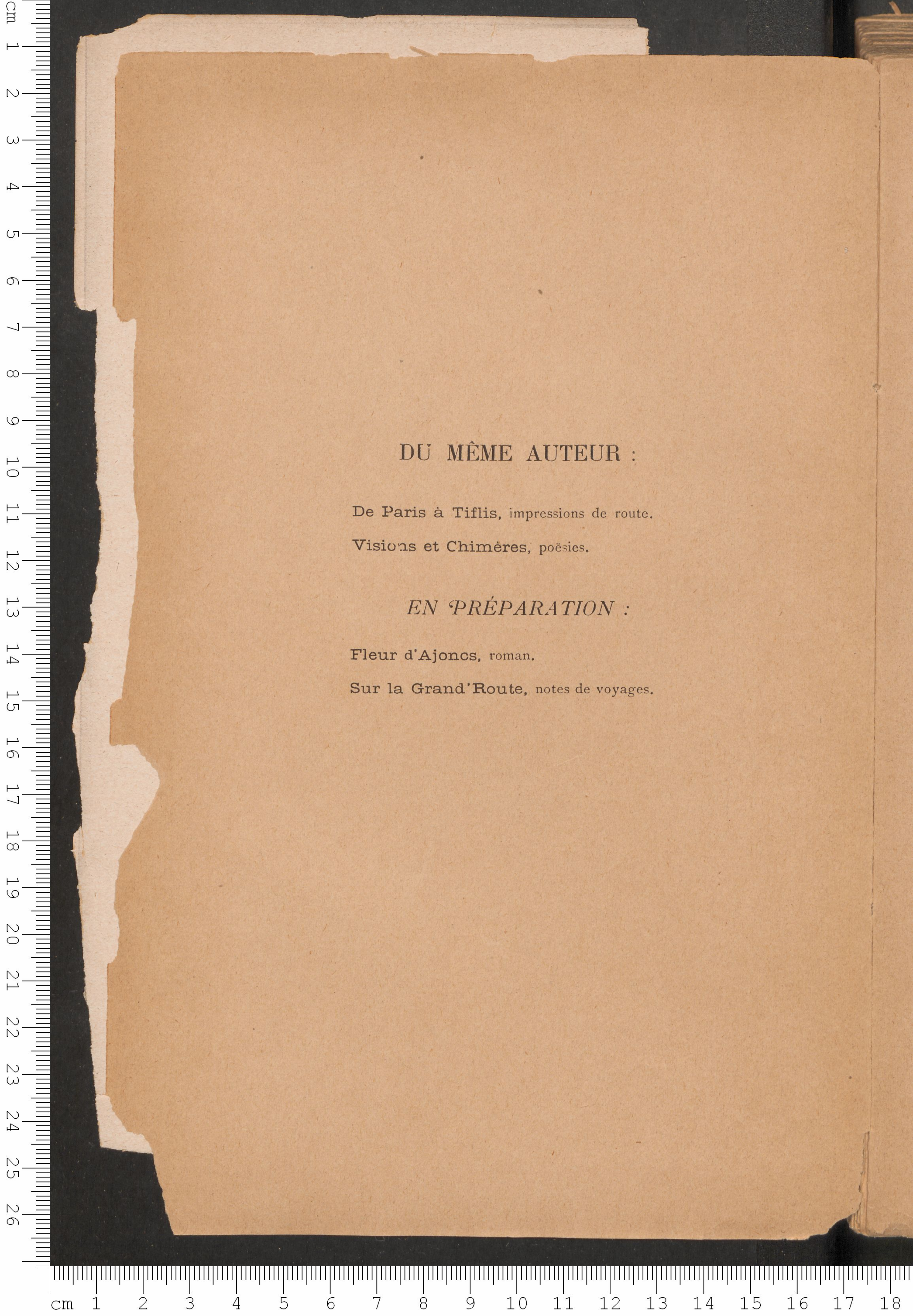

G. SANSREFUS
A TRAVERS
LES
PAYS
SCANDINAVE
IMPRESSIONS DE ROUTE
DESSINS
ET CROQUIS DE ANDRÉ-ROYER
PARIS
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION
DES GENS DE LETTRES
30, Rue Laffitte, 30
1900
BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE



A TRAVERS

LES PAYS SCANDINAVES

IMPRESSIONS DE ROUTE



DU MÊME AUTEUR :

De Paris à Tiflis, impressions de route.

Visions et Chimères, poësies.

EN PRÉPARATION :

Fleur d'Ajoncs, roman.

Sur la Grand'Route, notes de voyages.

Gaston SANSREFUS

A TRAVERS
LES
PAYS SCANDINAVES

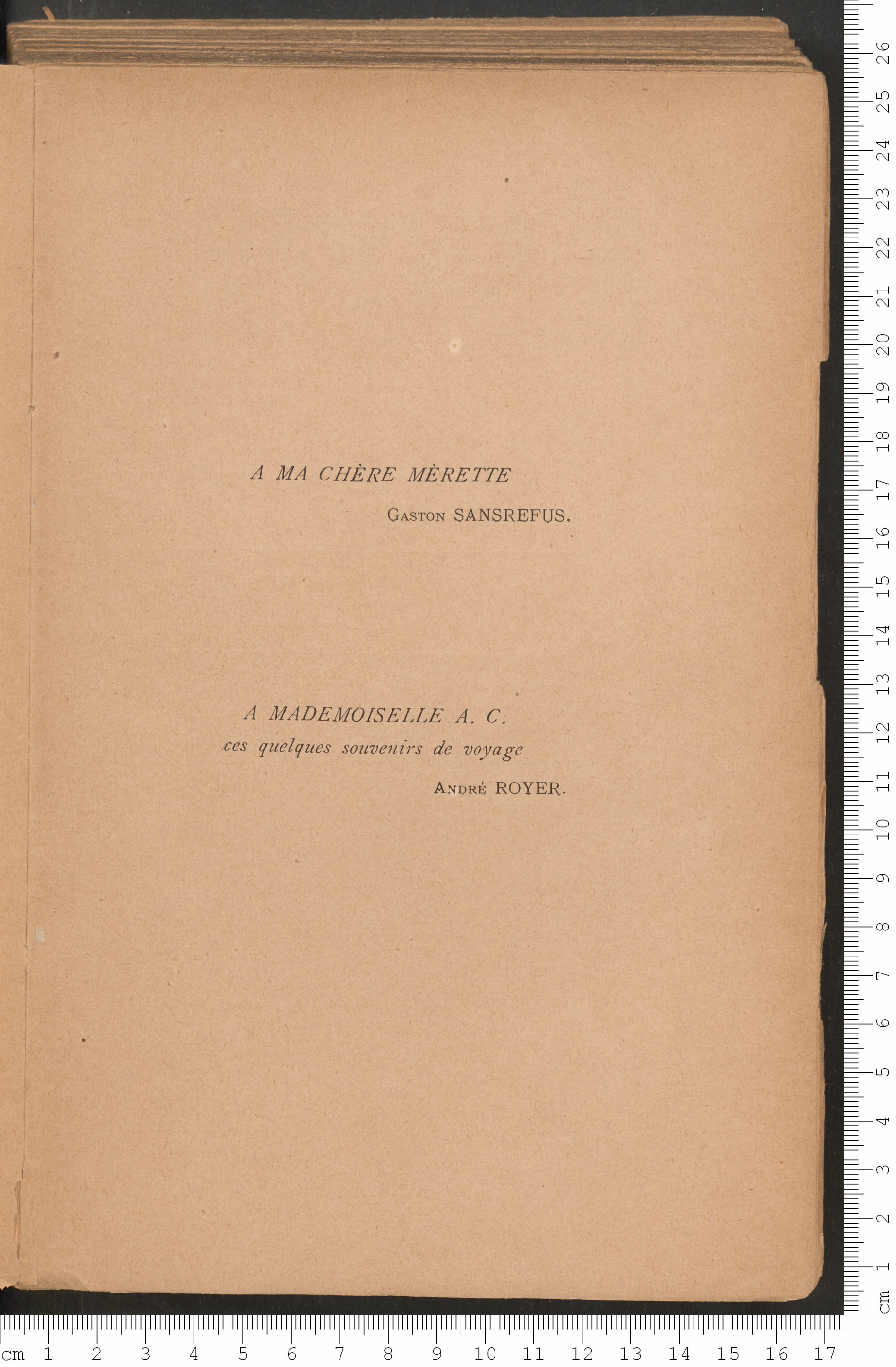
IMPRESSIONS DE ROUTE



PARIS

SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉDITION DES GENS DE LETTRES
30, Rue Laffitte, 30

1899

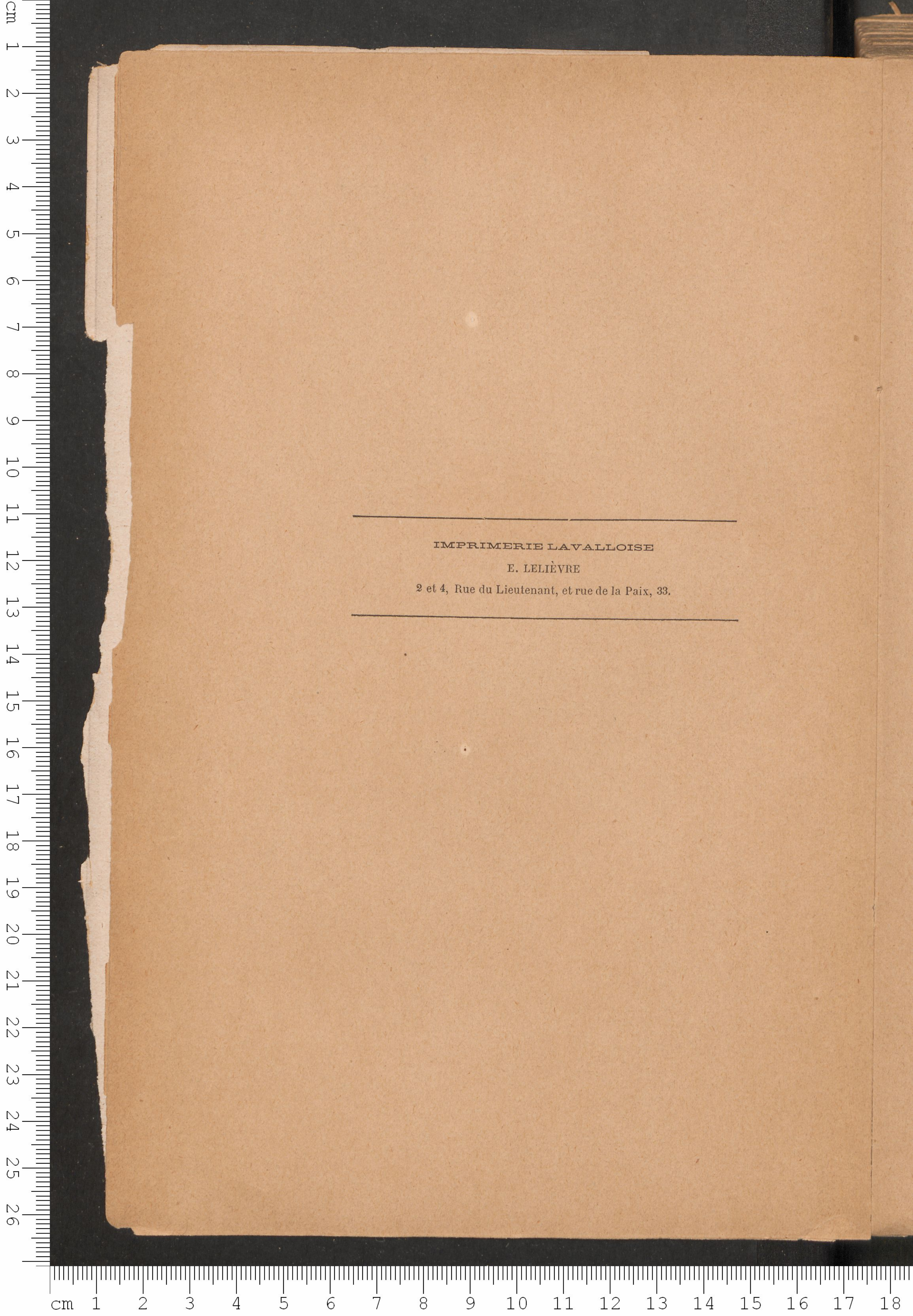


A MA CHÈRE MÈRETTE

GASTON SANSREFUS.

A MADEMOISELLE A. C.
ces quelques souvenirs de voyage

ANDRÉ ROYER.



IMPRIMERIE LAVALLOISE

E. LELIÈVRE

2 et 4, Rue du Lieutenant, et rue de la Paix, 33.



INTRODUCTION

Le Nord ? Quel mot troublant pour un poète avec son évocation du mystère des pôles ! Le Nord ! Cela résonne comme un vocable de rêve et comme un glas...

Tous ceux qui sont revenus de l'extrême Nord affirment n'avoir jamais rien vu de plus beau que le palais fantastique et dangereux des glaces bleues dont les colonnades furent si souvent des monuments de mort et apparaissent comme la Tour des enchantements dont parlent les contes de fées.

J'ai souvent erré en imagination dans la fantasmagorique contrée des fjords et des banquises. Mon cerveau la peuplait de cathédrales, de donjons et de lumineux jardins de cristal et, le soleil caressant d'étranges végétations d'icebergs, les irisant des plus fastueuses colorations, je m'attardais dans l'ombre pâle de grands arbres couleur d'argent ou d'or à songer à l'opinion d'Olaus Rudbeck, ce savant suédois du

XVIIe siècle, qui dans un ouvrage sur l'Atlantide, situe le Paradis terrestre dans les régions arctiques.

Ah ! folles inventions, je vous eusse sacrifiées toutes pour jouir un instant de la splendide réalité !

C'est devant elle que M. Sansrefus en pur poète, ambitionna de s'émouvoir. Il n'a point pénétré jusque dans l'inconnu qui nous a pris, pour ne jamais le rendre peut-être, l'héroïque André. M. Sansrefus s'est arrêté sur les confins de la zone énigmatique, mais, ainsi que Moïse contemplant de loin les vallons de la Terre Promise, il a dérobé quelque chose à la beauté du spectacle et la vision que ses yeux d'imaginatif ont précieusement gardée, il l'a transcrite pour nous dans le présent livre.

Remercions-le, nous tous que la vie retient sédentaires et dont l'esprit seulement vagabonde. Soyons heureux qu'un sensitif ait été jusqu'au bout du monde cueillir pour nous des impressions, puisque, grâce à lui, du coin de notre feu, nous pourrons croire un moment que nous cheminons sur des routes étrangères, dans la merveille toujours renouvelée du voyage.

Nous verrons la Baltique, Copenhague et Stockholm et Upsal, nous suivrons les côtes de l'Océan de la moyennageuse Trondhjem jusqu'à Hammerfest et le Cap Nord, nous voguerons sur les eaux foncées des mers boréales et traversant le dédale imposant et grandiose des Lofoden, le navire glissant entre les murailles de hautes gorges, nous reviendrons jusqu'à « Bergen la pluvieuse » et nous nous enthousiasmerons encore devant des sites sans seconds avant d'arriver à Christiania, d'où le poète nous entraînera vers Berlin.

Puis, le volume fermé, nous serons tentés d'en retourner les pages comme on déroulerait la toile d'un

diorama. Ah! qu'il serait faux pour moi ce mot d'un publiciste défunt : « J'aime à m'en aller parce que le départ est le commencement du retour ». Lorsque l'excursion a été belle, il ne doit rester qu'un désir plus avide encore d'un lendemain d'aventure. Barbey d'Aurevilly a dit en des vers peu connus :

« Oh! pourquoi voyager ? » as-tu dit.....
C'est que le cœur hennit en pensant aux voyages,
Plus fort que le coursier qui sellé nous attend ;
C'est qu'il est dans le nom des plus lointains rivages
Des charmes sans pareils à celui qui l'entend ;
Irrésistible appel, ranz des vaches pour l'âme
Qui cherche son pays perdu — dans l'avenir ;
C'est fier comme un clairon, doux comme un chant de femme.
Voilà pourquoi je veux partir !

Passion de l'inexploré, du toujours plus loin, du toujours nouveau, tu bouts dans l'âme des poètes. Heureux ceux qui peuvent, comme M. Sansrefus, se laisser guider par toi sous les climats divers! Quant à nous, essayons de nous résigner en communiant avec l'auteur de ce récit, en nous efforçant d'aspirer ce qu'il nous apporte en synthèse de nature et de vie.

Ce qui domine ici c'est la sincérité, c'est l'absence totale de prétention littéraire. Un artiste intelligent et érudit après avoir parcouru amoureusement l'univers essaie de nous communiquer le charme si spécial qui se dégage de ces pérégrinations.

Si l'on pénètre dans le cabinet de travail de M. Sansrefus on est frappé d'y voir voisiner dans la plus mirobolante et la plus harmonieuse promiscuité des objets d'art de tous les pays, de toutes les époques, de tous les styles. On respire là la vénération du voyageur et du collectionneur pour la beauté unique et multiforme.

Epées damasquinées de Tolède, Khandjars achetés au Caucase, yatagans arrachés à force d'or et de diplomatie à des turcs farouches, poignards albanais, stylets siciliens, cimeterres japonais, dagues empoisonnées, jusqu'au couteau à fourreau de peau de renne, échangé contre un paquet de tabac, avec un lapon, là-bas, au Cap Nord! Tout cela forme une décoration d'une somptueuse rareté, à laquelle s'ajoutent des masques, des narghilés, des mosaïques, des lampes de Pompéi où s'enroulent des écharpes d'almées, tandis que non loin de la peau de tigre royal qui entraîne le rêve au pays de Vichnou, scintille le scarabée volé dans un sacorphage égyptien.

Ce capharnaüm est l'image même des livres de M. Sansrefus qui sont, en réalité, des musées où l'auteur a groupé des reliques rapportées de toutes les latitudes.

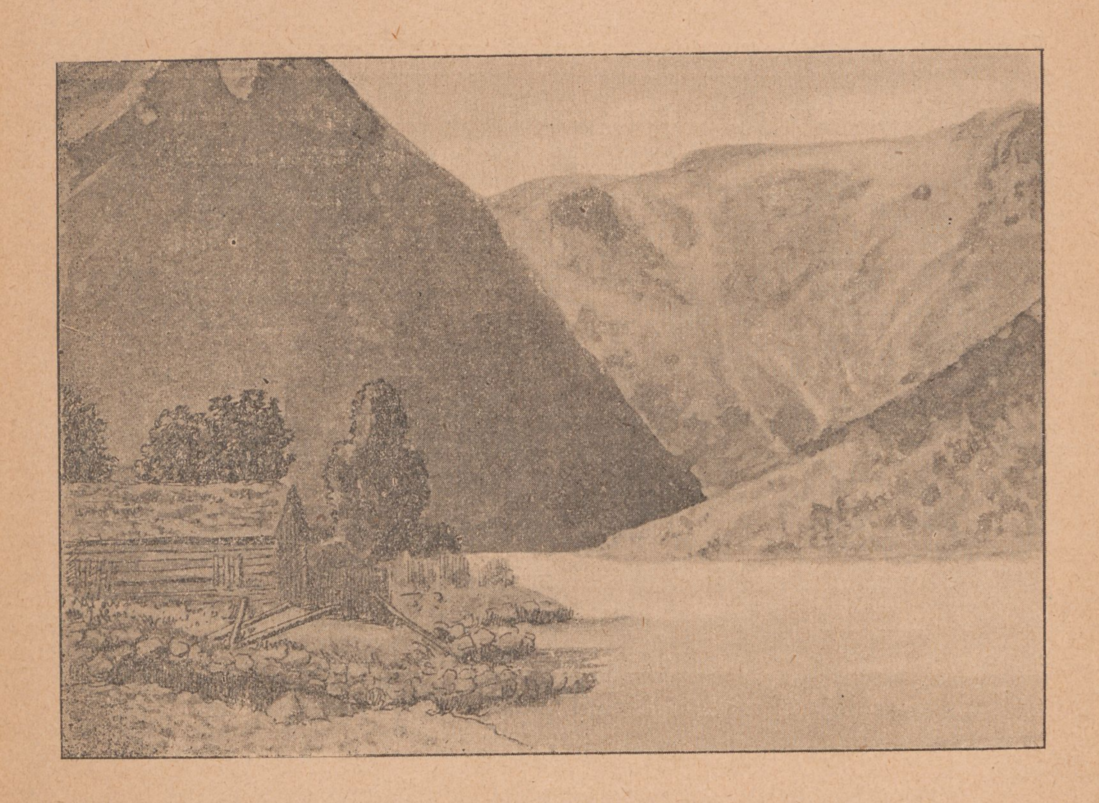
La rapidité des déplacements, l'intensité, l'inattendu des spectacles qui se succèdent devant les yeux éblouis du voyageur, n'ont peut-être pas suffisamment laissé à M. Sansrefus le temps de polir son œuvre composée au jour le jour. Mais les phrases vivement jetées y ont la saveur d'instantanés. Il y a là de la couleur immédiate, des touches précises et des images typiques qui ont la peu commune qualité d'être davantage du domaine de la sensation que de celui de la littérature. M. Sansrefus s'impressionne d'un paysage selon sa tonalité éclatante ou attendrie et sait ressusciter pour le lecteur, dans une langue pittoresque, harmonieuse et primesautière, les échos et les mirages que conserve sa mémoire comme de riches souvenirs de sa vie errante.

J'ai rarement lu journal de voyage plus intéressant, et plus prestement et poétiquement écrit.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS A TRONDHJEM



CHAPITRE PREMIER

VERS LE NORD

Le Nord ! mot magique, évoquant la mélancolie douce et pure des horizons ouatés de brume, suggestion reposante, enveloppant lentement tout l'être dans un bain d'une fraîcheur exquise, voyage d'extase où l'âme semble s'envoler très loin dans un monde irréel, vie qui

serait rêve et mort qui serait vie. Et dans le désert monotone de la Westphalie dont le sable desséché vole en poussière le long des vitres du wagon, j'ai la vision effacée, perçue à peine à travers un rideau humide, d'un paysage où tout est large, simple et beau, où tout est imprégné du grand mystère de la nature. Ce n'est plus l'affreux suaire blanchi des os devenus cendres des anciens Saxons qui poudroie sous le souffle du vent, c'est l'ébauche d'un pastel d'Iwill, un tableau d'idéal repos et de merveilleuse poésie.

C'est à peine si je ressens l'atteinte de la tristesse ambiante, si l'air vicié qui émane de ces marais fangeux me pèse quelque peu. Devant le moulin perdu dans ces solitudes, gémissant la plainte agaçante de ses grandes ailes noires, comme devant la cigogne ridicule marchant en se dandinant sur ses longues échasses, je revois sans cesse, par une étrange association d'idées, le moulin saxon en fantasque héros des légendes du Torghatten, et la cigogne prussienne, tel un héraldique oiseau, coupé d'argent et de sable, membré et becqué de gueule, envolé des rudes boucliers de bois des farouches Vikings pour promener sa dédaigneuse insolence dans notre siècle aveuli.

Tout à coup, vers l'horizon de cette Thébaïde maudite, du milieu de ces plaines salies de tourbes malsaines, surgit comme une poussée soudaine d'obélisques grisâtres ; la bizarre forêt se rapproche sensiblement, et, derrière la large ceinture de moulins à vent montant la garde autour d'une cité géante, apparaît une ville aux toits bleutés par les ardoises, aux clochers démesu-

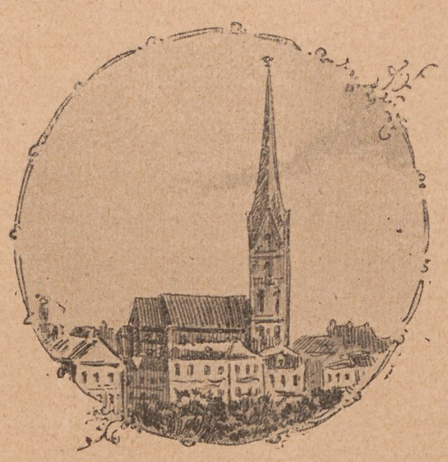
rément longs, pointus comme les pieux de défense d'une antique Alésia.

Cité de fer et de romantique épopée ? Hélas, non, marché prosaïque et banal de mercantiles agioteurs où l'argent est la sainte idole, où la bourse est temple, où le veau d'or est Dieu ! Brême-la-libre, deux fois française sous Charlemagne qui la fit municipe d'évêque et sous Napoléon qui lui rendit son titre, n'est plus que la parodie dérisoire de ce qu'elle fut jadis. Son peuple solide, rendu fort dans les luttes sanglantes contre les Frisons, dans les terribles guerres de religion, a perdu toute son allure de fière indépendance ; les quartiers que coupent les eaux rapides du Weser se parent encore orgueilleusement de leurs anciens titres : « seigneurie de la rive droite », « seigneurie de la rive gauche », mais les rudes guerriers, aux pourpoints de buffle, ne parcourent plus les rues tortueuses en chantant leurs victoires contre Waldemar le Danois, Erik et Hakon de Norvège. Il y a bien toujours les bailliages dans la campagne environnante, mais la tristesse et la solitude ont remplacé la vie intense dont le cœur battait au centre de Brême l'hanséatique.

Jadis, les gais compagnons partaient à l'aventure créer leurs comptoirs sous toutes les latitudes, ils avaient droit d'escorte armée et osaient s'attaquer aux puissants ; quatre-vingt-cinq villes, de Bergen à Cracovie, faisaient partie de la formidable association, mais maintenant toute idée de hardiesse et de force est écrasée sous un gantelet de fer, la dernière diète hanséatique de Lubeck, au XVIIe siècle, a dispersé au vent tout germe d'auda-

cieuse folie ; la ville de l'empereur Magne est un corps sans âme ! Ses remparts sont démantelés, des jardins poussent sur les créneaux en ruines ; c'est un noble devenu bourgeois, dont l'armure jetée à terre se laisse envahir par la mousse et ronger par la rouille.

Toujours la plaine désolée et stérile, Sologne sablonneuse et affreusement triste, d'un gris sale, à peine moucheté par endroits du vert roussi de maigres bruyères. Brusquement, la machine s'arrête, siffle désespérément, puis s'engouffre, dans le tremblement des vitres poussiéreuses, sous la gare de Hambourg.



Comme sa voisine Brême, Hambourg reçut par deux fois le baptême de France ; ce fut, en effet, Charlemagne qui, ayant élevé au IXe siècle une forteresse pour défendre le pays contre les païens assassins et pillards, déposa le berceau de la ville actuelle sur les bords de l'Elbe ; Napoléon, en 1810, éleva la ville au titre de chef-lieu, et le département des Bouches de l'Elbe dut obéir à la nouvelle préfecture hambourgeoise.

Le charme de la cité du nord repose dans le contraste de la vieille ville, où revit tout le passé de la Hanse, avec la nouvelle, où tout le luxe et le confort modernes éclatent orgueilleusement à chaque pas.



2

UN CANAL A HAMBOURG

C'est le soir, à l'heure tranquille où tout dort, qu'il faut aller flâner le long de ces canaux aux tournants brusques, s'enfonçant en un miroitement d'encre pâle dans le trou noir des rues rectilignes. Les hautes maisons de brique, pignonnées de volutes rouges, aux lourds volets fortement cadenassés, semblent, dans la nuit, les antres énormes où viennent se tasser les balles de marchandises de tous les pays ; de lourds bateaux de bois, aux flancs ronds et polis par toutes les mers, se découpent en masses sombres le long des grands magasins baignés d'eau croupissante, et les étranges clochers verdâtres, si caractéristiques en ce pays, dressent vers un ciel tourmenté de lourds nuages leurs pointes menaçantes.

C'est bien, tandis que la lune blanchit les nuées épaisses, la Hanse morte à jamais qui m'apparaît cette nuit en rêve dans l'agonie troublante de ces eaux putrides et malsaines ; c'est bien l'évocation d'un temps disparu, le suaire soulevé du tombeau et découvrant la décevante carcasse d'une gloire qui n'est plus, le « flethen » opaque et terne des anciens quartiers.

Maintenant c'est au clair soleil, dans le flamboiement de la nature en fête qu'il faut visiter la ville nouvelle, dans l'intensité de vie d'un quartier fier et riche, dans toute la fiévreuse existence d'une opulente cité.

Le port immense, avec son grouillement de navires de toutes sortes, son mouvement ininterrompu, ses appels de sifflets et de sirènes, sa cohue de marins de toutes les nations, son brouhaha de langages disparates, tantôt durs et barbares, tantôt doux et caressants, est un des

coins les plus pittoresques de l'Allemagne du nord. Le long des quais, une poussière dorée voltige en brouillard papillotant sur la foule affairée, la ville apparaît à travers la guipure des cordages, et la gaieté des pavillons éclate dans le claquement des drapeaux de toutes les puissances. Le ciel est d'un bleu pâle admirable, les frondaisons des jardins s'amollissent en lignes onduleuses et souples, et le grand soleil illumine l'atmosphère. Malheureusement, vers l'embouchure de l'Elbe, l'azur s'encrasse de fumées noirâtres ; les vagues moutonneuses de nuées de suie, de poussières de charbon roulent pesamment dans l'air vicié ; le charme n'est plus !



Dans la rue, c'est l'animation fébrile, le mouvement d'un peuple pressé, le tohu-bohu carnavalesque d'une foule cosmopolite, l'appel énervant des timbres électriques, la poussée formidable d'une ville qui s'anime. De ci, de là, l'attrait d'un costume : la jupe courte d'une paysanne, le corsage coquet aux bretelles étroites d'une fillette Vierlandaise,

ou le chapeau plat aux grandes ailes noires comme un gros papillon de nuit, posé sur les cheveux d'une accorte bouquetière. Mais tout cela est trop moderne ; plus de caractère ni de style ; c'est la prose nue après la poésie douce et reposante des nuits sur les antiques canaux, la fanfare claironnante du franc soleil sous le ciel bleu du port.

Maintenant en route vers le pays des rêves, vers la lumière irréelle et vaporeuse.

Le train court dans la province d'Holstein que la Prusse arracha au Danemark, en 1864. L'Allemand est ici en pays conquis, il traîne sur les routes poudreuses sa lourde botte et promène sur les sables de l'antique Wagrie, colonie slave de jadis, sa vanité et sa suffisance.

Le paysage est aride et sauvage ; désert de sable et de maigres bruyères, tout imprégné de la mélancolie des grands horizons sans vie et sans couleur. C'est le Gestland, le bien nommé « pays des landes », plateau froid et nu, à peine bossué de basses collines poudreuses et ternes.

Tout à coup, une apothéose de bleu, un miroitement de turquoises éparpillées au grand soleil ; la mer, superbement calme et tranquille, étale à nos yeux sa majestueuse indolence.

Le train s'arrête. Je saute sur les pavés de Kiel et gagne rapidement le port. Un coquet vapeur est amarré au quai d'embarquement, prêt à prendre le large.

C'est avec joie que je monte à bord du navire, que j'entends le clapotement des premiers tours de l'hélice,

et que, derrière le panache de fumée, je vois la terre allemande disparaître dans le lointain.

L'escadre de la Baltique est mouillée à l'entrée du canal de Kiel à Brunsbüttel ; les colosses d'airain, mastodontes gigantesques, semblent sournoisement guetter leur proie et prêts à démasquer leurs batteries pour cracher la mort à la moindre alerte.

Le yacht du Kaiser, en sa robe blanche rehaussée de filets d'or, repose tranquille sous la garde des puissants cuirassés. Mais tout cet appareil guerrier n'est bientôt plus qu'un point, tachant d'encre la grande page bleue de la Baltique ; le vapeur file rapidement vers la terre danoise, emportant avec lui nos rêves et nos espérances.

Le temps est admirable. Juin a revêtu ses plus beaux habits et s'est coiffé orgueilleusement du casque d'or du soleil.

Nous longeons vers l'Est des îles verdoyantes, à la basse silhouette chargée de moulins à vent ; les frondaisons des bois viennent mourir en moutonnantes verdures dans l'eau transparente et les grasses prairies tendent sur les pentes douces des terres leurs tapis de sinople.

Quel repos de tout l'être dans ce grand calme de la nature, dans ce paysage de fraîcheur délicieuse, dans ce fondu de nuances délicates et tendres, où tous les verts, du jade à l'émeraude, viennent mourir dans la gamme de tous les bleus. Cependant, quand les nuages sombres obscurcissaient l'horizon, quand, dans les nuits de tempête, la fureur des éléments soulevait les flots irrités,

bavant des paquets d'écume âcre et mousseuse, les pirates Vitaliens venus des mers brumeuses sur leurs lourds vaisseaux, pillaient à la lueur des éclairs « baade » danois et « bâtas » suédois. Les hardis forbans s'aventuraient jusqu'à l'ile de Langeland, où le phare de Fakkebjerg brille maintenant dans la nuit en étoile de salut ; et le vieux château du XIIIe siècle de Tranekjœer, dont les tours romantiques se dressent dans un nid de verdure, fut mis à sac sous la poussée terrible de ces hordes barbares.

Nous abandonnons bientôt les îles, l'horizon s'élargit en une longue traînée d'azur et peu à peu on distingue une ligne brune qui, lentement, lentement, s'élève de la mer. Une tache rouge immobile vers le nord met, dans le lointain, comme un point sanglant sur le manteau bleu du ciel, elle grossit sensiblement, se tasse en une masse rosée diffuse, éclate en un superbe bouquet de fleurs de feu. C'est Korsör, dont nous ne sommes éloignés que de quelques milles, mais que nous ne pouvions apercevoir plus tôt, vu le peu d'élévation des côtes. Peu à peu, on commence à distinguer les maisons de brique aux toits blancs, et la coquette petite ville, rayonnante dans sa parure au manteau rayé de Scapin, jette la note gaie des couleurs du drapeau national. La terre danoise nous reçoit avec un sourire !

La formalité si ennuyeuse de la douane est promptement remplie et je me dirige hâtivement vers la modeste gare.

Tout me paraît petit dans ce minuscule embarcadère de Korsör ; le train est un diminutif amusant de nos

énormes convois, la foule des employés, aux tuniques écarlates, me semble une république affairée de fourmis rouges, et les poteaux télégraphiques eux-mêmes, ne daignent pas se hausser à la hauteur des nôtres.

C'est la cité de la chanson enfantine :

> Petit, tout est petit
> Dans ce joli
> Petit village....

Afin que tout soit bien en harmonie avec l'exigüité du cadre, la locomotive s'achemine à force de tous petits halètements, dans la rassûrante allure d'un joujou mécanique.

Loin de blâmer cette sage lenteur, je la bénis, car je peux jouir tout à mon aise du panorama qui se déroule à mes yeux.

L'ile de Suland n'est qu'un vaste parc délicieusement ombré de bois touffus et gazonné de vertes prairies.

L'œil est amoureusement caressé par la délicatesse de ces tons harmonieux et doux, et la poésie plane en idylle troublante sur ce large paysage d'un artiste subtil de l'école anglaise.

Parfois, dans la perspective d'un lumineux lointain, entre les branches baignées de soleil d'une forêt minuscule, apparait le bleu pâle de la mer ; derrière la tapisserie de haute lice des frondaisons, se froisse, sous le baiser du vent, le rideau de soie des eaux superbes.

Des fermes rustiques, aux toits de chaume, aux murs blanchis à la chaux, peuplent de leur pittoresque silhouette cette campagne idéale. Eparpillées dans la plaine, elles semblent plutôt, dans la coquetterie de

leurs couleurs et dans leur berceau d'arbustes frais, d'aimables trianons où doivent mugueter les pastorales amours de bergères à la houlette fleurie, que de vulgaires chaumières où vit dans la promiscuité d'animaux meuglants le paysan rude et fruste.

Partout, des moulins aux formes lilliputiennes, semblant des jouets d'enfant, dont un petit dieu malin tire la ficelle pour en agiter les ailes éployées.

De temps en temps, la vision d'une petite ville surgit dans un jet de lumière rouge et blanche ; les briques vernissées donnent un air propret à ces modestes bourgades danoises, et les toits blanchis d'une couche pâle jettent la fraîcheur d'un champ de neige sur l'éclat parfois trop vif de l'écarlate cité.

Aux approches de Copenhague, les maisons de campagne apparaissent dans l'aimable parure de cottages anglais ; des vaches paissent à l'orée de grands bois et le charme rêveur de la paix reposante et tranquille plane sur cette oasis de rêve et de bonheur.

Il y a déjà longtemps que nous avons dépassé Sorö se baignant dans l'eau fraîche d'un grand lac reflétant, dans son pur miroir, les hêtres et les sapins qui ombrent ses bords ; Roskilde, l'antique capitale d'Eric III de Poméranie, orgueilleusement assise, dans la gloire de son passé, au fond d'un fjord large et profond. Maintenant la machine siffle au disque, et les dix lettres de Kjohenhavn brillent sous les derniers feux du soleil sur la gare de la primitive Axelhus.





CHAPITRE II

COPENHAGUE ET SES ENVIRONS

Que la capitale danoise me parut morose et triste le soir de mon arrivée ! Que les longues rues aux alignements rigides et sévères me semblèrent interminables et monotones, et que la grande place à peine éclairée du Kongens Nytorv, ou du « nouveau marché du roi », m'impressionna douloureusement dans sa vaste nudité de parvis désert ! Et cependant jusqu'à la dixième heure du soir le jour combattit victorieusement la nuit ; la pâle lueur d'un couchant indécis, aux nuances discrètes et effacées, traîna longtemps sa paresseuse lumière sur un ciel mouillé de bleu, veilleuse à peine visible sous

le rideau velouté de la nuit. Peu à peu, les étoiles commencèrent à allumer leurs feux clignotants, la lune découpa son disque blanc sur le fond sombre du firmament et l'obscurité enveloppa la ville de son suaire de deuil.

Sous le reflet blafard d'une lanterne, un nom éclate en lettres énormes sur un mur égayé d'affiches multicolores : Tivoli ! Mot magique, évoquant sous ce ciel du Nord, l'Eden parfumé de la campana romana, tout l'enchantement de la riante Italie ! Ces trois syllabes signifient : plaisir et gaieté, soleil et fête, sourire et grâce ! Et c'est dans la joie de ce mot que le Danois a mis toutes ses espérances, qu'il attend la saine jouissance des délassements permis après les heures de lutte et de travail.

Voulant être tout aussi bon Danois que le premier bourgeois de la cité, je me suis rendu aux jardins enchanteurs. Je n'ai trouvé ni Merlin aux blonds cheveux caressant les épaules, ni Mélusine à la longue robe flottante, mais j'ai vu un peuple heureux se promenant benoîtement dans des allées fleuries, illuminées de lanternes rouges et jaunes.

Tivoli est le lieu préféré de tous les indigènes, c'est une institution, c'est une gloire nationale ; qui n'a pas vu Tivoli ne connaît pas Copenhague ; c'est comme si on allait à Rome sans voir St-Pierre. Tous les soirs, une foule pressée promène sa muette indolence sous les bosquets ombreux ; pas de cris fous et bruyants, pas d'agapes où le rire part en fusée de joie ; la kermesse du nord, toute bombance et liesse, agonise en noctambule et placide marche vers un mortel ennui. Ce peuple

ne parle pas, joue la pantomime, comme jadis le fameux Pierrot Wolkersen, dont le buste grimaçant de pitre railleur et malin tire la langue à son amie la lune jouant à cache-cache derrière les branches illuminées d'argent.

Toutes les classes de la société se coudoient autour des baraques foraines, des cafés, des orchestres. Le citadin pommadé et musqué s'y commet avec le paysan de Ringsted ou de Jyderup ; le marin rude et barbare, aux pas lourds et pesants, croise l'officier à la tunique bleue ; le petit commerçant d'Amager, au parler traînard d'un patois de Hollande, salue le riche armateur de Kristians-havn et le bon bourgeois austère, flanqué de sa légitime moitié, s'efface devant le clergyman au visage glabre et rigide.

En sortant de ce lieu de délices, je m'égarai dans un dédale de ruelles sombres et bizarres. Au bout de chaque allée noire et froide, miroitait l'eau grise d'un canal ; de mornes quinquets jetaient des lueurs malsaines sur des volets derrière lesquels il devait certainement se passer quelque chose de louche, et une âcre odeur de vice émanait de toutes ces venelles d'un « chapeau rouge » toulonnais. De temps en temps, une ombre titubante roulait d'un trottoir à l'autre, une silhouette d'homme disparaissait dans le couloir obscur d'une maison, et des fantômes de deuil s'approchaient doucement des passants.

Intrigué, je me dirigeai vers l'une de ces demeures. J'allais en franchir la porte, quand un grand diable d'homme, long, long comme un fantoche de carnaval, vêtu d'une sévère lévite noire, me frappa doucement sur

l'épaule en me marmottant des mots inintelligibles ; en même temps, il me tendait un papier avec la meilleure grâce du monde. Je saluai poliment cet étrange distributeur de prospectus et poussai la porte basse. Une lampe fumeuse m'éclaira un bouge infect où bâillaient quelques malheureuses pensionnaires de la maison Tellier danoise. Je distribuai quelques « öre » à ces pauvres filles et m'amusai à flâner encore dans ce vieux quartier des matelots et des prostituées.

Le lendemain, j'eus la clef de l'énigme concernant les fameux fantômes sombres. Chaque soir, une dizaine de missionnaires de la religion réformée se répandent dans les ruelles et les cours mal famées, ils cherchent par de pieuses paroles à empêcher les assoiffés de vice de gaspiller leur argent dans de basses orgies, et ils offrent aux noctambules réfractaires des sentences évangéliques imprimées sur un mauvais papier.

Jamais un homme n'a répondu malhonnêtement à leurs intempestives recommandations, et le marin en bordée, fût-il ivre de bière ou grisé d'alcool, n'a jamais envoyé de grossière insulte à leur éternel cri de détresse : « Dieu vous voit ! »

Je regagnai l'hôtel après de longs détours dans le damier de briques des anciens quartiers. Bientôt la masse sombre du château de Christiansborg se déchiqueta crûment sur le ciel papillotant d'étoiles, et dans l'encadrement tourmenté des fenêtres en ruines il me sembla voir la bouche édentée, au sourire gouailleur, du pâle Lundgreen ricanant sournoisement de ma fugue au pays des gueux. Plus loin, la tache d'encre confuse de la statue

de Christian V ne laissait apercevoir ni la silhouette du cavalier ni celle de sa monture, le tout se fondait en un fantasque centaure de rêve. Ce n'était plus un roi du XVII[e] siècle caracolant en parade, c'était « l'Hesten », « le Cheval », nom que le peuple donne au monument pour ne pas prononcer, sans doute, celui du prince qui ruina le pays dans la guerre de Scanie et tint en injuste captivité, durant vingt-deux ans, son ancien ministre et ami Griffenfeld.

Hélas, qu'elles sont loin les nuits d'orgie de la fastueuse Copenhague de jadis, et comme les siècles en passant sur les choses en changent rapidement la physionomie !

L'antique Kjœbenhavn, le richissime « Port des marchands » pleure-t-il sur la mort de ce qui fut ? croit-il au « sunt lacryma rerum » du poète ? Car si les Grecs de Périclès disaient que « Tout le monde ne peut pas aller à Corynthe », les Danois d'il y a cent ans écrivaient que « Quand un fils s'en va vers Copenhague, sa mère doit s'estimer très heureuse s'il revient vers elle avec une chemise » !...

*
* *

Un coup de canon me réveille le lendemain, je cours à ma fenêtre et un flot de lumière se précipite en joyeuse bienvenue à travers les vitres épaisses. La rue est toute pavoisée de drapeaux ; l'écu de gueule, à la croix d'argent, ondule sur l'étoffe du pavillon en volutes de pourpre, et rien n'est gai comme ces lents battements d'ailes « versées de croix » d'oiseaux héraldiques.

L'étendard du Danemark est d'origine céleste et, comme jadis les Grecs avaient le Palladium que Jupiter avait fait tomber sur la terre, de même les fils des anciens Skiold ont le leur, que Dieu leur octroya un jour de bataille.

La légende rapporte qu'au XIII[e] siècle un grand combat s'était livré à Lifland entre les troupes de Valdemar et les hordes allemandes ; déjà, les soldats du monarque danois commençaient à fléchir, écrasés sous le nombre ils allaient être bientôt taillés en pièces, quand tout à coup, au milieu de nuées lumineuses, apparut une immense bannière de feu sur laquelle flambait une large croix d'argent.

Eblouis par ce miracle, enflammés par ce signe de l'intervention divine, les vaincus poussent le vieux cri de « dannebrog », « gonfalon danois », et, levant vers le ciel leurs piques de fer et leurs lourdes épées, ils se précipitent en un élan fougueux contre les troupes de Wagrie. La victoire fut éclatante ! Dès lors les couleurs danoises ne furent plus connues que sous le nom miraculeux de « dannebrog ».

J'avais été injuste en donnant hier soir à Copenhague l'épithète de triste ; ce matin, la ville endormie s'est réveillée de sa muette torpeur, la rue s'est animée du mouvement fiévreux d'une capitale, et malgré la rigide ordonnance des maisons alignées comme les rouges demeures de cités anglaises, la gaieté d'une vie ensoleillée éclate de toute part.

Le long d'un antique canal, où quelques curieuses maisons du XVII[e] siècle découpent sur le bleu du ciel leurs

volutes gracieuses, se trouve la pittoresque poissonnerie des hardies commères du « *portus mercatorum* ». Dans l'enchevêtrement des voitures chargées de poissons, aux écailles ruisselantes de gouttes diamantées et tremblantes, s'agite tout un peuple de femmes portant les jupes courtes et des corsages cachés sous des fichus de laine ; leurs coquettes coiffes pâles, aux ailes éployées d'oiseaux de mer, s'agitent en papillotantes blancheurs sous les murs de briques ; et ce tableau coloré où la lumière s'irradie en semis d'étoiles rouges et blanches a la tonalité exquise d'une toile d'Exner.

Une curieuse fontaine, qu'un hasard artistique éleva au fond de la place, sans souci de la symétrie, dresse le bronze élancé de ses cigognes aux longues échasses. Dans ce cadre de cité ancienne, où revit tout le passé de l'historique Kjöbenhavn, les oiseaux migrateurs, laissant couler l'eau claire de leurs becs effilés dans le bassin de granit, mettent la note d'art des ferronniers du siècle de Christian IV.

Il ne reste malheureusement à Copenhague que peu de monuments datant des époques reculées de Christophe le Bavarois ou même du siècle plus récent de Frédéric III. Le terrible et injuste bombardement des Anglais, en 1807, mit tout à feu et à sang ; les seigneuriales demeures des princes de la maison royale et les lourdes constructions des richissimes armateurs s'écroulèrent sous les boulets rouges, l'incendie dévora des quartiers entiers, et le vainqueur ne put promener son insolence qu'au milieu de ruines fumantes.

Et cependant, en flânant dans des ruelles sombres

qu'une pioche malheureuse n'a pas encore atteintes, j'eus le bonheur de découvrir des logis où, le soir, aux cires fumeuses, les familles protestantes lisaient les livres du docte Luther. On sent que l'âme de l'austère religion réformée hante ces maisons de jadis ; une impression de froid, de sévérité gênante émane des vieux murs de briques noircis par l'âge et encrassés de fumée ; des ombres inquiétantes se perdent dans les tortueux couloirs et s'accrochent, comme des loques de deuil, aux encoignures des lourdes portes, suintant l'humidité.

Parfois, l'éclair d'une livrée jaune et rouge fait jaillir une subite tache de lumière au fond d'une cour ; un portier, encore revêtu de la longue tunique bariolée aux couleurs de Christian IV, promène son ennui sur les pavés verdis par la mousse, tandis que les armes danoises d'autrefois, les trois couronnes représentant les trois mers enrichissant le pays, achèvent de pourrir dans les sculptures grossières de la clef de voûte.

Je retrouve malheureusement trop vite la maison moderne. Le style du roi populaire, de ce Christian qui donna à la ville son armure de pierre, « la Renaissance hollandaise », comme on l'appelle aujourd'hui, est délaissé par l'architecte du XIXe siècle ; tout se rapetisse maintenant, nous n'avons plus la force de croire aux géniales idées de nos pères, et c'est ainsi que tout devient mièvre, fade et sans caractère. Le Danemark craignait-il la moquerie ridicule que certains auraient cherchée dans les trois couronnes de ses armes ? Eut-il peur qu'on trouvât prétentieuse cette réminiscence du XIVe siècle qui l'allia,

par l'union de Colmar, à la Suède et à la Norvège ? Peut-être ! En tous cas les trois couronnes ont disparu, et trois lions les ont remplacées sur l'écu danois. Et, pourtant, jamais petit peuple ne fut plus vaillant et plus intrépide, depuis ses rudes combats contre les pirates normands du VIIIe siècle jusqu'aux luttes sanglantes contre les Allemands, dans la funeste guerre de 1864.

Dans la rue, beaucoup de mouvement ; la foule se presse dans tous les sens et de nombreuses bicyclettes jettent l'éclat brillant du nickel dans la fugitive vision d'un éclair. Je n'ai jamais vu tant de ces « chevaux d'acier » ; tout le monde possède une machine en ce pays, et les officiers, les employés, les graves magistrats, les femmes aux jupes flottantes, et non affublées du grotesque pantalon de clown, « pédalent » à qui mieux mieux dans les rues de la capitale. On comprend aisément la vogue de ce facile moyen de locomotion ; le pays est uniformément plat, pas une côte, pas la moindre ondulation de terrain ; aussi est-ce un véritable plaisir de s'en aller à sa fantaisie sur les grandes routes poudreuses.

Des soldats promènent avec aisance l'ampleur de leurs grands manteaux rouges, et des patrouilles de grenadiers aux immenses bonnets à poil parcourent les rues de leurs pas cadencés. C'est la fête du prince héritier : aussi la joie semble-t-elle animer tous les visages ; on sent que véritablement ce peuple est heureux de vivre, content de son sort, ayant trouvé le bonheur dans son inconsciente philosophie.

Avec un compagnon de route je me dirige en tramway vers le champ de manœuvres où, nous avait-il été dit, se

trouvaient réunis plusieurs régiments de la petite armée danoise. Nous traversons d'abord le quartier aristocratique aux grandes voies larges et aérées.

La massive coupole de « l'église de Marbre » s'appuie sur un péristyle de lourdes colonnes grecques, et la chapelle russe d'Alexandre Newsky éclate en bouquet de soleil dans le rayonnement de ses bulbes d'or. Plus loin s'étale la splendeur des eaux calmes d'un lac ; des cygnes voguent doucement, nefs de neige sur les eaux dormantes, et l'imposante ligne des demeures princières se développe, en une large muraille rougissante, sur les deux rives bordées d'arbres verts.

Brusquement surgit une autre ville dont l'austérité froide et sévère contraste étrangement avec la fastueuse ordonnance des richesses de l'Amaliegade. Toute une cité ouvrière, aux maisonnettes uniformes, aligne le cordon de ses légères constructions sur près d'un kilomètre de route. Mais, si les logements sont modestes et exigus, ils respirent une telle propreté que c'est un véritable plaisir de voir l'éclat de tous ces petits carreaux, d'admirer la ténacité, jamais en défaut, de ces ménagères, lavant à grande eau le pas de leurs portes, et la santé robuste de tous les « gouspaillons » s'ébrouant dans la poussière de la route, et dont la vie saine et forte éclate en couleurs de sang sur leurs faces réjouies. C'est bien la propreté méticuleuse du Nord, la salubre coutume des savonnages de la blanche Hollande, le raffinement dans le nettoyage des clairs pays scandinaves.

La voiture s'arrête enfin devant une large prairie

bordée de hautes futaies ; des groupes d'hommes et de chevaux se meuvent dans tous les sens sur l'herbe verte, et l'éclat de commandements secs et impérieux vient mourir en notes brèves jusqu'à la station des tramways.

Nous ne tardons pas à nous trouver auprès des soldats. Les fantassins sont menés assez rudement et manœuvrent, malgré leur bonne volonté, avec une certaine lourdeur. La tactique me semble des plus simples, d'une compréhension plus que facile, car la marche en avant de quelques pas pour se coucher à terre aussitôt, se relever et recommencer encore, est peut-être une allure un peu lente pour enlever l'élan fougueux et bondissant d'une charge. Les malheureux petits troupiers s'exténuaient rapidement à cet exercice violent et l'usure aux genoux de leurs pantalons bleus disait bien la fréquence de cette fatigante manœuvre. Çà et là, des pelotons de cavaliers évoluaient avec aisance, les hommes semblaient assez maîtres de leurs chevaux ; mais, mal placés en selle, je crois bien qu'ils auraient perdu rapidement le centre de gravité si un écart un peu brusque de leur monture était venu les surprendre.

Il est vrai que plus tard, aux courses royales de Copenhague, j'eus le plaisir de voir d'excellents cavaliers dans les hommes du corps d'élite des coquets hussards de la garde. Je n'en peux malheureusement dire autant des quelques officiers qui se présentèrent au poteau du départ, presque tous décrivirent une trajectoire savante au saut des obstacles et se firent honteusement battre par leurs collègues de Suède.

*
**

Que d'heures exquises j'ai passées sur cette magnifique promenade de Langelinie, devant la magie du décor de l'öre sund ; quelle enivrante poésie de douceur, enveloppant lentement tout l'être dans une oisiveté langoureuse, et quel repos idéal de l'âme dans ce paysage si délicat et si subtil, où l'on rêve sans le savoir !

Le ciel, admirablement pur, s'incendiait des lumineux rayons d'un soleil de feu, la mer développait la royale splendeur de ses traînes soyeuses, et la côte suédoise s'estompait à l'horizon en une buée diffuse, à peine visible dans la vapeur légère s'élevant des eaux surchauffées. Un nombre incalculable de bateaux de toute nature sillonnaient l'étroit canal ; des voiliers superbes dans la masse imposante de leurs toiles blanches passaient lentement. On eût cru voir la marche glissante de chimériques vaisseaux aux envergures de neige.

Des vapeurs, empanachés de fumées, filaient rapidement vers le Nord ou vers le Sud ; de lourds chalands, chargés d'énormes cubes de bois, se laissaient paresseusement traîner par des remorqueurs soufflant désespérément, ainsi que des animaux rageurs de ne pouvoir résister à leur travail forcé.

Tous les navires qui vont vers la Baltique ou qui en reviennent, passent devant Copenhague, aussi la grande voie maritime, de cette mer au Kattegat, est-elle sans cesse parcourue par des centaines de paquebots.

Ce splendide belvédère de Langelinie, ou « Longue

ligne », contourne au milieu des fleurs et des bosquets la massive citadelle de Frédérikshavn. Les rudes éperons de pierre pointant vers les fossés bourbeux que Christian IV, ce modeste Vauban du Danemark, avait fait construire au XVIIe siècle, sont maintenant bien inoffensifs, et la mousse qui les ronge lentement en dit assez l'humeur pacifique. Et, cependant, cette «étoile» orgueilleuse des guerrières fortifications riposta vigoureusement aux attaques des flottes de Charles X de Suède, en 1659, au bombardement terrible de l'Angleterre, de la Hollande et de la Suède, en 1700.

Cruelle époque que cette suite d'années qui s'écoula du règne de Christian V à celui de Frédéric IV, mais aussi période de rudes marins et de vaillants cœurs. C'est dans ces eaux du Sund que l'intrépide patriote Niels Juel désempara et coula à fond la flotte suédoise, qu'Ivar Hvitfeldt sauva l'honneur de la marine dano-norvégienne en se faisant sauter, avec 700 hommes, plutôt que d'amener son pavillon ; le vaisseau de ligne « Danebrog » avec tout son équipage et son héroïque capitaine a été immortalisé dans un monument grandiose érigé à l'extrémité de la « Longue ligne ». Le fougueux marin Pierre Vestel, qui reçut du roi des titres de noblesse sous le nom de Tordenskjold (foudre-bouclier) accomplit ses plus audacieuses prouesses en vue de la croulante citadelle ; il sut fondre sur l'ennemi avec la rapidité du feu du ciel et soutenir son choc avec l'imperturbable et tranquille solidité d'un bouclier de fer.

Mais le fort des « Trois Couronnes » a allumé ses feux, la masse indécise des remparts se reflète en sombres

silhouettes dans le miroir poli des eaux, et la superbe coulée de verdure, se perdant vers Elseneur, s'obscurcit peu à peu pour n'être plus bientôt qu'une lourde ligne d'ombre. Je regagne la place du Théâtre où, fatalement, on arrive toujours, étant donné son point central, et me dispose à me repaître encore de la placide joie des sujets du roi Christian IX en les jardins de Tivoli.

*
* *

Un seul homme eût suffi pour faire donner à Copenhague la glorieuse épithète d'Athènes du Nord : Thorwaldsen, le grec moderne que n'eût pas renié Polyclète de Sicyone, élève d'Agelades et maître de Lysippe, a, par la force de son génie, étonné le siècle présent.

Les Allemands ont essayé de s'approprier l'auteur de Psyché et d'Eros, de germaniser un peu tard le grand sculpteur danois ; malheureusement pour eux, la naissance obscure de Thorwaldsen vient d'éclater tout à coup au grand jour, et, malgré la terminaison italienne d'Alberto que l'artiste, amoureux de la ville éternelle, donnait à son nom, le célèbre ami de Léopold Robert vient d'être reconnu citoyen des provinces scandinaves.

Albert-Barthélémy Thorwaldsen naquit en mer, sur un vaisseau venant d'Islande vers Copenhague ; son père avait vu le jour sur les côtes brumeuses de Reikiavig ; employé dans la marine royale, il sculptait ces grossières figures de bois qui grimaçaient à la proue des lourds navires ; sa mère, fille d'un pasteur des campa-

gnes du Jutland, était l'austérité et la sévérité mêmes. C'est dans ce simple milieu, mi artiste, mi bourgeois, que fut élevé le jeune Albert. Il s'essaya en des ébauches naïves, dans l'atelier de son père, tailla en plein bois ses chimériques visions, et, celui-ci, devinant en son fils un futur génie, le fit entrer, à onze ans, à l'école des Beaux-Arts. Dès lors, la vocation de l'enfant ne fit que s'accentuer ; aussi, quand la médaille d'honneur eut couronné ses laborieux efforts, le peintre Abildgaard, professeur à l'école, le prit sous sa puissante protection.

Le gouvernement envoya le jeune lauréat à Rome avec une assez forte pension. Thorwaldsen, au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité, sentit se révéler toute la puissance de son génie ; sa fougueuse inspiration s'assagit dans la contemplation de la plastique grecque, et son ciseau tailla dans le marbre la merveilleuse pureté de la ligne antique.

Thorwaldsen eut sa Minerve comme Phidias, sa Vénus comme Praxitèle. Dès lors, l'artiste « commence à naître » comme il le disait lui-même ; une cour d'admirateurs se groupe autour de lui ; Canova et Cartens sont ses intimes, Léon XII, pape catholique, commande un tombeau au protestant Thorwaldsen, Napoléon lui fait faire son merveilleux bas-relief du Triomphe d'Alexandre, le roi de Bavière le mande à Munich, et les poètes d'Italie l'appellent « fils de Dieu ! » C'est l'artiste des siècles de Léon X et de François Ier, le superbe dieu portant le pourpoint de velours, la chemise négligemment ouverte sur un cou puissant, auquel les

dames aux longues robes de « fin drap d'or frisé » offraient poulets et sonnets avec mille mignardises. Les hommes aux mantelets de « velours à ondes » venaient apporter aux pieds du maitre, en balayant la terre de la plume onduleuse de leurs toques perlées, leurs dagues armoriées aux fines ciselures. Et cependant l'homme ne se laisse pas griser par ces honneurs, l'exilé au pays du soleil demeure toujours l'enfant du Nord, et sa belle figure de médaille antique, son pur profil d'empereur romain, restent impassibles sous le chaud baiser de la gloire.



C'est bien le sculpteur danois paisible et tranquille que l'on retrouve sur les toiles de ses amis. Au cabaret ensoleillé, à l'ombre de la vigne grimpant sur le toit léger, dans la basse « osteria » à l'atmosphère encrassée par la fumée des pipes ou dans le vaste atelier au désordre pittoresque, c'est toujours la douce fraternité de l'artiste des contrées brumeuses avec ceux des ciels lumineux ; toujours Thorwaldsen, Cartens et quelques autres, buvant le vin frais d'Asti, mangeant le macaroni national ou contemplant les idéales compositions de l'antiquité.

Un tableau fameux de F. Catel, à la Pinacothèque de

Munich, le représente assis à une table garnie de flacons, levant son verre en l'honneur du prince royal, Louis de Bavière, plus tard roi sous le nom de Louis I, de Wagner, de l'architecte Kleuze et du peintre Catel lui-même.

Les Danois ont un culte pour leur artiste national, et ses restes reposent au milieu de toutes ses œuvres, religieusement recueillies par ses compatriotes.

Tout près des murs croulants de Christiansborg s'élève un lourd monument, ayant quelque vague analogie avec les colossales constructions à demi ensevelies dans les sables de l'Egypte. Sur les murailles, se devinent de larges fresques dans le goût étrusque ; mais les silhouettes des personnages s'effacent sous la patine des temps et, seul, le fond jadis rouge, garde encore un semblant de couleur de pâle aquarelle rosée.

Ces compositions, où les costumes modernes sont d'un effet désastreux dans leur anachronisme choquant sur ces murs des Pharaons, représentent le triomphe de Thorwaldsen lors de sa rentrée à Copenhague, en 1838. La foule se presse avec un enthousiasme fébrile au devant de son idole, le Nord s'échauffe et s'anime, l'étincelle de génie que Bertel apporte des plaines romaines, enflamme le peuple, la cité danoise est debout, acclamant son dieu ! Des marins, aux lourds chapeaux cirés, déchargent avec précaution les œuvres du maître douillettement couchées dans des barques, sur des lits de paille, et les antiques dressent leur structure de marbre sur les quais de l'Athènes moderne.

Thorwaldsen dort de son dernier sommeil dans le

rayonnement de toute sa gloire ; son corps est couché sous la dalle de pierre, au milieu du musée que créa son génie ; et la nuit, quand les étoiles tremblottent au-dessus de ses yeux à jamais fermés, son âme doit errer à travers les sombres couloirs caressant les blancheurs des statues que pâlit encore un rayon de lune.

On visite les salles avec respect, on parle bas en conversations chuchotantes, on n'ose faire une remarque, une observation, car le musée est un temple, et ce temple est un tombeau.

Au milieu d'une cour encadrée d'une galerie aux massives colonnes coiffées de feuilles d'acanthe, gît une simple pierre où court un maigre pied de lierre, c'est là tout le sarcophage du grand Thorwaldsen, et rien n'est sublime, impressionnant et beau comme le contraste de cette tombe et la grandiose noblesse du mausolée qui l'entoure.

L'artiste n'a pas la colossale puissance de Michel-Ange, son ciseau n'a pas la force et la hardiesse de l'auteur du Moïse de Saint-Pierre-ès-liens, et son génie n'a pas la haute envolée de création du célèbre ami de Jules II ; mais il fit renaître les chefs-d'œuvre de l'antiquité, la classique ordonnance de la forme et les plis superbes de la robe de Niobé ou du peplum d'Aurélien.

Thorwaldsen est aussi un talent de grâce et de force. S'il attaqua vigoureusement le grand sujet monumental, comme son « Jason » que lui acheta le richissime anglais Thomas Hope, il s'arrêta aussi à la douceur des allégories comme dans ces délicieux médaillons « du Jour » et de « la Nuit ».

Malheureusement, son grand talent a peu de souplesse, l'ensemble de l'œuvre est un peu froid ; il semble qu'on parcourt une galerie dont les marbres viennent d'être découverts au milieu des fouilles de quelque cité enfouie au fond des vallées roussies du soleil de l'Argolide. On reste stupéfait à la vue de tant de merveilles, il manque le grain de la fantaisie humaine, on est devant l'œuvre d'un génial Titan et non devant le travail d'un homme.

Les Danois ont recueilli dans ce musée toutes les sculptures du maître ; maquettes, ébauches, copies, originaux sont groupés suivant les époques, dans des salles spacieuses et bien éclairées. Des souvenirs personnels de sa vie, de touchantes banalités sont religieusement conservées dans des vitrines avec un soin jaloux.

L'œuvre est immense ; Thorwaldsen travaillait avec une très grande facilité et on raconte qu'il modelait un sujet durant le temps qu'on moulait ses modèles.

A côté de ses dessins, de ses études, faites d'un crayon sûr et alerte, on admire, avec grand intérêt, la genèse du chef-d'œuvre, la maquette de terre pétrie sous le pouce de l'artiste et restée figée dans la suggestive ébauche du Génie.

La mythologie païenne et amoureuse oppose ses légers dieux d'amour aux saints rigides et sévères du christianisme, et les officielles statues des héros modernes caracolent devant les nudités allégoriques déroulant leurs troublantes théories en ondulations voluptueuses.

Pâris donne la pomme à Vénus tandis que Jason, d'un air de triomphe, brandit sa toison d'or ; Achille panse les

blessures de Patrocle alors que Vulcain traîne la jambe en quelque coin ; ici, l'Amour pleure dans les bras d'Astarté, là il dompte les éléments, partout il est le grand vainqueur, partout il triomphe ! Puis voici le sacré auprès du profane : les Evangélistes dans l'inspiration divine, et le Christ bénissant d'un geste large ses douze apôtres.

Le prince Poniatowski chevauche devant le lion de Lucerne qui retient farouchement, dans ses griffes perlées de gouttes de sang, les armes brisées de la ville ; le buste de Napoléon fait vis-à-vis à celui de la comtesse Sommariva, et son œil, qui s'arrêta sur la beauté de madame Waleniska, semble s'animer à cet aimable voisinage.

Les Muses, sur l'Hélicon, glissent leurs chastes danses en des bas reliefs superbes, et le triomphe d'Alexandre, dont l'original est à la Villa Carlotta, sur les bords du lac de Côme, présente la somptuosité de son cortège de cavaliers et de chars enrichis des dépouilles de l'ennemi.

Mais le morceau peut-être le plus remarquable, où la grâce du mouvement s'allie à la science de la composition, est cette merveille du Mercure, que la soudaine apparition de quelqu'ennemi semble avoir profondément surpris ; le dieu ne chante plus sur sa flûte de roseaux, il s'apprête à saisir son épée, et son visage exprime le plus profond dégoût. L'ensemble est exquis, d'une harmonie admirable.

*
* *

Rosenborg, « château des roses » ; est-il terme plus joli et plus gracieux pour nommer le séjour où l'on veut

vivre en paix, dans le grand calme des jours heureux, au milieu d'un bouquet de fleurs aux nuances reposantes et légères, aux senteurs parfumées ? Et pourtant un roi voulut, dans ce palais de la Belle au bois dormant, étonner son siècle par un luxe banal et criard, un roi s'ingénia à copier maladroitement la cour somptueuse d'un Louis XIV, à gâter, par son ridicule orgueil, la grâce exquise de cette demeure de rêve ; Christian IV a eu la ridicule audace, en ce cadre mignon, de vouloir éclipser le roi-soleil !



Le parc enserrant le monument est un coin d'une fraîcheur délicieuse ; l'âme s'abandonne au calme berceur des charmilles ombreuses, au charme captivant de ses vastes gazons, faisant onduler au soleil leurs lourds manteaux de sinople. Le sable fin des allées est rayé de longs rubans lumineux, les étoiles d'or semblent miroiter à travers le feuillage, et, dans ce cadre merveilleux, jaillit, du milieu des frondaisons, un immense jet de feu, apothéose d'un château vêtu de pourpre élançant vers le ciel bleu l'élégance de ses clochetons Renaissance.

Au XVII[e] siècle, quand le jardin de style français étalait sa fastueuse miniature d'un Versailles dépaysé,

les grands et les seigneurs, dans l'insolence de leur autocratie orgueilleuse et maîtresse, promenaient le long des pelouses vertes le faste brillant d'une cour lassée de jouir ; la « lex regia » ou la « loi du roi » de Frédéric III n'avait pas encore été promulguée, l'autorité était méconnue, la monarchie sans soutien.

Maintenant les enfants égayent de leurs jeux les allées du parc devenu anglais ; leurs bandes joyeuses s'ébattent sous l'égide de leur doux ami Andersen, le vieux conteur populaire, dont la figure de bronze sourit paternellement à leur innocence.

Les étudiants, aux jours d'heureux examen, viennent chanter sous les frais ombrages les gais refrains de Jens Zetliz, le Béranger danois. Jadis, les Seigneurs frivoles de la cour de Christian IV montaient sur les tréteaux dressés en avant du château, et représentaient, avec force charges des plus pimentées, les farces, proverbes et soties de Peder Lolle, le Villon du nord. Mais plus tard les chants religieux de Christiern Pedersen, les hymmes pieux de Thomas Kingo montèrent vers les cieux lors de la lutte dogmatique des religions catholique et luthérienne ; et, à l'heure néfaste du bombardement de la flotte anglaise, les cœurs s'enflammèrent aux refrains héroïques des anciennes chansons de geste, aux cris de gloire et de bravoure des vieux « Kjœmpeviser » des XVe et XVIe siècles, poussés par des voix patriotes, dans les tristes nuits de Septembre, sous les grands arbres balayés par les biscayens ennemis.

D'un style absolument pur avec ses tourelles carrées aux pignons de lanternes à jour, ses volutes gracieuses dessi-

nant la silhouette des toits, sa robe aux tons chauds et rutilants, le château de Rosenborg est le prototype du genre appelé « style de Christian IV ». Le caractère général se rapproche beaucoup de celui des édifices hollandais de la même époque, mais l'ensemble est moins écrasé, plus svelte et plus élégant.

Un musée des plus intéressants à parcourir offre au chercheur, au milieu des appartements conservés dans leurs arrangements primitifs, les curieuses reliques des âges disparus. Un goût parfait a présidé à l'ordonnance des précieuses collections, et j'eus la bonne fortune d'en détailler les vitrines avec l'aimable et érudit conservateur.

On suit pas à pas l'histoire du petit peuple danois, depuis Dan Mykillati le magnifique, qui créa le royaume, Gorm le Vieux, qui régna 80 ans, Iven et Kunt le grand, qui eurent l'audace de s'emparer de la Norvège, de l'Angleterre et de l'Ecosse, jusqu'à Christian de Danemark, dont les glaives, aux gardes serties de pierreries, donnés par Napoléon au fidèle allié, flamboient sous le soleil.

Les armures, tachées du sang figé des vaillants combattants tombés dans les champs de Lifland, et qui virent peut-être le miracle du « dannebrog », enflammant le ciel de ses plis écarlates, dardent de tous côtés des flèches d'or ; les hanaps artistement ciselés, les aiguières d'or et d'argent, les délicates verreries de Venise aux miroitantes facettes, étalent leur luxe princier sur les hauts dressoirs, et les pesants bahuts du XVIe siècle. Les lourds costumes du XVIIe siècle se

fanent sous la poussière au fond d'antiques armoires, mais tous ces vieux débris semblent se ranimer au baiser du soleil ; les plumes onduleuses des feutres empanachés saupoudrent le sol d'une fine buée grisâtre, souvenir peut-être d'un caressant frôlement sur une blanche épaule ; des casaques enrubannées, écharpées d'un baudrier de velours « aux compartiments d'un velouté noir sur un fond de couleur de paille », se bombent sous le vent qui gonfle leurs plis, et des cravates de fines dentelles de Malines, jaunies par les années, secouent les quelques grains de tabac d'Espagne que laissa tomber un doigt distrait.

Toute une époque de folie, d'orgie rude et barbare, en même temps qu'un temps de galanterie sensuelle et raffinée, revit à la vue de ces pieuses reliques sorties du tombeau. Le soleil, se jouant à travers les vitraux, incendie la vaste salle peuplée d'âmes errantes, et dans le flottement des poussières papillotantes, je revois les seigneurs d'antan, après quelque glorieuse bataille, casqués des salades empanachées, buvant et faisant ripaille autour des tables fumantes, chargées de viandes rôties. Debout, après le cri de victoire, d'un seul coup ils vidaient leurs gigantesques hanaps, buvant à la Bassompière, et le tumulte grandissant étonnait les échos jusqu'aux lueurs blafardes du petit jour. Puis, c'est aussi la grâce parfumée et mignarde de soupers fins, en des boudoirs tendus d'étoffes soyeuses aux nuances éteintes, la grivoiserie amusante d'une gravure doucement licencieuse d'un Fragonard ou d'un Watteau, l'amoureuse nuit d'un Christian VII, devenu fou par la suggestive coquetterie des femmes du royaume fleuri de France.

Maintenant, défilent devant moi les premiers uniformes de l'armée danoise. Le monarque amoureux, le cœur bon, Christian VII, abolit question, bastonnade, et torture, il licencie les mercenaires allemands, bretteurs et pillards dévastant la campagne en temps de paix, organise des troupes régulières recrutées dans le pays. Le poëte patriote Œhlenschlœger chante la nouvelle armée et l'étendard danois n'est plus désormais défendu que par les sujets du roi.

Dans le salon de Christian IV sont exposés de merveilleux bibelots ; ivoires patiemment fouillés de Magnus Berg, porcelaines aux tons délicats appelés « fleurs danoises », coffrets à bijoux d'un travail artistique et précieux, couronnes perlées de Christian IV, qui avait créé spécialement une compagnie des Indes pour le commerce des perles, ces larmes pâles, dont la découverte est attribuée, par la légende hindoue, au dieu Krischna qui en voulait orner sa fille Pandoïa. Dans la demi teinte des petits carreaux verdâtres aux légers filets de plomb, les larges fauteuils damassés, rouges et jaunes, tendent leurs blasons aux trois couronnes brodées d'or, et la devise de l'homme : « Dieu dirige mon cœur » et celle du prince « Regnat firmat pietas » éclatent en lettres de feu sur leurs banderoles armoriées.

*
* *

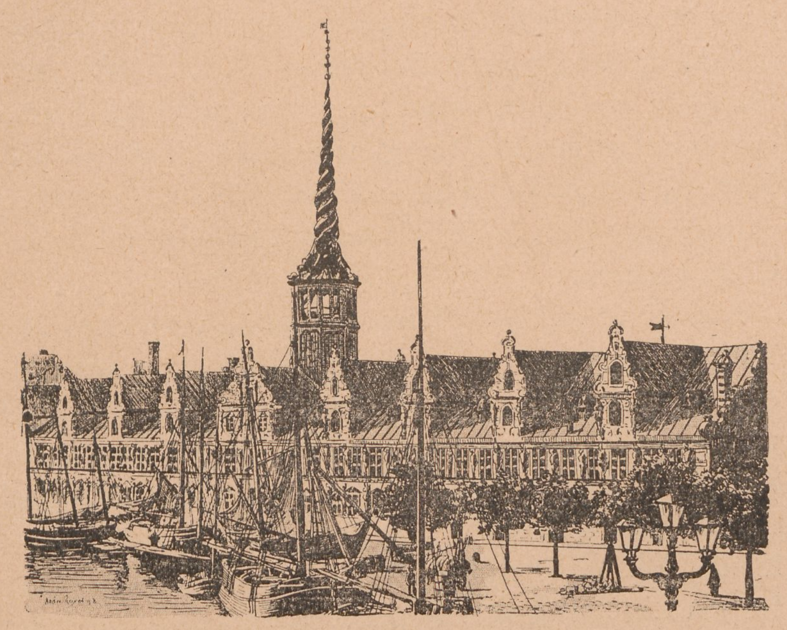
Parmi les monuments les plus intéressants qu'épargna le feu des batteries anglaises au XVIIIe siècle, on remarque surtout la Bourse, allongeant le long des quais d'un tranquille canal sa curieuse silhouette gracieusement

contournée, et pointant vers le ciel la tourmente en spirale de son clocher de plomb.

Ce monument, du XVIIe siècle, construit dans le style de la Renaissance des Pays-Bas, n'ayant nullement été gâté par le voisinage parasite de constructions bâtardes, est dans le cadre même qui convient à son suggestif aspect de jadis. Ce n'est pas l'officiel édifice, aux péristyles à la grecque, de nos capitales modernes, où la fièvre de l'or fait éclater les cerveaux en folies furieuses de bêtes déchaînées ; c'est la maison paisible où les commerçants aisés viennent, sans bruit, traiter leurs affaires. Sous les arbres, qu'aucun vent n'agite, dans la vision de l'eau dormante, de lourds voiliers, aux toiles repliées, ancrés au ras des estacades de bois, il semble que l'on voit l'époque disparue où, gravement, les bourgeois austères, discutaient les divers prix de leurs denrées. Pas de cambistes, lombards et cahorsins, voleurs autorisés des cours européennes, pas de fivatiers bas et vils, implorant en geignant la hautaine pitié de leurs seigneurs, mais de riches armateurs sans morgue insolente, d'honnêtes citadins, paisibles et bons, heureux de posséder, afin de faire le bien.

L'Edifice, prenant presque toute la longueur de la « Börsgade », ouvre ses nombreuses fenêtres aux multiples petits carreaux sur l'eau morne d'un étroit canal. La brique rouge, tranchée de courtes lignes blanches de plâtre, semble revêtir le monument d'une immense tenture au damier jadis éclatant, mais maintenant encrassé par la fumée et les brumes du Nord.

Les pignons avec leurs courbes élégantes se déroulent en un dessin très simple et très pur, et les lucarnes miroitent, dans l'étincellement de leurs minuscules croisées, sur le toit bleuté. Ce qui en fait surtout l'originalité c'est l'étrange fantaisie de sa flèche, où quatre dragons dressent vers le ciel l'enroulement puissant de



leurs queues en plomb ; réminiscence des sculptures grossières que les ancêtres taillaient sur leurs poutres de chênes, chimères tourmentées, monstres contorsionnés et grimaçants.

— Ne vous leurrez pas d'un vain espoir, voyageur ami du beau, à l'évocation que fait naître en vous le mot magique : cathédrale ! Ne vous attendez pas à voir à Copenhague la voûte écrasée aux lourds piliers coiffés de curieux chapiteaux de la sombre église romane, où l'on

parle bas le très vieux langage danois du « Dœusk Touga » ; ne cherchez pas le flamboiement de pierres aiguillonnant le ciel de leurs pointes ajourées, de la sublime basilique gothique où se conserve religieusement les « Vitherlags Ret de Kunt » et le « Jydske Lovbog » de la diète de Wordinborg du XII[e] siècle, premiers monuments de la langue nationale, serment de Strasbourg du royaume danois. — Non, l'architecte Hansen a voulu prouver au commencement de ce siècle que sa patrie méritait son glorieux titre d'Athènes du Nord, et il construisit cette fade église de Notre-Dame, parodie sans goût de l'imposant et classique style de la Grèce antique !

L'intérieur froid et sévère est encore un musée de Thorvaldsen, musée sacré où les colossales statues des douze apôtres surgissent des niches creusées dans les murs épais. On avance au milieu des douze hommes de marbre comme à travers la rangée des vingt quatre guerriers de bronze montant la garde autour du tombeau de Maximilien en la cathédrale de la « Hofkirche », à Inspruck. Au fond du sanctuaire, un Christ tend les bras dans un geste superbe d'attirance et de supplication, et un ange idéalement beau montant vers le ciel, dans le superbe geste de ses ailes éployées, tend aux fidèles une large coquille de marbre.

— Un fourmillement immense de petites vagues rousses comme figées dans une mortelle immobilité, un jet de quelques pointes menaçantes, un manteau de sinople, une trainée d'azur, une lumière falote à l'horizon : voilà Copenhague à nos pieds ! De la lanterne de l'église de

Marbre, la vue s'étend sur l'immensité du pays danois, du Sund scandinave et de la côte suédoise. Je suis resté longtemps au sommet du dôme d'or de la «Marmokirken», en admiration devant la magie de ce tableau ensoleillé.

La fraicheur des tons délicats de la campagne de l'ıle de Seeland est d'un charme fascinateur idéal, véritable jardin enchanté dont la poétique renommée arriva jusqu'aux farouches Vikins, venant, au IXe siècle, ensanglanter l'herbe verte. Puis c'est la mer calme et superbe, promenant avec indolence la majesté de son peplos de soie, la cité des marchands paresseusement couchée sur un lit d'émeraude, d'azur et d'argent.

Ça et là, la flamme d'or d'un clocher, le tirebouchon rutilant de l'église du Sauveur, la torsade grise de la Bourse. Au centre, une tour massive dresse sa lourde carcasse grise et terne, c'est le seul vestige de l'antique cathédrale de « Prue Kirke ». De ce point élevé, « terrasse sur laquelle un carrosse peut monter[1] », jadis les veilleurs de nuit guettaient anxieusement l'horizon ; les pirates s'aventuraient audacieusement jusqu'aux premières pierres du port, et leurs lourds vaisseaux, à la faveur des nuits brumeuses, glissant traîtreusement sur les eaux sombres, poussaient des pointes hardies vers la richissime cité.

Maintenant toute crainte s'est dissipée. La vigie n'aurait plus à observer sans répit l'horizon farouche ; et, dans les claires nuits du Nord, elle ne pourrait que fredonner les mélodies mélancoliques et douces venues, au XVIIIe siècle de France et d'Italie, chantantes et

1. Regnard : Voyage en Laponie.

gaies, et pleurant maintenant dans l'exil des pays pluvieux.

*
* *

Peu de capitales en Europe peuvent rivaliser avec Copenhague pour la beauté de ses environs.

Il est impossible de rêver fraîcheur plus délicieuse, tonalités plus douces, caresse de nature plus exquise.

Au milieu des vastes pelouses du Skoven, ou Bois, sous la voûte feuillue des vieux hêtres du Dyrehave, j'ai eu la sensation de vivre en un Eden parfumé, dans le Paradis des légendes, dans le rêve de contes merveilleux.

Les arbres aux puissantes ramures tendent vers la verte prairie leurs stalactites d'émeraudes, des larmes de soleil tombent à travers les branches, et de papillotantes lumières allument des lueurs d'incendie sous les fuyantes frondaisons ; temple immense qu'un Dieu se bâtit sous un ciel drapé de mousseline claire ! Les colonnes sont faites de troncs rugueux fouillés par le temps, le plafond est caissonné dans l'impénétrable fouillis des branches où s'accrochent des dentelles de feuilles, et sur le sol ondule un immense tapis de verdure.

Partout de nombreux troupeaux de daims et de cerfs regardent effrontément l'étranger venu troubler leur retraite. C'est à peine s'ils daignent se lever à mon approche ; mais, devant mes gestes plutôt hostiles, ils s'éloignent légers, en quelques bonds gracieux, pour aller former plus loin un groupe élégant à l'ombre d'un bouquet de gros hêtres.

J'ai la nette vision de la toile animée d'un primitif de l'école de Sienne, la naïve peinture d'un Simone de Martino peignant pour quelque saint couvent la pieuse et touchante ébauche d'un Paradis terrestre.

C'est le paisible paysage, au charme captivant, d'un Harpignies ou d'un Français, la paresseuse indolence d'un tableau où la nature se repose, où seuls, les cerfs et les daims, comme en les allées de l'Hampton-court anglais, donnent la note de vie.

A travers les haies d'aubépine rayant l'horizon, miroite l'argent de la mer ; son immense manteau cristallin jette des lueurs tremblottantes ainsi que les écailles luisantes d'un poisson gigantesque, et la molle blancheur des voiles lointaines apparaît de temps en temps dans l'éclaircie d'une orée.

Autrefois les cavalcades brillantes troublaient la paix de ces solitudes, le charivari carnavalesque des chasses royales éclatait en triomphante fanfare sous les halliers épais ; les chatoyantes chamarrures des livrées jaunes et rouges des piqueurs de Christian IV, mettaient des soleils d'or et de feu sous les sombres bosquets.

Maintenant c'est la paisible promenade des bourgeois de Copenhague, c'est la prairie où, le Dimanche, on va goûter sur l'herbe ; c'est la lande, où, le soir, au clair de lune, l'imagination populaire voit la danse éthérée des fées aux longues robes blanches, aériennes visions s'envolant dans l'auréole d'une buée transparente.

L'Hiver, quand tout craque sous la froide morsure de la gelée, quand le givre et la neige étoilent de diamants les buissons, saupoudrent la terre de pétales blancs, le grand mystère de la mort plane ici comme

sur un cimetière. La désolation habite ces solitudes ; plus rien ne vit sur le sol durci. Les daims sont chaudement installés dans les larges étables ; les arbres bruns, sans feuilles, dardent désespérément vers le ciel implacable leurs branches fleuries d'argent, et les fantômes pâles, note triste des contes que les vieux marmottent aux longues veillées, se promènent silencieusement sur le vaste champ abandonné.

Je me suis arrêté longtemps à l'extrémité de la jetée de « Bellevue », en admiration devant le splendide panorama du Sund. La côte danoise, admirablement éclairée, laissait voir ses moindres détails, et les hauts clochers de la ville de Landskrona élançaient vers le ciel l'élégance de leurs flèches audacieuses. Au Nord, l'île suédoise d'Hven sortait, ainsi qu'un lourd dauphin, des flots frangés d'écume, et la ligne de verdure du Jutland s'allongeait en un long serpent onduleux annelé d'émeraudes, jusqu'à la pointe romantique d'Elseneur. Au sud, c'était le vaste entonnoir où s'effaçait dans la brume l'ılot danois de Saltholm, les silhouettes diffuses des toits de Copenhague et des fortifications de Malmö.

La route pour rentrer en ville longe sans cesse le Sund, défilé ininterrompu de bosquets fleuris, de jardins ensoleillés, de villas coquettes où, l'été, les habitants de Kjöbenhavn viennent respirer l'air pur. Les stations balnéaires de Klampenborg, de Charlottenlund, descendent jusqu'à la mer dans une chute pittoresque de maisonnettes colorées, enfouies sous la verdure, et de légers voiliers se balancent mollement sur leurs ancres le long des plages de sable.

Aux approches de la ville s'étend le damier de minuscules jardins parsemé de cabanes de bois teinté de rouge ; de hauts mâts se dressent devant chaque porte, et le Dimanche, les pavillons claquent au vent dans la gaîté de leurs innombrables draperies flottantes, jetant tout autour de la cité son immense manteau héraldique de sinople, meublé d'écus de gueule et de croix blanches.





DE COPENHAGUE A STOCKHOLM

A TRAVERS LA FORÊT SUÉDOISE

Sur une mer uniformément calme, le bateau glisse rapidement vers la côte suédoise. Nous passons sous les canons des forts qui défendent l'entrée du port. Le drapeau danois empourpre d'une tache de sang le manteau bleu du ciel, et le « Danebrog », si vaillamment défendu en 1807 contre la masse écrasante des Anglais, flamboie, dans un bouquet d'œillets rouges, sous l'éclatant soleil.

Dans ces eaux limpides, la flotte anglaise venue pour

punir le Danemark de son attachement à la France, essaya vainement de l'écraser. Le petit royaume se montra à la hauteur de l'héroïsme antique ; le peuple prit les armes, se porta en masse au devant de l'ennemi et s'apprêta à défendre chèrement son honneur.

Le 2 septembre, un bombardement formidable vint cracher sur la ville une pluie de feu ; l'incendie dévora des quartiers entiers, le fer faucha sur la terre sanglante femmes et enfants, et la cité ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes. Copenhague n'avait pas voulu capituler, Copenhague brûlait !

Le gouverneur de la ville, voyant que toute résistance était désormais inutile, finit par se rendre. Les marins ennemis, se précipitant en bandits sur cette facile proie, pillèrent les trésors, et, corsaires sans conscience, emmenèrent vers leur île la modeste flotte danoise.

Le poëte Carl Bagger a fait un récit fameux de ce siège épique. Une anecdote caractéristique peint toute l'horreur qu'inspirait même aux soldats du roi Georges III la vilenie de cet acte inqualifiable. Un capitaine anglais, à la vue de la flotte vaincue, ignominieusement traînée comme une proie entre les vaisseaux battant pavillon britannique, s'écria devant tout son équipage : « Je suis un soldat, et non pas un voleur ! » Puis il enjamba les bastingages et se jeta à la mer.

La ville semble s'enfoncer lentement dans les flots ; la silhouette de ses toits rouges, de ses clochers élancés, de ses dômes éclatants s'efface petit à petit derrière un rideau de gaze vaporeuse ; ville irréelle, entrevue à travers la nébulosité d'une buée lumineuse et qui n'est

bientôt plus qu'une sorte de mirage diffus dans une atmosphère miroitante de chaleur.

La mer est d'une teinte uniforme admirablement pure, pas une ride ne trouble sa surface polie, immense plateau d'étain aux reflets très doux d'un gris bleuté.

Jamais je n'ai vu une masse d'eau aussi idéalement plane. Ce n'est plus le flot soulevant de sa lente respiration les navires doucement balancés, c'est une mer de cristal, une mer immobile, gelée sous une nappe de glace aux lueurs d'opale. Sur les flancs du bateau, l'eau est d'une transparence inouïe ; sous les tons verts délicatement nuancés, on aperçoit les moindres détails du fond ; les algues dressent la houppe gracieuse de leurs barbes fines, les méduses flottent, légères, dans la caresse de leurs tons nacrés, et les varechs ondulent en déroulant leurs longs rubans vernissés.

De tous côtés, de blancs voiliers glissent dans l'envolée de leurs grandes ailes, vers le Nord et vers le Sud ; de lourds vaisseaux, chargés de bois, passent lentement dans l'arôme grisant des forêts ; et les coques rebondies, les toiles aux teintes d'albe, se reflètent sur cette vaste toile, lavée sous le pinceau d'un Whistler.

Nous laissons à tribord l'ile plate de Saltholm, dessinant nettement sur l'azur du ciel la ligne verte de ses légers contours, et nous commençons à distinguer les fortifications de Malmö, se détachant en larges taches blanches sur le rideau sombre de la côte suédoise.

Il fut un temps, si reculé qu'il fait partie maintenant du domaine de la légende, où cette mer, au charme si doux, fut violée par l'invasion de farouches pirates au

teint blafard, crevant, de l'éperon de bois de leurs lourds vaisseaux, la surface vierge des eaux tranquilles. Les Goths, intrépides batailleurs répandaient leur torrent dévastateur sur l'Europe entière. Ils furent les premiers à s'aventurer jusqu'en ces lointains parages. Pillant et s'emparant de tous les bâtiments assez audacieux pour s'approcher de leurs flottes, ils osèrent s'élancer, probablement à la chasse d'une proie, jusque vers les rivages brumeux de l'Islande.

Plus tard, ce fut le défilé ininterrompu des escadrilles sombres des pâles Vikings. Ils venaient diriger d'un bras sûr, vers le jardin fleuri de Själland, la proue grimaçante de leurs nefs noires, dont les bordages étaient ornés de boucliers de bois et de piques menaçantes portant le crâne blanchi d'un auroch des humides forêts.

Mais tous ces souvenirs s'effacent devant le lumineux panorama qui s'offre à mes yeux. L'imposante masse de verdure des innombrables sapins de Suède se déroule en croupes onduleuses jusqu'au bord des eaux ; la large baie de Lomma arrondit en courbe gracieuse sa conque de nacre ; la petite ville de Limhamn éclate en fouillis pittoresque de points rouges et blancs, et Malmö avance jusqu'aux flancs du vapeur la ligne grise de ses jetées de bois.

Nous sommes maintenant en terre suédoise ; les hommes de la police, aux sévères uniformes, coiffés du casque sombre des policemen anglais, regardent placidement les voyageurs débarquer sur le territoire du roi Oscar.

Chaque Dimanche, de nombreux Danois viennent passer la journée en Suède ; partie de plaisir qui, paraît-il, est très goûtée à Copenhague.

Malmö est une jolie petite ville, propre et coquette, de 47.000 habitants. Ses rues correctement alignées présentent l'aspect d'une cité riche et prospère. Port très important, la Malmhange du moyen âge, c'est-à-dire « coude », (vu le dessin de son littoral), prit au XVIII[e] siècle une extension considérable. Des navires de tous les pays vinrent accoster à ses quais, élevés par Frans Snell, et les pêcheurs de harengs affluèrent, sur leurs légers voiliers, dans les eaux de la rade.

Je débouche tout à coup, au bout d'une courte rue, sur la grande place du Stortorg. Une foule affairée anime le vaste rectangle inondé de lumière, et la superbe façade de l'hôtel-de-ville éclabousse d'une large tache de feu le fond du décor. La Rädhus est un édifice fort intéressant de la Renaissance hollandaise. Construit en briques reliées par des corniches de pierre blanche, il déroule l'élégance de ses légères volutes du XVI[e] siècle, élève la colonnade de son campanile caractéristique, creuse les profondes niches où s'abritent de pâles statues de marbre, et semble un gigantesque bouquet de fleurs surnaturelles.

Au faîte de l'édifice, où jadis venaient en conférences les curieuses associations fraternelles des Guilds, et surtout la toute puissante corporation de St-Canut, le drapeau de Suède déploie son large carré bleu coupé de la croix d'or du Sauveur.

Jamais je n'oublierai mon premier repas en terre

suédoise. Quand je pénétrai dans la salle à manger de l'hôtel, je fus stupéfait du spectacle qui m'y attendait. Chacun était debout, dévorant dans une minuscule assiette, qui, un quartier de poisson, qui, une tranche de jambon, qui, un morceau de homard ; d'autres allaient et venaient sans une parole vers un haut dressoir où s'entassaient des mets de toutes sortes, ils piquaient énergiquement dans tous les plats avec leur fourchette et s'en retournaient dans un coin de la salle dévorer leur butin.

Personne ne parle ; on ne pense absolument qu'à manger le plus promptement et le plus copieusement possible ; on n'entend que le cliquetis des couverts sur les assiettes et on est étourdi par le manège continuel de tous ces gens prodigieusement affamés.

Le nombre de hors-d'œuvre, empilés sur le « smörgasbord » ou dressoir, est incalculable. Les « sagouski » de Russie à côté de ce tas de viandes et de poissons fumés ne sauraient souffrir aucune comparaison; c'est la minuscule table servie d'un modeste repas au pays de Lilliput à coté d'un pantagruélique festin de Gamache.

Enumérer toutes les espèces de victuailles qui formaient cette imposante collection de smorgas, me semble impossible, car le poisson seul a le privilège de pouvoir s'accommoder en hors-d'œuvre de cinquante façons différentes.

A côté du saumon cru ou « graflax » se tasse du hareng mariné, mélangé avec du hachis de viande, de pommes de terre, d'œufs, d'oignons, bizarre « arlequin » du nom de « sillsallat ». Du caviar nage dans sa sauce noire auprès de grasses saucisses, des tranches de

renne fumé voisinent avec des poitrines d'oies, des rondelles de betteraves rougissent à côté de concombres magnifiques et des fromages malodorants font vis à vis à des sandwichs d'une couleur inquiétante.

Je fis comme les autres ; je pris sur la table assiette et couvert et allai puiser dans l'amoncellement des vivres.

Je goûtai à beaucoup de mets, trouvai certains d'entre eux exquis et d'autres fort mauvais ; j'essayai consciencieusement d'être Suédois le plus possible et bus force petits verres de schnaps, coulant du mince robinet d'une fontaine commune.

Hélas, ce n'était que le prélude du déjeuner ; l'apéritif au filet de hareng, aux brins de crevettes ! Je gagnai la table d'hôte, mais me contentai de regarder manger mes voisins ; je demeurai en admiration devant pareil appétit, me demandant encore quelle doit être la capacité de tels estomacs.

Il est une heure, la chaleur est très forte ; cependant je dois m'enfermer jusqu'au lendemain entre les parois surchauffées d'un compartiment. Je quitte l'ancienne ville hanséatique, jadis chère aux colons allemands ; je me dirige, à travers les sombres forêts mythologiques, vers la ville aux grands lacs, vers Stockholm la superbe.

*
* *

Le train longe pendant assez longtemps le Sund. La fraîcheur de l'eau me paraît atténuer un peu la tempé-

rature sénégalienne du wagon, et, soit illusion, soit réalité, il me semble que je respire plus librement qu'au milieu de la plate campagne où nous roulons peu après.

Nous sommes dans les plaines de la Scanie, pays fertile par excellence. Un jardin admirablement cultivé déploie sa riche parure de fleurs et de moissons ; des bouquets d'arbres jettent leur ombre sur de coquettes maisons de bois, et de hauts moulins à vent défilent, en tournant leurs grandes ailes, le long de la voie ferrée.

Nous franchissons avec une sage lenteur la rivière de la Segeä et stoppons en gare de Lund.

La petite ville de Scanie qui eut autrefois deux cent mille habitants, a vu sa population s'amoindrir de jour en jour ; c'est à peine si maintenant on compte quinze mille âmes entre ses murs.

De rares étudiants promènent leur ennui dans les rues désertes ; et l'université, que fonda dans la prospère *Londinum Gothorum* le roi Charles XI au XVIIe siècle, n'est plus fréquentée que par quelques centaines de « seniores » et de « recentiores. »

Mais un monument remarquable, vestige de son glorieux passé, est resté intact, au milieu de l'abandon de la cité s'abîmant dans un deuil de ville déserte. La célèbre cathédrale romane, que saint Eskil fit construire au XIIe siècle, dresse le lourd échafaudage de pierre de ses deux tours jumelles vers le ciel bleu de Suède.

Quand le pays était encore catholique, enflammé d'ardeur aux paroles puissantes du moine anglais Eskil, saint et martyr évangélique, Lund était le siège d'un

archevêché riche et puissant, la ville avait conquis ses titres de noblesse, c'était la métropole de Suède, la « Métropolis Daniæ. »

Les provinces scandinaves sont le pays des légendes par excellence, et il est rare qu'on ne découvre pas, en la genèse de chaque antique édifice, quelque fantastique histoire dont les saints et le diable sont les principaux personnages.

Un jour, saint Laurent se promenait mélancolique dans les ruelles obscures du vieux Lund ; il cherchait vainement un architecte capable de construire un temple digne d'abriter son auguste maître, le Seigneur, quand un géant à la face sombre, aux yeux luisants, lui frappa durement sur l'épaule. Surpris, le saint se retourna et demanda à l'étranger ce qu'il désirait. Celui-ci se fit fort de bâtir une église, comme jamais il n'en avait existé, mais il demandait en échange le soleil et la lune. Le moine promit tout ce qu'on voulut, attendu qu'il était délié de son serment s'il parvenait à découvrir le nom du mystérieux inconnu. La cathédrale s'élevait comme par enchantement, grandiose et superbe ; déjà les dernières pierres allaient être maçonnées au faîte des clochers et le bon saint Laurent n'avait encore rien découvert.

Une après midi que le moine anxieux passait lentement sous les hautes voûtes, il aperçut derrière un pilier la mère de l'étrange architecte qui berçait dans ses bras son petit-fils. Se croyant seule avec ses enfants et sa bru, la grand-mère appela tout à coup d'une voix forte : Finn, Finn ! Lors le géant se retourna et s'appro-

cha de l'aïeule. Le saint se présenta soudain devant lui et lui jeta à la face le nom mystérieux : Finn, Finn ! Enflammés de colère, le colosse et son épouse embrassèrent deux lourdes colonnes afin d'ébranler l'édifice et de faire tout crouler sous leurs puissants efforts ; mais le saint fit sur eux le signe de la croix et les deux malheureux furent immédiatement changés en statues de pierre.

Leurs deux corps, étroitement enlacés aux deux piliers qu'ils rêvèrent d'abattre, sont encore et pour jamais rivés à leur froid pilori.

Le pays commence à devenir plus accidenté ; nous montons vers le plateau de Smäland et déjà de hauts sapins allongent vers l'horizon la rigide forêt de leurs aiguilles sombres.

De nombreux voyageurs étant descendus à Lund, je m'installe sur le balcon ouvert à l'avant du wagon, libre maintenant ; je peux ainsi jouir admirablement du paysage, fuyant, dans la chaude lumière du soleil, des deux côtés de la voie.

Une légère éminence développe à droite sa croupe couverte d'un fin gazon ; sur ce tertre célèbre de l'historique Sliparebacke, ou colline de St-Libère, les anciens rois de Danemark venaient autrefois, une fois l'an, et en grand apparat, recevoir les gouverneurs de chaque province de Suède. Les pays vaincus apportaient aux pieds du maître l'hommage de leur respectueuse soumission.

Mais ce lieu de honte et de servitude devint un jour

un champ de triomphe et de victoire. La révolte se dressa vengeresse sur le plateau des défaites et, au XVIIe siècle, le roi Charle XI écrasa sur le Sliparebacke l'armée Danoise.

Le paysage prend un caractère de plus en plus grandiose ; les forêts s'étendent à perte de vue, et sous les voûtes ombreuses des hêtres, le soleil perle des gouttes d'or tapissant l'herbe d'étoiles lumineuses.

Des lacs jettent ça et là la lueur miroitante de bleus étains à travers les troncs rugueux des arbres centenaires, et de minces filets d'eau s'infiltrent lentement sur la mousse humide d'un sol détrempé.

Pendant plusieurs heures, nous roulons au milieu de ce pays d'une fraîcheur délicieuse, superbe par ses larges horizons, la clarté de ses lumières, la majesté de ses grandes lignes simples ; et le temps paraît trop court. On ne se lasse jamais de la puissance de cette nature vierge, où tout est beau dans son imposante tranquillité ; on demeure muet, la pensée figée, devant cette toile admirablement brossée par le pinceau d'un génial artiste.

C'est une vue d'Ecosse, mais une Ecosse agrandie, baignée d'air et de lumière ; ce n'est plus un décor de drame romantique où s'argente l'épée nue sous un rayon de lune, c'est une mystérieuse vision où semblent passer de grands Elfes blancs, traînant leur robe lunaire sur les pâles marais.

Puis, nous entrons dans une contrée de pays inondé, immense marécage où se dressent, en pointes de lances, de rigides roseaux. La Suède n'est plus qu'une lourde

éponge imbibée d'eaux dormantes, et jusqu'à l'horizon miroite la teinte d'absinthe des « sjar » ; partout des lacs, des lacs, des lacs !

Parfois, une lande déserte, habillée de bruyères, jette sa parure verte sur la terre pourrie ; un champ émaillé de fleurs tremblotantes, étend sur le sol sa tapisserie reposante. Puis encore de l'eau, toujours, jusqu'à l'infini.

Mais bientôt, les arbres apparaissent ; d'abord, disséminés au hasard, puis, se groupant par familles de trois ou quatre, et enfin éclatant en bouquets de verdure sur de riantes prairies éclaboussées d'étincelles de soleil. Ce n'est pas encore le « Lund » ou « riant bocage », mais c'est un pays paisible, où tout est imprégné de la douce quiétude des champs.

Des maisonnettes de bois, badigeonnées d'ocre rouge, au rustique toit couvert de minces planchettes d'écorce, jettent la note lumineuse et gaie de leurs tons chauds au milieu des futaies au coloris discret. D'autres modestes fermes, teintées d'une légère couche de peinture bleue pâle ou vert d'eau, se dissimulent peureusement, montées sur quatre pierres moussues, à l'ombre de noirs sapins. Sur les routes couleur de tan, des chariots passent, écrasant sous leurs lourdes roues le tapis moëlleux des fines aiguilles de la forêt, et les hommes blonds, à la démarche gauche et pesante, regardent de leurs yeux bleus, d'une transparence étrange, le convoi ennuagé de fumée que remorque, en soufflant, la locomotive.

Nature heureuse des âges primitifs, que n'a pas en-


André Royer 98

core gâtée l'invasion dévastatrice d'un progrès, poussant l'homme à la défiance, et de là au mal !

Le Dieu de la poésie habite au milieu de ces peuplades simples et naïves ; Bragi, au luth fait de deux rais de soleil et aux cordes de rayons de lune, chante, le soir, les douces ballades chères aux amants ; là, la bonne déesse Freyja veille sur leur marche lente, et les fées des heureuses nuits, Lœfn, Siœfn et Var passent auprès des couples enlacés, les caressant des longs plis flottants de leurs robes de fils de vierge.

Brusquement, le pays change, nous entrons dans un chaos d'une sauvagerie impressionnante ; plus d'habitations, plus de gentes fillettes en costume national, au corselet rouge, aux chemises bouffantes et aux jupes bariolées, venant vendre, avec des petits airs de grandes personnes, toutes fières de l'importance de leur mission, leurs fleurs et leurs fruits. Je m'étais longtemps amusé à leurs petites mines ravissantes et coquettes, mais nous sommes maintenant dans un désert affreusement bouleversé, dans le « Skog » des chansons populaires et des tristes légendes.

Il semble qu'un cataclysme effroyable ait dévasté, miné, creusé, la montagne où court l'impénétrable forêt de sapins. Sommes-nous devant une terre qui subit le sort du farouche Monténégro ? Dieu, en passant sur le Smœland jetant, de son sac rempli de montagnes, collines, volcans, a-t-il vu sa besace se déchirer brusquement et répandre de tous côtés ses rochers et ses moraines ? Peut-être, car l'aspect du sol est tellement tourmenté dans ses éboulements de rocs où s'accrochent les hardis

sapins, qu'on se demande quel étrange phénomène a pu se produire en ces lieux.

La géologie nous apprend que jadis ce pays n'était qu'un immense glacier ; petit à petit, il se fondit sous la chaleur du soleil, sa croûte solidifiée coula lentement en ruisseaux froids sur la terre, l'absorption mit des siècles à se parfaire, et enfin apparut une masse confuse de rochers titanesques, polis sous la pression puissante de la marche des glaces.

Et dans ce fouillis de blocs humides, une forêt prit naissance, se développa d'année en année, engloba bientôt le vaste désert de ses impénétrables fourrés, de ses profondeurs sans fin. Une poussée formidable de nature pleine de vie et de sève fit germer de tous côtés des fusées de sapins, de bouleaux et de hêtres ; une irrésistible puissance créatrcie fit éclater les graines, fructifier les enlacements tourmentés des racines, s'agrippant aux aspérités du fauve granit, ainsi que les serres nerveuses d'aigles voraces.

Des flaques d'eau tombées en pluies du ciel nuageux emplirent les vasques de pierre ; la force toujours menaçante de l'élément liquide agrandit sûrement sa prison trop étroite, l'eau s'infiltra à travers de fines crevasses, se répandit goutte à goutte sur l'herbe fleurie et tout à coup, la perle de rosée devint ruisselet, le ruisselet ruisseau, le ruisseau rivière, la rivière torrent.

L'Hiver, quand le froid intense mord le rocher, craquant sous l'énorme poussée, des éboulements rebondissent de chute en chute, avec un fracas épouvantable, jusqu'au fond de noirs abîmes. Les arbres fauchés sous

la brutale avalanche se brisent au ras du sol et leurs cadavres mutilés gisent, saignant la résine de leurs plaies, sur la neige, qui lentement les ensevelira de son suaire immaculé.

Parfois, au milieu des rochers ventrus couchés sur des lits de bruyères, s'étalent des landes violacées où s'amoncellent de rouges pierrailles ; des prairies où dorment des flaques d'eaux croupissantes verdissent entre des haies enfouies sous les broussailles, et quelques huttes de bûcherons éclatent en fleurs de pourpre entre l'impénétrable réseau des branches. Puis la forêt recommence farouche et superbe, enveloppant le pays tout entier de son mystère.

Le loup Fenris, des légendes scandinaves, aux yeux de feu, aux dents pointues, doit errer affamé sous les hautes futaies. Sa fureur déchaînée éclate en hurlements terribles entre les piliers élancés des sévères sapins, et ses rouges tueries, que chantaient, à la cour d'Harald aux beaux cheveux, les Scaldes aux boucles blondes, jettent la terreur dans les histoires sinistres, que les vieux content le soir autour des feux enfumant les modestes chaumières.

Les héros farouches, couverts des casques d'airain empennés de larges ailes tremblotantes, accomplissant mille prouesses dans les antiques sagas des trouvères norvégiens, combattaient les démons malfaisants au milieu de ce pays de l'ombre et du rêve.

Les Scaldes allaient de bourgade en bourgade chanter, en s'accompagnant sur leurs décacordes, les exploits des hardis guerriers.

Le peuple écoutait extasié les poëmes merveilleux, et les poëtes, flatteurs comme ce Brage ami de tous les princes, récitaient les « drapa » de louanges aux seigneurs buvant, dans des cornes cerclées d'argent, l'hydromel des dieux.

La primitive religion, des hommes du Nord naquit de l'imposant aspect de cette nature superbe et grandiose ; la mythologie créa les mythes étranges de l'Edda, l'Aïeule, se développant en théories de cycles troublants dans l'imagination naïve du peuple.

Tout provient du premier des géants sorti vivant des glaces lointaines ; Ymir, tué par Odin, Wile et We, est le père du monde ; son être entier se métamorphosa en rivières, monts et forêts : sa chair engendra la terre, son sang coula pour créer les mers, ses os s'amoncelèrent en montagnes, son crâne devint la voûte des cieux, et, de son cerveau, s'envolèrent les nuages. Ainsi, les anciens Vikings ne vivaient qu'au milieu du squelette et des dépouilles d'un génie malfaisant !

— L'arrêt brusque du train m'arrache à tous ces souvenirs de l'antique pays d'Aske et d'Embla ; le premier homme et la première femme du monde suédois, nés sous le souffle d'Odin et de ses frères, d'un frêne et d'un aune, sont déjà loin de ma pensée. La pancarte pendue dans le couloir du compartiment m'apprend que nous sommes à une station possédant buffet. Vingt cinq minutes d'arrêt. C'est plus qu'il n'en faut pour dîner.

J'entre, après avoir payé quelques couronnes, dans une large pièce déjà encombrée de nombreux voyageurs.

Une longue table, dressée au milieu de la salle, offre

aux consommateurs ses plats variés : tranches de gigot, hors-d'œuvres, pommes de terre, gâteaux, fruits, etc. A chaque extrémité, brillent des rangées de fourchettes, de cuillères et de couteaux ; des piles d'assiettes s'élèvent tout autour du dressoir encombré de bouteilles de bière.

Tout le monde se précipite à la fois vers les victuailles, chacun saisit un couvert, une assiette, et, sans une parole, sans un mouvement d'impatience, prend le morceau qui lui convient et va le manger tranquillement au coin d'une table, ou tout simplement debout.

Ce va-et-vient continuel donne une animation toute spéciale aux buffets scandinaves, et les légers pavillons de toutes les nations bariolant la table de leurs vives couleurs, ainsi que les costumes coquets des accortes servantes, jettent la gaieté de leurs coloris au milieu de toute cette foule.

Pour les deux ou trois couronnes données en franchissant le seuil, on peut manger de tout, essayer son appétit sur chaque plat.

— Il est dix heures du soir quand le train se remet en marche, et cependant la nuit n'est pas encore venue. Le jour n'a plus la teinte d'or bruni de l'après-midi ; mais une caressante lumière d'opale s'étend sur une nature immobile, comme figée dans un éternel sommeil.

Peu à peu, un crépuscule lent, à peine sensible, descend sournoisement sur la nature endormie ; une buée violacée enveloppe le monde dans une atmosphère irréelle, vaporeuse, légère comme un voile de vierge, et la douce féerie d'un paysage de rêve, la vision céleste d'un conte de fée déroulent leur magie tout autour de

moi. Peu à peu, le crâne d'Ymir s'éclaire de papillotantes étoiles ; leurs feux pâles, souvenirs des étincelles jaillies de l'abîme du Muspelheim, clignotent au ciel en lueurs indécises ; les dernières lumières chassent le manteau flottant de Delling, ombre falote du crépuscule, et une nuit idéale, pleine de mystère et de poésie, étend son ombre sur l'immense forêt où pleurent les dieux. — Les lacs miroitent dans l'obscurité comme de larges plaques d'argent, des écharpes de nuées s'accrochent en flottantes blancheurs au faîte des noirs sapins, et le rapide coursier Rimfoxi, à la crinière de frimas, traînant derrière lui le char de la nuit, verse la rosée bienfaisante de l'écume de ses rouges naseaux.

L'heure religieuse des romances douces et berceuses est venue, l'heure des chants mélodieux nés des « timours » islandais épand le charme de sa rêverie lente sur toute chose ; les « Folkvisar » des vieux bardes du Nord chantent au fond des grands bois, et les dieux malins sortis de la chair putréfiée d'Ymir, les nains, les Alfes et les mauvais génies, écoutent tremblants la mystérieuse voix de la nuit.

Je reste longtemps songeur, accoudé au balcon du compartiment, puis le sommeil me gagne peu à peu. Je m'installe le plus commodément possible sur ma banquette transformée en couchette et je m'endors, grisé par la poésie de cette nuit divine.

Je rêvais encore que je me reposais à l'ombre du frène touffu d'Iggdrasill, couvrant de ses bras immenses la terre tout entière, quand la brutale clarté du jour vint m'arracher à mon sommeil. J'eus à peine la rapide

vision d'une coulée d'eau, de bosquets verdoyants, de clochers rougeâtres, puis tout à coup le train s'arrêta dans un grand bruit de ferrailles, et le nom de Stockholm se répercuta en échos multiples sous la voûte d'une gare. J'étais dans la capitale suédoise, à six cent dix-huit kilomètres de Malmö !





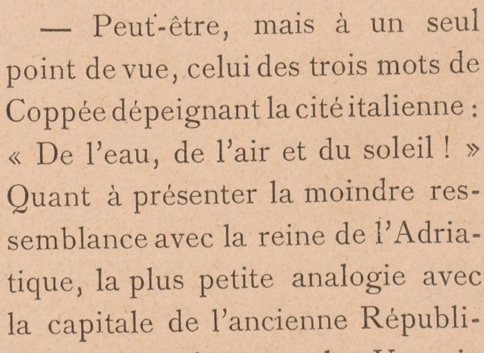
CHAPITRE VI

STOCKHOLM ET SES ENVIRONS

Une ville inconnue, la liberté, le grand soleil ! Quelle exquise chose que de vagabonder à sa guise, sous un ciel lointain, à l'aventure, à travers des rues qu'anime un costume pittoresque ; la fantaisie d'aller là ou ailleurs, à droite ou à gauche, sans but, en chercheur de sites non vus, en rêveur des temps anciens évoqués par l'épi d'une poivrière, la volute d'une corniche respectée par le temps !

Dès huit heures du matin, je pars en exploration à travers les quartiers de l'antique Odensée, les îlots de la

mythologique Sigkma, que la fable fait remonter jusqu'aux époques fabuleuses du farouche Odin.



La « Venise du Nord » ?

— Peut-être, mais à un seul point de vue, celui des trois mots de Coppée dépeignant la cité italienne : « De l'eau, de l'air et du soleil ! » Quant à présenter la moindre ressemblance avec la reine de l'Adriatique, la plus petite analogie avec la capitale de l'ancienne République, rien n'est plus faux, et elle n'est pas plus Venezia la bella que l'autre Venise asiatique, Bankok la jaune.

L'impression première est celle de se trouver dans une capitale riche et prospère, aux superbes palais, aux voies larges et aérées, aux quais imposants, aux places monumentales. Mais ce qui fait le charme de la métropole suédoise, ce qui lui donne sa note particulière si nouvelle et si fraîche, sa joliesse si douce et si reposante, ce sont ces îles boisées qui émanent en bouquets de verdure des lacs reflétant la limpidité du ciel, la caresse des bras de mer se repliant en courbes gracieuses le long des rives tapissées de fin gazon, la limpidité des eaux calmes lèchant amoureusement l'herbe des prairies. Partout miroitent des bassins fleuris de pavillons multicolores ; et, guettant le poisson, des mouettes blanches tournent en cercle autour des mâtures, lançant dans l'air leurs cris plaintifs.

On sent la cité maritime qui prend l'existence à la

grande nourrice dont les lourdes mamelles donnent la vie à tous les pays scandinaves. Mais le funèbre navire des vieilles légendes, le Naglefar, fait des ongles des morts, ne vogua jamais dans ces fjords de la joie et du plaisir. Les coques des hardis voiliers reviennent vers les îles de Staden bondées à craquer des richesses lointaines, et la ville s'agrandissant de jour en jour, s'étend sur les crêtes voisines et accroche la cohue de ses maisons de bois aux fauves granits couronnant les hauteurs.

Stockholm est maintenant la grande ville de Suède, la capitale du roi de « Norvège et de Suède, des Goths et des Wendes » : De l'eau, du roc et des bois.

Pendant plus d'une heure, j'errai dans le vieux quartier de l'île de Staden, dans la cité première, berceau jadis enfermé dans une enceinte de granit d'où devait sortir la ville actuelle. Hélas, il reste peu de chose de l'antique bourgade fortifiée du Jarl Birger, et les paroles du vicomte d'Avenel sont malheureusement trop vraies : « Les villes, hier, étaient en bois, elles sont en pierre aujourd'hui, demain, peut-être, elles seront en fer. » Et, cependant, on découvre encore nombre de ruelles tortueuses, grimpant en lacets sombres vers le centre du curieux stortorg ; les « brinkar » et les « grœnder », voies humides serpentant en tous sens ou dégringolant en pentes rapides vers l'eau dormante des noirs canaux, ont conservé la caractéristique des époques disparues. Les pittoresques maisons encrassées par les fumées des vapeurs, moisies sous le froid baiser des brumes du Nord, dessinent encore sur le ruban azuré du ciel la silhouette étrange de leurs toits disparates ; l'enchevê-

trement inouï des poutrelles de bois, des portes basses, des minuscules croisées se devine encore sous la lèpre bâtarde de ridicules plâtras; et au-dessus des corniches, armoriées des écus qu'illustrèrent les chevaliers descendus des Folkangs, se peuvent lire encore les pieuses légendes des austères familles des siècles éteints : « Dieu protège mon entrée et ma sortie. »

Je m'amusais à évoquer la physionomie ancienne de ce quartier, à l'animer de la foule bariolée des temps passés, quand les seigneurs de la cour de Haakon V s'en allaient, le cœur joyeux, sous leurs armures damasquinées, porter galamment aux pieds de leurs dames, vêtues des longues robes étincelantes de pierreries, leurs baudriers brodés par des mains amoureuses. Puis, c'est la brusque apparition d'un rude soldat, Charles XII, alourdi par ses hautes bottes, le torse emprisonné dans un habit bleu de roi, et glissant à la lueur des quinquets fumeux vers les tripots louches.

Et le soir, au XVIIe siècle, toutes les ruelles s'emplissent d'une foule bruyante, des valets aux livrées royales, portant de leurs bras tendus des torches de résine, précèdent un groupe joyeux ; une femme rit et chante au milieu de seigneurs avinés ; une reine se rend à un bal, Christine de Suède a trouvé pour cette nuit quelque nouvelle folie !

C'est l'époque batailleuse d'une cour assoiffée d'orgie; la nation est à la merci d'un favori de la souveraine, d'un noble hautain et fier ou d'un simple grenadier bellâtre.

A la clarté de la lune, cachés sous de noirs manteaux que relève la pointe d'une épée, des hommes s'avancent

prudemment par des ruelles différentes. Un complot s'ourdit en secret contre la vie du roi frivole Gustave III ; les conspirateurs s'acheminent à petits pas vers une maison close, ils se faufilent sournoisement derrière les bornes humides, et demain, dans tout le triomphe d'une soirée royale, un domino noir sera souillé de taches sanglantes, la soie se maculera d'un liquide visqueux et chaud, un prince tombera, la face trouée, sous le pistolet d'un capitaine.

Toute l'histoire de la Suède est là, dans ces deux souvenirs religieusement conservés au musée national : une épée de soldat et un masque de carnaval, le glaive de Charles VII et le domino de Gustave III !

*
* *

A cette heure matinale, les rues étaient presque désertes, et personne ne venait troubler ma méditation ; soudain, je crus reculer de cinq siècles, être transporté en plein moyen âge, et je demeurai immobile, sans un souffle, de peur de faire disparaitre cette magique apparition.

Un jeune fille s'avançait au-devant de moi, montant d'un pas léger une antique rue, aux maisons rustiques de jadis. Un hennin noir, rehaussé de passe-poils rouges, couvrait ses cheveux blonds dont les longues tresses se jouaient sur le dos ; une chemisette blanche aux larges manches bouffait coquettement sur un corsage vert retenu par de courtes bretelles, un long tablier rayé de vives couleurs tombait sur sa jupe bleue aux plis amples, et une ceinture ornée de dessins multicolores et variés sou-

tenait une aumônière artistement brodée. Je crus voir une gente demoyselle de la cour de Christophe de Bavière, la douce Marguerite de Faust, ou quelque vierge sortie d'une enluminure fleurie par un chroniqueur d'antan.



Hélas, plus n'est femme de jadis ! Ma belle inconnue n'est qu'une modeste paysanne de la campagne voisine, une « flicka » de la Dalécarlie, venue en condition dans la capitale suédoise.

Je devais rencontrer plus tard beaucoup de ces costumes si originaux et si coquets, mais jamais cette première impression ne devait se renouveler.

Je me trouvai bientôt sur la Grande Place, ou Stortorg, située sur l'étroit plateau dominant l'île de Staden. Au XIIIe siècle, elle n'était que la simple cour du château-fort de Birger de Bjelbo, le champ de manœuvres du camp retranché établi contre les Danois ; mais, quand croulèrent les murailles lézardées, elle s'étendit jusqu'à la naissance des pentes boisées, et de somptueuses demeures s'élevèrent sur les ruines couvrant le sol.

La terre battue est imprégnée du sang de nombreuses

victimes tombées sous la hache du bourreau ; du XIIIe au XVIe siècle, les têtes roulèrent sur le parvis du Stortorg, et des massacres le jonchèrent de cadavres.

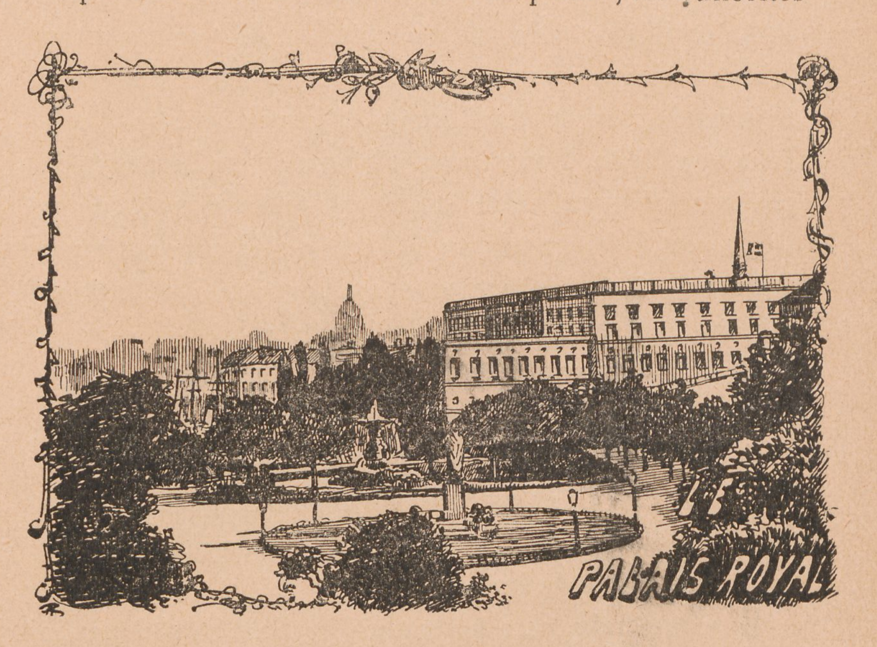
En ce lieu, le roi Magnus Laduläs fit exécuter trois membres de sa famille ; deux conseillers d'Etat, Erih Puke et Bjelke, y furent décapités au XVe siècle et au XVIIe siècle; et en 1520, la fameuse tuerie dite du « Bain de sang » jeta sur le sol rouge et fumant quatre-vingt-deux suppliciés. Deux évêques, treize conseillers royaux, plusieurs officiers furent traînés pantelants sur la place tachée de boue sanglante ! Christian II ne devait pas tarder à expier ces crimes ; en 1523, Gustave Vasa, le proscrit, était élu roi ; la Suède était sauvée !

Maintenant, une lutte tout aussi acharnée, mais cer tainement moins sanglante, déroule tous les jours ses péripéties sur les pavés de l'antique Stortorg. La Bourse déverse sur la place ses agioteurs et ses coulissiers, et la terrible bataille de l'argent s'engage chaque matin sur ce tertre témoin de tant de drames.

Je redescendis vers les eaux du « Salt Sjön » par la large voie menant au château royal. Le « Kongliga slottet » est un assez joli monument de la Renaissance italienne, admirablement situé le long d'un quai de granit.

Au XIIIe siècle, sur le dur rocher lui servant d'assise, se dressait la lourde forteresse de Birger. Quand les murailles crenelées, les massives tours furent rasées, l'architecte Nicodème Tessin choisit ce lieu pour élever à son roi Charles XI une demeure digne de lui. En 1697, les fondations furent définitivement jetées et les murs sortirent bientôt de terre.

Hélas, le souverain ne devait pas jouir de son rêve, et ses yeux durent contempler dans la fixité de la mort les murailles encore humides du château devenu tombeau. Le corps du roi, décédé à la fin de l'année 1697, fut exposé dans la salle d'honneur du palais ; les étincelles



tremblotantes des flambeaux funèbres jetaient sur les noires tentures des étoiles d'or, et les torchères qui devaient flamboyer dans la féérie des fêtes somptueuses n'étaient plus que des cires endeuillées sous des crêpes ; la salle des bals joyeux, des réceptions luxueuses, n'était plus qu'une chapelle ardente !

Mais une tragédie macabre, toute d'horreur et d'épouvante, devait se jouer soudain dans la nuit de cette triste veillée. Une lueur sinistre éclaira tout à coup la chambre mortuaire, une flamme légère se dressa menaçante dans

l'air, et sur la face pâle du cadavre un reflet rouge passa comme un éclair. Subitement, le feu se déclara de toutes parts et, pour sauver le corps d'une crémation atroce, on le jeta par une fenêtre !

Durant vingt ans, les ruines restèrent dans leur abandon ; la pierre roussie par l'incendie, fendue par la glace des rigoureux hivers, s'effritait peu à peu en fine poussière. On se battait au loin, le peuple était soldat, et Charles XII ne pensait guère à relever le château de son père.

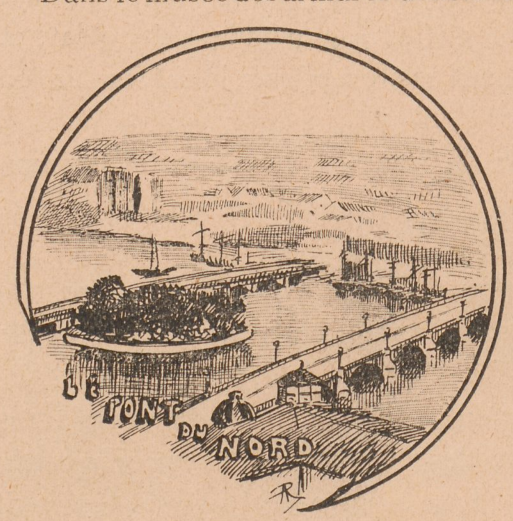
En 1790, Tessin et Cronstedt reprirent les travaux, et, peu d'années après, le pavillon suédois flottait au faîte de l'édifice.

En forme de vaste quadrilatère aux angles aigus, à la rigide ordonnance, le « Kongliga slottet » rappelle l'officiel « Castillo Real » de Madrid. Mais une très belle rampe à double évolution donne une certaine majesté à l'ensemble. De la terrasse dominant les larges degrés du « Lejoubacken », ou « montée des lions », on jouit d'une magnifique vue sur Stockholm. En face, coupant l'eau d'un long trait blanc, s'allonge le pont du Nord au bout duquel caracole la statue équestre de Gustave-Adolphe ; à droite, bouillonne l'eau rapide du Salt Sjön, se dessine la longue suite des larges quais ; à gauche, se découpe la pittoresque silhouette de la vieille ville, et l'impénétrable fouillis des maisons de briques, de bois et de pierre grimpe à l'assaut de la colline rocheuse.

Les salles du palais offrent peu d'intérêt ; le célèbre salon des fêtes, la « Hvita Hafvet », ou mer blanche, ainsi baptisé par la profusion du stuc vernissant les

murs, n'est qu'une vaste pièce froide et nue sans aucun caractère. Seule, la salle des gardes du corps avec ses panoplies intéressantes, ainsi que celle d'audience et le « salon rouge » avec ses frais plafonds de Fouquet, ses hautes tapisseries et ses boiseries curieusement travaillées, offrent une recherche d'art qui mérite l'attention.

Dans le musée des armures dont les fenêtres donnent sur le « Logärden », ou « cours des lynx », sont pieusement conservées les reliques des rois suédois. Les dagues et épées de Gustave-Adolphe et de Charles XII, les armures de Charles IX et de Sigismond flamboient en auréole de gloire autour de la dépouille du cheval que montait le fils de Charles IX, à la bataille de Lützen.



Avant de gagner les nouveaux quartiers, je m'arrête longtemps sur le « Pont du Nord » reliant la vieille cité des « chevaliers » aux quais superbes de la jeune ville. De nombreuses boutiques échelonnées le long du parapet de gauche donnent un cachet assez caractéristique au rustique « Norrbro », et dans le cadre admirable, si pittoresquement local, les arches de granit mettent leur note rude et forte de massive et puissante solidité.

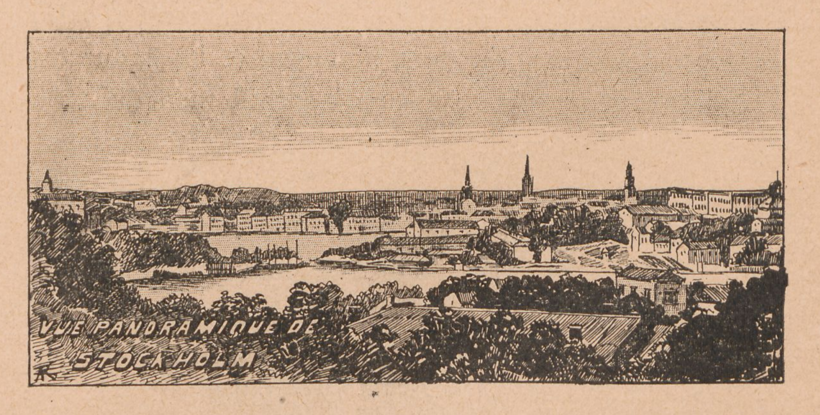
Le panorama qui se déroule en avant du vieux pont est de toute beauté. Au premier plan, apparaît, entre les frondaisons légères d'un terre-plein fleuri, la ligne imposante des larges quais. Les monuments princiers, dans leur statu-re de marbre et de pierre, semblent monter une garde inviolable le long des eaux tumultueuses d'un torrent. Le « Salt Sjön » bouillonne avec fracas sous l'inébranlable rempart de granit, les vapeurs sillonnent en tous sens la large rivière, les mâts des lourds vaisseaux sèment, çà et là, leur bouquet sévère de forêt flottante, et les mouettes tourbillonnent dans l'air ainsi que l'éparpillement diffus de légers papiers blancs. Au loin, à travers l'enchevêtrement des cordages fins comme des fils de vierge, s'estompe vaguement un paysage de rêve ; une fraîcheur de bois à peine indiquée, un semis de maisons minuscules roses et bleues, une coulée miroitante d'eau verte, une grisaille diamantée de rocher, un lambeau azuré de ciel ; et, sur tout cela, une buée transparente de soleil !

En arrière, s'étend une prairie mouvante, la nappe irisée du Mälar. Le lac développe jusqu'à l'horizon sa large table de malachite, et des îles boisées jettent çà et là la vigoureuse poussée de leur sève forte et saine.

Je me dirige rapidement vers l'île de Skeppsholmen, remettant à plus tard la visite détaillée des édifices et des jardins formant une haie compacte de richesses le long du « Blasieh hammen ». Un léger pont de fer relie l'ılot à la terre ferme, et aussitôt on se trouve dans une oasis délicieuse, aux bosquets reposants où, vers l'extrémité des allées, brille l'eau profonde d'un canal.

Parfois, dans le cadre frais des branches feuillues,

apparaît la tour crénelée, le pignon à redans des bâtiments maritimes, et la brique lavée par les pluies et les brumes du Nord rutile en fond lumineux derrière la guipure des feuilles. Je me trouve bientôt arrêté par l'eau ; des barques de plaisance, des yachts coquets, des vapeurs en miniature se balancent mollement au bercement du flot et leurs gais pavillons pavoisent le ciel d'éclatantes couleurs.


VUE PANORAMIQUE DE STOCKHOLM

Je franchis une passerelle de bois, afin d'arriver dans le « Kastellholmen » ou « Ile de la citadelle », but de ma promenade.

Cet îlot est excessivement curieux, car il est le type même resté intact, de toutes les îles sur lesquelles est édifiée la ville de Stockholm. Aucune construction, rien, si ce n'est le romantique châtelet du « Kastellet », n'en vient gâter la sauvage ordonnance. C'est la bouée de granit sur laquelle vinrent mordre les crampons ferrés des pirates Esthoniens et Carètes au XIIe siècle; le sol humide, tapissé de mousse, dans lequel les Vikings plantèrent leurs lances ornées de crânes blanchis.

Le roc fauve, moucheté de lichen, est là, comme autrefois, bossuant la terre de sa masse informe ; des arbres chevelus projettent leurs ombres de géants sur le granit inondé de soleil, et des tables de gazon ras descendent en pente douce jusqu'au bord des eaux.

Assis sur le bronze d'un vieux canon, moisissant dans l'herbe, je suis resté longtemps devant la magie du décor allant se perdre au loin, vers la mer invisible.

Le paysage est exclusivement scandinave ; ce n'est ni la stupéfiante immensité des steppes de Russie, ni le mystère impressionnant des profondes forêts écossaises, ni la superbe indolence des lacs italiens ; ce n'est rien de tout cela, et c'est tout à la fois : la steppe, la forêt et les lacs. Vue splendide de bois, d'îles et d'eaux, large fresque de lumière étalant sa somptueuse parure avec la hardiesse sublime du grand art. Et pourtant, on a l'impression de quelque chose de délicat, de subtil et de fin ; et pourtant, c'est grandiose, majestueux et superbe.

L'air ambiant, sa transparence cristalline, la lumière spéciale qui noie l'ensemble mais dessine nettement toute silhouette, suscite la note fraîche qui étonne ; cependant que la largeur du dessin, l'ampleur des grandes lignes, le calme absolu, imposent le caractère de noblesse.

Jamais je n'avais éprouvé cette double sensation de finesse et de grandeur, aussi ai-je été vivement impressionné, et ce paysage des pays du Nord est resté gravé dans ma mémoire comme un des plus beaux tableaux qu'il m'ait été donné de contempler.

En rentrant vers « Skeppsholmen », j'aperçois entre

les troncs rugueux des sapins et des hêtres, le charivari coloré de Stockholm, la toile impénétrable des cordages et des mâts, la verdure, dressée en haute lice, les collines, et toujours le papillotant aspect des eaux limpides.

*
* *

Le meilleur moyen pour comprendre la topographie générale d'une ville, est de se rendre sur son point culminant et de regarder à ses pieds la carte en relief qui s'y déroule.

Au moyen d'une de ces minuscules chaloupes à vapeur qui sillonnent sans cesse les bras de mer, se glissant dans le cœur même de Stockholm, je gagne le « Södermalm » ou « faubourg du sud » où se trouve la haute plateforme du Katarina-Hissen.

J'aborde au pied de la statue de Charles-Jean, paradant en costume de maréchal sur un cheval de bronze. Un ascenseur monte lentement vers le belvédère ; il me semble que je suis immobile et que, peu à peu, la ville s'enfonce vers l'infini.

Brusquement, la machine s'arrête dans un bruit de chaînes, je descends sur la passerelle et demeure un instant ébloui par la lumière, étourdi par l'immensité et par le vide béant qui se creuse en vertigineux abîme sous mes pas.

Le pont léger, qui n'a pas la hardiesse de ceux d'Oporto et de Fribourg, n'en est pas moins une œuvre remarquable d'art et d'audace.

Mais me voici dominant la « ville aux sept îles » et sa campagne. Immédiatement au-dessous de moi, ce sont

les ruelles montantes, tortueuses et ravinées minant la montagne du « quartier du sud » puis c'est la ville, l'eau, les bois, l'horizon.

Tout autour, un cercle ininterrompu de forêts, barrière infranchissable qui garde l'inviolabilité du vieux « Staden » ; puis, des lacs brillent comme des plaques d'argent sous les rayons du soleil, des cours d'eau s'infiltrent de tous côtés ; le pays semble renaître après quelqu'effroyable inondation.

Vers l'Est, le « Mälaren » se perd dans un fouillis d'îlots, de caps et de presqu'îles ; des lointains sévères s'illuminent subitement de points lumineux, et le caprice du soleil brode de diamants le lourd manteau des forêts. Vers l'Ouest, la mer s'avance traîtreusement, en sournois détours, jusqu'aux quais de la ville, et la côte découpée n'est plus qu'une dentelle patiemment ouvragée que ronge peu à peu l'humidité malsaine.



Des voiles blanches paraissent et disparaissent comme des papillons, et leur vol inégal se dirige, soit vers Stockholm, soit vers la Baltique qu'on devine tout proche.

Dans sa royale parure de lacs, de jardins et de bois, éclate l'antique « Siguna » ainsi qu'un immense damier diffusément coloré. Et sur cet échiquier gigantesque surgissent orgueilleusement les pièces du jeu : La cathé-

drale des chevaliers dont la flèche aigüe menace le ciel comme un fer de lance, l'église Sainte-Claire au clocher pointu tel un hennin du moyen-âge, la coupole de Sainte-Catherine développée ainsi que le morion d'un homme d'armes du XVIe siècle et la tour des téléphones dont l'ossature bizarre apparait comme la carcasse de quelque animal antediluvien.

L'omnibus de Stockholm, le bateau à vapeur partant à chaque minute des innombrables embarcadères, me mène rapidement dans la cité des chevaliers. A travers le dédale des ruelles grimpant au sommet de l'île, je gagne la modeste place, si caractéristique en sa note ancienne, sur laquelle se présente dans son décor moitié gothique moitié renaissance, la curieuse église de « Riddarholm ».

Le vieux sanctuaire, élevé jadis par la puissante confrérie des Franciscains, est à la fois le Saint-Denis et le Panthéon suédois ; les tombes royales dressent leurs mausolées à côté des marbres couchés sur les dalles, les têtes couronnées reposent dans la promiscuité du tombeau auprès des grands hommes de la patrie scandinave.

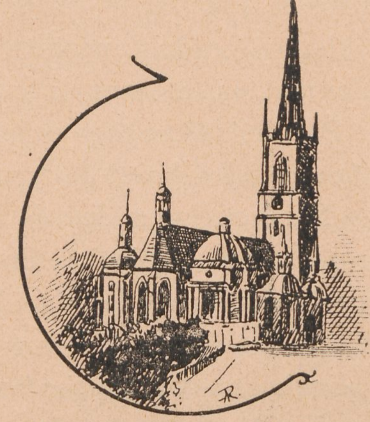
Au fond, dorment dans l'éternité Magnus Ladislas et Charles VIII, princes des maisons de Folkungs et de Knutsson qui régnèrent aux XIVe et XVe siècles sur la Suède indépendante.

Face à face, immuablement figés par la mort dans une muette contemplation, les deux grands monarques de la Scandinavie, Gustave-Adolphe, le superbe conquérant, et Charles XII, le héros pupulaire, rêvent à jamais de gloire

sous l'écrasant triomphe des trophées amoncelés sur leurs tombes.

Le guerrier géant, tombé à Lützen, est maintenant couché entre les froides sculptures d'un sarcophage de marbre vert ; lui-même, trois ans avant sa mort, face à l'ennemi, avait donné les plans de la chapelle où il désirait reposer éternellement.

Une gerbe superbe de gloire faite des drapeaux pris aux Allemands, aux Russes, aux Autrichiens et aux Polonais, mêle la poussière des batailles aux cendres froides du vainqueur de Leipzig. La soie, souillée de sang, déchiquetée par les balles, effleure de sa caresse, sentant la poudre et le regret, le cercueil de celui qui reçut le titre de « Grand », et les plis aux nuances éteintes se mêlent aux lettres incrustées dans le marbre, à la légende : « Moriens triomphavit », aux mousquets noirs de poudre, aux cuirasses bossuées.



Charles XII, le capitaine à la belle figure de bravoure et d'énergie, l'héroïque défenseur de Bender, le batailleur au rude courage de soldat, fier de son épée, dort dans le linceul sombre de la Mort, sous le marbre noir d'un monument funèbre.

Le mausolée, dans le goût de celui du maréchal de Saxe, dans l'église de Saint-Thomas à Strasbourg, n'en a pas heureusement la pompeuse ordonnance. Plus

sobre, plus sévère et plus discret, il parle du mâle courage de celui qui osa s'avancer jusque dans l'Ukraine. Du couvercle déplacé, surgit la tête énergique d'un lion, et, sous la gueule béante, dont les crocs de cuivre luisent comme des dagues, se croisent un sceptre d'or et une épée de bronze, passés dans une couronne royale.

Tout autour s'élèvent des pyramides de tambours, de timbales, de trompettes, de cuirasses, de sabres, de fusils et de pistolets, et sur ces dépouilles des gloires de jadis, les étendards pendent ainsi que des choses vivantes pleurant sur le néant de tout.

Près du sarcophage endeuillé de noir, éclate la gaieté d'un gonfalon brodé d'or, pris de la main même de Charles XII ; et, au milieu de ce décor de bataille, de ces trophées que dessinaient au grand siècle les peintres du roy, les Lebrun et les Van der Meulen, l'âme du héros doit, à l'anniversaire d'une victoire, animer ces reliques. Les caisses aux armoiries fanées, les cuivres aux longues banderolles flottantes, doivent éclater en marches guerrières, en fanfares de batailles ; les feux de mousqueterie doivent rougir les canons des vieux fusils et les drapeaux soyeux doivent s'agiter, joyeux, dans cette évocation vivante d'un passé triomphant.

Puis, c'est toute l'histoire de la Suède, la dynastie des Charles X, des Charles XII, des Frédéric Ier, des Adolphe-Frédéric, des Gustave III, des Charles XIII, Jean Bernadotte. Et, dans la crypte humide, dans les froids caveaux, des cercueils, alignés comme après une catastrophe horrible, contiennent les dépouilles de Charles XI, de Gustave III, d'Oscar Ier, de Charles XV, et de leurs épouses.

De toute cette gloire, de toute cette pompe, il ne reste plus rien, quelques cendres qu'un souffle de vent fait envoler, quelques os blanchis. Les squelettes terribles refroidis dans les armures, roulés dans la pourpre et dans les oripeaux de cour, sont les seuls vestiges de temps héroïques et chevaleresques.

« Vanité des vanités, tout n'est que vanité ! » Et c'est la loi commune : la Mort !

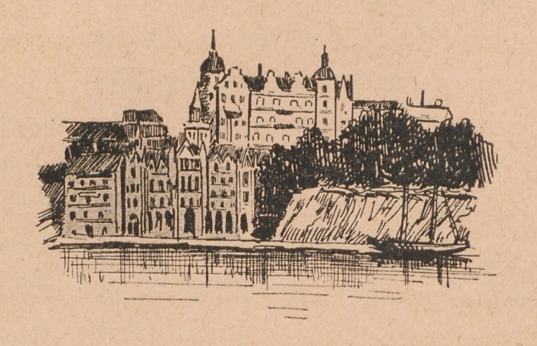
Et puis toujours ainsi roulera le vieux monde,
Les jours, bourgeoisement, succèderont aux jours,
Quand tout sera fini sur la machine ronde,
Tout recommencera dans l'infini Toujours !...

Les murs de la nef sont tapissés d'armoiries, blasons des souverains décorés de l'ordre des Séraphins. Le cordon bleu des chevaliers datant du XIIIe siècle jette sa note claire au sommet de l'édifice, et les armes des monarques actuels descendent jusqu'à la base des lourds piliers. La devise « Fidélité » se répète des centaines de fois, depuis Magnus IV jusqu'à Oscar II, depuis Napoléon jusqu'au président actuel de la République française ! Je redescends vers le lac Mälar par la place des Chevaliers. Des drames violents se déroulèrent sur l'étroit parvis où surgit maintenant, dans une coulée de bronze, la haute figure de Gustave Vasa. La noblesse, au XVIIIe siècle, voulut sanctifier l'endroit où tombèrent, en 1756, comtes, barons et chevaliers ; elle ouvrit une souscription pour élever un monument au héros de l'indépendance, et, quelques mois plus tard, la statue actuelle se dressait sur son socle de granit.

On raconte que Descartes aimait à se promener le

soir le long des basses maisons de bois ceinturant la place ; il se reposait dans le silence, dans la douce paix de la solitude, des ennuis que ne cessait de lui créer la reine Christine, avec ses idées fantasques et sans suite. Peut-être est-ce là que germa dans son cerveau sa théorie philosophique de la certitude et de l'évidence.

En 1810, le généreux ami de Marie-Antoinette, le compagnon dévoué des jours de peine et de douleur, le maréchal Axen de Fersen, qui avait préparé la fuite de la maison royale de France, fut odieusement lapidé par un peuple en délire sur les dalles du « Riddarhustorg ». Accusé faussement d'avoir empoisonné le fils de Charles



XIII, le héros de Varenne tomba sous les coups d'une populace injuste et cruelle.

Je jette un rapide coup d'œil sur le « Palais Equestre » aux murs en damiers rouges et blancs et je regagne les nouveaux quartiers par le pont de fer jeté sur le Mälaren.

Et voici les quais, la vieille cité des chevaliers, berceau de la ville actuelle. C'est au pied de l'ıle rocheuse, que s'arrêta, suivant la légende, le bâton que

les pirates avaient jeté à la mer. Là, où devait se fixer, au fond du fjord, la branche livrée au caprice des eaux, là devait s'élever une ville fortifiée ; Staden reçut le précieux dépôt, Staden eut les honneurs d'être la première colonie, en ces contrées, des Barbares du Nord.

Le rocher escarpé étend sa muraille grise au bord des eaux, les maisons aux coloris roses, bleus, verts, s'accrochent, ainsi que des oiseaux, aux aspérités du granit ; les monuments caractéristiques en leurs styles rudes et sévères dessinent la silhouette de leurs tours crénelées sur un fond de verdure, et le tout forme un large dessin de Robida lestement crayonné d'une main fantaisiste et alerte. Ce coin si curieux de Stockholm a quelqu'analogie avec le coteau romantique d'Edimbourg, en la verte Ecosse.

L'heure vivante pour Stockholm, l'heure à laquelle la rue s'anime, prend sa gaieté des jours de fête, est l'heure du soir, l'heure rose qui prolonge le jour jusque vers les douze coups de minuit.

Alors les jardins s'emplissent d'une foule pleine de jeunesse et d'entrain, les « Français du Nord » se font l'âme des peuples amis, la mélancolie qui plane si souvent dans leurs yeux profonds fait place à une lueur d'espérance et de joie ; les grands enfants blonds rient de tout leur cœur.

La monotonie des foules modernes, tristes et ternes dans leur uniformité grise, est égayée par le coquet costume des Dalécarliennes au « hue » national, par les vives couleurs des jupes des accortes Norvégiennes et par la tenue soutachée d'or des hussards de la garde.

Dans tous les cafés, allongeant leurs terrasses sous les bosquets, jouent des musiques civiles et militaires ; des troupes italiennes, dont les hommes ont le chef couvert du chapeau des Bersaglieri, empanaché du long plumet de plumes de coq, ou du casque au cimier de cuivre des dragons romains, envoient dans les airs les flonflons chantants des pays du soleil.

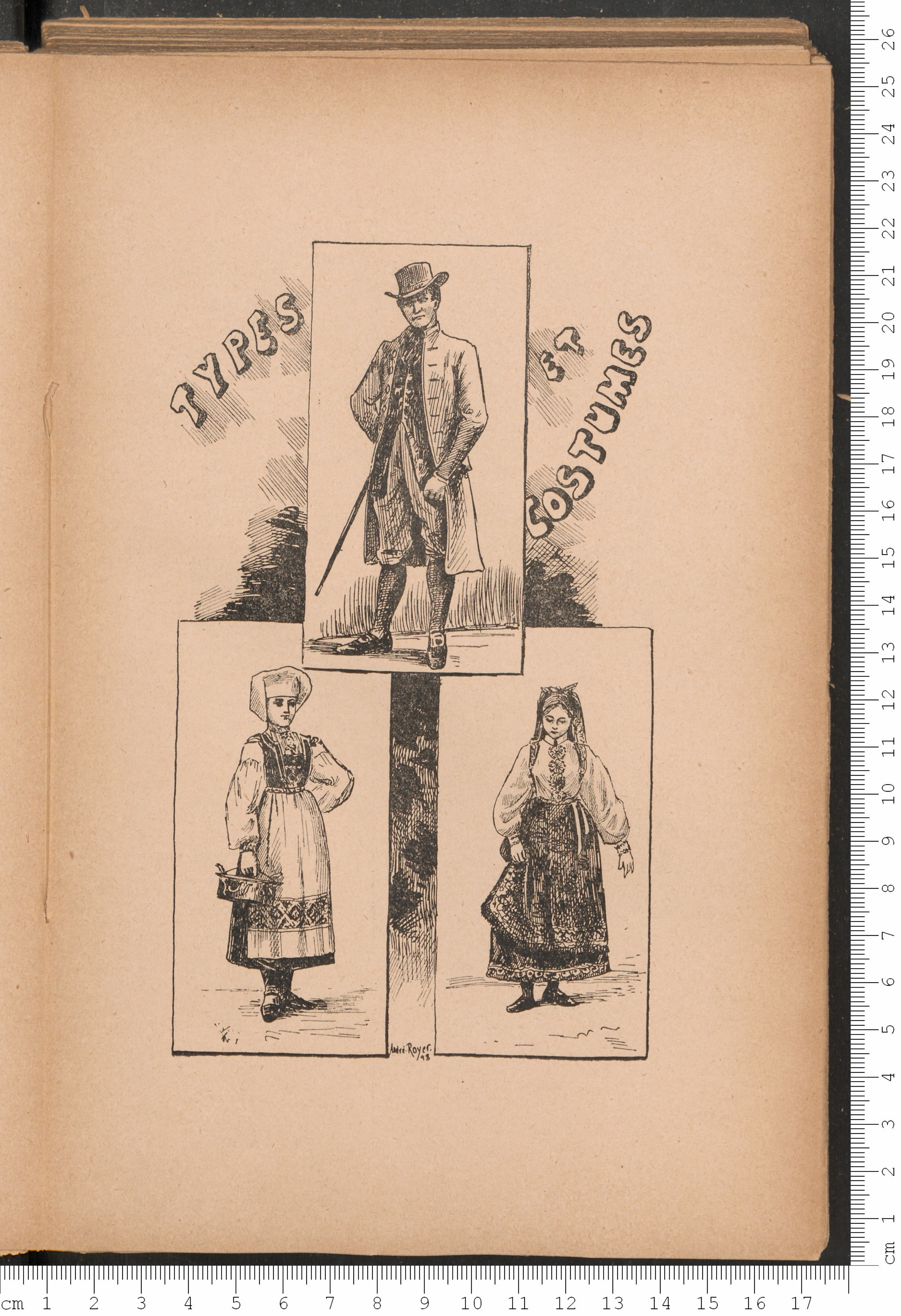
Toutes les tables sont encombrées de consommateurs ; familles entières, bandes de jeunes gens, groupes de soldats ; et tout ce monde écoute religieusement la musique, applaudit ferme à la fin de chaque morceau et bavarde consciencieusement durant les pauses. Les garçons enveloppent douillettement les dames dans d'épaisses couvertures rouges, et rien n'est drôle comme ces paquets écarlates d'où jaillissent les têtes rieuses des jolies Suédoises.

Chacun hume avec délices le traditionnel verre de punch, et la fumée des cigarettes s'échappe, légère, des bouches roses des belles filles de Stockholm.

L'air est saturé de musique ; partout la caresse d'une valse, le rhytme mordant d'une marche guerrière, et jusqu'au fond des plus lointaines allées, des notes douces viennent mourir mollement en soupirs discrets.

Le cheval de bronze du roi fainéant Charles XIII semble danser un pas de cirque sous les grands arbres du « Kungstrœdgärden », tandis que le soldat Charles XII, l'épée nue à la main paraît marcher à la victoire.

Onze heures sonnent, je regagne lentement l'hôtel, jouissant délicieusement de l'exquise soirée. Il fait encore jour, la nuit indécise cherche vainement à s'appesantir


TYPES
ET
COSTUMES
André Royer
98

sur toutes choses, mais son suaire grisâtre n'arrivera jamais à se teinter lugubrement de noir. Une lueur bleutée emplira l'atmosphère d'une lumière de rêve ou tremblottent vaguement de pâles étoiles ; le ciel et la terre seront enveloppés dans un même voile d'azur transparent, et ce sera très beau, et ce sera très pur, très chaste, et ce sera l'agonie du jour....



*
* *

Le dimanche est d'une tristesse désespérante dans les pays protestants ; l'austère famille se recueille en son logis ; et tandis que le père, puritain rigide, lit à haute voix les versets de la Bible, les enfants écoutent recueillis, dans la muette évocation des mystères sacrés.

La rue est terne et morne, de rares passants errent, égarés le long des vastes quais, paysans pour la plupart, attirés à Stockholm par l'attrait de l'exposition, qui tient ses assises au « Djurgärden ».

Je vais passer l'après-midi au musée national ; d'autant plus que j'aurai peut-être la chance d'y rencontrer quelques costumes originaux ; et c'est ainsi qu'en

un Dimanche, au musée de Vienne, je vis les solides campagnardes des villages voisins, promener dans les galeries des chef-d'œuvres, leurs vastes jupes plissées, leurs grossiers corsets de drap rouge, et traîner sur le parquet ciré leurs lourdes bottes aux talons cuivrés.

Les salles sont pleines de villageois déambulant sans voir, avec femmes et enfants. Ils vont, sans comprendre, inconscients, troublés quand même par l'entassement des richesses, inquiets dans ce milieu inconnu, telle la noce de Coupeau dans les salons du Louvre. Les hommes portent la longue redingote noire agrémentée de broderies rouges, ouverte sur un gilet de peau fauve aux boutons de cuivre ; ils ont la culotte courte et les mollets pris dans des bas blancs plissés sur des souliers découverts, à boucle de métal. Ils ont la tête couverte d'un chapeau bas, assez disgracieux, dans le genre des « Cronstadt » qui firent un moment fureur à Paris.

Les femmes ont la coquetterie de nuances aux chauds coloris admirablement mariées entre elles, et les enfants, fillettes avec chaperons curieusement brodés, garçonnets aux feutres trop larges, trébuchent à chaque pas dans leurs longues robes bleues ou dans leurs houppelandes balayant le sol.

Il y a peu de toiles bien remarquables dans le Musée Suédois, les plus intéressantes furent achetées au XVIIIe siècle par le roi artiste Gustave III. Les plus beaux Français, Flamands et Hollandais datent de cette époque.

Je me suis plus spécialement arrêté à l'étude de la peinture scandinave et j'ai noté au hasard de ma promenade, plusieurs noms.

Tidemann, Lindegren, Höckert, ont peint avec beaucoup d'humour des intérieurs et des paysanneries très justement observés. Ces tableaux de genre ont une saveur, un cachet de terroir tout spécial ; l'âme dolente du scandinave, embrumée par les longues nuits d'hiver, se réveille à la chaude caresse du foyer ; les vieux se chauffent frileusement à la flambée de pins, la mère berce amoureusement le dernier né, et les petits, coiffés d'un épais bonnet de laine, jouent sur le plancher égayé de mousse.

Kindborg, Müller, Wahlberg, Nordmann ont signé des paysages traités avec beaucoup d'ampleur et d'autorité. Les larges fjords de Norvège jettent la miroitante pâleur de leurs eaux glacées entre les massifs rochers coiffés de neige, les maisonnettes assises sur de minuscules prairies éclatent en lumineuses clartés écarlates sur la teinte brumeuse de l'ensemble ; et on dirait que le froid glacial des mers polaires se dégage en buée transparente de ces toiles de maître.

La peinture d'histoire est dignement représentée par Wahlbom et Hellgvist, enlevant avec une maëstria triomphante les sujets barbares des époques disparues.

Malmström, Blommer, Arbo abordent avec la touche légère d'un pinceau discret les fables mythologiques de la vieille Scandinavie : les vierges blondes, les dieux malins, les gnômes difformes passent en ombres brumeuses sur les eaux dormantes des lacs, au-dessus des épaisses forêts de pins, accrochant aux froides aiguilles leurs robes flottantes, blanches comme une envolée de neige.

Gude, Larson ont délayé leurs palettes dans tous les tons de la mer du Nord ; leurs marines sont éclaboussées des vagues déferlant avec rage sur les rochers déchiquetés, les récifs pointent menaçants, au-dessus des flots furieux, et les bâteaux de pêche, aux grandes voiles carguées, filent sous quelques toiles, en un port incertain abrité du grain.

La vie amusante des seigneurs d'autrefois, des maîtres vivant en gentilhommes campagnards, au milieu de leurs sujets, fermiers et bûcherons, a été traitée avec verve par *Wonuermann*.

Il a saisi le côté pittoresque de son sujet, l'a présenté gaiement, sans chercher à accentuer la note parfois grivoise, soignant le milieu et les détails ; et c'est joli comme une toile de Terburg ou de Van der Venne.

Dans le jardinet situé à côté du musée se trouve une très belle œuvre du sculpteur Molin le : « Duel au couteau » ou « Bœltespœnnare ». L'artiste a représenté un de ces combats singuliers qui maculaient, jadis, la neige de taches sanglantes dans les campagnes suédoises. Les deux champions, le corps nu, étroitement liés l'un à l'autre par une large lanière de cuir ceinturonnant les reins, se lardent farouchement de coups de poignard. Les courtes lames tailladent fortement les chairs, les muscles jaillissent comme des cordes tendues sous les membres raidis, et les bouches se crispent, tordues de douleur et de rage.

Je ne ferai qu'un reproche à cette œuvre remarquable ; l'artiste a négligé un peu trop le côté réaliste de cette lutte sauvage pour nous le présenter sous la forme clas-

sique de la plastique grecque ; c'est évidemment beaucoup plus correct, mais en même temps, beaucoup plus froid ; il manque la fougue juvénile de la fantaisie. Dans certains cantons du pays suédois, les jeunes hommes règlent encore leurs différends par ces duels des temps barbares. Le vainqueur, troué de coups furieux, et dont le torse n'est plus qu'une plaie rouge et fumante, est alors attaché à un cadavre couvert de sang !

Certes, les fortes passions de l'ivresse et de la jalousie doivent être, comme autrefois, les forces brutales assez puissantes pour pousser deux hommes à se poignarder ainsi ; et les bas-reliefs, encadrés de ruines, ornés du fabuleux serpent Midgard, qui nous montrent, aux temps anciens d'Eric le Victorieux, les phases diverses du drame, pourraient bien être encore des tableaux d'une actualité toute moderne.

Mais quel doit être le courage et le stoïcisme d'une race qui use ainsi de luttes si farouches et si sanglantes !

Le musée, sans contredit, le plus intéressant de Stockholm est celui du Nord. Toute l'histoire ethnographique du pays est contenue dans ces quelques salles, malheureusement distribuées dans des locaux différents. On y rencontre des choses fort curieuses, toutes locales et d'un archaïsme inconnu.

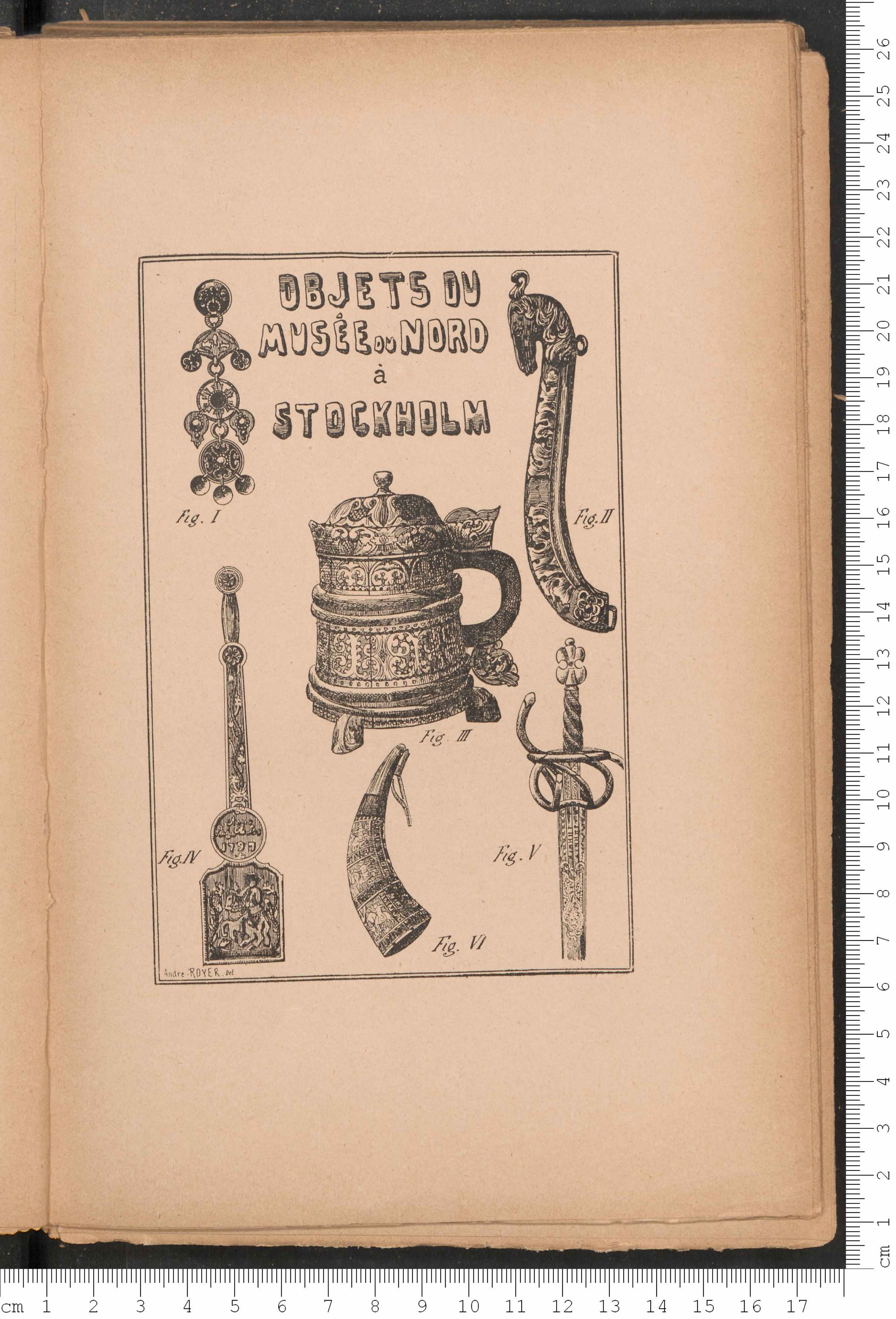
J'ai passé des heures exquises à flâner à travers ces galeries ; ma manie du bibelot, de l'antiquité, où se découvre l'âme d'un peuple, m'a pris tout entier, je me suis intéressé à la découverte de la curiosité artistique, évoquant la vie de ces peuples primitifs d'où est sortie la nation solide et forte, que nous voyons aujourd'hui.

Sur les vieux bahuts aux sculptures lourdement ébauchées, taillées en plein bois par un artiste à la fantaisie rude et naïve, est exposée toute une collection de pichets, de hanaps, de coupes, d'une originalité qui dénote l'habileté et la patience des obscurs artistes, à travailler, aux longues soirées d'hiver, la solide écorce des chênes et des hêtres. Des poignées, curieusement tourmentées, tournent leurs chimères, s'arquant en anses gracieuses ; des scènes tirées de l'Edda, des sujets agrestes, des blasons multiples ornent les vases à bière des gais compagnons ; et des légendes de chansons à boire, des grivoiseries lourdes de francs amis de « beuverie et de gaillardises » courent en lettres gothiques sur les hauts « potta » brunis sous la patine du temps.

Certains sont remarquables par une recherche d'art peu banale, sans doute chef-d'œuvres de corporations ; et leur conception rappelle celle des modernes étains des Ledru et des Vibert.

D'autres, dénommés « cruchons à farces », « gais vases », montrent l'esprit enfantin de l'homme des brumes qui s'amuse à tromper son voisin et rit, tout en joie, d'une farce naïve.

Aux larges poutres peintes de rouge et de bleu sont accrochés des colliers d'attelages, des limonières habilement tournées dans le bois dur des ormes. Des chimères aux gueules crachant des langues de feu, des fleurs irréelles, où se sent la rigidité de l'aiguille des hauts sapins, sont taillées à coups rudes et forts dans l'épaisseur du bois. Le tout est rehaussé de teintes violentes, généralement jaunes, pourpres et bleues, et c'est comme


OBJETS DU
MUSÉE DU NORD
à
STOCKHOLM
Fig. I
Fig. II
Fig. III
Fig. IV
Fig. V
Fig. VI
1797
André-ROYER. Del

l'œuvre d'un artiste du moyen-âge, d'un Claux Sluter de Bourgogne.

Dans les vitrines, est exposé tout l'art du bois : des marques à pain fortement tailladées, des battois aux multiples dessins, des cuillers, des quenouilles, des plats où se lisent des couplets de bonne augure « vive la joie ! » et jusqu'à des crémaillères et de compliquées serrures ; puis, de solides épieux pour combattre le loup, corps à corps, face à face, en braves ; les crécerelles pour les rabattre sur le chasseur. Et toujours l'ornementation chimérique analogue au style roman, illuminée de peintures violentes comme les « biroccini » de Sicile.

Au-dessus des hauts poëles de faïence, aux carreaux agrémentés de personnages bleutés sur fond blanc, ainsi que ceux de Hollande, sont les grès et les porcelaines : « cruches rhénanes », vaisselles anciennes, vases grossiers d'un travail peu soigné et sans grand intérêt. Mais, le long des murs tapissés des vieilles tentures, peintes d'un pinceau rustique, inexpérimenté, qui décoraient jadis à Noël les chaumières du Smäland, sont alignés des meubles pesants, d'un caractère tout local, et qu'on sent vieux comme les antiques légendes souvent gravées sur leurs larges panneaux ; certes, il est difficile d'assigner un âge à ces sièges primitifs creusés dans un tronc d'arbre à peine équarri et à ces lourds fauteuils, véritables monuments que seuls pouvaient soulever des géants, et contenant entre leurs pieds vermoulus des sortes de niches où venaient, la nuit, se réfugier coqs et poules.

Les ferronniers maniaient habilement l'outil ; les chandeliers de fer, les lanternes, les enseignes des arti-

sans, les gonfalons de cuivre sont tout aussi bien ouvragés que ces tourmentés « faroles » de la vieille Espagne catholique que promènent aux processions de la semaine sainte les pénitents, cachés sous les cagoules, comme aux temps de la sinistre inquisition.

L'art de la bijouterie est dignement représenté ; et les pendeloques d'argent, les boucles d'or, les bagues aux tintinnabulants anneaux, les croix aux christs à peine ébauchés sont fort curieuses avec leurs fines plaques métalliques, battant, en minuscules cymbales, les montures pesantes.

Au milieu des bannières des confréries, des hampes de drapeaux usés, des panoplies de hallebardes rouillées, d'épées ébréchées et de poires à poudre en bois de renne, sont accrochés des violons aux formes archaïques, des rebec primitifs, des harpes sans cordes, et des vielles sans couleur ; puis, sur une table aux profondes encoches, miroitent les facettes brillantes des couronnes de mariées, belles de clinquant comme des tiares byzantines, et pendent, désormais inutiles, les « verges d'église » qui cinglaient les mains des dormeurs assoupis dans les lieux saints.

En un coin poussiéreux, rongé par la rouille, sont entassés des instruments de torture : carcans, piloris, menottes, chaînes, poucettes, ceintures, « guitares », etc. Un mannequin, habillé en forçat, a les pieds et les mains entravés, les reins ceints d'un cercle de fer et la tête couverte d'un grossier bonnet de laine. J'ai essayé de soulever les chaînes, et elles étaient tellement lourdes qu'elles m'ont échappé des mains avec un sinistre bruit de ferraille.

L'âme d'autrefois se complaisait en la cruauté farouche et la superstition irraisonnée. En sortant de la prison, j'entre dans le temple du mysticisme et des naïves croyances. A côté des grossières statues d'Odin et de Thor, des images aux gestes gauches, des vierges et des saints, se pressent les amulettes qui chassaient démons et maladies : pierres sacrées contre le rachitisme des enfants, « ellakors » ou croix d'elfes pour combattre les mauvais génies, « pilebäge » branches fourchues contre les sorcières, baguettes divinatoires pour trouver les trésors cachés, bijoux pour éloigner les sortilèges et enfin sièges rustiques dont le dossier est incrusté de dents d'hommes, de femmes et d'enfants, qui guérissent instantanément du mal de dents !

— Parmi les intérieurs pittoresquement reproduits et aménagés suivant les us et coutumes des paysans de la Dalécarlie, de la Scanie, du Bleking, Smäland, etc., un des plus curieux est celui des Lapons. J'ai eu un avant-goût des horreurs qui m'attendaient plus tard sous les tentes des nomades des Lofoten et du Norrland, au milieu de la sauvage nature des glaces et des innombrables troupeaux de rennes.

Une pièce est entièrement consacrée à la pharmacie ; elle est l'exacte reconstitution d'une boutique de ce genre au XVIIIe siècle. Je l'ai parcourue avec toute la joie que l'on éprouve à examiner une vieille estampe, à détailler les amusantes compositions d'une eau forte d'un Chevalier des siècles passés.

Sur le comptoir, encombré de balances, de poids, de spatules et de timbres, s'ouvre, sur un chevalet, un gros

livre de médecine dont les feuilles parcheminées sont reliées dans un bouquin très dur ; dans les casiers élevés le long des murs, sont alignés tous les bocaux en porcelaine blanche de formes antiques, ornés de peintures bleues d'un dessin très simple et de cartouches chargés de lettres gothiques. Aucune finesse dans l'ornementation, et rien des jolies miniatures courant sur les vases de verre des pharmacies anciennes de l'Espagne, des émaux de la Granja. Au-dessus de la corniche, président les bustes d'Hippocrate et de Linné, portant sur leurs socles des légendes contre le poison et les peurs ridicules de la mort.

Dans un coin, se ternissent, sous la poussière, des cornues et des alambics ; et un long serpent empaillé, suspendu au plafond par des fils de fer, baîlle désespérément.

Il ne faut pas un grand effort d'imagination pour animer cette officine du dernier siècle et pour se représenter le vieil apothicaire, les yeux vitreux derrière de larges lunettes à la monture épaisse, et le client, culotté de court, coiffé du tricorne de feutre.

Je quitte à regret le musée du Nord, sujet de tant d'études, et où les jeunes gardiennes sont si jolies dans leurs coquets costumes des provinces voisines.

*
* *

Par un soleil doux et charmeur, un vrai soleil du Nord, illuminant les choses sans les griller, j'erre à ma fantaisie, longtemps, doucement, le long du large ruban des quais animés et vivants. Je me mêle à la foule des débardeurs, des marchands, des ménagères et des

matelots ; je m'amuse à contempler les scènes locales, où se dessine le sujet pimpant et gai d'un délicat tableau de genre ; je cherche à deviner les petites intrigues, les causes de tous ces commérages, imaginant de modestes romans d'une grande importance pour ces âmes simples ; je m'efforce de lire sur les physionomies les pensées qui les agitent, et ce m'est un charme de plus de m'en aller, ignorant, sans comprendre l'idiome qui me choque durement les oreilles.

Dans l'encombrement des marchandises, des bois, des fers, des légumes et des lourds ballots, les Dalécarliennes, aux tabliers rayés de jaune, de rouge et de noir, les mousses et les maîtres vont et viennent sans cesse, et les « stévedores » ou portefaix, réalisant le type vrai de l'homme du nord de Tacite : « haute stature, yeux bleus, cheveux blonds », poussent devant eux, de leur pas de géants tranquilles, les camions chargés à rompre les essieux.

Le temps est très clair, et à travers la forêt des mâts, des cordages et le déploiement des pavillons, on aperçoit la crête des îles dessinant sur le bleu pâle du ciel la silhouette dentelée de leurs bois de pins.

A gauche apparaît, fier et superbe, Charles XII, en un geste de combat ; aux angles du monument, quatre lourds mortiers, pris à l'ennemi par ses troupes, ouvrent leurs gueules énormes ; plus loin, Charles XIII, l'innocente victime des factions étrangères, des « Chapeaux » de France et des « Bonnets » de Russie, pousse son cheval en avant, dans la gloire ironique des quatre lions montant la garde à ses côtés. Et c'est, suivant le dicton

populaire : « Un lion entre des cruches, une cruche entre des lions. »

Je saute dans un de ces minuscules vapeurs où un homme est chauffeur, mécanicien, receveur, enfin tout l'équipage du bord. L'embarcation se dirige vers *Djurgarden* au milieu des palais, des musées, des jardins se mirant dans l'eau verte des sinueux bras de mer. C'est un peu l'admirable ligne des quais de Saint-Pétersbourg, mais la fantaisie de la nature en a détruit la sévère ordonnance, et la fraîcheur des bosquets poussés drus sur le rocher donne une note de gaieté champêtre qui n'existe pas sur les bords de la Néva.

Nous abordons aux portes d'une exposition. Je trouve peu d'intérêt à ces exhibitions trop souvent vues, où le mauvais goût s'abrite fréquemment dans des palais de carton pâte. Je parcours rapidement les salles où s'entassent tous les produits des pays scandinaves, les divers pavillons astiqués comme des ponts de navire, encombrés d'une foule qui vous berce de sa houle, et je regagne au plus vite les hautes futaies du « Bois de Boulogne » suédois.

Je respire avec délices la saine odeur des pins, je me perds amoureusement dans les sentiers touffus, j'erre à l'aventure sous les frondaisons, et je me grise, sur les soyeuses pelouses, des senteurs enivrantes d'un été parfumé, de la chaude caresse d'un soleil d'or, de l'air pur et vivifiant d'une nature idéale.

On se croirait à mille lieues d'une capitale, tellement le calme est complet, tellement le sol est resté tel qu'autrefois, sauvage et superbe.

Par cette belle matinée de Juin, le contraste avec la cohue bruyante de l'exposition est d'autant plus frappant. Seuls, quelques cavaliers passent rapides au fond des allées, et c'est partout le grand calme, la paix et le repos.

Des rochers ronds, polis par les glaces de l'hiver, percent le manteau vert des prairies, et l'on dirait le dos énorme d'un fantastique mastodonte antédiluvien enfoui sous les hautes herbes. Le terrain accidenté, valonné, creusé comme une terre volcanique est un cahos de verdure, de bosquets, de pelouses, de lacs et de ruisseaux.

Gustave III, au XVIII[e] siècle, en créant *Djurgarden,* a eu assez de goût pour respecter le côté sauvage de l'île, où ses ancêtres chassaient les ours, dont les pattes faisaient le délice des convives royaux. Il a dessiné seulement quelques routes, aplani quelques chemins et ce jardin est le type même du pays qu'abordèrent au IX[e] siècle les hommes du Nord.

Au milieu d'un bouquet de hêtres magnifiques se cache une villa royale, Rosendal, où Charles XIV, Jean Bernadotte, venait souvent se reposer du tracas des affaires. Peut-être songeait-il, sous ce ciel de Suède, à la patrie qu'il avait reniée, et peut-être eut-il le regret de son bâton de maréchal, de la rude vie des camps aux côtés de son empereur, contre lequel il osa porter les armes.

Hélas, voilà la pluie triste et maussade ; des nuages chassés par le vent d'Ouest crèvent en déluge sur ma tête ; je regagne en hâte le quartier des théâtres, des

cafés et des jeux. Les chênes, à la rude écorce, fouaillés par les flèches humides, semblent pleurer au-dessus du lac criblé de mille points brillants. Je me réfugie en un café, attendant une éclaircie, et je profite de ce moment pour chercher un abri dans la galerie des beaux-arts de l'exposition.

Toute la journée j'ai déambulé entre les murs encombrés jusqu'aux cintres de tableaux de toutes les dimensions. Pas une minute je n'ai pu m'aventurer dehors, tellement l'ondée était violente, et il m'a fallu demeurer durant quatre heures prisonnier dans cet antre de la peinture.

J'ai eu rapidement vu les quelques toiles intéressantes, et un ennui mortel, inexplicable, nostalgie du pays, s'est emparé de moi ; je suis demeuré longtemps, sans penser, sans rien voir, effondré sur une banquette.

Enfin, vers six heures, la pluie se calme un peu ; je m'aventure dans les jardins de l'exposition, pataugeant dans une boue liquide, et je vais dîner dans un restaurant à peu près vide, où quatre ou cinq musiciens s'escriment à faire ronfler violoncelles et contrebasses.

Le beau temps reparaît soudain ; le soleil, dégagé des lourdes nuées sales et grises, apparaît comme un disque flambant de métal, et une odeur saine et forte, griserie des futaies et des bois, émane de toute cette terre saturée d'humidité.

Je restai fort tard à jouir de cette douce soirée ; je m'amusai de la joie du peuple devant les boniments des pitres, et j'entrai, au hasard de ma promenade, dans un vague café-concert où gesticulait sur la scène un grotesque excentrique des music-hall anglais !

Aucun numéro sensationnel, pas la moindre exhibition locale, mais la banalité sans intérêt des casinos de Paris, des Alhambra de Londres ou de Berlin.

A la fin, un tableau vivant : l'apothéose de Nansen sur la banquise ; ceci bien scandinave, d'un effet très grand sur la masse des spectateurs applaudissant à tout rompre l'hymne national, joué en l'honneur du héros norvégien.

Il me semble, en rentrant vers l'hôtel, dans le léger esquif passant comme une ombre entre les lourds vapeurs du port, que je marche dans un rêve.

Il fait à peine nuit, le crépuscule descend doucement ainsi que le feu mourant d'une lampe qui s'éteint, sur la terre endormie ; une mélancolie très douce enveloppe toutes choses, et, dans la pénombre de la superbe nuit du Nord, les lumières des bateaux glissent comme des lucioles géantes que voile une vapeur transparente et falote.

Au loin, un immense bâtiment flamboie dans une auréole de feu ; le château royal est illuminé pour une fête, et les carreaux de ses fenêtres scintillent comme les éblouissantes écailles d'or d'un monstre fabuleux.

— Sur la place Gustave-Adolphe, des voitures découvertes se dirigent, par le pont du Nord, vers le « Kongliga Slottet ». Des ambassadeurs, ministres, généraux, etc., superbes de dorures dans leurs uniformes de gala, sont négligemment allongés sur les coussins des modestes voitures de place, et les panaches bariolés des bicornes officiels se balancent comiquement, ainsi

que des perroquets aux plumes souples, au-dessus des coiffures de cérémonie.



Je rentre en ville par la grande rue de la Reine, déserte à cette heure, et je passe auprès de l'église de Sainte-Claire érigeant vers le ciel clouté d'étoiles pâles la longue aiguille de son clocher.

L'ancien cimetière qui l'entoure, et qui sert maintenant de jardin public, prend un aspect sinistre dans cette nuit silencieuse et froide. Le suédois, comme l'arabe, a le respect profond de la mort ; jamais il ne trouble le sommeil de celui qui gît dans son cercueil de sapin, jamais la profanation de souiller une sépulture en la transférant ailleurs n'a lieu en pays scandinave ; on ne réveille jamais un mort ! — Aussi, voit-on au milieu des villes,

ainsi qu'à Constantinople, des jardins, où se devinent, sous la forte poussée des fleurs, des pierres tombales. Et cela n'est pas triste, en plein jour, sous la grande lumière d'Orient ou sous la douce clarté solaire du Nord ; les femmes passent dans leurs robes soyeuses, les enfants jouent et chantent ; mais ce soir, sous la lueur sépulcrale d'une lune moqueuse, les pierres, couchées sur l'herbe verte dans la rigidité de la mort, me font l'effet de grands cadavres abandonnés aux génies malins, aux fureurs du loup Fenris ; un homme assoupi sur un banc, dans une pose écrasée, me semble l'Alfe noir, sombre gardien du funèbre ossuaire.

Et pourtant la joyeuse figure du poëte populaire, du Béranger suédois, de Bellman, le jovial chansonnier, se détache sur son médaillon de bronze auprès du sanctuaire de Sainte-Claire. Son front est couronné de pampres, le raisin mûrit sur ses cheveux argentés et son œil malin s'anime sous sa paupière. Les étudiants lui ont fait élever ce monument, sous lequel il repose. Il aimait la jeunesse, chantait les refrains gaillards, la dive bouteille, eût dit comme Froissard :

A boire je prends grand plaisir !
En viande fresche et nouvelle
Quand à table me voy servir,
Mon esprit se renouvelle.

Mais ce sont ces vers qui me reviennent en mémoire dans la solitude de ce jardin des trépassés :

Vide ton verre : la mort t'attend,
Elle repasse sa faulx et s'arrête à ton seuil.

*
* *

Les beautés du lac Mälard ont été chantées par tous les poëtes, la fraîcheur de ses rives, la verdure chatoyante de ses treize cents îles, ont été justement vantées par tous les écrivains. Et il n'est en effet rien de plus joli, de plus coquet, de plus idéalement poétique et reposant. J'ai l'impression, en voyant défiler, le long du bateau qui me mène à *Drottningholm*, les sites ravissants des Essingen, Fogelön, Meusberg, etc., d'assister au déroulement continu d'un panorama teinté de délicates nuances d'aquarelle. Je revois la silhouette pittoresque des paysages écossais, la vision lointaine des lochs Lhamond et Catherine, mais atténuée par le recul ; et ce n'est plus le vigoureux tableau où s'harmonisent magnifiquement les teintes sombres et légères, mais son image entrevue dans le reflet troublant d'un mirage admirablement clair.

Sous les hautes futaies des sapins immobiles, des chênes vigoureux et des ormes feuillus, éclatent les taches jaunes, rouges, des maisons assises au milieu des grasses prairies traînant les franges de leur manteau dans l'eau calme du lac.

Ça et là, se dresse le toit pointu d'un château, flotte le pavillon national au bout d'une perche, se bombe la carapace puissante d'un énorme rocher de granit ; et toujours la longue route des eaux, va, vient, se rétrécit, s'élargit, et embrasse d'un immense baiser la terre riante dans sa coquette parure.

De nombreux vapeurs sillonnent sans cesse les eaux

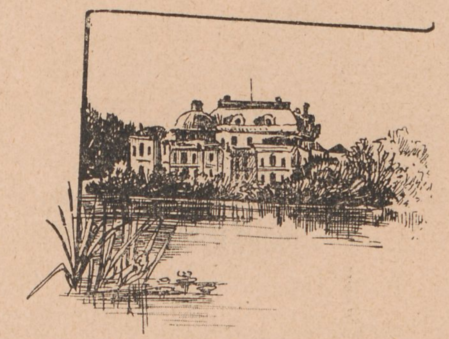
du lac, et certains poussent même jusqu'à Upsala, à travers les sinueux contours des détroits et des canaux.

Nous doublons l'îlot montueux d'*Hogholmen* et bientôt se détachent, sur un ciel d'un bleu éteint ainsi qu'une soie ancienne, les coupoles métalliques du château de *Drottningholm*.

Nous abordons par un soleil admirable dans « l'île de la reine ». Le nom est des mieux appropriés ; le parc, avec ses fleurs parfumées, nous sourit comme un jeune visage de femme, et les plis veloutés de ses frondaisons profondes s'étalent dans la majesté somptueuse d'un manteau de cour.

Ce fut la princesse Catherine Jagellon, épouse de Jean III, qui, au XVI[e] siècle, choisit cet endroit afin de s'y bâtir une retraite paisible, loin des tristesses et des dissensions qui agitaient la capitale suédoise à cette époque.

La reine Hedwige-Eléonore, veuve de Charles X, fit construire le château actuel. L'architecte Nicod-Tessin en dessina les plans.



L'édifice est peu remarquable, et n'était la beauté du site, il ne mériterait nulle visite.

Cependant, les appartements possèdent quelques tableaux et diverses curiosités ayant une certaine valeur artistique.

Certains portraits des généraux de Charles XII offrent

une particularité assez originale qui m'intrigua fort. Härd, Schultz, Renskjöld ont, sur la lèvre supérieure complètement rasée, deux traits noirs verticaux descendant des narines à la bouche. L'effet est horrible, grotesque ; et pourtant, ce fut, en ce temps, grand honneur de montrer ainsi une lèvre vierge de moustaches, mais marquée des ridicules virgules, qui me semblaient des grains de tabac égarés après une trop forte prise.

Le héros de Narva ne décernait jamais d'honneurs à ses capitaines, lorsqu'ils s'étaient distingués dans quelqu'action d'éclat, mais il leur faisait couper les moustaches et, sur la chair, faisait tracer deux lignes profondes à la pierre infernale.

Ceci me fut conté par le cicerone de l'endroit qui savait quelques mots d'allemand, mais je n'ai pu trouver la raison de cette étrange manière de témoigner sa satisfaction. Certes, les officiers ainsi balafrés devaient être rapidement reconnus, et ils n'auraient pu passer inaperçus dans le salon le plus fréquenté.

Devant le perron du palais, fleurit un immense jardin dessiné dans le goût français. De nombreuses statues d'Adrien de Vries et de son école alignent leurs blancheurs le long des vastes pelouses, et de larges allées s'enfoncent jusque dans les profondeurs du parc.

Tous les rois de Suède ; depuis Adolphe-Frédéric, Gustave III, Oscar I, qui l'enrichirent de leurs trésors, jusqu'au monarque actuel, viennent passer une partie de l'été dans ce château.

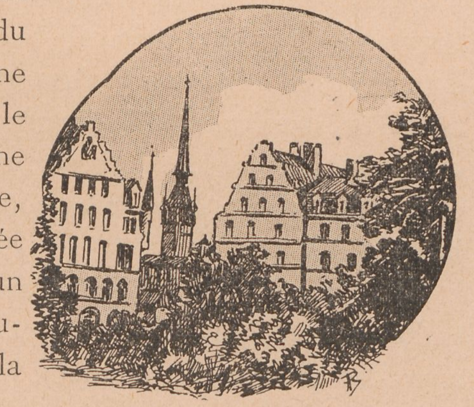
Cachée sous un bouquet touffu de hêtres et de chênes, une curieuse pagode chinoise, tourmentée, originale

dans l'enlacement confus de ses chimères, retrousse vers le ciel les pointes recourbées de son toit vernissé. Le « China-Slott », qui contient une assez belle collection d'objets de Tokio, de Pékin, fut construit au XVIIIe siècle par Adolphe-Frédéric pour son épouse Louise-Ulrique.

Les ouvriers travaillèrent dans le plus grand secret, et, un beau jour, la reine que l'on avait à dessein égarée dans ces parages, découvrit l'asiatique demeure.

Longtemps, je me suis promené sous les grands arbres du parc, jouissant délicieusement de la tranquille paix éparse en ce lieu de repos ; à l'orée du bois, brillent les eaux claires du lac, et les larges clairières, illuminées de soleil, tendent leurs fixes tapis d'herbe verte.

L'heure du retour est venue ; la façade du château s'éclaire d'une teinte rosée comme le délicat pollen d'une fleur à peine colorée, et le panache de fumée du vapeur semble un éparpillement de plumes arrachées à la parure de flamants.



Le bateau glisse sans bruit entre les rives d'un vert admirable, l'eau prend des tons de vieil argent d'une délicatesse inouïe, et l'on s'en va sans secousse, ainsi que dans un esquif de conte de fée, vers la grande ville qui bruit là-bas, à l'horizon.

Bientôt, les hauts clochers apparaissent au-dessus des arbres, et, à la sortie d'un goulet étroit, surgit la masse rocheuse où s'accroche la vieille cité.

Peu après, je débarque sur un quai encombré de voyageurs ; la cohue des débardeurs roule dans le remous d'un flot humain, le rêve est fini !

*
* *

Le lendemain, je suis allé, à travers les îles, vers la Baltique, jusqu'à la station thermale de Saltsjö-Baden.

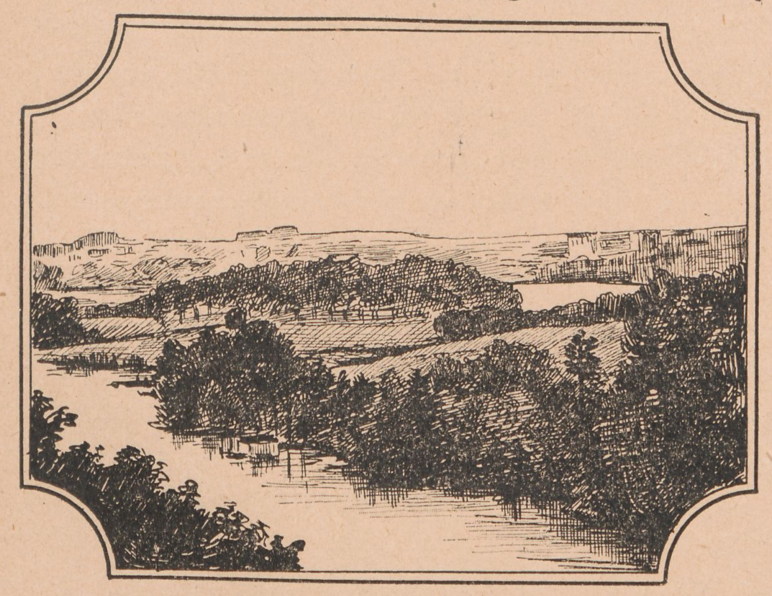
Le bateau était rempli de voyageurs, car nous devions faire plusieurs escales avant d'arriver au point terminus de notre excursion.

De nombreux vapeurs sont amarrés au quai d'embarquement, et sur les marches de la statue de Gustave III, dressée sur le terre-plein s'avançant dans les eaux du Salt Sjön, une douzaine de ces grands gaillards, oisifs en quête de quelque douce besogne, que l'on rencontre dans tous les ports du monde, somnolent doucement au bon soleil d'été.

Nous partons au milieu d'une flottille de petites embarcations qui se dispersent rapidement à notre approche comme des animaux peureux à la vue d'un monstre.

Nous entrons dans une série d'îles innombrables, dans un archipel peuplé de minuscules villas qui semblent, dans l'éloignement des rives, de jolis jouets d'enfant égarés sur la mousse. Puis les côtes se rapprochent, s'éloignent, se divisent en branches, se creusent en baies,

s'avancent en caps, et c'est partout de la verdure, partout de l'eau, partout du soleil ! On ne sait si l'on est devant le soulèvement de terres surgissant tout à coup



des eaux ou dans un pays de forêts, inondé soudain par quelque crue formidable.

Le caractère du paysage est le même que celui que j'ai vu la veille, mais l'ensemble en est plus grandiose, le dessin plus large, et le tableau de l'aquarelliste s'est changé en une fresque hardiment brossée.

On sent déjà la brise de mer, l'air salin de la grande Berceuse voisine, et les effluves marines se mêlent aux balsamiques odeurs des sapins.

Parfois, le passage est si étroit, les coudes si brusques, que le sifflet de la machine lance longtemps son cri aigu ; c'est à peine s'il y a place pour deux vapeurs ; puis, soudain, apparaît une large nappe d'argent sur

laquelle tournent en criant de grandes mouettes blanches.

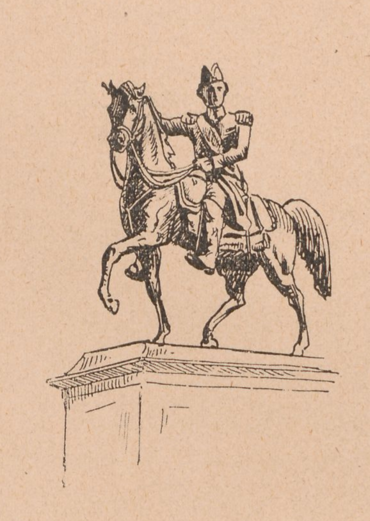
Nous nous arrêtions souvent à des stations aux noms barbares. Un pavillon flottait à la légère estacade de bois, et un homme du bord portait dans une boite ouverte le courrier de la bourgade perdue sous les bois. La confiance est telle chez ce peuple droit, que le service de la poste est ainsi réduit à sa plus simple expression. On jette les lettres dans la boîte, chacun vient voir s'il n'en a pas une pour lui et parfois prend celle d'un ami absent pour la lui porter au plus tôt. Il n'y a pas d'exemple qu'une fraude ait été commise, et le Suédois met un point d'honneur à ne jamais trahir sa bonne renommée de probité.

On peut, je crois, d'après cet exemple qui, pour nous, hélas ! semble fantastique, juger à quel degré inférieur de moralité se trouvent les autres nations, auprès de cette saine et forte race du Nord.

Le vapeur entre bientôt dans un immense lac salé. En face de nous, les rives lointaines s'estompent dans une brume légère, on devine la moutonneuse silhouette d'un grand bois et les vagues incertaines de rochers grisâtres. Nous virons vers la droite et stoppons au débarcadère de *Saltsjobaden*.

Hélas, une société, voulant créer en ce délicieux pays un endroit à la mode, en a gâté toute l'harmonie. Hôtels, casino, café ont envahi de leurs ridicules constructions les discrètes retraites, et un pavillon chinois gonfle l'obésité grotesque de son ventre difforme au milieu d'un large bassin où s'ébattent des canards. Une ligne

récente met en communication *Saltsjobaden* avec Stockholm. Je regagne par cette voie la capitale de Gustave-Adolphe ; je me laisse envahir par la mélancolie qui se dégage, à l'heure tardive, du grand paysage se déroulant lentement derrière les vitres du wagon ; et la statue du Français, Jean-Bernadotte, à la sortie de la gare, se dresse devant moi ainsi qu'un cavalier fantôme enfanté par ma longue rêverie.





CHAPITRE V

UPSAL

Il me faut partir de bonne heure pour Upsal ; je me réveille à six heures du matin, et mon premier soin est d'aller à la croisée voir le temps qu'il fait. Une aube blafarde jette sa lueur indécise sur la ville endormie, une lumière morne et triste enveloppe l'atmosphère ; et je ne sais pourquoi cette matinée endeuillée et froide me rappelle le pâle décor d'une exécution capitale que je vis autrefois sur la place de la Roquette.

Jusqu'à la vieille cité des anciens archevêques, le paysage se développe en un mortel ennui, immense

plaine sablonneuse dont la mélancolie est seulement troublée par quelques bouquets d'arbustes malingres. Au loin, on commence à distinguer deux flèches menaçant orgueilleusement le ciel ; puis une masse confuse, rougeâtre, et la silhouette indécise des basses collines.

Peu après, apparaît la ville, carré de briques rouges, et le convoi stoppe bientôt en gare d'Upsal.

Upsal, évoquant les temps barbares du farouche Odin, Upsal, la capitale de la vieille Suède, la cité religieuse et catholique du XII[e] siècle, la ville savante et universitaire de *Stemon-Sture*, n'est plus qu'une agglomération de maisons sans caractère, qu'un damier géométrique d'habitations coupé par des rues rectilignes désespérément alignées.



Sur les places, se promènent de rares étudiants, le chef couvert de la disgracieuse casquette plate des « Studenten » allemands ou de l'ancien toquet de soie noire, orné du long gland à la grecque retombant sur l'épaule.

Sauf ces insignes, aucun uniforme ; le futur docteur a remplacé le « mortier »

de velours par une ridicule coiffure, le « surcot » brodé des armes de la ville, par le veston banal, et les « heuses » de cuir par le vulgaire brodequin moderne.

Quelle différence entre ces « gade » de l'université suédoise avec les « ruas » de l'Upsal portugaise, la Coïmbra montueuse et vieillotte, où, dans les ruelles ensoleillées, tortueuses et ravinées, apparaît la sombre cape flottante de l'« estudiante », dont la culotte courte, les bas noirs et la tête rasée, sans coiffure, rappellent l'élégant costume du Gil Blas de Santillanne.

A cette époque de l'année, les cours sont fermés et l'on voit aussi peu de jeunes gens dans les jardins que dans les rues tristes et mortes avoisinant l'« Universidad » jadis si célèbre de Salamanque-la-joyeuse.

Upsal possède un monument remarquable, datant des premiers âges de la Chrétienté en pays scandinave : sa cathédrale qui dresse l'orgueil de ses deux bras en prière vers le ciel des anges.

*
* *

Le premier roi chrétien de Suède fut Olaf Skotkonnung, qui reçut le baptême au XIe siècle. Les campagnes avaient été évangélisées au Xe siècle par un moine de Corvey sur le Weser, Anschaire-le-Saint. Les marchands, ruinés par les folies du peuple qu'avaient perdu les orgies du paganisme, demandèrent un apôtre à Louis-le-Débonnaire. Le roi franc acquiesça à leur demande et, sur une flotte équipée par lui, la mission évangélique se dirigea vers le pays des Vikings.

En 1164, la ville d'Upsal reçut le titre d'archevêché, et au XIIIe siècle un artiste de France, Etienne Bonneuil, « Tailleur en pierres », fit sortir de terre les assises de la cathédrale actuelle.



Malheureusement un incendie fit écrouler ses murs au XVIIIe siècle et il ne reste que peu de chose de la superbe basilique gothique élevée par le « compagnon de la loge maçonnique de Notre-Dame de Paris. »

De loin, avec le cuivre vert de son toit, le rouge de son revêtement de brique, le gris de ses vieilles pierres,

l'église d'Etienne Bonneuil se présente sous un aspect tout particulier, fait de coquetterie et d'élégance, et qui n'a rien de la note religieuse de nos mystiques cathédrales du moyen-âge.

Cependant il reste encore des vestiges intéressants d'un passé artistique qu'exaltait encore une foi naïve et forte. Les chapiteaux des vieux piliers, les pilastres de l'antique façade, les mascarons des lourdes portes vivent encore dans la tourmente de leurs chimères grimaçantes, de leurs démoniaques furies, de leurs monstres de cauchemar ; pierres fouillées avec tout l'art des artistes du moyen-âge, nées des rêveuses conceptions d'un Vittore Carpaccio de Venise ; figures de monstres borgnes, de nains bossus, les cheveux et la barbe changés en feuilles embroussaillées et qui durent inspirer les maladives compositions de l'anglais Bradley.

Au fronton du portique de droite, sept médaillons représentant la création du monde sont restés intacts. On y retrouve toute la naïveté touchante de l'imagerie des « babuineurs » du XIIe siècle ; la gaucherie amusante des gestes, la raideur des étoffes, mais aussi la douceur enfantine des visages, la caresse des yeux, le sourire angélique de la bouche.

L'intérieur s'élance, dans le jet superbe de ses colonnes sveltes et légères, en un immense vaisseau d'air et de lumière. Malheureusement la Réforme, apportée en 1519 par les deux frères Olaüs et Laurence Pétri (ce dernier professeur à Upsal), a jeté la nudité glaciale du temple protestant sous la voûte ouvragée de la vieille basilique gothique.

Cependant, à la vue des tombeaux des rois, de leurs épouses, des saints, devant ces sarcophages sculptés, évoquant tout un passé de gloire et de combats, de cour somptueuse et de luttes religieuses ; au souvenir des détails anecdotiques d'époques étranges et curieuses, les vieux écus de bois aux casques chargés de cimiers bizarres, qui éclatent en coloris violents sur les piliers de pierre, forment le cadre le mieux approprié à ce temple des souvenirs.



A côté de l'autel reposent les restes de Saint-Eric dans une châsse d'argent finement ciselé. Le patron de la Suède fut martyrisé au XIIe siècle par les sectaires d'Odin.

— Au fond du sanctuaire est le riche mausolée du roi réformateur Gustave Vasa. Le monarque suédois est représenté couché entre ses deux épouses, Catherine de Lauenbourg et Marguerite Lejonhufvud.

Le héros de Mora s'était marié trois fois et sa veuve Karin Stenbock vint souvent prier au pied de ce tombeau où gisait sous la pierre son royal époux entre ses deux premières femmes. Quand elle mourut, on dut creuser pour elle un autre caveau, et son corps repose non loin, dans une chapelle latérale. Il semble que venue trop tard dans une famille, elle ne put y entrer même par la mort.

Les murs entourant le sarcophage de Gustave Vasa

sont ornés de fresques représentant toutes les phases de sa vie, depuis sa fuite en Dalécarlie jusqu'à la dernière séance qu'il présida aux Etats de 1560.

L'un à côté de l'autre dorment à jamais celui qui défendit jusqu'à la mort sa religion, Eric saint et martyr, et celui qui la combattit jusqu'au triomphe du Luthérianisme, Gustave Vasa, le réformateur, qui osa répondre un jour à l'évêque Brask portant, dans un festin, le toast : « Notre Grâce boit à la santé de votre Grâce » : « Il n'y a pas de place pour deux Grâces sous un même toit. »

Le corps de Jean III est entouré des cendres des Sture, Brahé, Aorn, etc., et l'on marche sur des pierres tombales où se devinent à peine les blasons usés sous le frottement de toutes les chaussures.

A gauche de l'entrée est le tombeau du célèbre botaniste Linné ; un médaillon de bronze dessine son profil sévère de savant et de penseur.

Sur le parvis précédant le chef-d'œuvre d'Etienne Bonneui eut lieu, en 1524, un tournoi théologique ainsi que ceux qui passionnaient à cette époque l'Allemagne entière. Au milieu d'une grande affluence de peuple, Olaüs, disciple de Luther, et le docteur Pierre Galle, catholique romain, firent assaut d'éloquence devant la cour assemblée ; douze questions furent posées aux deux compétiteurs et la foule fièvreuse, attentive et anxieuse, demeura durant tout un jour passionnée pour les problèmes soulevés : « Les prêtres ont-ils le droit de livrer aux démons un membre excommunié de l'Eglise ?»

— « Doit-on vénérer et adorer les saints, sont-ils nos négociateurs auprès de Dieu ? » etc., etc.

La lutte oratoire se termina fort avant dans la soirée sans avoir donné de résultat positif, et toute la nuit les discussions ne cessèrent d'animer de leurs controverses les conversations de tout étudiant, bourgeois ou manant.

Maintenant la place où s'agitèrent de si passionnantes questions est déserte ; l'air ambiant qui enveloppait jadis la vieille cathédrale d'une atmosphère de piété et de foi, n'existe plus ; la vie est morte, et la terre, d'où jaillissait une source d'eau pure sous le sang d'Eric le martyr, ne pourrait plus se targuer de son titre de parvis sacré.

*
* *

La chaleur était extrême quand je me dirigeai vers la bibliothèque universitaire. Jamais je n'aurais cru que le soleil pût être aussi ardent par 60e de longitude Nord ; aussi j'éprouvai une douce sensation de fraîcheur à me trouver dans la salle vaste et spacieuse, toute de paix et de recueillement, de la fameuse « Carolina rediviva ». Personne ne troublait le silence profond du sanctuaire de l'étude et du travail, une lumière tamisée par les stores baissés enveloppait de son intimité la large pièce noyée d'ombre, et seuls, quelques gardiens somnolant sur les banquettes, donnaient une apparence de vie à ce temple des vieux bouquins d'autrefois.

La bibliothèque d'Upsal possède une pièce d'un prix inestimable, le fameux « Codex argenteus » qui eut à subir de nombreuses tribulations avant d'être confortablement installé, à l'abri de la poussière, sous une vitrine

d'honneur. Ce manuscrit précieux est la traduction en langue germanique que l'évêque Ulfilas fit, en l'an 388, des quatre évangiles. Le texte est gravé sur un parchemin en caractères de style gothique, en or et en argent, sur fond rouge. Le temps a un peu terni les couleurs et maintenant le velin est rose, les lettres pâlies, mais ce précieux livre n'en reste pas moins le seul monument d'une langue, mère de tous les idiomes du Nord.

C'est à Gustave-Adolphe que revient la gloire de l'avoir découvert. Durant la guerre de trente ans, ses soldats mettaient à sac la ville de Prague, quand, au milieu du pillage, le monarque distingua l'œuvre précieuse. Le manuscrit fut sauvé par miracle du vandalisme de la soldatesque et soigneusement caché dans les bagages du roi. Quand le vainqueur des Russes tomba mortellement frappé à Lützen, le comte de Königsmark envoya le « Codex » à la nouvelle souveraine Christine, mais un Hollandais sut adroitement le soustraire à la princesse futile et volage ; enfin, un Suédois le racheta pour 6.250 francs au ravisseur et en fit généreusement don à l'Université d'Upsal. Le manuscrit de l'évêque Ulfilas n'avait pourtant pas les pouvoirs magiques du « Codex aureus » de la bibliothèque nationale de Stockholm, mais il avait pour lui sa valeur de haute antiquité.

Le « Codex aureus » est composé de feuillets tantôt rouges, tantôt blancs ; or, lorsqu'on désirait savoir si un vœu qu'on avait formé serait exaucé, on jetait à terre le livre, et s'il s'ouvrait sur une page blanche, c'était la réussite certaine, sinon l'anéantissement absolu du rêve. On pense dans quel état doit être le malheureux manus-

crit après tant de chutes brutales sur les dalles des palais !

Le « Codex argenteus » n'a pas les dimensions colossales du « gigos librorum » de Stockholm ou du fameux missel de l'Escurial, mais il est déjà d'une taille appréciable.

De vieilles cartes géographiques des XVIIe et XVIIIe siècles, étranges par leurs naïves compositions de science rudimentaire, pendent, jaunies, le long des murs ; un grand plan de Paris, exécuté dans les ateliers royaux en 1739, se trouve égaré au milieu de vues un peu ternes des vieilles cités suédoises. Des mappemondes chargées de spécimens bizarres des peuplades africaines rappellent les premiers bégayements des Merian de Bâle, des Picard et des Cassini.

Un incendie considérable détruisit au XVIIIe siècle la primitive bibliothèque Carolina ; fort heureusement toutes ses richesses de parchemins, manuscrits, palimpsestes et imprimés purent être sauvées, et sur ses cendres on éleva le monument actuel auquel on conserva son ancien nom en y ajoutant l'épithète de ressuscité ; ce fut la « Carolina rediviva. »

Derrière la bibliothèque s'allonge en pente douce un parc aux frais ombrages où se trouvent les maisons habitées par les étudiants.

Les règlements qui régissent l'Université suédoise datent du XVe siècle ; ils ont été copiés sur ceux en vigueur alors à Paris par le savant Sternon-Sturne. Le cardinal d'Estouteville venait d'apporter d'importantes réformes, ratifiées par Louis XI, dans le gouvernement

de la cité basochienne, et l'Université, qui tenait ses assises au vieux quartier latin, faisait la loi à celles d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Ecosse.

Treize « nations » correspondant aux anciennes provinces du royaume divisent les 1800 étudiants d'Upsal en antant de petites républiques se gouvernant elles-mêmes, choisissant leur chef, et absolument indépendantes les unes des autres.

C'est identiquement le même système qui était en vigueur au moyen âge sur la montagne St-Geneviève, avec cette seule différence que l'égalité la plus absolue a supprimé les titres de « fidélissima, « honoranda », « veneranda », etc.. , que se donnaient les « nationes » de Picardie, de France et de Normandie.

Dans chaque « nation » les étudiants, suivant leur ancienneté, se divisent en « *seniores* », « *juniores* », « *recentiores* », et cette hiérarchie est strictement observée dans chaque modeste gouvernement.

Au milieu des allées et des gazons verts, des pierres runiques ont été religieusement apportées des terrains voisins dans le jardin de la ville studieuse, et les monuments les plus anciens de l'histoire suédoise sont groupés autour du centre intellectuel de la jeune génération scandinave.

Un peu plus loin se trouve le jardin botanique où Linné, Linnœus ainsi qu'il signait ses œuvres, venait étudier, commenter à ses disciples ses « Fundamenta Botanica » et former les Kalm, Toren et Osbeck qui portèrent les savantes leçons du maître en Amérique, aux Indes et jusqu'en Chine.

Entre les branches feuillues du jardin, on aperçoit le rideau rouge du château élevé sur une colline couverte d'un gazon ras et pelé. Je gagnai la plate-forme où s'écrase la lourde bâtisse que Gustave Vasa y fit construire. Le monument est resté inachevé et ressemble, avec ses deux tours massives stupidement abimées de basses coupoles, à une affreuse caserne dont on aurait voulu atténuer l'effet disgracieux en badigeonnant de rose ses murs.

Le comte Sture fut assassiné par les ordres d'Eric XIV dans une des salles du vieux palais, et la reine Christine y abdiqua la couronne en faveur de Charles X, en 1654, pour promener sa fantaisie à travers le monde.

La vue dont on jouit de la terrasse précédant le « slottet » s'étend vers un horizon lointain, où se dessine vaguement la ligne brune des immenses forêts.

Upsal se blottit en un tas de petites maisons rouges autour de sa cathédrale, les jardins l'enserrent de leur verte parure et on a l'impression d'une petite ville intime, studieuse, enfermée dans le recueillement de la paix et du travail.

Tout autour s'étend l'immense plaine sablonneuse de l'Upland. Quelques misérables villages sont égarés dans cette vaste solitude triste et morne et, vers le Nord, le vieil Upsal développe les croupes de ses trois tumuli où Thor, Odin et Freyr furent ensevelis avec leurs armes.

Le long d'un canal, aux eaux froides et mortes, un marché tient ses assises. C'est la vie paisible d'une modeste cité de province, l'âme endormie de la ville de « L'orme du Mail » ; et sous les grands arbres en

bordure sur les quais, il me semble, n'étaient quelques costumes, que je flâne, entre deux trains, dans quelque sous-préfecture de France. L'originalité des maisons d'autrefois n'existe même plus ; l'uniformité banale a remplacé les curieuses constructions de bois de sapin, et il ne reste aucun vestige « des toits où l'herbe pousse haute et verte » que sir John Carr avait notés, il y a soixante ans, dans la ville d'Upsal.

A l'époque de la lutte religieuse entre les catholiques et les protestants, Gustave Vasa apparut un jour, à cheval, au milieu de la foire réunissant les marchands de tout l'Upland sur les bords de la Fyrisä.

L'animation était plus grande que maintenant sur le marché actuel, et ce fut au milieu d'une foule houleuse, que le roi interpella le peuple sur les nouvelles réformes de l'Eglise. Il harangua les paysans sur l'inutilité des couvents et des confréries, le ridicule des offices en latin auxquels ils ne comprenaient rien. On sait qu'il gagna sa cause, non sans avoir fait verser beaucoup de sang, et comment le Luthérianisme triompha dans la ville de Saint-Eric.

Non loin de la cathédrale, à demi enfouie à l'ombre de grands arbres, se trouve une très vieille église, petite, caduque, écrasée, et qui se cache peureusement comme effrayée devant l'orgueilleux et altier chef-d'œuvre d'Etienne Bonneuil, élevant vers le ciel la fierté de ses deux clochers de briques.

Et je l'aime cette chose vieillotte, rongée de mousse, je l'aime comme un souvenir des temps passés, comme un bibelot qui vous vient des ancêtres, comme une chose

qui bientôt ne sera plus qu'un petit tas de poussière à la merci du vent. L'antique sanctuaire de la Trinité, la vieille église « des Paysans », la « Boudkyrka » boiteuse et crevassée, avec son cachet d'antique roman, où l'on sent encore la rudesse et la barbarie d'un artiste « com-



paignon-maçon de Saint-Blaise », m'est apparue le soir, dans une teinte rosée délicate et légère, comme un joyau précieux, serti d'émeraude, d'un travail très ancien. Et j'ai senti alors la mélancolie que donne le regret des choses vécues...

*
* *

J'ai dîné le soir dans un jardin plein d'ombre et de fraîcheur, comme on en rencontre tant dans les « restaurations » allemandes. Dans la gaieté des petites tables

au linge brodé de dessins rouges ou bleus, quelques étudiants buvaient dans de lourdes chopes ; une musique rudimentaire jetait dans l'air la note discordante de ses cuivres, et malgré ce charivari digne des tréteaux d'un Corvi ou d'un Bidel, chacun semblait satisfait ; on pouvait jouir délicieusement d'un repos bienfaisant dans la propreté méticuleuse d'un service du Nord. En musant par les ruelles désertes, j'arrivai dans un jardin d'où partait un bruit sourd et ronflant, brutal et puissant, comme les coups précipités d'un piston de machine à vapeur.

Cherchant à en deviner la cause, j'arrivai auprès d'un long hangar dont le bois gémissait en trépidations précipitées. A travers la baie vitrée, j'aperçus un groupe d'étudiants qui s'adonnaient avec toute l'ardeur de la jeunesse au jeu de boules.

Les juniores, seniores et recentiores adorent les exercices violents. Ils n'ont pas le visage balafré comme leurs confrères d'Allemagne, l'insolente fanfaronnade de leur allure cavalière et n'élisent pas comme dieu l'affreux petit nain Perkeo ; mais ils ont l'amour du travail et de la saine et franche gaieté.

Leurs agapes ne s'alourdissent pas de la brutale violence des orgies d'Heidelberg, et si, le soir de quelqu'examen heureux, ils se réunissent à la brasserie du « Trou de rûche », ou à celle de la « Grande perdition », c'est pour chanter en chœur les hymnes à la patrie, les « gluntarne » populaires, ou les joyeux refrains de leur poète et ami Bellman :

« Entends-nous, Suède, notre mère, »
« A jamais nous jurons de te rester fidèles ! »

« Amis, frères et sœurs, regardez le père Berg accorder « son violon. Il prend l'archet en main, son œil est allumé, « ses narines palpitent, il rit au soleil ! Le voilà qui amuse, « pince et taquine les cordes. Mettez vos grands chapeaux, « mes frères, dansez sur la pointe de vos souliers, regardez « Mademoiselle Lona avec le ruban rouge de sa chaussure « et ses bas couleur de ciel. »

On voit quel poète délicat, évocateur de tableaux charmants, pleins de vie et de couleur, fut ce franc buveur, créateur de l'ordre de « La jovialité », qui eût pu chanter, comme O. Basselin :

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles
Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre,
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre.

Je regagne l'hôtel par les rues rectilignes, aux basses maisons uniformes, précédées de petits jardinets comme les « street » couleur de sang de certains quartiers de Londres. Pour ajouter encore à l'illusion, des ivrognes titubent lourdement d'un trottoir à l'autre, car, malheureusement, l'alcool fait de grands ravages, en Suède, parmi le peuple.

Des lois très sévères ont été promulguées contre les débits de boissons, et de grands progrès ont été déjà obtenus.

Je travaille fort tard dans ma chambre, mais il me semble, en mon évocation obsédante des souvenirs d'antan, que je devrais écrire avec la plume d'oie d'un disciple de Stenon-Sture sur un parchemin poli ; que mon encrier devrait être l'étui de corne pendu à ma

ceinture, et que le lion des armes d'Upsal devrait être brodé sur ma veste en surcot de laine.

Vers une heure, quelques passants attardés s'en vont dans la rue sombre, leurs éclats de voix arrivent jusqu'à moi. Je m'imagine que c'est la fête de saint Eric, que Gustave Vasa est aux portes de la ville avec ses paysans, lançant des pierres et des brandons enflammés aux bourgeois qui dansent, par bravade, entre les murs fortifiés de leur cité d'archevêque.

*
* *

Il fait joyeux soleil da dant ferme sur les têtes, mais aussi grand vent fouettant brutalement le visage. Le sang coule plus chaud sous la peau, la piquant de mille pointes d'aiguilles ; les moissons se courbent sous la fauchée de la brise et la route poudroie, grise, vers la vieille Upsal, la « Gamla-Upsala » des historiens et des archéologues.

Avec quelques autres Français, nous roulons dans une voiture assez confortable sur le chemin desséché ; la campagne, plate, déroule sa monotonie énervante de tous côtés, mais les coquettes maisons rouges jettent leur tache de lumière au milieu des arbres, l'air charrie des étincelles de feu, et nous allons bon train, sans trop de heurts, au milieu de la plaine ensoleillée.

Nous ne tardons pas à nous arrêter dans une prairie de gazon frais, au pied de trois collines arides et pierreuses. Nous sommes en face des « Kungshögarne » ou « collines du roi », des tumuli sous lesquels furent inhumés Thor, Odin et Freyr.

Nous grimpons à leur sommet et Upsal nous apparaît au loin dans l'ensemble de ses trois gloires : la cité religieuse, la ville savante, l'ancienne capitale du royaume ;



et c'est l' hosanna de pierre de la cathédrale, drapée de pourpre, le cube blanc de la bibliothèque, le château rose en dessin naïf de Bob au Salon.

Nous sommes à l'endroit précis où les trois grandes divinités scandinaves régnèrent jusqu'au Xe siècle ; nous

foulons la terre où trônaient, sous un lourd temple, au clocher massif, Thor, Odin et Freyr. La mythologie, dans cette trinité mystique, déifiait la force, la sagesse et la bonté.

Thor, dieu des combats, farouche et cruel, était représenté debout, sur un char traîné par des boucs. Sa main droite brandissait la foudre, tel Jupiter, et une peau de lion à la lourde crinière lui servait de manteau. Souvent un taureau, signe de sa puissante musculature, était couché à ses pieds.

Odin, le torse nu, la longue barbe fleurie comme un roi assyrien, assis sur une chaise de pierre, tenait de sa dextre un fer de lance, de sa sénestre une tablette ornée de runes. Deux oiseaux, perchés sur ses épaules, semblaient chuchoter à ses oreilles les paroles de sagesse, et des serpents enroulaient leurs anneaux au-dessus de son bonnet étoilé.

Freyr « le sublime », sœur de Freya, déesse d'amour, la tête couronnée de chêne, serrant dans sa main droite une racine de houblon, dans sa gauche, une corne à boire, ornée de légendes bachiques, se dressait superbe, symbole vivant de la fertilité de la terre, sur les marches d'un trône.

Les rois de la vieille Suède, entourés de leur cour barbare, avaient leur palais auprès du sanctuaire des dieux. Les « Inglinges », dont la noblesse remontait aux divinités païennes, étaient maitres absolus sur le peuple asservi, et ils ne reculaient devant aucun crime pour affermir leur puissance.

On raconte qu'à la mort du vieux prince Anund, son

fils, suivant l'usage, réunit dans un fastueux festin six rois de Suède. Une suite nombreuse de comtes, de barons, de chevaliers, accompagnait les hauts seigneurs aux manteaux de pourpre, aux casques d'airain rehaussés d'or, garnis des cornes de l'auroch.

Déjà le hanap d'honneur, rempli de l'hydromel des dieux, avait été vidé d'un coup par chaque convive ; on l'apporta au futur prince, afin qu'il bût à son tour et qu'il prononçât le vœu de joyeux avénement. « Je jure, s'écria le géant blond, d'étendre mon royaume de moitié, vers l'Est et vers l'Ouest, ou je succomberai sous les coups de la fatalité. »

Fort avant dans la nuit, après des libations nombreuses, les six rois furent enfermés dans une salle commune ; Ingjald vint seul vers la demeure de ses hôtes et, brandissant un tison enflammé, il s'écria, en le lançant sur la maison de sapin : « Que mon vœu s'accomplisse. »

Bientôt tout ne fut plus qu'un monceau de cendres fumantes, le crime était consommé : Ingjald était roi des rois !

Les fameuses « Kungshögorne » ou « collines du roi », les monts historiques, témoins de tant de drames, d'orgies et de fêtes, ne sont plus maintenant que des tertres au maigre gazon, où rôde parfois un chien étique, échappé du village.

Trois fois par an, le « Kung » réunissait son peuple autour de lui ; trois fois par an, dressé dans toute la pompe de sa cour, sur la colline sacrée, le roi lisait les édits à ses vassaux. Ce jour-là, le monarque avait revêtu

ses habits de fête : le bonnet cerclé d'or, brodé de perles, couvrait ses longs cheveux soyeux, le bouclier de bois sur lequel se tordait la peau de bronze du redoutable serpent « Midgards Arm » pendait à son côté ; sur sa tunique de peau d'ours, ceinturonnée d'une chaîne aux lourds anneaux de cuivre, tintinnabulaient les larges cercles de ses colliers d'or, une épée à deux tranchants était suspendue à son baudrier de cuir, une masse d'armes pendait à son poignet, et le manteau rouge bordé de jaune était négligemment jeté sur ses épaules robustes.

Autour de lui, étaient rangés les chefs, « Diar », c'est-à-dire : dieux, maîtres, prêtres, juges ; et toute la noblesse des princes, jarls, comtes et ducs, lui faisaient une garde d'honneur, toute de gloire et de vaillance.

Autour de la colline, perdue jusque dans la campagne, la foule déferlait ses vagues humaines comme une mer orageuse. Les bannières rouges, aux broderies grossières, s'agitaient au vent, ainsi que les voiles tendues de navires perdus dans la tempête, les pics chargés de trophées, chevelures scalpées sur les têtes des ennemis, élevaient en défi vers le ciel leurs fers meurtriers et les chasseurs brandissaient au-dessus des têtes leurs épieux chargés de crânes d'ours géants.

En avant étaient réunis les compagnons qu'honorait la tribu ; le guerrier qui défend le sol, le forgeron qui trempe les épées, le barde qui chante les victoires. Plus loin, étaient relégués les infimes artisans, les manants et les esclaves.

Et durant huit jours, l'assemblée ou « Ting » tenait

ses assises aux portes du vieil Upsal. On y offrait les sacrifices aux dieux, ensanglantant les autels, on y rendait la justice, on y dressait des foires populaires et on y buvait et mangeait en d'orgiaques banquets, se terminant souvent par des rixes sauvages.

Dans les maisons de bois, entourées de solides palissades, quand on désirait faire honneur à son hôte, on couvrait le sol d'herbes sèches, puis on mettait le feu à un tas amassé sous l'ouverture pratiquée dans le toit ; alors on emplissait la corne ouvragée de borgérase et, la faisant passer au-dessus des flammes, on lui faisait faire le tour de l'assemblée en émettant les vœux les plus ardents.

Dans les temps reculés, quand un chef mourait, ses guerriers dressaient un haut bûcher ; le cadavre, revêtu de ses plus riches habits, orné de tous ses bijoux, y était exposé, car n'entrait pas dans le Walhalla l'homme indigent; et durant un grand jour le peuple venait pleurer et gémir devant les restes du souverain. Le soir, le feu était mis aux quatre coins de l'immense amas de bois, et les croyants voyaient sur les flammes du terrible brasier la théorie onduleuse des vierges blondes, la chevauchée des Walkyries, emporter au paradis des braves, l'âme du roi-guerrier.

Plus tard, les princes furent inhumés sous des tumuli de pierre et de terre. Leur cheval de bataille, harnaché comme pour le combat, était couché à leur côté, et leurs armes, prêtes pour la veillée éternelle, reposaient sous leur cadavre, enroulé dans le manteau de drap grossier.

Les guerriers avaient le plus grand mépris de la mort,

car celui qui tombait dans la mêlée avait droit aux enivrements du Walhalla. Aussi, vit-on des héros blessés se faire brûler sur des bûchers de crânes, d'autres se précipiter sur leurs glaives en chantant leurs exploits...

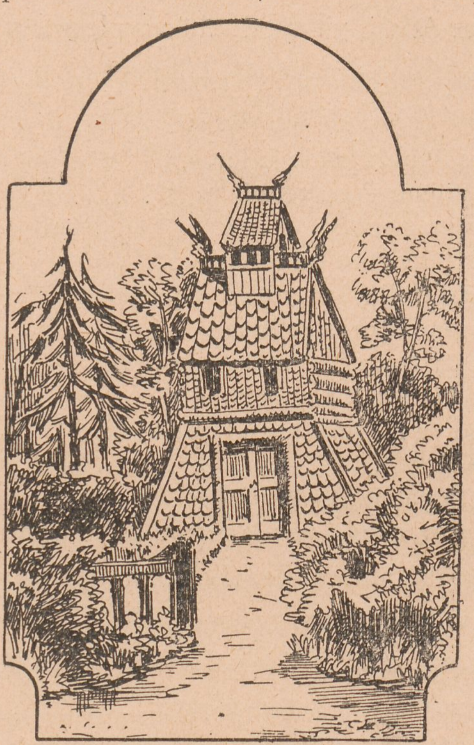
« Nous avons combattu avec le fer,
« Nous allons aujourd'hui vers la mort !
« Les serpents me rongent le cœur,
« Mais mes fils teindront de rouge,
« Dans le sang d'Hella, le fer bleu des lances.
« Nous avons combattu avec le fer,
« Je pourrai citer cinquante et un combats
« Tous livrés sous mes bannières,
« Jamais je n'ai vu roi plus grand que moi !
« . . . .
« Je vais dans la patrie des braves
« Boire la bière avec les Ases ; je meurs en souriant !

L'antique cité où se chantaient de telles ballades n'est plus qu'un modeste village pauvre et misérable ; quelques fermes rustiques ont remplacé le palais des Vikings; une petite église de campagne, le temple pavé des dalles de granit du farouche Odin ; et l'ironie moqueuse accroche l'enseigne pompeusement suggestive d'« Hydromel des dieux, à Odin, Thor et Freyr » à un cabaret désert.

Toute l'histoire du paganisme revit dans la curieuse chapelle du village. On y foule des pierres tombales antiques, des dalles fouillées d'inscriptions runiques, rongées par le temps. Des sarcophages du IXe siècle sont cramponnés au mur, et un vieux coffre cerclé de fer rouillé, creusé dans un tronc d'arbre encore revêtu de son écorce, achève de pourrir le long des piliers humides.

Longtemps, je reste assis, sur un banc du cimetière

paisible et discret, à rêver des époques fabuleuses et



légendaires ; et, du vieux clocher de bois, revêtu des bardeaux d'écorces de sapin qui l'habillent d'une antique cotte de mailles, il me semble que j'entends sortir le bruit des épées sur les boucliers et les cris des orgies, rouges de sang et de vin, qui précipitent les guerriers félons dans les noires profondeurs du Surtur, l'Enfer scandinave.

Les arbres qui, vigoureux, sont demeurés debout, seuls vestiges de l'antique forêt, tordent, dans le soir, leurs bras suppliants. Le verger des pendus est tombé sous la hache des bûcherons, les potences sylvestres où, au XIe siècle, un voyageur comptait soixante-douze victimes se balançant au vent, ont servi à charpenter les demeures des vivants.





CHAPITRE VI

A travers les plateaux du Jämtland et les monts Kjœlen.

Depuis déjà plus d'une heure, nous roulons sur le vaste plateau de l'Upland ; la campagne s'étend en un morne désert. L'ardent soleil ne peuple pas l'atmosphère d'étincelles de lumière, et les mirages aux lueurs pâles et tremblottantes n'apparaissent plus soudain à l'horizon ainsi que les fantômatiques paysages qui se lèvent lentement des sables africains. C'est un Sahara du Nord, étrange par sa couleur spéciale, effacée et terne, où les palmiers des oasis sont remplacés par des sapins rigides et froids, où les gourbi des douars ont fait place à quelques fermes de bois violemment éclaboussées d'ocre rouge et jaune.

Sur les confins de la Dalécarlie, la campagne devient moins aride, plus riante et plus gaie. La note claire des lacs paisibles jette sa fraîcheur au milieu des bois, la

gerbe d'écume des cascades tombe en rosée fine sur l'herbe verte, les frondaisons descendent en courbes molles et douces vers les rives des ruisseaux chantants, et les champs de froment étalent la royale indolence de leurs tapis d'or caressés par le vent.

Ce fut dans ces campagnes que Gustave Wasa, vaincu par Christian, vint, au XVI[e] siècle, chercher un refuge contre la fureur de ses ennemis.

Le fugitif s'était souvenu de ses paroles d'enfant, car jadis, à l'école, il avait dit à un de ses condisciples : « Voici ce que je ferai un jour : j'irai en Dalécarlie rallier autour de moi les paysans et alors je saurai bien casser le nez au Danois. » On raconte que le magister, ayant eu connaissance de ces propos, souffleta le jeune élève ; celui-ci, bondissant sous l'insulte, tira sa courte épée du fourreau et, fou de rage, en transperça de part en part sont Quinte-Curce.

Après ce bel exploit, Gustave Wasa quitta l'école pour ne plus jamais y rentrer. Quand il fut élu roi, le maître, craignant quelque vengeance, s'enfuit de son pays ; mais son ancien élève, bon diable et sans rancune, lui fit regagner son village et sa chaire.

La neige couvrait la terre quand le futur souverain de Suède vint, sous des habits grossiers, se cacher dans une mine de cuivre aux environs de Falun.

Le froid, la misère, les durs traitements, n'eurent aucune prise sur son âme forte ; son énergie, son amour du sol qu'il voulait rendre libre lui firent tout supporter sans une plainte, sans un murmure. Plus tard, il travailla à la moisson, fauchant gaiement le blé avec

les paysans ; puis, il s'enfonça dans les profondeurs des forêts, vivant de la dure existence des bûcherons, abattant les hauts sapins à coups de cognée.

Le collet de sa chemise, brodé à ses initiales, le trahit ; une paysanne dit à son maître quel étrange serviteur il avait chez lui ; le fermier, craignant les représailles des soldats du « Roy Bâton », Christian de Danemark, chassa Gustave Wasa et, dénoncé par un de ses anciens camarades, il allait être infailliblement pris, quand la femme du traître le fit adroitement évader par une fenêtre donnant sur la campagne.

Dès lors, traqué de toutes parts, menacé sans cesse d'être pris, le héros de l'indépendance vécut misérable au fond des bois, caché le jour sous les taillis épais, marchant la nuit à la lueur indécise des étoiles. Un jour, enfoui sous un tas de foin chargé sur une charette, il faillit, malgré son mâle courage être découvert.

Des cavaliers danois, soupçonnant que celui qu'ils cherchaient depuis si longtemps était caché dans le charriot, enfoncèrent leurs lances au milieu de l'épais chargement. Le fugitif, assez sérieusement atteint, ne poussa aucun cri, mais le sang qui s'échappait de sa plaie, macula la route de larges taches rouges.

Un de ses amis, voyant le danger, blessa aussitôt le cheval d'un léger coup de couteau, et la voiture put reprendre sa route, tandis que les soldats déçus repartaient dans une autre direction.

On sait comment il sut, par ses véhémentes paroles, enflammer le peuple pour sa cause, quel élan spontané de foi le fit nommer chef des Dalécarliens, et quelle

marche triomphale le mena jusqu'aux portes de Stockholm qu'il était parvenu à séparer de la mer par un pont de bâteaux et par de fortes chaînes.

La cohorte toujours grossie des patriotes, confiante en son chef et en sa vaillance, s'en allait, chantant de bourgade en bourgade le refrain populaire :

« La flèche des paysans atteint bien
« La poule de neige et l'écureuil sur le sapin,
« Pourquoi donc Christian, bourreau sanguinaire,
« Parviendrait-il à l'éviter ? —

Le Dalécarlien a conservé un culte pour la mémoire du héros suédois. On montre avec un religieux respect les fermes où il travailla en paysan, toujours alerte et fort, l'endroit où il resta pendant trois jours, blotti sous un sapin abattu dans la forêt de Marnas, la colline sur laquelle il se réfugia au milieu des marais, et le tertre, près de l'église de Mora, où il harangua le peuple.



Toujours le grand calme des paysages tranquilles, toujours la fraîcheur des horizons étrangement découpés sur une atmosphère nébuleuse, la limpidité des grands lacs d'où monte un brouillard léger, tamisant cette toile délicate de Moreau sous une brume irréelle et vague.

Une douceur exquise de pastorale idylle se dégage de

cette nature saine, vivifiante et forte ; les dieux d'amours charmeurs et roses planent dans l'air pur, parfumé d'arômes sylvestres, et les mélodies des chants rustiques errent sous les branches feuillues :

« J'aimerais à me marier maintenant ;
« Voulez-vous de moi ?
« Ne craignez rien, je ne vous battrai pas,
« Je ne vous tracasserai pas ;
« Quelquefois, je ferai triste figure,
« Mais, sûrement, toute ma vie, je vous aimerai.[1]

Refrains naïfs de grâce enfantine que les jeunes hommes aux blonds cheveux murmurent le soir aux vierges aux yeux bleus, si bleus et si transparents qu'on les dirait pris dans une goutte d'eau où se reflète le ciel.

Maintenant, c'est le calme absolu et profond, la solitude immense, sommeil de la nature que nul bruit ne vient distraire. Jusqu'au lointain horizon, s'allongent de larges prairies émaillées de fleurs blanches, donnant l'illusion d'un vaste champ saupoudré de neige. Puis la forêt commence, implacable et terrible, enveloppant le pays tout entier. Partout, le sauvage chaos des rochers et des sapins, partout, une nature vierge et superbe de pays inexploré, la poussée formidable de force et de vie qui surgit de ces tourbes fangeuses, bouscule pierres et rocs, fait craquer l'écorce dure de la terre, éclate en fusée rigide d'arbres fiers et droits, s'élance en bouquets immenses de pins, de hêtres et de bouleaux.

Des torrents bondissent en écumant sur les rochers de granit ; des rapides se précipitent avec furie à travers les troncs des arbres, et l'eau, rageuse, se ramasse, s'élance

et retombe épuisée, en pluie de diamants, tout autour du fût noir, écorché, mais à jamais inébranlable.

Souvent, d'immenses trains de bois s'en vont à la dérive, au cours des rivières ; les troncs, polis par le frottement des eaux, blessés par les pointes des rocs, dévalent, dans une course vertigineuse, vers les lacs paisibles où on les recueille.

Parfois, leur nombre est tellement considérable qu'il en couvre la superficie entière ; on ne voit plus rien qu'un radeau gigantesque sur lequel viennent se coucher, ainsi que des choses mortes, d'autres sapins poussés par le torrent.

Dans certaines parties de la forêt, l'eau est canalisée dans de grossières rigoles en sapin brut ; les cadavres des bois y sont jetés pêle-mêle et petit à petit, emportés par le courant, ils se placent en une longue file ininterrompue qui va s'allongeant de la coupe à l'endroit du dépôt.

Une poésie étrange, faite d'angoisse et d'admiration stupéfiée, émane de ces vastes solitudes peuplées d'ombre et de mystère ; une émotion irraisonnée saisit l'âme à la vue de ces pièces d'eaux dormantes, miroirs aux transparences métalliques où rien ne se réfléchit ; de ces paysages majestueux et superbes par la grandeur de leurs lignes, l'ampleur de leurs immensités sans un être vivant...

Ce pays merveilleux, d'un caractère si sauvagement romantique, devait influer beaucoup sur la poésie populaire ; aussi, les « scaldes », dans leurs « sagas » rudes et barbares, chantaient-ils les couplets héroïques et reli-

gieux où les géants, cuirassés de peaux d'ours, brandissant des massues énormes, combattaient les dieux armés de flèches de feu aveuglantes et terribles.

C'est la forêt où Sigrid-la-Superbe, femme divorcée d'Erik, fit brûler vif un roi de Norvège qui osait prétendre à sa main, mais aussi l'idyllique futaie où s'aimaient, sous les rayons bleus de la lune, Nystiom, au casque empenné de plumes d'aigles, et Jenny aux tresses blondes enrubannées d'argent.

On n'est pas étonné d'apprendre que dans ces contrées éloignées, des superstitions grossières, souvenirs des anciens temps du paganisme, subsistent toujours chez quelques paysans. Ils croient encore à l'efficacité de certaines pratiques de sorcellerie, et ils prétendent guérir les fièvres par des paroles magiques et sentencieuses.

Lorsqu'une maladie contagieuse s'est abattue sur leurs troupeaux, ils enterrent dans le champ du voisin un membre de l'un des bestiaux morts. Le fléau est ainsi transporté ailleurs et le danger à jamais écarté.

Les noces, avec leurs cérémonies naïvement primitives et qui nous semblent l'évocation d'époques d'ingénues croyances à jamais disparues, ont un caractère tout spécial de paysannerie exquise. Les invités se rassemblent la veille du grand jour, presque toujours un samedi, dans la maison où l'événement doit avoir lieu. Ils apportent avec eux leurs provisions pour le repas du lendemain. Le dimanche matin, le fiancé, monté sur un petit cheval fauve aux crins longs, entouré de ses amis et de tous les jeunes gens du village, se rend chez sa future. Là, le cortège se forme et s'achemine procession-

nellement vers l'église. En tête, marche, grave et superbe, le bedeau portant une baguette à la main ; puis



viennent les musiciens jouant sur leurs violons des airs anciens, et derrière eux, le fiancé ayant auprès de lui, d'un côté le plus riche de ses parents, de l'autre, le soldat du canton. Les « chevaliers de noce » précèdent les demoiselles d'honneur au nombre de huit ou dix. Le costume de ces jeunes filles est d'une coloration assez étrange. Elles portent un jupon vert, une camisole noire, et des colliers de verroteries sont enroulés autour de leur cou. Des bagues où brillent des plaques métalliques suspendues à des anneaux minuscules ornent leurs doigts, et de leurs nattes blondes entrelacées de rubans pendent de longs fils de soie de diverses nuances.

Une femme mariée, parente de la fiancée, vient ensuite conduisant la future épouse par la main. Celle-ci a la tête couverte d'une haute couronne de vermeil appartenant au village et religieusement conservée dans l'église. Cette originale coiffure, parfois d'une très haute antiquité, est artistement ornée de feuilles métalliques, de breloques curieusement ouvragées et de clinquants multiples.

Les cheveux libres, où se perdent de nombreux rubans, flottent en ruisseau d'or sur les épaules; des colliers de verre scintillent sur la chair du cou, une jupe de satin noir laisse apercevoir la naissance des chevilles, un fichu, dont la trame disparaît sous les plaques d'or, d'argent, de cuivre, de bronze, est enroulé autour de la taille et les mains sont cachées sous des gants brodés.

N'est-ce pas là le costume d'une princesse des contes de fées qui ont tant intéressé notre enfance, la vivante figure d'une naïve histoire si joliment illustrée par les imagiers d'Epinal?

Quand le prêtre a béni les nouveaux époux, tout le monde se rend à la maison où doit avoir lieu le repas de noce. Lorsque, suivant un antique usage, la jeune femme a goûté à la cuisine les mets préparés, chacun se met à table et le festin commence.

Avant que les agapes ne soient terminées, la mariée se lève et, suivie du musicien et du soldat, fait le tour de la table, présentant à chacun des convives une coupe remplie d'hydromel. Celui-ci la boit d'un trait et jette son offrande sur un plateau que tient le milicien. Pendant ce temps, le virtuose villageois joue un air très vieux appelé « skœnkloten » ou « son du cadeau ».

Puis on s'apprête à la danse et le curé ouvre le bal avec la nouvelle épouse. Le caractère en est presque sévère, la cadence lente et grave, et il s'en dégage une sorte de note religieuse comme dans ces pas que dansaient, dans l'antique Grèce, les filles de Carriée. Vers minuit, la jeune femme est enlevée par ses compagnes et conduite à son époux.

Les couples continuent à tourner lentement jusqu'au matin, et durant plusieurs jours les divertissements égayeront d'un peu de joie la monotone existence de ces paysans exilés dans leurs forêts.

A onze heures du soir, le train stoppe en gare d'Ange, bourgade perdue au milieu de l'immense pays de lacs et de bois.

Un coquet hôtel de sapin verni, beaucoup plus important que la modeste construction qui sert de gare, s'élève sur le quai même. Tous les voyageurs se réfugient en cette demeure, le convoi n'allant pas plus loin, et ne repartant que le lendemain à la première heure.

Il est minuit et j'écris encore à ma fenêtre, sans lumière, devant la majesté du paysage éclairé d'une clarté diffuse comme celle d'un rêve. Tout est bleu : le ciel, la terre, les arbres, les lilas pâles d'un jardin, d'un bleu spécial, irréel, comme on en voit dans certaines féeries sous les feux de l'électricité ; c'est une nuit admirable de recueillement et de paix, une nuit de divine poésie et de songe idéal...

*
* *

A six heures du matin nous nous remettons en route vers les hautes montagnes du Kjœlen ; nous escaladons les plateaux du Jemtland, longeons des torrents et des lacs, courons au milieu de vertes futaies, dont les arbres fuient de chaque côté de la voie, et nous nous arrêtons à de petites stations aux noms barbares : Vexnesjö, Letsjö, Ramjö, Mellansjö, etc.

Puis c'est la bourgade de Pilgrimstad ou « ville des

pèlerins » si célèbre au moyen-âge par ses pèlerinages au tombeau de Saint-Olaf.

Brusquement apparaît un grand lac, allongeant paresseusement ses eaux tranquilles jusqu'aux contreforts des hautes montagnes, coiffées de neige, barrant l'horizon de leur silhouette moutonneuse, nette et claire. La jolie petite ville d'Ostersund, dans sa coquette parure de champs de blés, de prairies verdoyantes, de bosquets fleuris, se mire amoureusement dans les eaux bleues du Storsjö, comme un joujou d'enfant aux maisonnettes violemment colorées de rouge et de jaune.

Le paysage est d'une fraîcheur délicieuse, gai comme une toile de Sisley ; Suisse que n'ont pas encore gâtée les funiculaires et les hôtels-caravansérails, superbe par son atmosphère limpide et claire, ses teintes délicates et simples.

Nous longeons sans cesse des rivières, des lacs sillonnés de vapeurs ; des îles boisées jettent leurs note sombre sur les eaux stagnantes et des nuées rosées s'accrochent comme des mousselines claires au faîte des rochers crevant les altières montagnes.

Et peu à peu tout s'efface dans une teinte grise uniforme ; les forêts disparaissent lentement pour ne plus être que quelques bouquets maigres de chétifs bouleaux, les lacs se changent en marais malsains, la terre n'est plus qu'un immense désert de neige, c'est le « fjeld » désolé et sauvage où tout est terne, triste, morne et glacé. On sent que la nature agonise petit à petit, que la mort est proche. Le froid devient intense, une pluie fine tombe lentement, suaire de brouillard

enlisant la campagne d'une mélancolie profonde. Le train semble rouler à travers un nuage cotonneux et glacé ; le ciel, la terre, l'atmosphère, tout est imprégné de cette buée épaisse et lourde. Il semble qu'on se trouve au bout du monde, dans une Thébaïde maudite où seules, quelques larges plaques de neige, jettent une note lumineuse sur l'uniformité terrible de cette contrée déserte. Jamais je n'ai eu l'impression d'une telle tristesse, jamais je n'ai si vivement ressenti l'angoisse qui vous serre le cœur devant un si navrant paysage. De place en place, d'énormes tranche-neige avancent leur éperon de fer le long de la voie ; des tunnels de troncs d'arbres élèvent leurs toitures rustiques au dessus du train, de solides palissades de bois protègent les rails des amas de neige, et de larges triangles de fer et de chêne, traîneaux lourds où se lisait jadis pour ceux du village dont le tour était venu de les faire manœuvrer : « hors du logis qui le doit ! » « ut den, som vederbor. »

Nous n'avançons que très lentement, la machine halète désespérément comme une bête poussive, crachant de tous côtés des jets de vapeur qui s'échappent en fumée sous la morsure de la neige ; et la puissante locomotive mugit ainsi qu'un bœuf piqué par l'aiguillon.

Le train s'arrête à Storlien, misérable halte perdue dans cette solitude impressionnante. Nous sommes à la dernière station suédoise.

Nous abandonnons notre wagon pour monter dans un compartiment du train norvégien prêt à rouler vers Trondjhem.

Nous sommes en tout une dizaine de voyageurs et c'est, paraît-il, ainsi, chaque jour de l'année.

Nous ne tardons pas à franchir la frontière ; la voie descend rapidement vers la plaine, abandonnant les hauts plateaux, et nous pénétrons bientôt dans une épaisse forêt dont le terrain raviné, creusé de profondes vallées, crevassé de toute part, fait penser à quelque cataclysme qui aurait bouleversé tout le pays.

A Meraker, première localité norvégienne, nous faisons halte quelques minutes pour des formalités de douane.

La vue dont on jouit de la terrasse de la station est de toute beauté ; une vallée profonde se creuse jusqu'aux dernières limites de l'horizon dans un océan de verdure; les bois grimpent à l'assaut des collines dans un enchevêtrement inouï, les pâles frondaisons moutonnent sous la bise comme les vagues d'une mer tumultueuse, les prairies se creusent en ondulations gracieuses, les rochers pointent orgueilleusement comme des pieux de défense, et les montagnes cravatées de neige s'estompent dans le lointain sous une brume légère.

La forêt recommence, toujours plus sauvage, plus sévère et plus froide, sans fin, vers l'infini.

La terre n'est qu'une tourmente de sapins rigides et noirs, de rocs vêtus de neige, de tourbières cuivrées de lichen, de torrents d'eaux glacées, fugitives et promptes.

L'imagination populaire peuple ces vastes contrées d'un monde étrange de lutins, de chimères, de fées blanches, et :

C'est au fond des bois de Norvège
Et de Thuringe que Schiller
Fait valser les Elfes de neige
Au bord des sources au flot clair.

Ainsi que chante Jean Lorrain.

A chaque station, des paysans viennent voir le train. C'est la grande distraction du pays, le dimanche, et, comme en Espagne, les jeunes gens et les jeunes filles se donnent rendez-vous, à l'heure du passage du chemin de fer, sur les quais de la gare.

Mais ce n'est plus la physionomie animée de la foule ibérique, le caquetage amusant et frivole, la gaieté communicative, la couleur spéciale de tout ce peuple allant et venant sans cesse sous le chaud soleil d'Andalousie; c'est la contemplation muette d'hommes et de femmes aux visages sans expression, aux yeux bleus atones,

Profonds comme la mer, changeants comme le ciel,

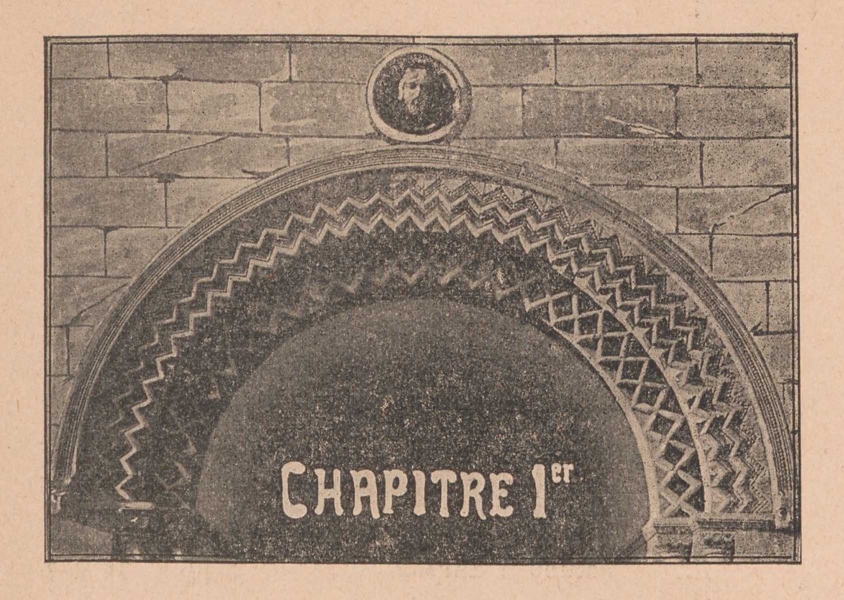
mais morts, sans l'étincelle qui papillotte au fond de la prunelle espagnole, sans la mobilité qui fait surgir la vie intense, pétillante et superbe des grands yeux noirs de la manola joyeuse.

En Norvège, les hommes se groupent d'un côté, les femmes de l'autre et, figés dans une immobilité contemplative, ils regardent, les yeux vides, hébétés, sans avoir l'air de comprendre, les voyageurs qui se promènent autour d'eux.

Nous arrivons bientôt au niveau de la mer, nous longeons le Stjöräals fjord dont les eaux clapotent doucement le long du remblai, et Trondjhem nous apparaît au tournant d'un coude dans un semis de maisonnettes bleues, rouges et jaunes.

SECONDE PARTIE

DE TRONDJHEM AU CAP NORD



TRONDJHEM ET SES ENVIRONS

Il fait humide et froid quand je parcours pour la première fois les rues de la Nidaros du moyen-âge. J'ai l'impression de me trouver, par une pluvieuse journée d'automne, dans une petite ville de province triste et maussade. Les maisons, les promenades, tout parait terne et laid sous le ciel d'un gris sale qui pleure lamentablement une eau glacée, clapotant dans les ruisseaux.

J'arrive, par une longue avenue monotone et déserte, à la vieille cathédrale, élevée, au XIe siècle, sur le tombeau de saint Olaf par le roi très chrétien Olaf Kyrre. Au XIIe siècle, Trondjhem, capitale royale et religieuse, était une cité riche et prospère, l'Upsal de la Norvège ;

et l'archevêque, grand chef d'un pouvoir autocratique et dur, était le maître absolu, craint et respecté par tous ses sujets. Quatorze églises et cinq monastères peuplaient les faubourgs de la ville catholique d'une foule de religieux, oblats, capucins, postulants et clercs ; grands organisateurs de jeûnes, abstinences et peines, mais aussi grands seigneurs faisant la loi, dominant le peuple ignorant de toute leur morgue et leur outrecuidance.

Une œuvre admirable, merveille de plusieurs siècles, nous est restée de ces temps de croyance naïve et forte ; une église superbe, remarquable par la largeur de son style, la majestueuse ampleur de ses grandes lignes, signe la géniale puissance de ces ouvriers du grand art que possédaient les « maistres compaignons de saint Blaise ».

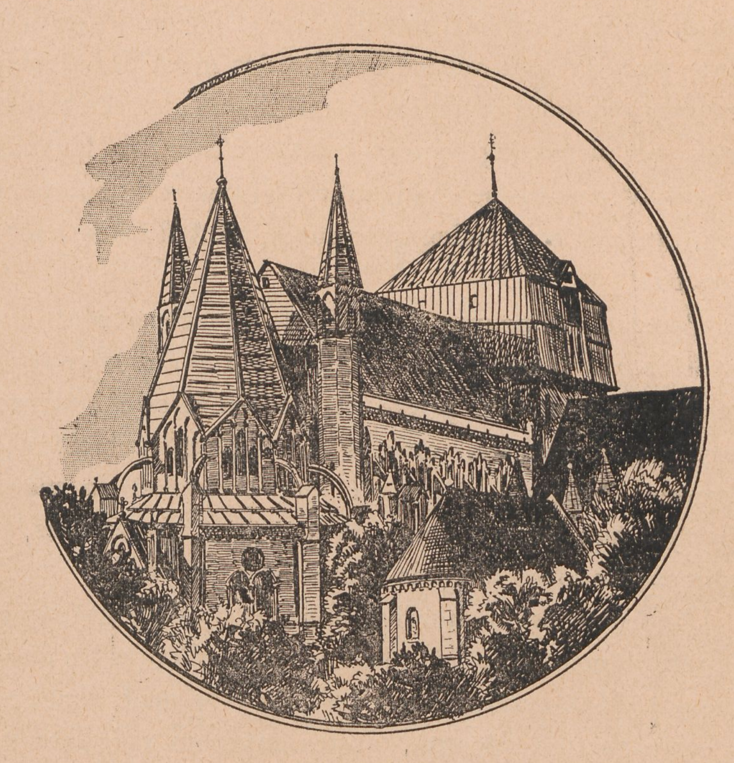
Malheureusement, elle eut à subir les assauts répétés des guerres civiles et religieuses, les attaques furieuses des barbares venus du Nord, les brûlants baisers des incendies et surtout la sourde rage des partisans de la Réforme, briseurs d'images, sans souci du Beau, vandales sans conscience, qui pillèrent et mirent à sac le fastueux reliquaire de Saint-Olaf et ses trésors.

Le grand intérêt de la cathédrale de Trondjhem consiste surtout dans le fini des détails, tantôt amusants comme l'imagerie jeune et naïve des Primitifs de l'école de Sienne, tantôt rudes et barbares ainsi que les compositions tourmentées et farouches d'un Goya.

Construite et surtout reconstruite à différentes époques, elle présente un accouplement bizarre de

roman norvégien et de gothique anglais; ce dernier d'une facture plus récente.

Les lourdes portes romanes avec leurs arcades aux nervures brisées, pointues, ainsi que des dents de scie, m'ont particulièrement intéressé.



J'avais déjà étudié ce style d'une pesanteur voulue, mais nerveux et puissant, dans ces primitives chapelles du XIIe siècle, élevées en l'honneur de saint Oran dans l'île froide d'Iona, où se cachent frileusement, sous la mousse, les tombes de huit rois de Norvège.

Souvent, l'arcade est brusquement interrompue par la face grimaçante d'un monstre à mufle court et carré,

et l'archevêque, grand chef d'un pouvoir autocratique et dur, était le maître absolu, craint et respecté par tous ses sujets. Quatorze églises et cinq monastères peuplaient les faubourgs de la ville catholique d'une foule de religieux, oblats, capucins, postulants et clercs ; grands organisateurs de jeûnes, abstinences et peines, mais aussi grands seigneurs faisant la loi, dominant le peuple ignorant de toute leur morgue et leur outrecuidance.

Une œuvre admirable, merveille de plusieurs siècles, nous est restée de ces temps de croyance naïve et forte ; une église superbe, remarquable par la largeur de son style, la majestueuse ampleur de ses grandes lignes, signe la géniale puissance de ces ouvriers du grand art que possédaient les « maistres compaignons de saint Blaise ».

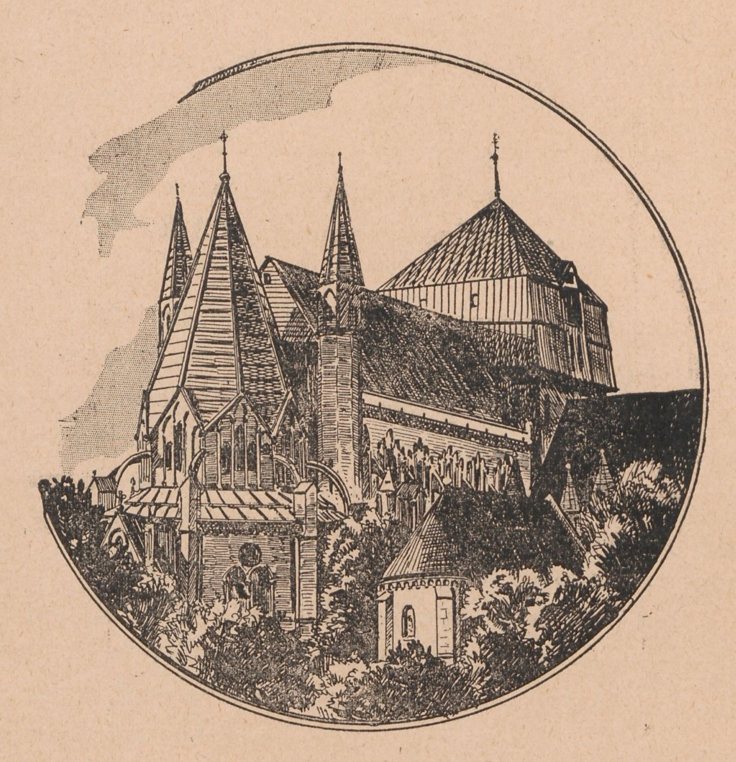
Malheureusement, elle eut à subir les assauts répétés des guerres civiles et religieuses, les attaques furieuses des barbares venus du Nord, les brûlants baisers des incendies et surtout la sourde rage des partisans de la Réforme, briseurs d'images, sans souci du Beau, vandales sans conscience, qui pillèrent et mirent à sac le fastueux reliquaire de Saint-Olaf et ses trésors.

Le grand intérêt de la cathédrale de Trondjhem consiste surtout dans le fini des détails, tantôt amusants comme l'imagerie jeune et naïve des Primitifs de l'école de Sienne, tantôt rudes et barbares ainsi que les compositions tourmentées et farouches d'un Goya.

Construite et surtout reconstruite à différentes époques, elle présente un accouplement bizarre de

roman norvégien et de gothique anglais; ce dernier d'une facture plus récente.

Les lourdes portes romanes avec leurs arcades aux nervures brisées, pointues, ainsi que des dents de scie, m'ont particulièrement intéressé.



J'avais déjà étudié ce style d'une pesanteur voulue, mais nerveux et puissant, dans ces primitives chapelles du XIIe siècle, élevées en l'honneur de saint Oran dans l'île froide d'Iona, où se cachent frileusement, sous la mousse, les tombes de huit rois de Norvège.

Souvent, l'arcade est brusquement interrompue par la face grimaçante d'un monstre à mufle court et carré,

grinçant rageusement des dents, dont le nez épaté est strié de profondes blessures, et dont les yeux énormes fixent éternellement de leurs prunelles de pierre le ciel nuageux des pays du Nord.

La partie gothique, svelte et légère, étend sur l'abside sa dentelle, dont la trame délicate et fine court en maillons sinueux tout autour des lourdes murailles. Les fenêtres rayonnent et flamboient dans une auréole bleutée par une pierre légèrement teintée d'azur, et les rudes chevrons romans se changent en faisceaux de colonnettes, cintrées en courbes gracieuses, au faîte des hautes fenêtres.

Partout, un peuple de statues amoureusement travaillées par les « imagiers-tailleurs » du moyen-âge : saints aux mains de prière ou de bénédiction, vierges aux gestes gauches, moines aux figures émaciées et creusées, évêques, mître en tête et crosse en main, martyrs aux yeux ardents de fous et d'hystériques, et nonnes aux robes longues comme des suaires.

L'intérieur est un morceau superbe de l'art gothique, admirablement reconstitué de nos jours d'après les plans anciens. Malheureusement, cela est trop neuf, sent trop la construction récente, et les superbes colonnes de marbre blanc s'élevant d'un jet puissant vers la voûte artistement ouvragée, se découpent trop crûment sur la teinte bleuâtre du schiste environnant.

Au fond du chœur, le Christ de Thorvaldsen étend ses deux bras en un geste de bénédiction, et une source coule, claire, en un coin sombre, jaillie, dit la légende, d'une goutte de sang tombée du cadavre de saint Olaf.

On travaille fiévreusement à relever la vieille basilique, à la restaurer dans sa magnificence première, et la haute nef est un vaste atelier où s'activent avec ardeur, au milieu des échafaudages maculés de plâtre, les archéologues, les sculpteurs, les maçons et les architectes.

L'antique basilique, où les rois aux XIe et XIIe siècles dormaient leur dernier sommeil, où les princes, au milieu d'une cour riche et fastueuse, ceignaient la couronne royale, se dressera bientôt dans toute la gloire de son passé, dans l'apothéose de sa merveilleuse structure de pierre, fouillée comme un bijou ancien.

Autour de la cathédrale, se trouve un cimetière, si l'on peut appeler ainsi ce délicieux jardin où errent lentement des couples alanguis. Partout des fleurs que, suivant la coutume, les parents apportent tous les samedis sur les tombes des leurs. Les arbres abritent discrètement de leur ombre, sous leurs futaies légères, la terre où reposent les morts ; les pierres tombales, petites comme des cercueils d'enfants, cachent des sentences religieuses sous des bouquets parfumés ; et, des bosquets discrets, s'élance, nuageuse et pâle, la triste figure de la nuit, de Thorvaldsen, sculptée sur un médaillon de marbre.

Un soleil encore humide sort lentement d'un lourd vol de nuées crasseuses ; je m'assieds sur un des bancs qui se trouvent dans chaque petit jardin égayant toute tombe, et je me laisse doucement envahir par le grand calme, l'exquise tranquillité qui émanent de toutes ces choses vivantes et fleuries, de tous ces êtres morts.

En face de moi, s'écroule sous le poids des ans la vieille

muraille de la cathédrale ; lézardée et moisie par l'humidité, elle présente encore la théorie de ses vierges aux gestes hiératiques, habillées du velours de la mousse. Derrière moi, s'allonge, noir et sale, le mur d'une école, et les rires joyeux de la jeunesse, de la vie, viennent éclater en fusées de gaieté dans ce champ des cadavres....

Et pourtant, ce violent contraste ne fait pas mal ; je me représente les familles venant tranquillement, le dimanche, causer de leurs affaires. Les enfants jouent au milieu des fleurs, les parents sont assis sur les bancs ; ils croient, dans leur naïveté touchante, que l'âme des absents vient errer, familière, parmi eux.

Et je songe à ceux dont les yeux sont fermés à jamais, à ceux dont le poëte a dit :

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore,
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore......

*
* *

Malgré la gaité d'un clair soleil, la ville garde toujours son aspect mélancolique et froid ; on ne se sent pas, néanmoins, dans la cité sévère d'une puritaine « town » anglaise ; mais quelque chose de triste émane de toutes ces rues uniformément rectilignes, dont nulle fantaisie ne vient rompre la désespérante banalité. Une lourdeur inexplicable tombe sur les épaules, envahit tout l'être, et l'on déambule sans but, sans intérêt, à travers le damier impeccablement construit de la capitale du Throndelagen.

Et pourtant, toutes ces maisons de bois ont, indivi-

duellement, un aspect riant et coquet ; parées de plantes grimpant en réseaux de fleurs, au-dessus des portes et des fenêtres, elles éclatent en lumineuses clartés rouges, étonnantes de coloris ; mais l'ensemble, sous un ciel trop clair, implacablement pâle, détonne étrangement, et l'on dirait une ville d'Orient, aux couleurs de soleil, égarée dans un pays de brumes. Cela a quelque chose de pénible ; souffrance que l'on éprouverait à voir s'étioler et périr sous le froid du Nord un palmier du désert.

Je retrouve la note pittoresque, caractéristique et locale, le long du quai de bois, construit sur pilotis, bordant le petit port de pêche.

Sur les planches mouillées d'eau de mer se tient le marché aux poissons ; les marins, blonds colosses aux yeux de bonne bête douce, se promènent lourdement, empêtrés dans leurs grandes bottes de cuir ; à leur large ceinture pend le couteau, enfermé dans sa gaîne, dont ne se sépare jamais tout bon Norvégien.

Sur l'eau, clapotant contre les piliers noircis de la jetée, se balance une flottille de petites barques légères, en sapin verni, coquettement rehaussé de filets bleus ou rouges, et quelques voiliers aux toiles inclinées, passent, rapides, d'un bord à l'autre.

Les hautes maisons de bois, dans le style hanséatique, brunies par le temps, et dont les magasins sont remplis de marchandises, reflètent leur toit pointu dans le miroir des bassins. Toutes sont élevées sur pilotis, et les lourds bateaux peuvent aborder à leurs portes mêmes.

Dans ce cadre, exclusivement scandinave, la vue du port de pêche et de commerce forme une exquise marine

pleine de vie, de gaieté et de soleil. On retrouve l'animation de la « Kaupangr i Thrandheims », « la ville marchande en Trondjhem » du XIVe siècle, la cité riche et prospère de Christian III.

Je me promène longtemps sur les rives du Nid, plantées d'arbres comme un mail de province ; l'avenue est presque déserte, et quelques pauvres diables de débardeurs, « racourchi », comme on disait au Pollet au XVIIIe siècle, trimardeurs sans sou ni maille, dorment paresseusement allongés sur des bancs.

Je m'accoude au parapet du pont conduisant au faubourg du Baklander et je regarde ce décor de cité maritime, déchue de son ancienne puissance.

La rivière coule lentement entre la double haie des maisons coloriées, aux volets clos, équilibrées sur des piliers noircis, à moitié pourris par l'humidité ; des voiliers, les toiles roulées le long des mâts, dorment sur leurs amarres comme de grandes choses mortes, et au loin, c'est le miroitement de la mer, le panache de fumée d'un vapeur, la ligne nette de l'horizon, apparue entre le long couloir de ce canal morne et sans vie.

Par le faubourg populaire du Baklandet, je gagne les hauteurs du Nöjsomhed où se dresse la forteresse du Kristiansten, construite au XVIIe siècle par le roi réformateur Christian III.

Trondjhem apparaît comme un immense damier aux cases rouges et vertes ; les maisons de bois avec leurs toits écarlates jettent leur chaud coloris à côté des bouquets d'arbres verts ; le grand palais des rois, entièrement construit en sapin de Norvège, éclate au bout

de la ville ainsi qu'un large cube de pourpre, et la cathédrale, joyau couché dans un écrin de velours émeraude, sort dans toute sa beauté des bosquets touffus du vieux cimetière.

Le Nid dessine ses courbes gracieuses en une traînée d'argent fin et va se perdre dans le fjord immobile, au milieu des navires égayés du papillotement de leurs pavillons.

Une muraille imposante de montagnes ferme l'horizon vers l'Est ; et, vers le Nord, s'étendent, indolentes et superbes, les eaux calmes du fjord où, au XIVe siècle, voguèrent à pleines voiles les vaisseaux venus d'Amsterdam pour établir en Nidaros une pêcherie de morue.

Toute l'histoire de la Norvège, luttes sanglantes, civiles et religieuses, surgit, terrible et farouche, du vieux palais des princes scandinaves, de la superbe basilique des archevêques du moyen âge.

L'origine du royaume se perd dans la mythologie, avec Hymis, roi de la mer, Loge, roi du feu et Kare, roi des vents ; mais celui qui créa la royauté norvégienne, le Charlemagne du Nord, celui qui vint au IIIe siècle se faire nommer chef et Kung des Nordmann, Nor, le brave, n'est plus le mythe des âges légendaires ; ses faits et gestes nous sont tout aussi connus que ceux des princes qui lui succédèrent, depuis Harold Haarfager « aux beaux cheveux » qui régna 67 ans, Erik Blodyxe « hache de sang », Hakan Ier qui combattit Haral « à la dent bleue » de Danemark, jusqu'à Olaf Trygvason qui fonda Trondjhem.

L'antique cathédrale rappelle la lutte opiniâtre contre

le paganisme, la barbare chasse à l'homme, d'Olaf, ennemi de Sivend-à-la-barbe-fourchue, faisant égorger sur l'autel des dieux, les prêtres de la religion de ses pères, et osant souffleter de son gantelet de fer, saisir et plonger dans la mer, l'épouse répudiée d'Erik IV, Sigrid, qui consentait à lui donner sa main, mais refusait d'embrasser le christianisme. C'est la Norvège placée sous le patronage de Saint-Martin de Tours, la Norvège dont la « Ville marchande en Trondjhem » est la capitale religieuse, le siége de l'évêché d'Olaf, qui allait, le chef couvert de la mitre sacrée, le torse cuirassé de fer, le crucifix au cou, mais l'épée au côté, combattre les païens.



Figure superbe d'apôtre-guerrier ne craignant pas de se martyriser lui-même pour une faute vénielle, implacable à lui comme aux autres, et capable, dans son héroïsme exalté, de se faire tuer en tête de son armée, drapé dans son lourd manteau bombé sur la cuirasse, bénissant son peuple d'une main, de l'autre brandissant son glaive rouge de sang.

Puis c'est la vision des princes valeureux, l'éclatante lignée des Olaf « le Gros », des Harold-le-Sévère qui créa Opslo, la future Christiania, des Magnus III, aux jambes-nues, des Hakon II aux-larges-épaules, des Magnus VIII, le mignon, et tutti quanti.

Et partout c'est le drame, la page historiée de la légende ou de la réalité. Un souffle d'épopée charrie sur

Trondjhem la marée houleuse des souvenirs, le vent dans les arbres chante la ballade des vieilles gloires, et dans le ciel flottent les plis légers des robes portées par les vierges blondes, les Valkyries du Walhalla !

Le soleil rougeoie à l'horizon, drapant dans une écharpe de pourpre l'ilot fortifié de Munkholmen. Les ruines de l'austère couvent que les bénédictins construisirent, au XIe siècle, sur ce rocher désert, se parent de bannières d'or comme pour le passage de la châsse de Saint-Olaf, et la tour démantelée où durant dix-huit années le ministre de Christian V, Pierre Griffenfeld, blêmit dans les fers, se colore de larges traînées de feu.

Puis en ville, je retrouve l'angoisse de la cité triste et morte, la rue déserte où l'herbe pousse drue entre les pavés, le corps sans âme d'un cadavre abandonné.

*
* *

La voiture roule sur la route montueuse ; les essieux grincent et geignent avec un bruit d'antique ferraille, et les traits se tendent fortement sous l'effort des vaillants petits chevaux qni nous mènent vers les fameuses cascades du Nid.

La campagne a des coquetteries de paysage de Printemps ; les arbres sont parés d'un feuillage délicat, vert comme une algue marine, les bruyères dressent leurs tiges aux fines découpures, les modestes fleurs des champs jettent leur semis de perles, de rubis, de turquoises sur le large tapis des prairies, et toute la gamme des nuances exquises, des teintes douces, se fond en un discret tableau d'aquarelle. C'est le « Jardin de la Norvège ». De délicieux châlets construits en bois de sapin verni

animent de place en place cet asile enchanteur du calme et du repos ; site paisible, tout imprégné d'une douce mélancolie, où passent lentement quelques paysans aux yeux rêveurs et tristes. Mais bientôt le chemin devient plus difficile, la montée plus pénible ; de profondes ornières creusent le sol, le granit crève l'écorce de la terre et le paysage prend un aspect plus sévère, plus rude et plus sauvage.

A gauche, s'étend une large vallée toute baignée dans la lumière d'un pâle soleil ; les champs descendent en cascade de verdure vers le Nid miroitant comme une lame d'acier ; les bouquets d'arbres dessinent les ombres de leurs frondaisons sur le manteau verdoyant des prairies, et au lointain, se profile dans une brume d'or la silhouette de Trondjhem estompée sur l'immense horizon de la mer.

A droite, s'étend une lande aride, froide et nue ; des montagnes givrées de neige apparaissent au lointain et des rochers déchiquetés se dressent au faîte des monts ainsi que des castels en ruines.

Nous pénétrons bientôt dans une épaisse forêt de sapins ; sur le tronc du premier arbre est clouée la boîte aux lettres ouverte à tout passant.

Quelle douceur que de rouler sur le moëlleux tapis formé par les aiguilles tombées des branches ! Il semble que l'on glisse sur une mer d'huile où l'on enfoncerait doucement, mollement, sans secousse ; et l'on va, sans bruit, rapide, grisé par l'arôme vivifiant des bois, l'esprit amoureusement bercé par toute la quiétude de cette nature vierge et paisible.



CHUTES DES LERFOS

Je perçois tout à coup comme un vague murmure lointain, à peine distinct ; puis, bientôt, un sourd grondement, coléreux et puissant, et soudain c'est une tempête déchaînée, le fracas épouvantable de l'ouragan ; la furie tonitruante de la brutale trombe d'eau des Lerfos.

La voiture s'arrête dans la cour d'une maison, ferme ou restaurant, toute humide de la buée qui s'élève de la cascade.

Un tronc d'arbre cloué sur les fûts de deux sapins est la seule barrière contre l'imprudent assez hardi pour s'aventurer trop près de la formidable chute.

Je demeurai longtemps accoudé sur la légère balustrade à contempler l'écumante vision d'eau, de buée lumineuse, de mousse et de poussière d'argent.

La rivière semble se recueillir avant de tenter le saut formidable vers le bas de la vallée ; elle s'étale superbe et indolente, mais sombre et livide ; puis, elle se ramasse, se cabre ainsi qu'un mascaret impétueux, grimpe, rageuse, à l'assaut d'un rocher qui la coupe de son éperon immuable, et se précipite dans le vide d'un bond magnifique de bravoure et d'audace.

Alors, c'est une folie d'écume, de bave, de poussière d'eau ; une poussée terrible de vagues tumultueuses entraînant dans leur chute des troncs d'arbres pointant comme des mâts de navires, coulant à pic et reparaissant plus loin dans des sauts brusques et comiques ; sarabande macabre bien faite pour illustrer les chants violents des hardis conquérants du Nord, maîtres des mers.

Par un étroit sentier, glissant et boueux, je descends jusqu'au pied de la « Lille Lerfos ».

J'ai devant moi un rideau liquide, une fumée transparente, une pluie de diamants ; des tourbillons impétueux se creusent sous mes pas, des arbres s'entrechoquent en des rondes vertigineuses et viennent lentement s'amasser, portés par un remous très doux, tout autour du rocher sur lequel je suis assis. Au milieu de ce site sauvage, de cette nature grandiose et superbe, la grande voix de la chute, coléreuse comme le tonnerre, a quelque chose d'imposant et de sublime ; on demeure immobile, fasciné, tout l'être pris dans un frisson de volupté...

Sous bois, par un chemin ombreux suivant le cours du Nid, je gagne la « Store Lerfos », la deuxième cascade située un peu plus haut.

L'humidité imprégnant toutes choses a jeté une teinte douce sur les herbes et les jeunes pousses ; la mousse a des reflets mordorés de rouille, les fleurs ont des pâleurs de plantes anémiées, et les troncs des hauts sapins sont douillettement enveloppés de cryptogames de velours soyeux.

Après avoir franchi plusieurs grossiers escaliers de bois séparant les différentes propriétés, je me trouve en face de la grondante cascade.

Moins haute que la précédente, mais beaucoup plus large, séparée en son milieu par un énorme rocher, elle rappelle complètement les fameux rapides de Schaffouse.

Mais nul hôtel, nul restaurant, n'en vient gâter l'immuable solitude ; aucun pavillon aux vitraux de couleurs n'attire la stupidité des touristes de comédie ; aucun employé, galonné, insolemment obséquieux, ne vient

tendre la main pour vous guider ici ou là, au gré de sa fantaisie ; la nature a gardé sa fière indépendance et n'est pas encore salie, vaincue et tarifée.

Le torrent roule rapide, pendant quelque temps, puis, épuisé par l'effort, il meurt doucement, en une plainte lente, le long des berges tapissées d'herbes frissonnantes.

Maintenant c'est le retour vers la ville, vers le port où chauffe le vapeur qui va me bercer parmi les glaces du Nord. Je regarde une dernière fois avec amour les fleurs qui se cachent frileusement derrière les croisées du faubourg de Baklandet, car demain je ne connaîtrai plus leur caresse, la rose sera morte, épuisée, sous une couche de neige.





CHAPITRE II

VERS LES LOFOTEN

Sept heures du soir et cependant le soleil est très haut sur l'horizon, la lumière a des transparences d'une limpidité surprenante, et les rayons à peine inclinés tombent en flèches d'or sur le pont du bateau.

La sirène hurle au vent une dernière fois, le premier tour d'hélice fait bouillonner l'eau à l'arrière du bâtiment, le « Neptun » se met lentement en marche vers le Nord.



Trondjhem, coquette et fraîche dans le bariolage de ses maisonnettes élevées en amphithéâtre sur les flancs de vertes collines, n'est plus bientôt, dans le lointain, qu'un minuscule joujou ; nous longeons les rives boisées du large fjord et, brusquement, à un coude, la ville disparaît complètement.

Nous sommes, à bord, une trentaine de touristes de diverses nations et, malgré le dire de Gœthe qui déclarait jadis qu'on reconnaissait un Français à deux choses : ses moustaches et son ignorance complète de la géographie, nous n'en sommes pas moins en majorité. Ce qui prouve que si nous ignorons la géographie, nous sommes encore capables d'aller l'apprendre sur place et non dans un fauteuil, en feuilletant Cortambert ou Reclus.

Nous voguions déjà depuis près d'une heure sur des eaux calmes, au milieu d'un dédale d'îles, de rochers et de bancs de granit, quand apparut à tribord une masse sombre, énorme, suivant, sous les flots clairs, les flancs du bateau.

Soudain, le monstre saute avec des éclaboussements ; la masse ruisselante surgit dans le jaillissement de mille gerbes liquides, puis plonge à nouveau, colossale, extraordinairement grossie, dans les profondeurs de la mer.

Tous les passagers, intrigués, penchés sur les bastingages, suivent avec le plus grand intérêt les évolutions du cétacé ; quand son dos rond apparaît, noir, luisant, au-dessus des eaux, ce sont des cris d'enthousiasme indescriptibles ; chacun fait les commentaires les plus bizarres, les plus dissemblables au sujet de notre étrange garde du corps, et un Anglais flegmatique, superbe de sang froid, braque son appareil photographique pour saisir un instantané du squale.

Le capitaine a la joie de nous annoncer que nous avons la chance inespérée de nous trouver en présence d'une baleine. Alors c'est du délire ; tout le monde s'in-

terpelle à la fois dans tous les jargons du monde, si bien que notre visiteuse sans doute gênée par tant de démonstrations admiratives, ne tarde pas à s'éloigner de notre maison flottante, et à chercher au large plus de calme et de tranquillité.

Notre bateau suit sa route sur des eaux toujours limpides, unies comme un miroir ; il glisse entre les îles montueuses, déchiquetées, ainsi qu'une nef de légende ; il s'en va fier, superbe, fendant de son éperon la mer indolente et froide qui se perd, à l'arrière, en froissements irisés d'étoffe de soie.

Le paysage prend un caractère sévère et cependant d'une poésie captivante ; les montagnes neigeuses se découpent en traits nets et purs sur un ciel d'un bleu d'opale, transparent, et qu'on dirait éclairé par une lumière d'au-delà, lointaine et vaporeuse. Les géants de granit prennent des formes fantastiques, énormes, irréelles, et reflètent leurs pics aux mâchoires de monstres dans les eaux vertes du fjord.

Un silence absolu règne sur cette nature qui semble, non pas endormie, mais morte à jamais, irrémédiablement ensevelie dans l'oubli, dans une solitude éternelle !

Mais bientôt, une lueur indécise, rosée, s'étend en écharpe sur le ciel pâle ; une traînée d'or épand sur la légère toile de fond du mystérieux décor une poudre lumineuse, et de larges bandes de mousselines claires s'arrêtent, figées dans une immobilité complète, sur les crêtes ouatées de blanc, ainsi que des ailes d'eider, des gigantesques montagnes.

Alors je vis le plus magnifique coucher de soleil qu'il

m'ait été donné de contempler, l'apothéose la plus splendide, la féérie la plus lumineuse qu'il soit possible de voir ; rêve qui semble trop beau pour être réalisable et que pourtant, l'on a là, devant soi, mais que l'on regarde sans un mot, sans un souffle, de crainte de voir la magie s'évanouir, tel un mirage trompeur dans le décevant désert.

La nue se colora graduellement de nuances plus intenses ; la jonchée de roses se changea en fleurs de pourpre, l'or se fondit dans la coulée ardente de longs ruisseaux cuivrés, et l'azur pâle rougit, sous la chaude caresse de ces flammes léchant de leurs langues de feu la robe flottante des vierges célestes.

Sur le brasier ardent, les montagnes déchiquetées se découpaient nettement en noir, précises, ombres d'un génial artiste taillées à même la roche ; à droite, la côte s'étendait verdoyante et fraîche, en pleine lumière, donnant toute leur valeur aux détails des maisonnettes multicolores ; à gauche, les îles sombres, farouches, noyées dans un commencement d'obscurité, laissaient seules, briller dans l'ombre, les éclatantes taches blanches des champs de neige.

La mer, immuable, sans une ride, étendait la traîne majestueuse de son manteau tissé de soies ardoises et gris perle ; et le splendide décor se mirait, dans toute sa gloire, sur les eaux profondes, inconnues et mystérieuses.

J'étais à l'avant du bateau, assis sur une ancre, et il me semblait que tout ceci n'était qu'illusion, folie éphémère de mon cerveau et qu'il n'était pas possible qu'un tel spectacle pût exister.

Et cependant j'avançais vers la chaîne sombre me barrant la route ; insensiblement je me rapprochais de ce soleil invisible, ayant l'artistique coquetterie de faire des miracles sans se faire connaître. Je n'étais pas le jouet d'une hallucination ; ce superbe tableau de la nature n'était pas un mythe, une fable ; il vivait, je pouvais voir le rivage frôler de son ombre les flancs de notre vapeur, je pouvais respirer l'air pur du fjord, me griser du charme de la solitude, m'alanguir de ce grand repos et m'envelopper du religieux silence d'une nature impolluée.

Mais bientôt le large bouclier d'or que reflétait le soleil sur la nue s'abîma derrière la montagne ; la lueur d'incendie s'éteignit doucement comme si un voile de gaze tombait lentement des frises célestes, et un crépuscule diaphane enveloppa tout d'une teinte violacée ; pénombre étrange donnant aux choses des aspects singuliers. Les rochers, démesurément grossis, passaient comme de grands fantômes, muets gardiens d'un pays vierge, inviolable, patrie des contes fantastiques et des vieilles légendes.

Les glaciers jetaient parfois une lueur brutale, bleutée, ainsi qu'une cuirasse d'acier, et il semblait que, dans ce rapide éclair, on eût la vision de la fée des morts, Hel, glissant, vaporeuse, dans les plis souples de sa robe mi partie blanche et bleue.

Les gnômes adroits veillent, dans ces nuits polaires, aux trésors que la croyance populaire place au fond des grottes de glace, et malheur à l'étranger assez téméraire pour oser s'aventurer aux abords des îlots enchantés.

Je demeurai encore longtemps, l'esprit imprégné de la douce mélancolie de ces heures inoubliables. Je gagnai ma cabine, l'imagination hantée par les fables, que les matelots racontent le soir, sous le ciel sans étoiles, autour du mât d'artimon, fables tantôt rudes comme un cri de guerre des anciens Wikings, tantôt douces comme le lent gazouillement des blondes vierges.

Le lendemain, en montant sur le pont, je me sens saisi par une humidité froide et malsaine; il brume depuis déjà deux heures et le paysage est noyé dans un brouillard épais derrière lequel les montagnes se dessinent à peine.

Chacun s'enveloppe de chauds manteaux, de fourrures, de couvertures et de châles, et au dix-sept Juin tout le monde grelotte, tousse, et fait les cent pas sur le pont du navire afin de se réchauffer quelque peu.

Mais bientôt la buée se dissipe comme un rideau se levant sur l'infini, et soudain apparaissent d'innombrables masses rocheuses, semblant vouloir étouffer le vaisseau sous l'écrasement puissant de leur foule toujours grossissante.

Partout, des ilots montueux, sauvagement tourmentés, des rocs pointant à pic, minces, tranchants ainsi que les flèches d'antiques cathédrales, des écueils de granit fauves, roux, tapissés d'un humide lichen, armures rouillées des anciens guerriers chantés dans les farouches sagas ; puis, des bancs de rochers, polis par les lames, sortant des eaux ainsi que le dos puissant de monstres marins ; et des récifs à peine visibles, traîtreusement cachés sous une mousse couleur de mer, des mâchoires

de pierres dressant leurs dents cariées tout autour du navire, et, dans les lointains, des masses énormes, fabuleuses, gigantesquement drapées dans un manteau de brumes et fuyant, rapides, vers un horizon nébuleux, noyé dans un brouillard diffus, léger, qu'un coup de vent peut disperser d'un moment à l'autre. Le « Neptun » passe orgueilleusement dans ce dédale d'obstacles sans plus se soucier du danger que les « snekkjur » de jadis, allant, leurs voiles de pourpre déployées, les lourds boucliers aux bordages, le serpent enroulé sur la proue, vers les trésors que les gnômes bossus gardaient sévèrement sous les glaces du Nord.

Parfois, la route semble barrée, aucune issue ni à droite ni à gauche. Le fjeld givré de neige se dresse menaçant, terrible, prêt à écraser la coque téméraire qui ose le braver ; puis, tout à coup, se découvre une étroite fissure, un sinueux goulet serpentant entre les murailles arides, rugueuses, étrangement redoutables, et, sur un vigoureux coup de barre, le navire, docile, s'engage dans le sombre défilé, bravant l'aspect mauvais de la montagne, magnifique d'audace, superbement indifférent aux dictons populaires : « Un petit écueil brise un grand navire ». « Mieux vaut un sou sur terre que dix en mer. »

Pour conduire aussi sûrement les vapeurs sur ces côtes dangereuses, il faut des hommes connaissant les moindres découpures, les plus petits îlots, maîtres absolus de la direction, pilotes exercés, possédant le plus grand sang-froid, l'autorité la plus complète. Aussi embarque-t-on à Bergen des capitaines de voiliers faisant depuis de longues années les campagnes sur la mer gla-

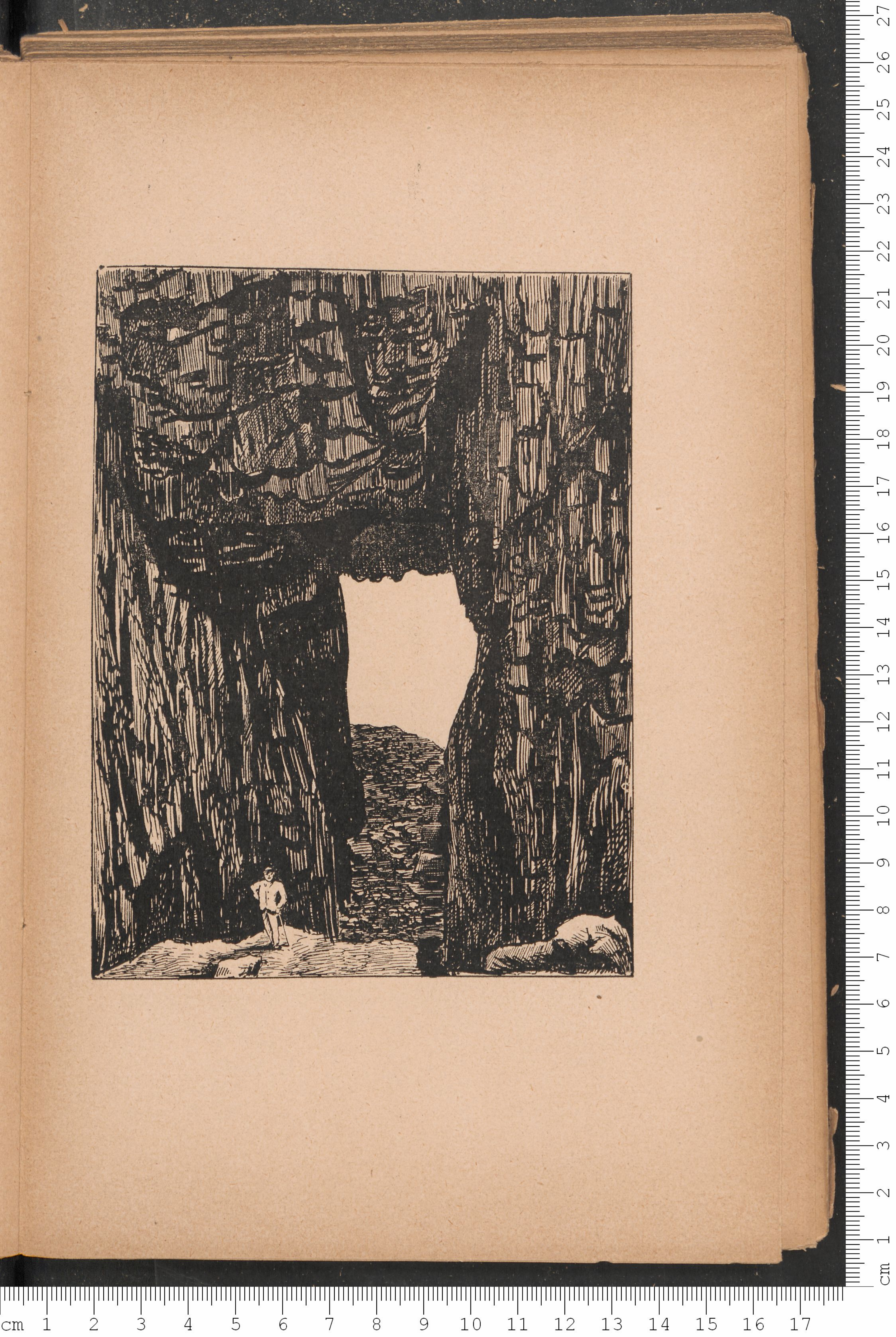
ciale en vue de la pêche à la baleine. Ces rudes marins habitués depuis leur enfance à louvoyer par tous les temps dans ces labyrinthes où tout autre, fatalement, mènerait son esquif à sa perte, sont plus sûrs d'eux-mêmes dans ces périlleux parages que sur les routes poudreuses de la terre ferme.

La tête enfouie sous leur suroit, les pieds emprisonnés dans de lourdes bottes, ils se tiennent debout sur le banc de quart, l'œil fixé sur l'horizon, immobiles, attentifs, dès que la passe devient plus difficile, se promenant le long de la passerelle quand la route est libre, mais sans jamais quitter l'avant de leur navire. Ils ne disent pas un mot, commandant par gestes, et le timonnier doit leur obéir aveuglément.

Jamais la vigilance d'un « lodsen » n'est en défaut, on peut se reposer complètement sur eux, et il n'est pas d'exemple que l'un d'eux ait été cause du moindre accident.

Toujours des îles, des îles et des îles, mais des îles magnifiquement ouvragées par la nature, déchiquetées, crevassées, tourmentées, et s'élevant en une poussée formidable de granit poli par les brumes du nord vers un ciel immense, uni comme la mer et qui semble un autre océan suspendu à la voûte des cieux.

Puis toujours la légende aussi romantique que le décor ; les contes fantastiques, pittoresques que les Scaldes portaient au siècle d'Odin de bourgade en bourgade, de mer en mer, chantant à travers la tempête, dans les nuits d'orage, les prouesses qui donnaient du courage aux ma-



telots, scandant leurs refrains en frappant avec des poignards, les rondaches de bois.

C'est le rocher de Leckö ou de la jeune fille qu'un géant poursuivait ; fougueusement amoureux, il allait bientôt la saisir dans ses bras musclés quand, aux premiers rayons du soleil, la princesse fille de roi, fut soudainement changée en statue de granit. Depuis, éternellement figée dans sa robe de pierre, elle demeure dans son geste de fuite, la traîne tombant mollement dans les eaux claires du fjord, les cheveux flottant au vent, saupoudrés de neige.

C'est la curée hargneuse des chiens molosses hurlant sans cesse aux vagues du large, des loups, les crocs humides et bavant d'écume, et enfin le triangle de Torghatten, avec sa fenêtre à jamais ouverte sur l'infini.

Le navire stoppe à l'abri des îles, dans une anse superbe en son décor hyperboréen ; les hautes montagnes de la côte s'enfoncent dans les lointains clairs en une immense vague de neige qui va s'infléchissant dans une lumière opaline ; les rochers sauvages affectent des formes fantastiques ; mais, reposants par la caresse de leurs robes d'albe, ils sortent, immaculés des eaux mortes, limpides, extraordinairement claires ; et le grand silence règne, absolu, immuable, ainsi qu'en un pays désert.

Les canots sont mis à la mer et la plupart des voyageurs sautent dans les embarcations rapidement conduites, à grands coups d'aviron, à la légère jetée de bois de l'île de Targen.

Nous abordons sur une terre humide, détrempée, tourbière bourbeuse sur laquelle on marche péniblement. Les jambes s'alourdissent, les pieds enfoncent jusqu'à la cheville dans le terrain marécageux et l'on marche lentement, en file indienne, courbant le dos sous la pluie qui tombe sur les épaules, fine et serrée.

Nous sommes dans une contrée voisine du cercle polaire ; la couleur locale est absolue : le froid est vif et piquant, le ciel tout chargé de nuages épais ; la nature s'enlinceulle sous une buée transparente, légère comme un voile de tulle, et le paysage prend une teinte uniforme, grisaille aux contours adoucis par l'estompe, camaïeu étrange aux nuances de mine de plomb.

Et cependant quelque fée des vieux contes a mis une pointe de coquetterie à parer de son mieux l'ilot abandonné ; sur le lichen roux se balancent les hautes tiges des fleurettes blanches, soies échappées du manteau flottant que la vierge traîne, les nuits sans lune, sur le sol sombre de son royaume.

Nous montons, à travers des rochers fauves mouchetés de taches jaunes et vertes, vers le faîte de la montagne. De maigres arbustes, chétifs et malingres, de hautes herbes souples et fragiles, s'entrecroisent en tous sens et entravent notre marche ; c'est un maquis corse, mais un maquis glacé par les froids excessifs, sans vigueur et sans force ; poussée de sève qui cherche quand même à braver le climat, mais qui retombe, souffreteuse, débile et vaincue.

Le chemin devient de plus en plus difficile ; des ruisseaux tombent en cascatelles limpides de roc en roc ; des

pierres détachées des hauts sommets roulent sous les pas; des crevasses se cachent traitreusement sous des épaisseurs de mousse, et ce n'est qu'en s'aidant à chaque instant des mains que l'on peut escalader cette peu hospitalière île du « chapeau pointu ».

Nous débouchons enfin à l'entrée d'un long couloir naturel de dimensions colossales, vaste tunnel traversant la masse rocheuse de part en part.

Les parois lisses, perpendiculaires, semblent taillées de main d'homme, et cette bizarrerie de la nature produit un effet prodigieux dans ce site absolument sauvage, au milieu de cette vaste solitude des terres et des mers.

A travers l'immense crevasse, l'horizon s'en va vers des infinis profonds, sans issue et qui semblent sans limites. La pluie a cessé de tomber; l'air d'une pureté admirable laisse voir chaque détail, deviner chaque lointain, et la mer s'étale, majestueuse et superbe, au pied du roc déchiqueté.

Sur l'étendue des eaux, les îles sortent en masses grises et uniformes; leur nombre incalculable peuple l'océan de multiples monstres bombant au pâle soleil leurs fauves carapaces, et vers l'au-delà elles s'effacent en taches blanchâtres, indécises, et finissent par se noyer dans la vaste cuve d'émeraude qui demeure inviolée, magnifique, magistralement orgueilleuse de toute sa splendeur.

De l'autre côté se dessine la magie grandiose des hauts sommets; la silhouette tourmentée du cirque montagneux où passent, sous les larges coups de vent, des écharpes de nuages. En bas, notre vapeur, tel un jouet

d'enfant, repose, calme, sur les eaux tranquilles ; et plus près, montant vers nous, s'amasse le chaos des rocs, des pierres et des lianes parmi lesquels les fleurettes éparses semblent des papillons blancs dans la mousse.

Sur une mauvaise table faite de quelques planches posées sur deux tréteaux, des insulaires vendent du lait



et des œufs d'eider dénichés dans les anfractuosités du rocher. Les malheureux ont l'air naïf et simple des gens que nulle passion n'agite. Ils demeurent sans bouger, sans prononcer une parole, semblant inconscients de ce qui se passe autour d'eux ; et la compassion seule pousse les voyageurs à leur donner quelque menue monnaie.

Après force glissades, nous arrivons à la baleinière du bord qui, en quelques coups d'aviron, vient se ranger à la coupée.

Un indigène amène le pavillon de Norvège qui flottait au faîte d'un mât sur l'île de Torgen, et le vapeur, décrivant un gracieux arc de cercle, se dirige vers la haute mer.

Des canots légers en sapin naturel, aux parois minces, aux courbes harmonieuses, à l'avant surélevé, et tels que ces anciennes coques de Normands retrouvées dans les tourbières de Nydam en Slesvig, passent lentement à côté de nous. Ils sont montés par de hardis pêcheurs, aux traits énergiques, rigides et sévères, mais adoucis par des yeux si bleus que l'on dirait que tout l'azur des flots tient dans leurs prunelles.

Géants blonds, aux carrures d'athlètes, ils rament silencieusement, avec des gestes simples et larges, en traînant leurs lignes.

Quelques maisons rouges, adossées à la puissante falaise, sont assises sur une modeste plage de cailloux, et le vide qui troue la colossale muraille de granit ouvre sa blessure béante sur l'inconnu.

— Jadis, aux temps heureux des génies, des dieux, des géants et des vierges mystiques, un joyeux chevalier aux longues boucles blondes, au large manteau de pourpre, fier comme son épée, droit comme sa dague, aimait follement une jeune fille, belle comme la nuit, aux grands yeux glauques, profonds comme la mer.

Or, un soir, l'amoureuse infidèle et coquette, se laissa courtiser par un guerrier félon, noir comme son bouclier, traître comme son glaive, perfide comme son poignard.

L'ayant surprise dans les bras de l'homme sombre, l'Hestmand, transporté de fureur, tendit son arc et décocha une flèche qui perça de part en part le cavalier déloyal.

Mais les dieux, en un jugement sévère, condamnèrent à mort le chevalier aux boucles blondes pour son emportement, la vierge aux yeux glauques pour sa trahison. Lors, aux premiers rayons du soleil, ils furent à jamais immobilisés en une armure de pierre. —

L'Eckö est la jeune fille, Thorghatten le guerrier coupable, et Hestmandö, sous le cercle polaire, le chevalier trompé.

Nous avançons toujours dans la grandiose féérie des glaces et des neiges, dans l'émerveillement majestueux des fantastiques murailles déroulant, vers les solitudes du Nord, leurs croupes cotonneuses, pointant vers le ciel pâle leurs aiguilles brillantes comme des stalagmites d'onyx et d'albâtre. Çà et là, au fond d'une crique, s'étend un carré de prairie, jetant sa note verte ainsi qu'un lambeau d'étoffe ; et l'on demeure étonné de ces quelques pieds de gazon que la bizarrerie de la nature laisse pousser sur cette stupéfiante désolation.

Des maisons de bois, aux vives couleurs, posées aux quatre coins sur des pierres grossièrement empilées, sont semées, comme au hasard, sur ces semblants de pâturages. Leur toit légèrement incliné est couvert d'une mousse épaisse où broutent souvent de maigres chèvres.

Un enclos de murs construits en quartiers de rocs jetés pêle-mêle, au mépris de toute symétrie, entoure la modeste propriété ; mais j'ai vainement cherché contre qui ces murailles inoffensives pouvaient bien être érigées.

Ces masures, minuscules sous l'écrasement effrayant des gigantesques falaises, sont habitées par de misérables pêcheurs, reclus dans l'effroyable abandon de tout,

isolés du reste du monde, et plongés durant cinq mois de l'année dans la terrible nuit glacée qui fait de cette terre un tombeau !

Quelles âmes fortement trempées, quels caractères d'énergie et de rudesse, doivent avoir ces hommes vivant éloignés de tout, dans la muette contemplation de ces paysages sublimes, dans le grand silence de ces fjords !

Ils gagnent péniblement leur existence en pêchant la morue et le hareng dans les mers parfois traitresses ; le saumon dans les eaux froides des fjords. Ils ont foi en leur dicton populaire : « Il y a beaucoup de choses au champ, mais beaucoup plus dans la mer » et ils vont, entreprenants et intrépides, confiants dans leur courage, braver les flots, s'attaquer hardiment à la grande mangeuse d'hommes, et l'attaquer en face, loyalement, sans peur, comme leurs ancêtres.

De temps en temps on aperçoit sur un rocher une sorte de cible blanche grossièrement peinte en plein granit ; ces points de repaire indiquent qu'un lourd anneau de fer est solidement encastré dans le roc afin que les bateaux s'y puissent amarrer en cas de danger.

Les plages sont en effet très rares et la montagne tombe à pic, plane et lisse, jusqu'à des profondeurs inouïes. Mais ce dont on ne saurait trop louer le gouvernemeut norvégien, c'est de la sollicitude qu'il a prise de relier entre elles toutes les plus petites localités par le télégraphe. Partout les fils courent d'îlot en îlot, de cap en cap et se dirigent, non interrompus, jusqu'aux dernières limites du monde habité.

Depuis longtemps, se détachait vers l'Ouest une longue ligne blanchâtre, très haute sur l'horizon, mais à demi cachée par la multitude des îles rocheuses émergeant, en gestes menaçants, des eaux limpides. Les géants des âges mythologiques ont combattu sous le jugement des Ases dans ces parages, et les rocs que se lançaient à la face Hymerans aux quatre têtes et Ster-Kodder aux six bras, sont demeurés à moitié enfouis sous le rideau des vagues, mais aiguillonnant encore la nue de leurs pointes acérées comme des armes de silex.

Bientôt l'horizon est dégagé et alors apparaît dans toute sa royale splendeur le groupe majestueux des « Sept Sœurs ».

L'île d'Alsten que nous longeons presque à l'effleurer, possède la merveille des merveilles, la stupéfiante architecture des « Syv Söstre » dressée, telle l'allégorie géniale du pays des glaces, à l'entrée même des mers polaires.

La chaîne montagneuse se dessine en sept formes grandioses de jeunes filles, identiquement pareilles, tenues par la taille, élevant la majesté de leur stature dans l'azur vierge, dressant fièrement leurs têtes, que nul baiser n'effleura, vers l'infini.

Leur robe est tissée de fils de glace, leur manteau aux plis lourds laisse traîner sa bordure frangée de neige dans l'eau verte du fjord, et leurs cheveux, dorés par un rais de soleil, se déroulent en un caressant flottement de nuages accrochés à leur front étoilé de perles pâles.

Les vierges, pour échapper à la poursuite de cava-



liers entreprenants, lancés, en chevauchée épique, sur des monstres ailés, émirent le vœu d'être changées en montagnes de glace. Les dieux acquiescèrent à leur désir et, instantanément, une carapace rigide et froide les ensevelit pour l'éternité. Les guerriers et leurs montures vinrent se briser sur ce groupe à jamais solidifié et s'abîmèrent avec fracas dans les flots.

Longtemps, nous avons la vision de ces Alpes étranges, immobilisées dans ce paysage impressionnant ; et nous allons toujours vers le Nord, tandis que des bandes de dauphins s'ébattent joyeusement autour de nous ; poissons, seuls êtres vivants qui puissent animer ces solitudes exclusivement maritimes. Tout le monde est sur le pont, nous approchons d'Hestmandö, « l'île du cavalier » et allons franchir le cercle polaire arctique.

Le temps est admirable ; le Cavalier, manteau flottant, courbé sur sa monture, a beau galoper à francs étriers, rien ne pourra nous empêcher de l'atteindre, et quand, majestueusement empanaché de fumée, coquettement pavoisé de tous les pavillons, le « Neptun » passe fièrement devant lui, un hurrah formidable sort de toutes les poitrines, et les quatre mortiers du bord saluent, dans une odeur de poudre, notre victoire !

Nous abordons crânement l'Océan glacial ; notre solide vapeur fend l'eau avec une vigueur de cheval indompté, et le muet gardien de l'empire des glaces, le Rödölöven, le « lion rouge », couché dans sa fauve toison comme celui qui défend la route de Sartène à Bonifacio, est rapidement dépassé avec l'impertinence du grand seigneur devant un vil laquais. Tout prend alors une

teinte de désolation impressionnante et terrible ; tout se fond en la majestueuse puissance des immensités boréales ; c'est une vision, une magie, fabuleuse et colossale, aérienne et cependant tangible, nette et précise ; c'est à la fois loin et près, effacé et clair, mais c'est surtout fantastique et cyclopéen.

Partout des cimes déchiquetées, extraordinairement rongées et crevassées ; des rocs tordus, s'élevant ainsi que des bras de géants demandant aide pour leurs corps ensevelis sous les neiges ; des glaciers aux cassures d'armures, des pics hérissés de toutes parts, menaçant le ciel de leurs pointes acérées. Au large, la mer libre, entrevue à travers le dédale de masses énormes, immobiles, se perdant au lointain en lueurs bleutées comme de lourds isbergs.

Et tout cela est d'un dessin large, magistral, brossé à grands traits ; mais imposant par la majesté pure de ses lignes, l'ampleur et la largeur du geste qui a marqué sur la toile du monde la hardiesse du génie créateur.

C'est l'étonnante apparition d'un paysage des temps préhistoriques, d'un site des premiers âges de la terre, rêve vivant d'un Puvis de Chavanne.

Un grand mystère plane sur cette nature sauvage, d'une froideur énervante ; le recueillement des endroits sacrés erre dans l'air ; un religieux silence descend des voûtes célestes, et l'on se tait, comme dans une église !

Les lointains, nettement découpés, paraissent en blanc sur le ciel lavé de tons éteints, et cependant, malgré la transparence et la pureté admirables de l'air, il

semblerait que l'on regarde ce décor derrière une vitre de glace. Plus rien ne vit, tout est figé, pétrifié dans une immobilité éternelle, et la terre s'en va, agonisant dans la mort des choses...

Puis, le jour finit pour recommencer aussitôt. Il est minuit, et pas la plus petite ombre ne vient troubler l'harmonie de cette sublime apothéose des nuits polaires.

Seulement, tout est bleu, baigné dans une lumière opaline où miroitent les glaciers comme de larges plaques de métal ; tout est enveloppé d'une lueur diffuse, chimérique, entrevue en songe et qui fait penser à quelque conte bleu, a quelque légende mystique où passent des anges dans le falotement de clartés imprévues.

Pas une étoile au ciel, pas une flamme, rien ; c'est l'apaisement de tout, le recueillement de tout, le repos de tout...

Mais le mirage s'est évanoui : des nuages cravatant les cimes crénelées laissent tomber des filets de soleil, des traînées de nuées blanches frangées d'or passent lentement dans la nue ; le jour reparaît, la poésie a vécu...





CHAPITRE III.

AUX LOFOTEN

Ce matin, 18 Juin, le temps est superbe, le soleil rit dans un ciel sans nuages ; la mer s'étale, unie, limpide, extraordinairement transparente ; et la formidable chaîne des Lofoten allonge, parallèlement à nous, sa gigantesque muraille de neige et de glace, aux cimes déchiquetées, et que les marins comparent à l'épine dorsale de quelque mastodonte antédiluvien.

L'air est vif et piquant, mais sec, et sa froidure est saine, avivant la peau de pintes de sang. Le thermomètre du bord marque cinq degrés ; c'est une magnifique journée du mois de Janvier en France, quand la bise

fouette dur et que l'on va, ragaillardi, dans la pureté idéale d'une nature frémissante aux premières caresses du soleil.



Nous avons, dans la nuit, ou plutôt durant les heures qui auraient dû être la nuit, traversé le Vest fjord et nous piquons droit, maintenant, vers l'ile d'Ost Vaagö qui se hausse de plus en plus à notre approche, tel un guerrier à la blanche armure, étincelante, immaculée, prêt à défendre ses états.

Nous sommes sur la mer inclémente, la grande houleuse, le « royaume du prince des vents » du moyen âge, la tourbillonnante des Malström et des Saltström ; mais la mer glaciale est comme morte, sa respiration même

a cessé, et nous voguons mollement, sans le lent bercement des vagues caressantes, sur la « Route des cygnes » des lieds d'amour.

De très bonne heure, nous faisons escale à une des principales stations de pêcherie de morue de Norvège, au modeste port de Hermingsvœr établi sur une des plus petites îles du groupe des Lofoten.

Au premier plan, s'avançant dans les eaux claires, sont rangés en bataille les « chaufauds » bâtis sur pilotis où se fait tout le travail de la préparation du poisson. Ces magasins en bois, tous sur le même modèle, ouvrent leurs portes à deux battants sur le vide de leur intérieur. Nous ne sommes pas dans la saison des pêches, aussi aère-t-on le plus possible afin de chasser les odeurs écœurantes de guano, de graisse, d'huile qui se mêlent au vague relent de saumure qui caractérise ces antres.

Sur le quai de bois, quelques matelots, la pipe aux dents, le couteau à la ceinture, regardent curieusement notre vapeur mis à l'ancre à quelques encâblures du rivage.

Le second saute dans la baleinière qui s'en va accoster au milieu de barques de formes antiques dansant dans les remous qu'a fait naître notre brusque arrêt. Un peu plus loin, sur une prairie qui semble, d'ici, d'un vert éclatant, sont groupées quelques maisonnettes diversement coloriées de jaune, de rouge et de bleu, et qui produisent l'effet étrange de gros bouquets à l'éclat très vif dans une nature froide et morte où la fleur ne peut éclore.

Une graduation de teintes très douces va se perdre au

lointain sur la roche aux tons violacés, et la toile de fond des gigantesques montagnes de neige dessine sur le ciel bleu turquoise sa dentelure de scie.

Et sur tout cela l'atmosphère limpide, particulièrement claire à ces hautes latitudes, épand sa lumière cendrée, papillotante de blancheur et qu'ont su si bien interpréter sur leurs tableaux des Lofoten, les Rammfsen et les Berg.

Nous reprenons notre marche sur le Nord dans l'envolée de nombreux oiseaux qu'a réveillés de leur torpeur le beuglement de la sirène.

De tous côtés, c'est un éparpillement de grandes ailes blanches, un miroitement de plumes luisantes et la vision d'un flottement de draperies gris perle d'une légèreté incomparable.

Mais nous perdons de vue peu à peu la ligne colossale des grandes iles montueuses, nous nous enfonçons dans un étroit goulet qui nous masque l'horizon de toutes parts, et la masse inquiétante de rochers à pic nous enserre de tous côtés.

Le navire s'avance lentement, prudemment, car l'écueil est là, tout près, guettant sa proie, et Trolapjord, le « Fior du Sorcier », est gourmand des lourds vaisseaux qui troublent son repos.

Certes, dans les longues nuits d'hiver, quand les loups de la fable ont avalé la lune et le soleil, quand la sombre déesse des ténèbres, la vierge des Alfes noirs, promène sa robe endeuillée sur les eaux glacées, il doit être peu prudent de s'aventurer sur cet abîme. Mais aujourd'hui la nature est en fête ; le soleil accroche des dia-

mants aux rugosités des glaciers ; les cascades bondissent en gerbes d'écume sur les rochers moussus, les montagnes se colorent de tons vigoureux, d'oppositions d'ombre et de clartés, et le ciel se chamarre, par coquetterie, de mousselines claires, traînant paresseusement dans l'air.

A un coude brusque, s'ouvre un autre fjord tout aussi paisible, d'une intimité délicieuse après l'imposante vision de la chaîne majestueuse des grandes îles plantant leur décor fantastique sur l'immensité des mers.

Le « Neptun » stoppe au milieu des eaux calmes, et les chaloupes débarquent les passagers sur l'île d'Ost Vaagö, la plus importante du groupe des Lofoten.

Avec le pilote comme guide, le capitaine et trois hommes d'équipage, nous partons bravement à l'assaut des géants de glace déchirant de leurs pointes acérées le manteau bleu du ciel.

Nous sommes sur un sol de mort, dans un site effrayant de misère et de désolation, désert de glace et de neige où tout est pâle, anémié, vaincu. Et pourtant l'impression qui s'en dégage n'est pas triste, l'aspect n'est pas morne, sans couleur ; on croit se trouver dans une nature en léthargie, dans le domaine d'une « Belle au fjord dormant », et une sorte de caresse lente, prolongée, s'émane de toute cette blancheur, de toute cette pureté.

C'est ainsi qu'on se représente un paysage au pays de la lune ; et les artistes qui ont laissé errer leur fantaisie dans l'inconnu des vallées lunaires ont interprété identiquement leurs conceptions astrales.

Quelques arbustes malingres tordent des rameaux

dénués de feuilles, une mousse spongieuse couvre parfois une terre noirâtre et molle, et quelques pauvres fleurs,

> Qui naissent sous les cieux qui ne sont pas les leurs,
> Et devinant au loin qu'elles ont des patries,
> Peuvent sembler fleurir, mais se sentent flétries [1],

se dressent vainement sur leurs tiges vers un chaud rayon de soleil.

Nous montons péniblement à travers des champs glacés, enfonçant dans des couches de neige, glissant sur des fondrières détrempées, franchissant des torrents sur des planches branlantes, et nous accrochant à des touffes d'herbes mortes qui nous restent dans les mains.

Brusquement nous nous trouvons arrêtés par un rapide sortant d'un glacier et se précipitant en remous dangereux vers les eaux du fjord.

Une passerelle faite de quelques planches rugueuses reliées entre elles par deux troncs de sapin se trouve sur la rive où nous sommes ; les matelots aidés de quelques uns d'entre nous parviennent, non sans peine et sans quelques éclaboussures, à lancer ce pont fragile, et nous passons à la file indienne, doucement, lestement enlevés à l'extrémité, par la main vigoureuse d'un des marins.

Je m'assieds sur un tertre à peu près sec, attendant le passage de toute la colonne. Mes compagnons se sont égrenés en route ; certains, renonçant à l'ascension, redescendent à pas comptés vers le « Neptun », d'autres espèrent patiemment notre retour, allongés sur un sem-

1, Rostand.

blant de gazon, et les plus courageux continuent à s'acheminer, glissant à chaque pas, mais avançant quand même, vers le but tant désiré.

Je reprends ma route qui devient de plus en plus pénible ; je suis d'aussi près que possible, le pilote qui, enfant des Lofoten, avance d'une allure un peu trop accélérée, et j'arrive enfin devant un tableau féérique. Je vis dans un rêve, au milieu d'un pays de légende, dans la stupéfiante magie d'un paysage chimérique.

Nous voici à quatre cents mètres d'altitude, dans un cirque de montagnes sauvages, arides, habillées de larges glaciers et de longs champs de neige ; tout autour de moi, c'est la mort, le néant ; pas une plante, pas un brin d'herbe, pas un oiseau, pas un insecte, pas un être vivant, et à mes pieds s'étend un lac de glace où nul poisson ne respire !

Jamais je n'ai eu l'impression aussi vive de l'abandon de tout, de la solitude éternelle, de l'oubli ; terre figée, refroidie et qui semble la fin d'un monde.

L'air est comme raréfié, d'une légèreté irréelle, et sur la teinte blanche, uniforme, qui enveloppe tout, les glaciers mettent un reflet bleuâtre, des transparences de joyaux inconnus, comme des gemmes de Byzance, et l'on demeure fasciné, dans l'hallucinante vision que suggère un poëme d'Edgard Poë.

Nous reprenons notre route à travers le labyrinthe des eaux cristallines serpentant tout autour des îles neigeuses, formidables, des rochers couverts de givre, travaillés par la mer ainsi que des verreries de Murano ; et sur ce paysage aux blancheurs éclatantes ou éteintes,

pâles et effacées, il semble qu'un fin duvet d'eider, secoué par le vol de milliers d'oiseaux, soit venu poser sa chaude caresse.

Et c'est toujours la contrée des légendes et des contes fabuleux, l'épopée amoureuse et farouche des belles vierges blondes fuyant dans l'envolée de leurs robes bleues, soutachées de pierreries, de leurs voiles légers comme une écharpe de nuées, et laissant derrière elles la vision flottante de la jonchée des fleurs violettes, aux dessins hiératiques, brodées sur leurs souples tuniques.

Les guerriers, impassibles sous leur cuirasse de glace, montent une garde sévère tout autour du navire ; Hindö présente la courbe de son glacier qui fut jadis la selle d'une « Pige » aventureuse, et les personnages héroïques et mauvais des vieilles sagas, les rois, les « iotes » (1), les princesses et les sorcières, Gulfi, Vafthrüduir, Vreïa et les « Valas », apparaissent, grandioses et superbes, dans leurs habits rigides, aux cassures d'armures.

Maintenant, l'imagination du marin a moins de pittoresque et d'envolée ; les temps des rudes combats sur les « sneckjur » ventrus, volant couchés sur leurs voiles écarlates, pour enfoncer leur éperon enrichi d'or et d'ambre dans les flancs des lougres ennemis, ont cessé ; mais l'ère des croyances populaires, naïves et touchantes, est toujours présente.

Demandez à un vieux matelot des côtes pourquoi la mer est salée ; le bonhomme vous répondra qu'il y a des

(1) Géants.

siècles et des siècles l'équipage d'un vaisseau de pirates s'était emparé d'un moulin magique. Le capitaine y voulut faire moudre du sel, et aussitôt les ailes se mirent à tourner avec une vitesse anormale qui tenait certes du sortilège. Malgré les efforts de tous, jamais la rotation de plus en plus excessive des quatre grands bras ne put être arrêtée, le sel couvrit bientôt tout le pont, gagna la cale et le vaisseau s'abîma lourdement dans les flots. Le moulin continue à marcher sans cesse, et voilà pourquoi, lecteur, la mer est salée.

Au moyen-âge, sur le lit de sable fin des mers baignant les côtes déchiquetées de la rude Armorique, le peuple croyait à l'existence d'une ville engloutie, Ys la morte, où les marins enlevés par les vagues dormaient leur dernier sommeil, couchés dans un suaire de goëmons.

Les Norvégiens ont aussi leur cité peuplée de cadavres allongés sur les algues vertes, et parfois, dans les nuits de tempête, une cloche lointaine, lugubre, sonne le glas des trépassés ; alors, dans l'obscurité profonde, au milieu du fracas de l'orage, une lueur falote s'élève droite et rigide au-dessus des flots ; c'est la fantômale apparition du clocher de la ville des morts ; et l'évêque, ombre frôleuse de brume glacée, étend sa dextre osseuse pour bénir ceux qui vont mourir.

Dans ce décor admirable du Raftsund si superbement tragique, ces récits d'une couleur locale si intense ont une saveur toute spéciale. L'imagination s'ingénie à faire revivre les grandes actions des héros d'autrefois, et la théorie des géants semble vouloir s'animer et décou-

per sur le rideau argenté des Lofoten l'ombre de leurs gestes fiers et hardis.

De toutes parts, s'enchevêtrent des rocs, des glaces, des moraines ; des pics pointent comme des fers de lance, des masses énormes de granit surgissent, menaçantes, des eaux vertes ; et les montagnes, que nous longeons à moins d'une encablure, arrondissent, dans un ciel lavé d'azur, leurs cimes moutonneuses.

On a l'impression de se trouver sur une terre bouleversée par un cataclysme effroyable, de naviguer dans un chaos de glace noyé dans une mer de couleur mauvaise, livide et morte. Et de plus en plus cela devient terrible ; les parois des rochers se rapprochent à ne plus laisser qu'un étroit défilé où le « Neptun » glisse, indolent, superbe, comme un monstre marin. Parfois la muraille plongeant à pic dans l'abîme se crevasse largement ; une gorge profonde se creuse dans ses flancs et de vastes champs désolés, de neige et de nevé, blanchissent ces solitudes inviolées.

Une lueur cendrée et cependant lumineuse comme si des paillettes d'argent s'y jouaient au soleil, s'irradie, vaporeuse, sur cette vision fantastique du pays antarctique, et des reflets d'acier, d'une puissance de clarté étonnante, jettent des éclairs, telles des flèches de métal fin lancées par les génies de fjords.

A l'époque de la grande pêche, du mois de janvier au mois d'avril, une flottille de six à sept mille voiliers montés par près de trente mille hommes d'équipage navigue dans les eaux poissonneuses des Lofoten. Partout des mâts, des voiles, des coques sombres, et il semble,

suivant la juste image de Michelet, qu'une île immense, se soit soulevée, et qu'un continent soit près d'émerger.

La morue en énorme quantité passe par bancs entre les iles, et la pêche, comme en Islande, s'effectue « à



la faux ». Vingt-cinq à trente millions de poissons sont pris chaque année.

Mais si les efforts sont couronnés de succès, les dangers à courir sont excessifs.

La tempête souffle souvent avec rage dans ces parages difficiles, et la manœuvre dans la brume, sous la

bise cinglante et glacée, devient une véritable torture.

Si la tourmente fait chavirer le navire, les naufragés cherchent à se cramponner aux anneaux de fer qui parfois garnissent la quille ; sinon, ils enfoncent leur couteau d'Eskilstuna dans le bois, et, cramponnés aux manches, ils luttent en désespérés, énergiquement, jusqu'à leur dernier souffle.

Souvent, une épave est jetée à la côte, et suivant le nombre des lames plantées dans les planches, on juge du nombre des malheureux perdus dans les flots.

« Tout Norvégien vit et meurt entre quatre planches de pin », dit un dicton du pays, et malheureusement l'orage ne fait pas mentir le proverbe.

Mais aussi quels marins que ces hommes habitués à louvoyer par tous les temps sous ces froides latitudes, à combattre sans cesse la fureur des flots blancs d'écume, à narguer la rage des vents et à regarder le danger en face, sans sourciller, froidement, en héros.

Puis, après la campagne, le flotte rentre gaiement à son port d'attache ; et les vaisseaux, toutes voiles tendues, s'avancent dans le claquement de leurs agrès.

C'est, suivant l'expression des anciens Flamands, comme si des dunes se mettaient à marcher.

Nous faisons une courte escale à la petite bourgade de Lödingen pittoresquement assise au fond d'une anse. Quelques arbustes malingres se dessèchent n'ayant plus de sève pour les nourrir, et la paroi déchiquetée des hautes montagnes emprisonne, dans son cirque sauvage, le modeste port d'Hindö.

Le vapeur s'engage dans l'étroit Tjälsund, et sous les

jeux de lumière, dans l'émerveillement du soleil miroitant sur les facettes des murailles qui semblent taillées dans une falaise de cristal de roche, on assiste à la féérie lapidaire la plus fantastique qu'il soit possible de rêver. On avance dans un miroitement de couleurs; c'est un conte de Mille et une nuits : des blocs de chrysoprase, d'émeraude, de lapis-lazuli, de turquoise, d'améthyste, de chrysolithe !

Puis la vision s'efface, le Vaags fjord s'ouvre, large, tranquille, tel un lac transparent et laiteux, et la forêt de mâts, des bateaux ancrés au port d'Harstadhavn, apparaît, minuscule, dans les lointains clairs.

Nous avançons lentement vers la large baie développant devant nous son majestueux paysage de repos, immense fresque aux tons doux, gris perlés, bleus pâles, hardiment brossée par un idéal génie.

La nappe d'eau limpide et pure s'étend ainsi qu'un vaste miroir poli sur lequel se reflètent sans la moindre ride, sans l'oubli d'un seul détail, l'image nette, précise, teintée de reflets verts, phosphorescents, des altières montagnes casquées d'argent.

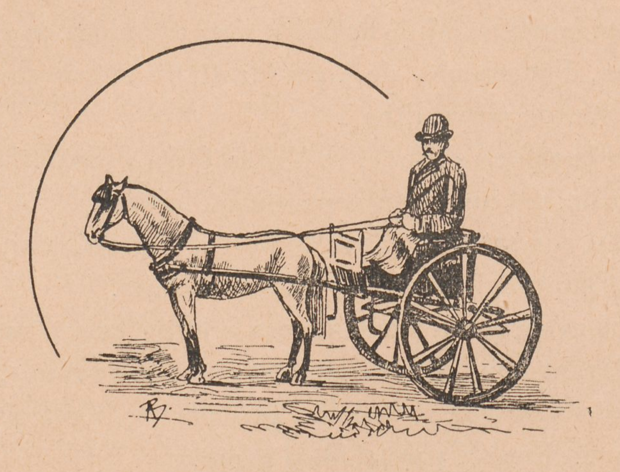
Et, insensiblement, sans une secousse, sans un choc, dans le mol glissement de la nef, on voit la masse imposante des monts venir à soi comme poussée par une force invisible.

Nous abordons le long d'un môle de bois où grouille une populace étrange de marins, de paysans, et de grotesques poupées sales et huileuses que Regnard appelait « petits animaux » ou Lapons.

Il est neuf heures du soir quand nous mettons le pied

sur la terre ferme dans la grande île d'Hindö, en la modeste cité de pêcheurs de Harstadhvn.

Rapidement, au milieu de la foule compacte, nous gagnons une petite place entourée de maisons basses, où stationnent une douzaine de voitures bizarres atte-



lées de chevaux jaunâtres d'une taille au-dessous de la moyenne.

Il s'agit de visiter aux environs un campement de Lapons, et personne ne veut manquer cette intéressante excursion, si nouvelle et si piquante pour nous tous.

Nous nous installons, plutôt mal que bien, dans ces étranges véhicules et attendons patiemment le signal du départ.

Nous voyageons dans le véritable carrosse du pays, la « Karriole », tressautante et légère, passant par les chemins les plus difficiles, dans les défilés les plus étroits, sur les routes les plus détrempées, et lestement enlevée au trot cadencé des courageux petits chevaux de Norvège.

Cette extraordinaire voiture se compose d'une sorte de berceau, boîte à torture inconfortable, posée sans le secours d'un mince ressort sur deux longs brancards maintenus entre deux roues légères. Souvent, à l'arrière, se trouve une planche sur laquelle s'asseoit, jambes pendantes, un jeune garçon qui sert à la fois de groom et de palefrenier, mais dont la fonction principale paraît être d'ennuyer le voyageur.

C'est dans ce typique équipage que notre petite colonie va se diriger vers l'intérieur de l'île.

Fort heureusement, il y a plusieurs karrioles à deux places et quelques chevaux sellés, aussi tout le monde finit-il par se trouver prêt à affronter les odeurs sui generis du campement lapon.

Malgré l'encombrement de la foule, des voituriers, des chevaux et des véhicules, personne ne crie, ne vocifère ou ne se démène en gestes désordonnés. Ces gens sont comme figés dans un glaçon ; hébétés, ahuris, ils vous regardent de leurs grands yeux bleus sans vie ; et ils demeurent là, sans proposer leur équipage. Inintelligents, non certes, mais simples, l'esprit noyé dans les brumes du Nord, sans aucun sens pratique, antithèse de ces gas agiles que le peuple de France, dans son langage imagé, qualifie de « débrouillards ».

Mais si le bon peuple des Lofoten reste muet, impassible et froid, il n'en est pas de même du groupe des touristes. Chacun s'interpelle dans sa langue maternelle, invective conducteurs et guides, fait force tapage, et l'Europe indisciplinée renouvelle, devant les flots de l'Océan glacial, la confusion gênante de la Tour de Babel.

Voyant que le plus simple est d'agir par soi-même, je saute dans la première karriole venue, m'empare des rênes, malgré les protestations, peu énergiques, il est vrai, de mon conducteur et lui fais signe de se tenir prêt à monter sur la planchette de l'arrière.

Bientôt, la colonne se met en marche, au pas, afin de ne pas jeter à terre quelqu'enfant des fjords engourdi dans sa lourdeur physique et morale, puis, le chemin libre, les courageuses bêtes se lancent au grand trot sur la route sonore et ferme.

Et c'est exquis cette course dans un pays splendide, au milieu d'une nature vierge, le visage fouetté par un air pur, délicieux, vivifiant, à dix heures du soir, dans le grand « jour » des « nuits » polaires.

Nous montons par une route en lacets à travers une vallée lumineuse de blancheur, mouchetée des plaques d'or d'une mousse épaisse. Dans les lointains, s'argentent les bleus glaciers, les montagnes se découpent en arêtes vives sur un ciel d'aquarelle et quelques blancheurs de nuages, comme un vol de mouettes, disparaissent à l'horizon.

Puis la descente s'effectue violemment, dans la rapidité d'une fuite, vers la mer indolente, immobile, comme une soie moirée.

Nous longeons le Vaags fjord, impressionnant par son calme absolu, la sauvage nature des ilots émergeant des eaux claires, la marche lente des barques de pêche qui rentrent silencieuses vers le port et la vision pâle, aux teintes dégradées, des chaînes glacées qui vont se perdre vers le Nord.

Quelque chose de mystérieux plane sur ce coin du vieux monde, une poésie mystique émane de ce repos absolu, immuable, et l'antique église de Throndenœs au clocher bizarre, grotesque dans sa charpente de bardeaux noircis, n'est plus le dernier temple élevé au Christ par les disciples de St Olaf, mais la pieuse maison des naufragés perdus dans la Ville engloutie.

La route s'enfonce de nouveau dans l'intérieur, grimpe vers un plateau où l'on est tout étonné de trouver de la verdure et quelques bouleaux, puis n'est plus bientôt qu'un mauvais sentier humide et spongieux où les roues tracent de profondes ornières de boue et de gazon.

Derrière un petit bois abrité au fond d'un vallon s'agite une masse blanche, compacte, largement étendue, imprécise, et qui semble le moutonnement d'un lac aux vagues courtes et rapides.

J'étais assez intrigué de ce que cela pouvait bien être, quand, à un coude du chemin, j'aperçus quelques tentes du sommet desquelles sortait un filet de fumée, puis un coup de vent m'apporta une odeur écœurante de poisson huileux ; mon guide me dit confidentiellement à l'oreille « Lappa » (lapon), mais au remugle de graisse qui infectait l'air, j'avais déjà deviné que le fameux camp ne devait pas être loin.

Nous arrivons quelques minutes après au milieu d'une prairie où se trouve établie une tribu de ces êtres sales, cagneux, rachitiques qui n'ont rien à envier, je pense, aux Tchouktchis de l'Alaska qui sont réputés les êtres bipèdes les plus ignobles et les plus crasseux du globe.

Sur le gazon humide, quelques « kata » ou tentes sont dressées à l'abri peu sûr de maigres bouleaux tordant dans l'air froid leurs troncs argentés. Ces masures, où vit le lapon avec toute sa famille, sont grossièrement édifiées de peaux de rennes lourdes et sales où de carrés de gazon tendus et plaqués sur de grandes perches plantées en terre et réunies à leur sommet par des liens de cuir.

Au milieu de ce peu confortable réduit pétille un piètre feu de branches de pin dont l'âcre fumée va se perdre au dehors par l'orifice réservé à cet effet au sommet de la tente.

Le sol est recouvert d'écorces de bouleau, de branches de pin et de peaux huileuses imprégnées de graisse et d'humidité.

Telle est la demeure du lapon, l'asile où il naît et meurt. Roulé dans ses fourrures aux couleurs indécises, la tête enfouie sous son bonnet crasseux, il s'endort, allongé sur la terre durcie par le gel ou détrempée par la neige. Au fond, à la place d'honneur ou « boasso » repose le chef; autour du foyer, de l' « arau », se pelotonnent les femmes, les enfants et les serviteurs.

La première fois que je pénétrai sous une de ces huttes, j'eus un instinctif mouvement de recul devant le tableau étrange qui s'offrit à ma vue.

Je ne vis d'abord dans la demi-obscurité que des masses informes gisant inertes sur le sol, des blancheurs vagues, éteintes, des clartés vives, illuminées de pourpre et d'or. Mais bientôt mes yeux s'habituèrent à l'ombre, mon cœur commença à s'accoutumer aux odeurs atroces qui

me serraient la gorge, et je distinguai des corps couchés, paquets de loques écroulées, des chiens quasi sauvages ramassés en boules et des charbons fumants, restes d'un brasier à demi consumé.

J'avais devant moi la vision exacte d'une époque préhistorique, l'apparition soudaine des temps du renne et de l'ours des cavernes ; et cela n'était pas un mythe, un rêve, une illusion, cela vivait, palpitait devant moi !

Quelle impression étrange devant cette misère atroce, ce lamentable dénuement de tout dans un pays meurtrier par son climat, terrible par ses quatre mois de nuits sans espoir, mortel par sa solitude, son silence, sa nature figée dans une armature de glace.

Et cependant ce peuple eut ses croyances, sa chimère, son illusion ; il laissa errer son faible esprit dans le domaine de l'irréel, son cerveau étroit, maladif, atrophié se créa un paradis de légendes et de fables ; une lueur passagère éclaira son imagination endormie et l'être malingre, chétif, ignorant et grossier sut encore faire voir qu'il était de race humaine.

Les Lapons s'appellent entre eux Same ou Samelads, et le mot de « Lappa » est pour eux une injure. Certains savants prétendent que ce peuple est d'origine Mongole ; en tous cas, le mot « Lappa » « grotte » indique que jadis ils vivaient au fond des antres et des cavernes.

Qui supposerait jamais qu'une étincelle de fierté pût donner quelque chaleur au cœur du Lapon, que cette poupée grotesque, emmaillotée de haillons sordides, a

l'orgueil de sa race, le respect de ses origines, la religion de ses ancêtres ?

Le dieu qu'ils adoraient autrefois, « Raddien akke », est le père de la tribu, le noble des nobles, le premier des aïeux ; et les bons génies, les gnômes dont les cheveux flottants ondulaient sur les tuniques écarlates, les « kadnitrack » aux yeux pers déroulent leur cortège princier dans les récits fabuleux de la mythologie laponne.

Une légende norvégienne explique tout autrement la genèse de la race des Samelads.

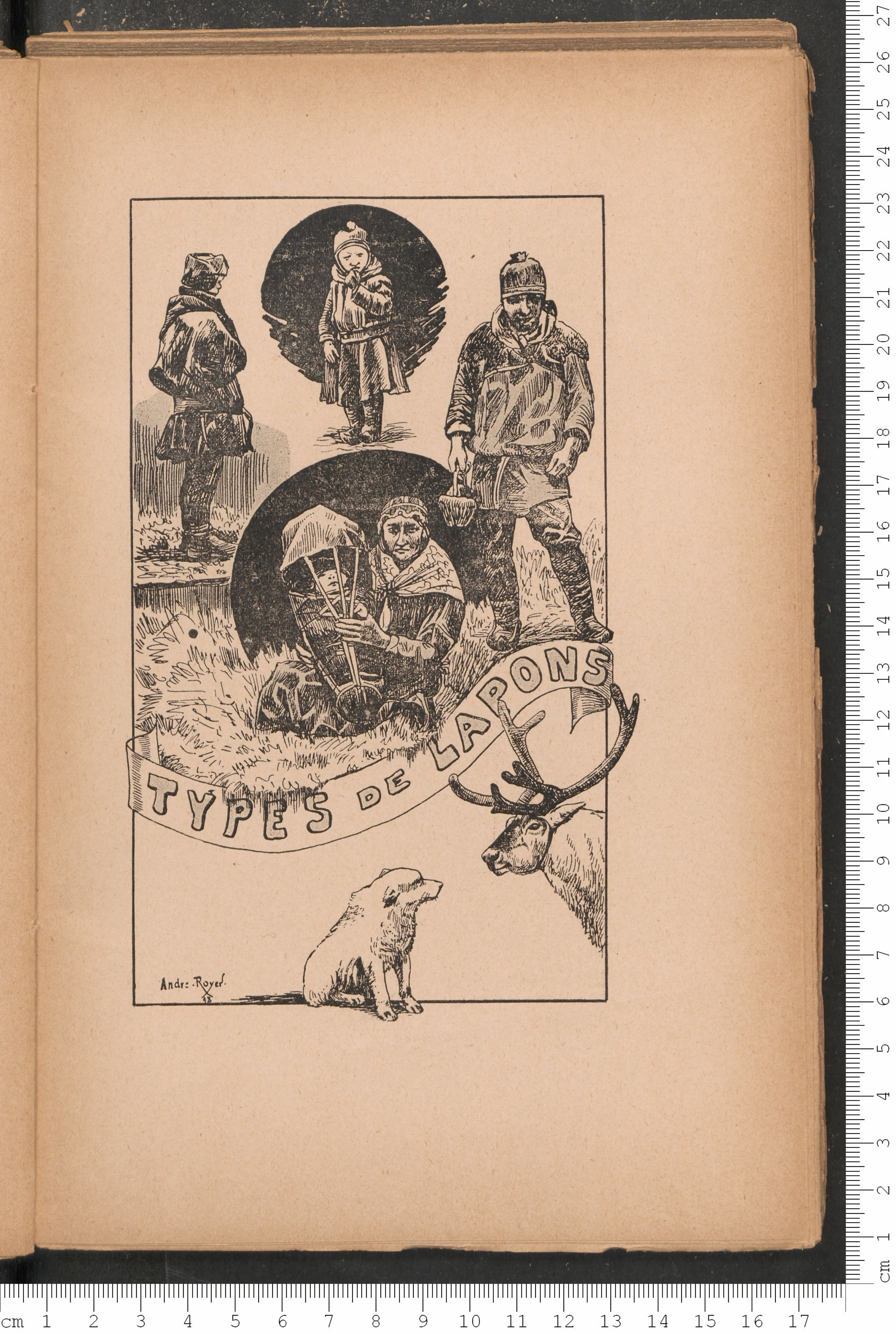
Un jour, une divinité descendit du paradis scandinave sur le vieux monde. Le dieu, sous les traits d'un homme beau, fort, superbe, se fit aimer d'une femme appelée « l'Aïeule », il en eut un fils, affreux, difforme, lourd, boiteux ; ce fut « l'Esclave ».

Plus tard, il s'unit à une seconde femme nommée la « Grand'Mère » et lui donna un enfant qui devint robuste, solide, vigoureux ; ce fut le « Paysan ».

Enfin il eut une troisième épouse, la « Mère » qui mit au monde un enfant du sexe masculin. Le « Barn » devint un jeune homme de belle allure, de haute prestance, expert aux jeux de l'arc et de la lance, fier et courageux ; ce fut le « Noble ».

Or, l' « Esclave » est le Lapon, le « Paysan » l'homme des champs, le « Noble » le seigneur et le riche.

Malgré les efforts de certains ministres protestants pour essayer de convertir ces pauvres gens, il leur est encore resté le souvenir des croyances superstitieuses de


TYPES DE LAPONS
Andr. Royer

jadis, des pratiques plus ou moins bizarres de sorcellerie ou de magie. Parfois, dans les nuits hivernales, ils croient voir passer dans les plis nébuleux des robes bleues pâles de leurs « Noaïdes », ou sorciers d'autrefois, l'âme de leurs ancêtres sortant des profondeurs du noir « saüwo-lodde » le royaume des morts.

Il y a encore peu de temps, ils croyaient au tambour magique qu'ils consultaient dans les grandes circonstances.

Cet instrument sacré, appelé « gobda », était fait de bois de bouleau choisi spécialement ; une peau de renne était tendue sur l'un des côtés, tandis que de minces planches de bois étaient assujetties à l'autre extrémité. Sur la peau étaient imprimés de grossiers dessins faits avec des baguettes trempées dans le sang du cœur d'un ours et d'un renne et dans les décoctions d'écorces d'aulne.

Le soleil était soi-disant représenté au milieu par une sorte de roue, et, tout autour, gravitaient des silhouettes bizarres, enfantines, d'hommes, de femmes, d'animaux, de tentes et d'arbustes.

Quand on désirait savoir si le sort serait favorable dans telle ou telle entreprise, on allait trouver le devin, homme sage et respecté qui rendait les augures.

Celui-ci jetait sur la peau du tambour un anneau en fer, puis avec un léger marteau en os de renne, sculpté de signes magiques, il frappait doucement la caisse.

Le genou gauche à terre, il demeurait, au milieu de

toute la tribu en costume de cérémonie agenouillée comme lui, les yeux fixés sur la bague indicatrice.

Si elle s'arrêtait près du soleil, c'était toute joie et réussite ; si au contraire elle s'en écartait, c'était la peine et la malchance. Cependant, il y avait des interprétations diverses suivant la figure sur laquelle se fixait l'anneau, et il était rare que la réponse évasive, ambigüe, comme celle des sibylles antiques, ne donnât pas quelqu'espoir au consultant.

De tout temps, les sorciers lapons furent en grand honneur dans les pays du Nord et il était en usage de dire, autrefois, en parlant d'un devin célèbre : « c'est un vrai Lapon. »

Dans leurs contes, dont l'invention naïve rappelle la simplicité touchante des histoires de Mère Grand', les sorciers jouent un grand rôle, et presque toujours les enfants et les vieillards en sont les innocentes victimes.

J'ai eu l'heureuse fortune de découvrir à Tromsö une poésie lapone et la chance inespérée de pouvoir me la faire traduire par un officier du bord.

Go boaco fidne œlatus
Musti lœk œro gaibadus
. . . .

« Combien est belle ma patrie ; »
Je ne loue pas les pays étrangers,
Je me plais surtout dans les montagnes norvégiennes,
Car là je suis l'homme libre.
Malgré qu'il y fasse froid, que le sol soit aride,
Mon renne y trouve toujours sa nourriture !
— Que pourrai-je demander de plus
Que la pâture pour mon renne ?
Mon renne est mon meilleur ami,

Ma richesse est ma tente.
Je ne changerais pas ma vie pour celle d'un roi,
Malgré que je sois un homme sans foyer.
Dieu me garde du bruit de la guerre,
Et, ici, je suis à l'abri de tous les dangers.
— Je me sens toujours bien parmi mes rennes
Sur la haute montagne.
Partout où je regarde, je vois
Le nom de mon Dieu et de mon roi ;
Je ne m'occupe de personne
Et n'ai nul souci.
Le seigneur que j'aime
Règne dans tout le monde ;
— Je me conduis sur le chemin
Où je dois, ô renne, marcher pour toi.
Mon jour d'hiver est le clair de lune,
Puis encore les feux de l'aurore boréale.
Alors il fait bon être autour de ma cabane,
Alors il fait bon être sur la terre de Finlande.
Quand le renne n'est pas atteint de maladie,
Quand il se multiplie, que pourrai-je demander de plus ?
Quand la peine est couronnée de succès,
Combien charmante est ma montagne.
Mon vrai foyer se trouve dans la montagne,
Les soucis et les peines ne viennent pas jusque-là.
Lors je vis librement et mon « ski » me mène sûrement.
Mon renne me conduit,
Me nourrit, m'habille
Et me procure beaucoup de bonheur.
— Je suis l'homme le plus heureux ;
« Combien est belle ma patrie. »

. . . .

Gọ boaco fidne œlatus
Musti lœk œro gaibadus.

N'est-elle pas caractéristique et curieuse cette pièce de vers aux sonores syllabes, rimée comme une chanson de France ?

L'accent est vibrant, sincère, naïf comme le cri joyeux de l'enfant qui possède ce qui lui plaît. C'est l'amour de la liberté, de l'espace, de la vie sans esclavage, là ou ailleurs, dans la montagne ou dans la plaine, dans la nuit blanchie d'un rayon de lune ou rougeoyante de l'aurore boréale, au coin de terre où ne viennent pas les vains bruits, les « soucis et les peines » du vieux monde.

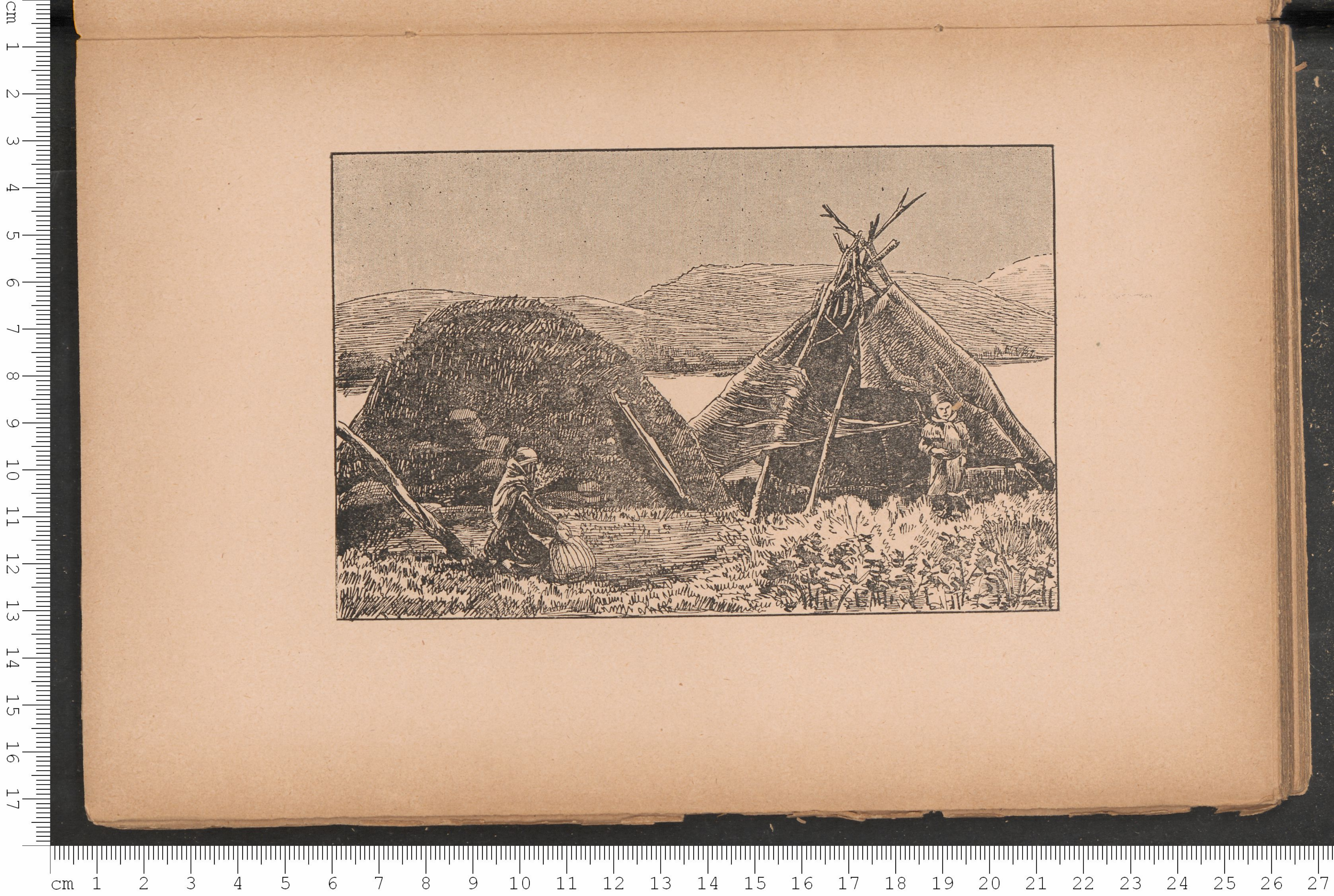
C'est le culte reconnaissant pour l'animal qui le nourrit de sa chair et de son lait, le revêt de sa peau, le traîne dans le « kjerriser », pour le renne que le parrainage prévoyant de la langue lapone a gratifié de vingt-deux noms différents, l'animal qui remplace le phoque des Esquimaux du Groënland chez les peuples des Sames.

Et tout ce chant est encadré dans ce cri simple, tout rempli d'admiration et d'amour :

Go boaco fidne œlatus !
Combien est belle ma patrie !

Et ce malheureux Lapon, si misérable, si chétif, si piteusement crasseux est peut-être un incompris, un philosophe, un satisfait !

Il est impossible, je crois, de voir face plus stupidement ridicule que celle du Lapon. Le teint jaune, livide semé çà et là de quelques poils rudes, les pommettes saillantes, reluisantes de graisse, les joues creuses, ridées, le nez épaté, les yeux morts, enfoncés dans l'orbite, la physionomie lapone m'a rappelé l'expression bestiale, rongée de vices bas et crapuleux, de l'ignoble rôdeur des barrières de Paris.



Quant au costume, c'est l'exact accoutrement qui sied à l'horreur d'une pareille plastique.

Les uns sont vêtus d'une sorte de tunique faite de la peau d'un renne, desséchée au pâle soleil du Nord ; certains portent le cuir contre la peau, d'autres le poil, les autres ont une ample blouse de drap bleu grossièrement ornée de bandes rouges et jaunes découpées en dents de scie. Une large ceinture de cuir, assez semblable à celle que portent les Polonais de Cracovie et les paysans de Salamanque, leur entoure les reins, et un grossier couteau en os pend au côté gauche.

Leur pantalon de cuir, serré comme un caleçon autour des cuisses et des mollets, descend jusqu'aux chevilles, et d'affreuses bottes fourrées ou des souliers de peau, redressés comme la chaussure des Grecs, emprisonnent leurs pieds garantis du froid dans une enveloppe d'herbe spéciale appelée « skoe-grass ».

Ils sont coiffés d'un bonnet de drap aux couleurs voyantes ou de casquettes difformes aux visières exagérées.

Les femmes ont le même costume que les hommes, mais elles portent une jupe de laine généralement bleue qu'elles appellent « vuolpo ». Les jours de fête, elles remplacent le haut bonnet pointu par une coiffure originale mais fort disgracieuse qui rappelle celle dont s'ornaient le chef les doges de la république de Venise.

Voilà la tenue correcte, officielle et nationale du Lapon. Mais jamais je n'ai vu sans dégoût cet uniforme de la laideur et du grotesque.

C'est à croire que chaque petit bonhomme et chaque

petite bonne femme ont été trempés dans une cuve de graisse. L'usure a rongé le cuir de leur vêtement jusqu'à le percer de larges trous, et ces lourdes caricatures semblent les empaillés d'un musée ethnographique fermé depuis des milliers d'années.

Quand, sur ses jambes cagneuses, s'avance en se dandinant un de ces êtres, parodie du genre humain, il semble qu'un paquet de loques marche au-devant de vous et, sous la crasse de ses longs cheveux, dans la grimace simiesque de tout son corps difforme, c'est Quasimodo en personne, ou, sous sa fauve toison jaune et grise, c'est un monstre des âges primitifs, un diminutif de dronte ou d'épyornis.

Assises devant les tentes, des femmes nous regardent curieusement en fumant de courtes pipes ; certaines bercent un enfant couché dans une sorte de long sabot fait d'écorces de bouleau, et le pauvre petit être, dont la tête sort d'un tas de chiffons, essaie vainement d'ouvrir ses yeux gênés par la clarté de la nuit.

Ah ! malheureux Régnard, j'espère que ton imagination seule rêva les coutumes décrites par toi et qui firent tant de bruit à la cour de Louis XIV, en 1681.

Peut-être as-tu voulu nous conter les supplices qui t'effrayèrent dans un cauchemar affreux, peut-être aussi as-tu voulu te gausser de nous; mais je ne puis songer, sans frémir, aux mœurs d'alors qui forçaient l'étranger de passage en un camp lapon à subir les ultimes faveurs des dames du lieu.....

Le chasseur de la tribu, fier de son adresse à lancer le lasso, met le désarroi dans le troupeau de rennes. Les

pauvres bêtes, affolées, courent dans tous les sens sous la garde des chiens blancs; lui, indifférent, continue à enrouler son « snopan » de corde autour des cornes duvetées.

Les animaux, qui sont toute la richesse du lapon sont marqués à l'oreille d'un signe particulier qui indique leur propriétaire. Leur possession est si précieuse qu'il est d'usage d'appeler « année de paix » celle où les loups ne sont pas venus les attaquer.

Mais soudain, le camp prend une animation inaccoutumée, chaque petite poupée se tasse le long des masures de gazon, et le lieutenant du bord groupe les voyageurs tout autour des lapons.

Un photographe s'installe au-devant de nous, braque son appareil, et, à onze heures du soir, nous sommes instantanément pris dans le superbe décor des Lofoten.

L'heure du retour est sonnée, chacun reprend son léger véhicule, et la colonne se remet en marche vers le petit port de Harstadhvn.

Le temps est toujours splendide, le ciel d'une pureté admirable, et la terre et la mer semblent endormies dans les plis d'une large draperie de soie bleu-clair, souple et légère.

Je me promène encore longtemps dans l'unique rue de la ville, impressionné par le calme absolu qui émane de la foule triste et silencieuse.

Il semble, au milieu de cette nature figée dans la mort, sous cette lumière spéciale, blanche et bleue, que l'on erre au royaume des ombres. Tous ces gens qui se promènent lentement ne vivent pas, leur bouche s'ouvre sans émettre aucun son.

C'est la vision confuse qui reste après un songe quand, à demi éveillé, dans la torpeur de la chambre encore obscure, on cherche à se rappeler les phases du rêve ; il ne demeure que quelque chose de vague, d'incertain, souvenir imprécis.

Lo cloche du bord me rappelle à la réalité, je monte sur le pont où quelques lapons essaient de vendre aux passagers des peaux de rennes, des cuillers et des couteaux en corne ouvragée.

Ces objets grossiers sont identiquement semblables à ceux trouvés dans les grottes préhistoriques de l'époque du renne ; c'est ainsi que dans les cavernes de Chaleux en Belgique, de la Madelaine en Périgord, les gaînes des poignards étaient ornées de dessins primitifs, aux traits indécis, esquisses d'animaux aux gestes gauches et de chasseurs aux membres grêles.

Rapidement, le capitaine fait évacuer la passerelle à tous ces inutiles marchands et donne l'ordre du départ.

Une flottille nombreuse de barques légères danse dans les eaux du port. Les coquettes embarcations remplies de passagers s'apprêtent à regagner les modestes bourgades des Lofoten assises au bord des fjords et, à travers le réseau touffu des agrès, les montagnes s'effacent lentement dans les lointains clairs.

Un lapon qui s'était trop avancé sur la jetée tombe lourdement à l'eau, il barbotte, empêtré dans ses effets huilés et finit par s'accrocher désespérément à une perche que lui tend un marin du port. C'est peut-être le premier bain que le malheureux ait pris de sa vie.

Nous stoppons sur une mer calme, unie comme une

plaine glacée, attendant l'heure solennelle de minuit. Cependant, les matelots distribuent des lignes aux passagers et chacun, consciencieusement, tire la corde sur les flancs du bateau. Déjà quelques morues ont été prises, quand les douze coups de la cloche annoncent la minute anxieusement désirée.

A l'horizon, le soleil se couche lentement, paresseusement, dans tout le rayonnement de sa gloire.

Le cuivre en fusion qui coule des nuages pâlit et s'éteint, la teinte de pourpre qui chamarre le ciel s'efface et se fond en un lavis discret, et aussitôt l'aurore étend sur le rideau des nues sa soie rosée, l'astre renaît triomphant, vainqueur et superbe, bombant sous une écharpe de nuées sa cuirasse d'or fin.

Les montagnes semblent une masse énorme de glace transparente et fragile ; on dirait qu'une lumière rose, féérique, les éclaire par derrière, et les glaciers bleuissant se creusent en conques de nacre aux reflets très doux de vieux étains.

Puis le grand jour reparaît ; le « Neptun » s'en va, comme poussé par une force invisible vers quelque « Princesse lointaine », tandis qu'une mélodie plaintive et lente, tirée d'un chant lapon, pleure sur le piano du bord.

Et je crois entendre, dans l'accompagnement de ces accords légers, la voix de quelque vieille sorcière racontant à la tribu attentive un conte ingénu, surchargé de détails puérils, mais agrémenté de plaisant et de merveilleux...





TROMSOE

Nous sommes les rois blonds que guident les étoiles !
Au cri des vents houleux, nos barques à deux voiles
Bondissent par dessus les flots ;
Les brisants sont nos ports, les ouragans nos fêtes ;
L'éclair est notre phare, et l'effort des tempêtes
Travaille pour nos matelots (1).

L'empire des Vikings, la mer glaciale, la « Ravis-

(1) E.Haraucourt.

seuse » la « Rau » épouse d'Œgir, géant des tempêtes, de Niord, roi des vents, se présente à nous dans la magique splendeur de son décor de neige et de glace. Nous sommes à quelques encâblures de Tromsöe, au milieu d'un sund étroit, dans l'étouffement des montagnes blanches se reflétant dans l'eau froide, d'un vert d'émeraude.

Rangés en bataille, les pieds plongeant dans la mer, les « Chaufauds » alignent uniformément semblables leurs toitures triangulaires et leurs murs de bois de sapin. La ville s'étage en cascatelles de maisonnettes grises sur les flancs d'un coteau, et la moutonnante silhouette d'un petit bois de bouleaux frissonne, sur les hauteurs, à la brise glacée.

Je descends à terre dans une des baleinières du bord et vais, à l'aventure, à la recherche de quelque coin pittoresque.

J'arrive promptement à une modeste place où s'ouvrent quelques magasins de curiosités locales.

Des lapons errent, désœuvrés, d'un pas lourd d'ours déhanchés, et des gamins, armés d'une petite seringue, s'amusent à les asperger d'eau.

Des rues larges, propres, bordées de maisons basses, coupent la ville en quartiers réguliers, monotones et sans caractère; des ruelles descendent vers le sund qui miroite en perspective entre la bordure de hangars bruns, et le silence des cités mortes pèse lourdement sur cette capitale endormie dans l'oubli.

Quelques rares habitants, se rendant au port, donnent un semblant de vie à ce grand village en léthargie,

et la place principale, avec son gazon pelé, ses quelques arbres malingres, sa pseudo coquetterie, offre au flaneur absent l'inutile secours de ses bancs rustiques, adossés à une modeste église de bois.

Et cependant, autrefois, Tromsöe fut riche et prospère, et déjà, au XIIIe siècle, le roi Hakon-Hakonson y avait fait élever le sanctuaire vénéré de « Sanctæ Mariæ de Trums ».

Pour un pays situé à plus de 69° de latitude boréale, les indigènes ont eu l'imagination un peu méridionale en qualifiant leur ville de « Petit Paris du Nord ». Certes, ils ont ajouté l'épithète « Petit », mais les verres grossissants de leur patriotisme sont encore trop puissants, et leur prétention est plutôt amusante dans sa touchante naïveté.

Je monte par une longue rue qui va droite, unie, telle une grande route de France traversant un village, vers les hauteurs où verdoie le petit bois.

Je suis bientôt au milieu d'une prairie égayée de fleurettes pâles comme des edelweiss de neige. Le petit bois est là, tout près, offrant le repos de ses colonnades d'argent ; et la voûte de feuilles tremblantes, dans un papillottement métallique, invite au rêve et à l'oubli.

Je m'assieds sous le velum brodé de clinquant comme une robe de fée, et il me semble qu'il y a des temps et des temps que je n'ai senti le charme pénétrant des arbres, la grisante odeur des champs, la douce mélancolie des bouleaux, d'un blanc lunaire.

C'est la résurrection de la nature ; et je ne sais pourquoi je pense à ce figuier de Rome que Tacite nous

apprend être resté sans fruits, sans feuilles, durant des années, puis devint tout à coup resplendissant de verdure, de fleurs, sous un gai soleil de mai.

Devant moi s'étend le majestueux paysage, calme, immobile, impressionnant.

Tromsöe jette sur la pente gazonnée le semis de ses maisons uniformes ; le sund s'étale comme un large fleuve glacé, sans une ride, sans un pli ; les montagnes neigeuses, cravatées de blanc, dressent leur imposante armature de glaciers au fond du tableau, et le grand mystère d'une nature inviolée plane dans l'air limpide éclairé par un soleil très haut dans le ciel.

Le cri long et prolongé de débardeurs déchargeant un navire arrive jusqu'à moi ; c'est le seul bruit troublant le grand silence qui m'enveloppe.

Des bateaux de pêche, des voiliers dorment dans le port, immobilisés sur leurs ancres ; et je me représente l'animation d'antan, quand les baleiniers puissants, armés pour la rude campagne, les lougres aux flancs creux, préparés pour « le grand tour », hissaient leurs voiles carrées, prêts à bondir vers l'Océan bleu.

Et c'étaient jadis des vaisseaux,
Des vaisseaux bruns aux blanches voiles,
Que berçait l'infini des eaux
Avec la chanson des étoiles ;

C'étaient des bricks aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis comme l'arche,
Et qui semblaient dans les lointains
Un peuple de clochers en marche ! (1)

(1) A. Le Braz.

Mais je dois m'arracher à ma rêverie, l'heure du départ est venue, et je regagne lentement la jetée aux planches humides en jetant un dernier regard au petit bois discret. Une sorte de mélancolie s'empare de moi, je quitte à regret ces bouquets d'arbres que je ne reverrai peut-être jamais et je m'en vais, triste, songeur, comme si je m'éloignais pour toujours d'un ami cher.

L'ancre est bientôt levée dans un grand bruit de chaînes, et le « Neptun », sifflant désespérément, se met en marche vers Hammerfest.

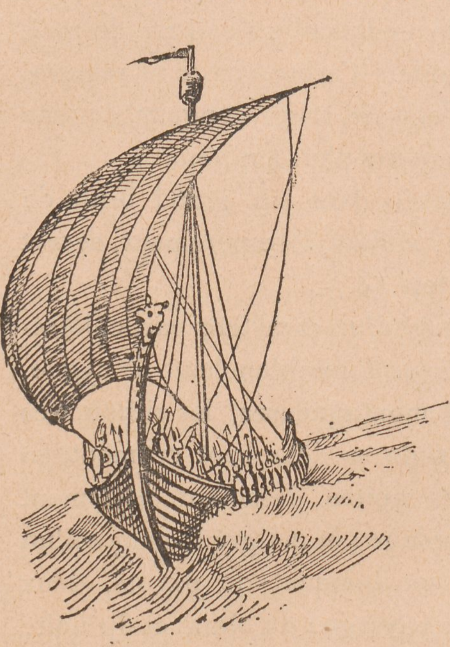
La sortie du mouillage est d'un caractère particulièrement étrange. Sur le rideau, d'une blancheur de cygne, des îles déchiquetées et montagneuses, les silhouettes précises des navires en rade se détachent crûment en masses sombres, taches noires dessinant nettement chaque détail, chaque cordage ; et malgré la magie d'un soleil, pourpre comme un bouquet de pavots, deux teintes seules colorent ce paysage : du blanc et du noir.

De chaque côté du navire, se déroule la toile admirable des chaînes du Nordland, décor féerique de drame sombre et terrible, Alpes fantastiques où s'accrochent des draperies de nuées, où sur les rocs inaccessibles, semblables à des créneaux inviolés, se déploient des pennons de nuages.

Je contemple silencieux cette apothéose d'un pays de mystère peuplé d'ombres de géants ; et, dans ce cadre grandiosement sauvage, impressionnant et superbe, revit l'âme des héros d'autrefois, de ceux qui chantaient devant la menace des flots : « La force de la tempête

aide le bras de nos rameurs, l'ouragan est à notre service : il nous jette où nous voulons aller. »

C'est la nature farouche des hommes blonds qui faisaient flamboyer sur les terres chrétiennes « la masse des épées et des lances » ; Vikings assez audacieux pour partir à la conquête du monde sur trois vaisseaux creux; pirates, obéissant au « kuning » « roi des mers », leur égal sur terre ; faisant pleurer Charlemagne et chanter au peuple affolé, agenouillé dans les églises : « A furore Normarior libera nos, Domine. »



Là s'aguerrirent contre les éléments déchaînés les chefs illustres, Lodbrog clamant ses victoires au fond d'une fosse remplie de vipères, Hastings qui brûla Chartres, s'avança jusqu'à Bordeaux, où

> La périt de France la flor
> Et des Baronz tuit li meillor.

Et plus tard c'est la confrérie que les moines belliqueux appellent « Piraticæ sanctæ » ; pilleurs d'épaves, qui, sous prétexte d'établir le christianisme, écument les mers, se targuent du « droit de bris » comme les

anciens Bretons de l'Armorique, et auraient pu dire, tel ce comte de Léon enrichi par un rocher sur lequel venaient se briser les vaisseaux égarés : « Voici une pierre précieuse, plus que celles qu'on admire aux couronnes des rois. » Temps de terreur et de misère où, suivant la brutale figure d'un vieux chant national, « la mer devenait rouge ainsi qu'une blessure qui vient de s'ouvrir ».

Longtemps, longtemps, nous longeons l'immense chaos de rocs et de glaciers ; longtemps, le superbe panorama des pics altiers, perdus dans les nuages, passe lentement, silencieux, terrible ; puis il s'efface graduellement, se perd dans les lointains, et ce n'est plus bientôt qu'une vision nébuleuse, un trait d'estompe perdu dans l'infini.

Nous voguons maintenant à toute vapeur vers la pleine mer ; sous le ciel clair, dans la limpidité de l'atmosphère, dans le papillotement d'atômes d'or et d'argent étincelant au soleil, une gaieté bien portante, faite de force avivée d'air pur, s'empare de tous les passagers. Un pianista est monté sur le pont, un touriste de bonne volonté fait chanter l'instrument, et, spontanément, un bal s'improvise sur les flots de l'océan glacial. C'est la valse des nations, la solution du grand prob ème de la paix universelle, le désarmement de toutes les haines et de toutes les colères.

L'Allemagne danse avec la France, l'Italie avec la Russie, l'Autriche avec la Hongrie, et l'Angleterre avec la libre Amérique !

Mais bientôt une lueur blanche apparaît à l'horizon, une longue ligne immobile de neige et de glace barre la

toile bleu-pâle du ciel et, lentement, une terre, qui semble faite de cristal, émerge des flots couleur d'émeraude.

Le vapeur ralentit sa marche, pénètre dans une baie où tout est mort; solitude empoignante qui serre le cœur, oppresse et fait mal.

Puis un hâvre protégé par des montagnes dénudées, s'ouvre devant nous; le « Neptun » s'avance doucement, semblant chercher un mouillage favorable, et stoppe brusquement en lâchant ses ancres.

Nous sommes en vue de la petite île de Skaarö où se trouve un établissement pour la préparation de l'huile de baleine.

Sur une plage basse nous distinguons vaguement une masse noirâtre, puis des tas de choses grises indéfinissables et sur tout cela s'abat et rebondit une nuée de blancheurs flottantes ainsi qu'un ballon cherchant à atterrir.

Deux voiliers lourds, sans toiles, découpent leurs carènes sombres sur le pâle paysage, tels des carcasses de monstres fossiles, et une masure rouge jette une tache lumineuse comme une large mare de sang.

Une odeur écœurante, atroce, empoisonnant l'atmosphère, arrive jusqu'à notre vaisseau.

Néanmoins, chacun veut voir de près la station des baleiniers, et les chaloupes sont rapidement occupées par tous les passagers.

A mesure que nous approchons du rivage, l'odeur devient intolérable; nous avançons sur une mer huileuse, salie de graisse, de morceaux de chair et de pour-

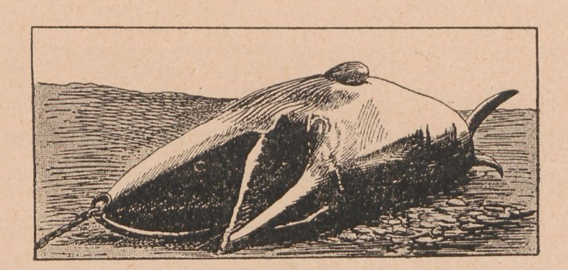
riture. Des cris perçants déchirent l'air, et le nuage couleur de fer qui bondissait sur les galets n'est que le vol incessant d'un nombre incalculable de mouettes se gorgeant de détritus.

Nous accostons sur une plage visqueuse où l'on marche en trébuchant, le pied glissant à chaque pas.

Un escalier de bois imprégné de graisse conduit à une petite jetée noire et sale, puis on arrive devant un hangar dégageant une odeur repoussante, épouvantable. C'est la fonderie d'huile de baleine.

Je n'ai pu demeurer que quelques minutes dans cette affreuse usine, le temps d'entrevoir d'immenses cuves où bout la chair de baleine hachée en menus morceaux.

Avec de grandes précautions pour ne pas choir sur les galets poissés, je me dirige vers une baleine étendue, morte, au bord de l'eau.



Le monstre énorme, la peau noire tendue comme celle d'un tambour, bâille désespérément au soleil du soir. Couché sur le flanc, il présente d'un côté son dos rond, bombé et solide, de l'autre son ventre blanc, strié de profondes rainures longitudinales. Sa queue, si redoutable, immobilisée dans la mort, s'enfonce dans le galet ainsi qu'une lourde hélice de navire, et la gueule

démesurément ouverte, laisse apercevoir une langue épaisse, tuméfiée, à demi cachée par la frange duvetée des longs fanons.

Pris deux jours auparavant, le cétacé est encore intact. Une large déchirure saigne à son côté ; un harpon est encore enfoncé dans sa chair et un lourd anneau de fer, auquel est rivée une chaîne solide enroulée sur un treuil, pince sa lèvre inférieure.

On croit voir la quille d'un bateau renversé, épave de quelque naufrage.

Un peu plus loin, s'étalent les hideux débris d'une baleine dépécée depuis déjà longtemps. Sur des intestins, des chairs verdies, en putréfaction, se jettent voracement des bandes d'oiseaux faisant un tapage infernal.

Je me hâte de quitter ce lieu d'horreur pour gagner le sommet d'une colline sur laquelle est construite la maison du directeur.

On passe sous une sorte de portique en ogive fait des gigantesques os maxillaires d'une baleine, et l'on entre dans un semblant de jardin, dessiné sur une prairie rocailleuse où pousse un humide lichen. Les allées sont sablées de poudre d'os et semblent tracées dans la neige, les bordures sont faites de côtes brisées réunies en arceaux et les sièges sont des vertèbres desséchées.

Je m'assieds sur un de ces tabourets d'un nouveau genre et contemple le panorama extraordinairement froid, sans vie, qui se déroule à mes yeux.

Les monts, en graduations douces de blancheurs éteintes, vont se perdre dans des lointains d'opale ; la mer, glauque, aux reflets étranges, s'étend ainsi qu'un

immense varech vernissé; le « Neptun » dort, immobile, comme pétrifié dans cette nature de mort tandis qu'un canot glisse, silencieux, dans la cadence uniforme de ses avirons.

C'est le grand calme d'une soirée dans un monde préhistorique ; et il me semble, au milieu de tous ces ossements géants, que je suis dans un cimetière de mammouths et d'ichthyosaures, sur une terre vierge des âges primitifs, dans un champ très ancien peuplé de squelettes fossiles.

Hélas, l'atroce odeur me reprend à la gorge; l'ile enchantée n'est plus que pourriture et charnier, et le vaste hangar où sèchent les fanons ouvre ses larges baies pour mieux empoisonner l'atmosphère.

Nous gagnons le large, respirant à pleins poumons un air non vicié, délicieusement pur.

La mer, moins clémente, se soulève, puissante, charriant une écume menaçante, et la houle couche brutalement le vaisseau sur des vagues livides.

Un ilot rocheux, farouche, élève sa barrière gigantesque en avant du « Neptun ». La masse sombre du géant de schiste dresse sa cuirasse bossuée, armure crevassée d'un prince noir descendu des fresques illustrant les hauts faits des Magnus, des Kamp et des Kisker.

Le navire, balancé lourdement, contourne avec lenteur la masse impressionnante du Spenen ; un coup de canon déchire l'air et voilà qu'un papillotement de blancheurs anime l'atmosphère, qu'un nuage léger, gris perle, enveloppe d'une buée cotonneuse le torse noirâtre du colosse, et qu'une cacophonie de cris discordants

chante l'énervant et bruyant refrain des sorcières s'élançant au Sabbat.

Une nuée d'oiseaux, réveillés à la brusque décharge du mortier, étend tout autour de l'île son rideau soyeux, et quelques godes lourdes tombent épuisées sur les flots blancs d'écume.

Minuit, heure de paix et de recueillement, minute angoissante où le jour à l'agonie pleure des larmes de sang, se traine languissamment dans un suaire fleuri de roses pâles. Minuit, réveil triomphant d'un mort ressuscité, salut superbe, empanaché d'or, drapé de pourpre, à la vie nouvelle qui surgit et renaît.

Le « Neptun », paré de tous ses pavois, enguirlandé de tous ses pavillons, stoppe sur la mer orageuse ; les batteries saluent réglementairement, ainsi qu'au drapeau, l'astre d'or perçant de ses reflets puissants la grisaille moutonneuse des nuages, et chacun demeure immobile, accoudé aux bastingages, dans la muette contemplation de cette magie.

Puis, c'est le départ sur les flots irrités, le branlebas de combat pour soutenir victorieusement l'attaque des vents et des vagues, la lutte opiniâtre, corps à corps, avec Œgir aux cheveux d'écume.

La scène est grandiose, impressionnante ; drame terrible, empoignant, où les coléreuses clameurs de l'ouragan sifflent dans les agrès, où l'Océan se creuse, profond, livide. Le navire bondit comme un cheval sous l'éperon, les toiles claquent, les cordages battent les mâts, et le sel, séché sur la cheminée, la pare d'une dentelle de fils de vierge.

Partout c'est le terrifiant spectacle d'une mer démontée, la charge fougueuse des vagues s'avançant en bataille tels des escadrons aux flottantes crinières.

A l'horizon, sur la droite, se dessine vaporeuse, une côte sauvage, blanchie de neige ; et sur la gauche, l'Océan libre, d'un vert sombre strié d'argent, le ciel blafard roulant des nuages gris en chevauchée rapide et le disque rouge du soleil, ainsi qu'un phare.

Et sur ce paysage de drame héroïque une lumière cendrée, faite de poudre de diamants, tombe de la marée houleuse des nues.

Soudain, à babord, soulevé sur la crête des vagues, apparaît un lourd voilier aux flancs rebondis.

Solide, les voiles largement déployées, il attaque vigoureusement, comme un bélier antique, la muraille liquide. Les génies, protecteurs des lougres creux, les Kœmpes blonds semblent le secourir ; il se cabre soudain en cavale indomptée devant l'obstacle, puis tout à coup disparaît au fond d'un gouffre et brusquement pointe vers le ciel sa proue frangée d'écume.

Dans la hune, est amarré le tonneau noir, le « nid de corbeau » des baleiniers. Le brick revient de la grande pêche, et la vigie qui se tient, durant la campagne, dans le baril du grand mât pour annoncer la vue du monstre, a regagné maintenant l'entrepont.

Il y a encore peu d'années, cette pêche était une véritable lutte, un duel loyal entre l'homme et l'animal.

Le harponneur abordait son ennemi en face, sans peur, sur une simple barque que, d'un coup de queue, dédaigneusement, le cétacé pouvait réduire en miettes.

Le marin, avec un sang-froid superbe, lançait son harpon d'un bras sûr et vigoureux, puis, à force d'avirons, gagnait le large.

« L'homme, écrivait Milton, attardé dans les nuits de la mer du Nord, voit une île, un écueil, comme un dos de montagne, qui plane, énorme, sur les flots. Il y enfonce l'ancre..... l'île fuit et l'emporte..... »

Les Basques furent les premiers à oser se mesurer, dans le golfe de Gascogne, avec la force brutale des baleines. Pourchassées, elles se retirèrent vers les eaux glacées du pôle ; et maintenant le massacre s'en fait au canon, la cible vivante reçoit de loin le terrible crampon de fer qui, éclatant, lui déchire les entrailles.

Peu à peu, le baleinier s'efface dans la brume ; ce n'est plus qu'une ombre lourdement estompée, une carène fugitive sur laquelle flotte une pâleur indécise.

Et, dans ce décor tragique il me semble voir errer sur les flots le « Vaisseau-Fantôme » le funèbre navire de la légende du XVIe siècle, commandé par le « Fliegende Hollœnder » le « Hollandais vivant ».

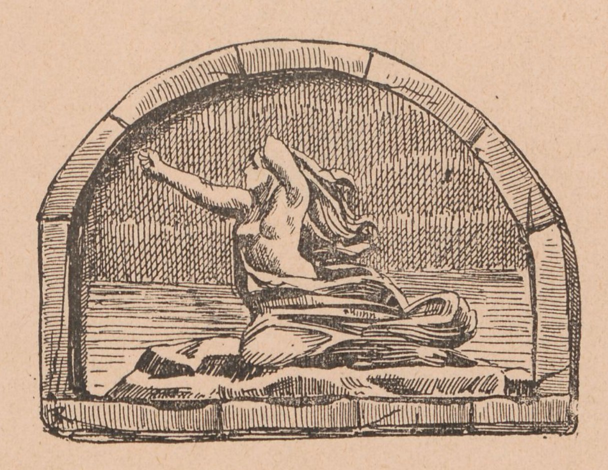
— Juif errant de la mer, le malheureux nautonnier doit sans cesse lutter contre la fureur déchaînée des éléments ; mais jamais sa nef ne sera couchée au fond des eaux, jamais la jeune vierge dont l'amour doit le délivrer ne pourra vivre, Senta même s'est tuée, et l'équipage diabolique ne cessera de chanter :

Que mugissent vents et flots,
Pour nos voiles nul repos !
Satan même les tissa,
Nul orage n'y mordra.

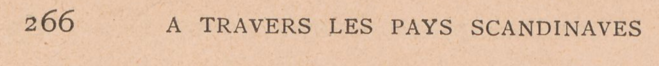
Il est deux heures du matin, le gros temps balaie toujours la plaine glaciale, l'embrun gifle les planches du pont, et le géant Hrasvelgr, que la mythologie scandinave, perche, sous la forme d'un aigle, au bout du ciel, souffle sans cesse l'ouragan dans ses battements d'ailes.

La tempête est propice aux coups d'audace, et les écumeurs de mer, les « Wikings » des temps passés, aux barbes flottantes, devaient s'élancer joyeux sur ces flots irrités.

Le fameux « Sœkongor » le « roi des vagues », bardé de fer comme un bouclier, chargeait, l'éperon en avant, au milieu de la flotte ennemie ; la trouée faite, les barques des pirates se lançaient à l'abordage ; et, dans les tours de poupe, les « Kastalis » crénelées, les guerriers frénétiques, « Berserkers » teints de sang, chantaient



la victoire, le triomphe des « Trolls » la puissance des « Vierges aux boucliers », des « Skoldnioi » cuirassés d'or rouge, ivres d'hydromel.



« Nous sommes les rois blonds de l'Océan sonore :
Nous avons découvert les pays qu'on ignore
Par delà les mers de cent jours ;
C'est pour nous que les Franks décorent les chapelles,
Que leurs troupeaux sont gras, que leurs filles sont belles,
Et que leurs cités ont des tours ! » (1).

(1) E. Haraucourt.





HAMMERFEST ET LE CAP NORD

Un bruit de chaînes me réveille brusquement ; le « Neptun », repose en les eaux calmes d'une rade et, à travers les hublots, on aperçoit une ligne grisâtre de maisons uniformes.

Nous sommes dans le port d'Hammerfest, par 70°40' 11" de latitude Nord. Je gagne rapidement le pont et saute dans un canot que mène vers la jetée, à grands coups d'aviron, un marin aux yeux de pervenche, blond comme sa vareuse de cuir.

L'escalier de bois qui conduit au quai est imprégné

d'huile nauséabonde, les planches crasseuses sont noires de graisse, mais je surmonte ma répugnance pour fouler la chaussée de la ville la plus septentrionale du monde. Après, c'est l'infini, la terre glacée, la mort.

La rue principale, la Grönnervolds gade, longe la courbure de la baie. Un alignement de maisonnettes de bois, grises, ternes, élevées sur une grossière maçonnerie, une bordure de hauts trottoirs, un large ruban de terre battue : voilà le grand boulevard de la cité de Kvalö.

Quelques ruelles la coupent perpendiculairement et vont aboutir à la colline noirâtre contre laquelle Hammerfest est adossée, et aux eaux froides de la rade.

Deux modestes églises de sapin, l'une catholique, l'autre protestante, élèvent sur la ville leurs curieux clochers, pareils à ceux des petits villages de Suisse.

Quelques masures sont couvertes d'un gazon pelé, souffreteux, où de maigres chèvres cherchent vainement un semblant de pâture, et de lamentables magasins étalent derrière des vitres épaisses des marchandises fanées.

La rue est déserte, abandonnée, d'une tristesse navrante. Parfois passe, indolent, lourd dans ses bottes pesantes, un rude matelot à la carrure d'athlète, une femme chétive, lasse, fleur étiolée par les jours sans soleil, ou quelqu'enfant aux grands yeux naïfs, étonnés.

Seul, le bureau du télégraphe est pris d'assaut, une trentaine de personnes se bousculent vers l'unique guichet, ahurissant l'employé, jargonnant dans

tous les idiômes. Les passagers du « Neptun » veulent envoyer une dépêche à leurs amis, et l'appareil ne cesse de fonctionner pour apporter aux absents la bonne nouvelle.

Hammerfest suit avec jalousie les progrès les plus raffinés de la science. L'électricité y est établie et, si durant sept mois sa lumière est inutile, elle devient absolument nécessaire, durant le reste de l'année.

Afin de jouir de la vue d'ensemble de la ville, du port et du sévère paysage, je monte, par un sentier en lacets au sommet du mont Sadlen. La terre est rocailleuse, noirâtre, humide et froide ; c'est la « selle » pétrifiée sur laquelle se cramponnait avec désespoir la Vierge blanche poursuivie par un guerrier au casque d'acier bruni, au manteau noir semé de dragons d'or.

Pas un arbre, plus rien ; la stupéfiante désolation, l'immense tristesse, angoissante et terrible, de la mort des choses.

Hammerfest, avec ses maisonnettes éparpillées, ressemble à un joujou de Nuremberg ou à quelque plan en relief de musée géographique. En face, s'étend la rade aux eaux immobiles, nacrées ainsi qu'une nappe de glace ; puis c'est la neige des îles montagneuses bombant leurs croupes blanches vers un ciel pâle, d'un bleu éteint d'antique turquoise.

Une roche énorme, jaspe sombre veinée d'opale, sort des flots assoupis, « Table » du cap de Bonne Espérance perdue à l'extrémité du vieux monde.

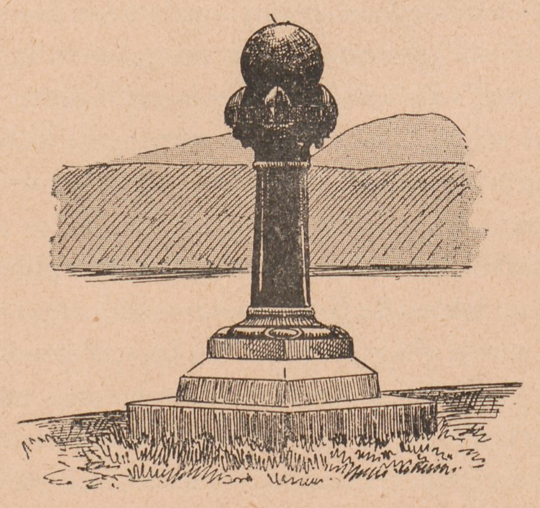
Vers l'Est, s'allonge un plateau désert, extraordinairement dénudé ; steppe aride et bourbeuse où sur la

tourbe glacée pousse un lichen, aux teintes de rouille et de vert de gris.

Et cependant sur cette mort, un franc soleil illumine l'atmosphère; un voile léger, étonnamment clair, comme un champ de bleuets, est suspendu aux nues, et la vie chante au ciel un hosanna vainqueur en une gloire d'or et d'azur.

Dans l'effrayant silence d'un tombeau je redescends vers la ville, la citée née en 1787 et qui faillit disparaitre dans le terrible incendie de 1890.

Durant trente six ans, de 1816 à 1852, des savants de Suède, de Norvège et de Russie, travaillèrent à la



mesure du méridien de l'Océan Glacial au Danube. C'est à Hammerfest qu'en fut arrêtée l'extrémité nord, et, sur un tertre de cailloutis, une colonne de granit surmontée d'une sphère en bronze, indique le point même où se termina l'opération géographique.

Des barques lourdes, montées par des hommes soli-

des, mais les yeux tristes, avec un grand air de franchise, attendent les passagers.

Je me fais conduire à bord, et tandis que la chaloupe glisse sur les eaux profondes, je pense à l'étouffante tristesse des mois d'hiver, des journées sans lumière, quand la nature est ensevelie sous un suaire de deuil, quand l'obsédant mystère des ténèbres englobe tout, que l'homme vit dans le noir, dans une nuit de cinq mois...

Des magasins badigeonnés de teintes neutres, de gris, de brun, sont alignés le long du port, sur une estacade construite sur pilotis. L'odeur spéciale aux « chaufauds » de morue se dégage écœurante, et les mariniers, tanguant sur leurs jambes, s'en vont lentement, sur le quai poisseux.

Des baleiniers, reconnaissables à leur « nid de corbeau » perché dans la hune, dorment sur leurs ancres le long de la jetée. Des voiliers venus de Russie, « lodies » massifs, de pesants navires de pêche, découpent leurs agrès sur le fond uniforme de la ville, et seul, le « Neptun » semble habité, vivant, au milieu de toutes ces nefs abandonnées comme après une prise de pirates.

Grâce au Gulf'stream, les eaux de la rade ne gèlent jamais ; les vaisseaux qui arment pour la pêche du phoque et du morse peuvent toute l'année faire voile vers le Spitzberg et ceux qui apportent d'Arkangel le blé, venir accoster aux planches verdâtres du port.

La dernière ville disparait, nous allons gagner la mer large et houleuse ; le ciel, l'eau se fondent en nuances

très douces, argentées et bleutées, la flottille de pêche se devine au loin; c'est le grand calme, l'immuable silence, la douceur reposante d'une toile d'Henri Rivière.

Mais l'Océan Glacial reprend bientôt son aspect farouche, sa formidable chevauchée de cavales d'écume; beauté tragique dans ce cadre admirable où la mer bleu foncé se creuse profondément, où la chaine houleuse des iles crevassées, immenses, allonge son chaos de neige et de glace ; tableau grandiose d'un Saal soudainement animé sous le souffle rageur des vents.

Le « Neptun » se met à l'abri d'une île déserte au fond d'une baie peu profonde. C'est l'heure du déjeuner et le capitaine ne veut pas que le gros temps empêche ses voyageurs de descendre à la salle à manger.



L'eau claire est d'une transparence incomparable, on distingue nettement chaque détail du fond et, au milieu des algues éployées comme des chevelures, on aperçoit

l'ancre dont une des pointes s'agrippe à la roche, tandis que le fût se dresse comme un tronc d'arbre mort.

Un coup de sifflet ; et le navire reprend la pleine mer, se lance hardiment sur les flots, les agrès furieusement fouettés par un vent debout, qui claque sur la bâche du pont.

Et parfois, dans ces affreuses solitudes, on distingue au fond d'une anse où pourrissent quelques brins d'herbe, de misérables masures, bourgades abandonnées, où vivent, Dieu sait comment, de malheureux pêcheurs.

Nous passons devant le phare le plus septentrional du monde établi par 70°4' sur l'île de Fruholmen, et nous poussons toujours vers le Nord, dans l'austère et sévère paysage.

Brusquement, le vapeur ralentit sa marche ; nous longeons de très près une roche sombre rayée de blanc, le Stappen, où se dessinent des lunes pâles, uniformes, comme des plaques de neige, mais mates et sans aucun reflet, signalant l'anneau de fer où peuvent s'amarrer les navires.

La sirène meugle à tous les échos, les mortiers éclatent, et le ciel se pare d'une large draperie claire ; puis le voile se déchire, s'éparpille en menus morceaux et c'est de tous côtés un papillotement d'ailes. La nuée s'est dissipée en légèretés de tulle, dispersée en flocons ouatés.

Le rocher est devenu d'un noir d'encre, ses habitants sont partis; cormorans à l'habit de cérémonie, « pigeons» des pêcheurs d'Islande au corps blanc, aux ailes noires, à la queue rouge, godes ridiculement courtes, hirondelles rapides, eiders soyeux, mouettes au cri strident,

.... Goëlands de neige aux plumes diaphanes
Avec l'or du soleil dans leurs tourbillons blancs,

oiseaux auxquels la métempsycose scandinave donnait l'âme des élus, transformée « en chemise de plumes. »

Peu à peu, les cris discordants de toute cette gent ailée se dissipent, la nuée argentée n'est plus bientôt qu'une clarté indécise, un panache lointain de fumée.

Jamais je n'aurais cru que tant d'oiseaux pussent vivre ensemble et je taxais d'exagération une excellente gravure du Stapen que j'avais vue, deux ans auparavant, au musée d'histoire naturelle de Londres.

Un homme habite cet îlot, concessionnaire du roi, pour le guano qu'il y récolte.

Nous gagnons les côtes tourmentées de l'île « Maigre », « Magerö » où se dresse, imperturbablement rigide contre la fureur des flots l'imposant Cap Nord.

Plus nous approchons du fameux promontoire, plus la mer devient mauvaise ; la fée Lönnotar, qui le fit sortir des flots en étendant les mains, défend ses états ; mais le « Neptun » courageux avance quand même, sans le sacrifice obligatoire des anciens nautonniers, et, se redressant magnifiquement, il entre victorieux dans les eaux du Nord cap.

Il est trop tôt pour descendre à terre ; nous stoppons à une centaine de mètres du monstre noir furieusement attaqué par les lames. Le vapeur, ballotté sur les flots, brutalement secoué, subit la charge furieuse des vagues sans s'émouvoir des colères de l'Océan glacial.

Chacun tire la corde sur les bastingages ; les tridents accrochent les morues au passage ; et c'est avec des

cris de joie que les passagers amènent sur le pont les poissons, pris par le ventre, la queue ou le corps. L'endroit est très poissonneux, un banc compacte passe sous les eaux, et, rapidement, nous faisons une pêche miraculeuse.

Lentement, le navire se remet en marche, contourne l'éperon colossal que nous devons escalader, et cherche un mouillage favorable. Le paysage est particulièrement sévère et sauvage ; l'île « Maigre » fait ressortir les apophyses gigantesques de son ossature géante, la mer se rue, indomptée, à l'assaut du sombre rocher et vient se briser avec fracas sur le squelette pétrifié du mastodonte inébranlable.

A un tournant du roc, se creuse une baie paisible ; lac tranquille, qui contraste étrangement avec la tourmente qui sévit de l'autre côté.

Le capitaine fait jeter l'ancre, et le « Neptun, au repos, immobile, dort sur ses amarres.

Nous nous pressons à la coupée pour descendre dans les baleinières, et les deux embarcations, chargées à couler bas, se dirigent vers la côte désolée.

Nous abordons sur une terre rocailleuse, froide, spongieuse, où verdoie sur une sorte de glaise noire une mousse anémiée. Parfois, tapies sous une roche polie par les neiges, se cachent de pauvres fleurettes pâles, d'un rose malade ou d'un jaune souffreteux. Elles semblent grelotter sous le climat terrible, et leurs pétales sans vie tombent comme des larmes, sur le sol pourri.

Nous sommes dans le domaine « des Géants de la gelée », mais le mauvais temps nous a empêché d'accoster dans la Hornvik, où la compagnie des paquebots

a fait établir un chemin pour gagner le sommet du cap.

Nous allons être forcés de grimper sur une pente presque à pic, d'escalader une montagne de trois cents mètres plongeant verticalement dans la mer, et de labourer de nos pieds et de nos mains les flancs du monstre.

Beaucoup reculent devant cette périlleuse entreprise; nous ne sommes qu'une quinzaine nous hasardant à essayer l'ascension et peut-être n'arriverons-nous pas tous au sommet.

Je suis forcé de faire appel à toute mon énergie, tellement la marche devient rude et pénible. Que n'ai-je les dix mains du dieu Wotan des légendes du Rhin!

Nous nous accrochons à des herbes gelées qui cassent sans cesse, nous foulons du pied une terre molle, glissante, où l'on s'embourbe profondément; nous essayons l'appui de pierres qui tombent en avalanche au risque d'écraser ceux qui suivent, et nous nous écorchons les genoux à des pointes de silex.

En bas, c'est l'abîme, la vague qui gronde, et j'ose à peine regarder derrière moi, tellement je crains une minute de vertige. J'aperçois le Neptun, dans sa parure de fête, comme un petit vaisseau que les marins promènent aux « pardons » de Bretagne et suspendent aux voûtes des chapelles de Vierge, et je vais toujours lentement, haletant, mouillé de sueur, presque désespéré.

Je n'avance plus que très difficilement; la rapidité de la pente s'accentue de plus en plus et je suis obligé de ramper, à quatre pattes, comme un chat sur une gouttière.

Enfin, j'aperçois à quelques mètres au-dessus de ma tête la crête de la montagne ; je fixe une grosse pierre grise ; je ne vois plus qu'elle, c'est le but, la fin de la lutte. Un dernier effort et je l'atteins, je me hisse sur le rebord de la falaise, je suis debout !

J'arrive épuisé, brisé, mais joyeux de n'avoir pas reculé, d'avoir vaincu une résistance.

Je m'assieds sur une roche et demeure effrayé de la hauteur qu'il m'a fallu escalader sur ce plan presque vertical.

Trois de mes compagnons ont été assez heureux pour parvenir jusqu'ici et deux autres peinent encore dans la montée. Nous les attendons pour partir vers l'extrémité du cap et nous nous trouvons bientôt réunis.

Nous sommes en tout six voyageurs, deux matelots et le capitaine ; les autres ont abandonné la lutte en route et sont redescendus vers la baie.

Le capitaine nous serre chaleureusement les mains, et notre petit groupe se met gaillardement en marche.

Nous avons mis une heure à parvenir au sommet.

Nous sommes sur un plateau absolument dénudé ; pas une herbe, pas une mousse ; des cailloux gris, couleur de cendre, des flaques gelées, pâles comme des plaques de métal.

Un brouillard nous enveloppe soudain ; nous ne distinguons plus rien ; nous sommes tout près les uns des autres, nous entendons nos voix, et cependant nous ne pouvons nous voir.

Le capitaine nous crie impérieusement, comme un ordre à son bord, de marcher très prudemment. Nous

allons en sondant le terrain avec nos cannes, en aveugles.

Tout à coup, le soleil ! Nous sortons du nuage. Comme un rideau se levant sur l'infini, la brume s'est dissipée ; l'Océan miroite tout autour de nous, c'est la fête des yeux !

Nous descendons dans un vallon désolé, franchissons un champ de neige, et remontons vers un autre plateau.

Toujours la stupéfiante tristesse de la mort, l'affreux abandon de tout ; navrance angoissante qui congèle l'âme et le cœur.

Nous marchons depuis déjà longtemps et cependant nous ne découvrons pas l'extrémité du promontoire. Bientôt, nous trouvons une piste dessinée sur la neige, un sentier battu ; c'est la route du cap, la voie tracée par la compagnie.

Nous pressons le pas ; instinctivement, nous nous effaçons de côté devant une crevasse profonde qui mord le rocher et d'où monte le grondement de la mer, et nous atteignons rapidement la maisonnette qui sert d'abri aux touristes.

Nous sommes au bout du vieux monde, à l'extrême pointe de l'Europe et, comme dit Regnard, « la terre nous manque ».

Il semble que quelque chose de sacré plane dans l'air ; on demeure muet, pensif, l'âme saisie d'une inquiétude indéfinissable, l'œil perdu dans cette immensité sans bornes, empoigné par le grand mystère de la nature, la religiosité du profond silence.

Soudain, un son lointain, des notes vagues ; sont-ce

les syrènes qui me chantent un lied ancien ? Hélas ! je m'approche, et, dans la cabane, tourne désespérément une boîte à musique ; Offenbach, Strauss, Ganne gâtent à l'envi la poésie des choses, et les notes aigrelettes, de fausset et de vinaigre, du barbare instrument, piaillent sans cesse le « Beau Danube bleu » ou « La belle Hellène » !.....

Je m'éloigne rapidement et vais m'accouder à la colonne de granit qui rappelle la visite en ces lieux du roi Oscar II, en 1873.

Il y avait à peine quelques minutes que je me réjouissais de mon isolement, quand un matelot vint me prier, de la part du capitaine, de venir auprès de lui. Il me fallut entrer dans la cabane où la boîte à torture grinçait toujours.

L'officier avait réuni autour de lui ses six passagers et, faisant sauter le joyeux vin de France, le champagne de gaieté, apporté à chaque arrivée de paquebot par un homme habitant l'été au bord de la Hornvik, il remplit les coupes. La mousse déborde, pétille, esprit vif et léger du peuple franc, et six indigènes de six nations différentes, presque toute l'Europe, sablent le vin d'or de la vieille Gaule !

Le hasard avait fait cette chose étrange de réunir aux confins du monde habité : un Norvégien, un Russe, un Autrichien, un Allemand, deux Américains, un Français... et pas un Anglais ; c'est la joie !...

Mais bientôt tout se tait ; l'homme, la nature, même l'affreuse chanson de l'énervante boîte à musique. Les douze coups de minuit sonnent dans nos poitrines comme

si nous étions des cloches vivantes, nous vibrons, tel l'airain dans les hautes cathédrales, et nous demeurons haletants, oppressés, dans l'attente de quelque chose de grandiose et de sublime.

Le soleil de minuit resplendit à nos yeux dans toute sa gloire, le ciel est immaculément limpide, et nous sommes debout, à l'extrémité du monde, seuls, dans le religieux silence de la grande nature. Minute empoignante, émotion indéfinissable dont personne ne se défend, et qui est délicieusement douce, inconnue, nouvelle !

Un disque d'or rouge, l'or des vieilles chansons d'audace et de bravoure, descend lentement sur la mer ; il s'arrête une seconde, très haut sur l'horizon, puis il remonte majestueusement, sans une secousse, vers le firmament bleu.

Et c'est maintenant un ballon de cuivre aux étincelants reflets ; puis la nuance s'adoucit, s'éteint, et demeure en un lambeau de soie jaune paille, d'une délicatesse de ton inouïe.

Et partout l'immensité, l'air libre, la mer !

La lumière a la douceur exquise et caressante qui émane des yeux bleus, et, malgré son semblant de faiblesse, elle est d'une clarté incomparable.

Un halo discret estompe une auréole transparente et légère autour d'un soleil de blés, et l'on dirait le déploiement royal des cheveux blonds, souples et riches, d'une vierge des légendes amoureuses.

Ce n'est pas Sûrya, le soleil devant lequel les Védas hindous s'écrient en se prosternant : gloire à toi, qui

donnes la vie au monde », c'est le chaste baiser de l'époux à son éternelle fiancée, la terre.

L'Océan semble, de ces hauteurs, avoir calmé ses fureurs; il s'étale majestueusement superbe comme un manteau d'argent, et le reflet du soleil brode une longue traîne de perles pâles qui vient mourir au pied de la gigantesque falaise.

Vers l'infini, le ciel et la mer se confondent, la ligne d'horizon n'existe pas, et l'on ne sait si l'on est dans les sphères d'un monde sidéral ou dans un vide effrayant produit au milieu des eaux.

Très loin, des nuages légers forment une vague traînée blanche, indéfinie, puis au-delà on aperçoit encore les flots; et ce ruban de brumes paraît un flottement incertain d'écume.

Vers l'Ouest, s'allonge la formidable côte déchiquetée, froide, glacée, admirablement éclairée; vers l'Est s'effrite dans les eaux la pointe du Nordkyn, la dernière terre de l'Europe; et devant soi, vers le Nord, se cache le mystère, le « Kongespeil » le « Miroir des rois » du XIIIe siècle, le Pôle, jaloux de son secret.

Dans la teinte bleue pâle, attendrie, qui enveloppe toutes choses d'une lumière diffuse, on croit rêver; l'âme seule vit, illusion ou chimère? on ne sait, et l'on voit dans les lointains clairs l'île enchantée où allaient les élus, Gudmund, « la montagne de verre. »

A pic, âpre et farouche, le sombre Cap Nord dans son squelette de micaschiste, avance son éperon dans les eaux froides. Il défend l'Europe contre la fureur des flots, la rageuse attaque de l'Océan Glacial, et, rempart inébranlable, il demeure invaincu !

Le continent scandinave s'avance dans la mer comme un immense vaisseau dont le Nord cap est la proue ; et solide, le « Strib » sur lequel naquirent les nautonniers blonds, reste toujours sur ses ancres.

Othéré fut le premier à doubler le fameux cap ; au XIe siècle, il vogua sur la mer Blanche jusqu'alors inconnue, puis ce furent les Cabot, les Breutz, les Willonghby qui gagnèrent le Spitzberg. Dès lors, la route était ouverte, la brèche faite à l'inconnu.

A une heure, nous prenons le chemin du retour. La température est très douce, le temps admirable, et le vallon neigeux qu'il nous faut franchir, a, vu de haut, des reflets chatoyants ; il brille ainsi qu'une profonde conque de nacre.

Avant de nous lancer sur la pente qui semble maintenant terrible, le capitaine s'assure que tous ses voyageurs sont présents. Alors c'est la dégringolade la plus vertigineuse, la plus fantaisiste qu'il soit possible de voir. L'un glisse sur le dos, cherchant vainement à se rattraper à quelques cailloux, l'autre rampe, les yeux égarés, sur des genoux écorchés, un troisième a chaussé les bottes de l'ogre et fait des enjambées extravagantes, et votre serviteur essaie vainement, en des chutes répétées, de retrouver la position exacte du centre de gravité.

Enfin le « Neptun » grossit de plus en plus, le terrain devient plus solide et nous arrivons tous sains et saufs au bord des eaux.

Un canot nous attend, monté par deux hommes, et un quart d'heure après, nous sommes à bord.

La plupart de nos compagnons nous ont attendus ; on nous fait fête et nous dévorons une collation bien méritée tandis que le navire s'éloigne lentement de l'île « Maigre. »

Je monte sur le pont pour revoir une dernière fois la sévère muraille reluisante d'eau et de soleil, et tandis que le « Neptun », vent arrière, file lestement vers le Sud, je dis un suprême adieu au Géant qui m'a porté sur ses épaules lors du triomphal apothéose.




CHAPITRE VI



CHAPITRE VI

A TRAVERS LES FJORDS

Le ciel pâlit, se couvre d'un voile de tulle léger, et une teinte froide, blancheur laiteuse d'aube glacée, blêmit dans l'atmosphère.

Sur la côte, fougueusement tourmentée, apparait une masse confuse de roches sombres bizarrement enchevêtrées en un sévère chaos. Et cela prend l'aspect de ruines d'églises, de lourds piliers aux chapiteaux brisés, de colonnes écrasées sous une avalanche de pierres, d'arcs romans rompus, affaissés, rongés par les siècles. Etrange sanctuaire naturel de la mythologie lapone où les païens adorateurs de Gynt venaient, aux épo-

ques reculées, sacrifier aux dieux idolâtres. Mais la « Finnekirke », « l'Eglise des Lapons », est désormais déserte, la solitude profonde, absolue, règne à jamais sous les fantastiques arceaux couverts de givre, et nul réveil ne viendra sonner sa joyeuse fanfare dans l'immense tristesse de cette éternelle agonie.

Je descends enfin dans ma cabine où règne une lumière blafarde, sinistre, donnant aux objets une teinte neutre, uniforme, qui n'est ni brune ni noire, mais grise, d'un gris sale de brouillard. Je m'endors profondément et ne me réveille que fort tard dans la matinée. Il fait grand jour ; des rayons de soleil dorent les hublots et me souhaitent la bienvenue ; Hammerfest, où nous avons fait une courte escale, est déjà loin, nous allons entrer dans le magnifique Lyngenfjord qui s'ouvre profond et superbement éclairé au devant de nous.

Nous pénétrons dans le large couloir illuminé d'argent, d'azur et de vert émeraude. Le « Neptun » glisse indolent sur une eau calme que nulle ride ne froisse ; les hautes murailles tapissées de neige serpentent vers des lointains bleutés, et du ciel clair, que pas un nuage ne ternit, tombe une lumière douce, caressante, franche et limpide.

Nous avons mis le cap vers la montagneuse barrière qui nous coupe la route, nous allons droit sur un rocher cuirassé d'argent, impérieusement dressé vers l'azur vierge.

Sur la croupe mollement onduleuse, se développe un large glacier pailleté d'or par le soleil ; des ruisseaux gelés dessinent un réseau de dentelle sur la formidable

chute de la falaise sombre, et la « bjerg » semble un immense bloc de marbre noir veiné de blanc.

Nous tournons brusquement vers l'Ouest et nous longeons presque à la toucher la gigantesque chaine tombant à pic sur le miroir poli des eaux.

Et je revois un défilé dans le Caucase, tout aussi imposant et majestueux, mais moins sévère et moins farouche ; une gorge de Darial élargie, inondée, égayée du chant des cascades, fleurie de prairies, rafraîchie de champs de neige.

Empire des Tcherkesses aux nuances délicates et fines, étendues en teintes d'aquarelle où les rudes Circassiens sont des lapons paisibles, où les petits chevaux nerveux sont des rennes dociles, mais où les aigles planent dans l'air libre, sur les cimes des monts.

Le Caucase est la femme brune, ardente, aux traits réguliers et classiques des plaines de la Géorgie, le Lyngenfjord est la blonde indolente, solidement charpentée, aux grands yeux bleus, des forêts sombres de Norvège.

Puis la verdure parait ; le gazon renait, émiettant sa note lumineuse sur la terre délivrée de sa carapace glacée, et l'œil se repose amoureusement sur cette parure de Printemps qui donne à ce lieu son nom si doux, sous ces latitudes, le « fjord des bruyères. »

Mais voici la plus stupéfiante apparition qui puisse surgir à nos yeux sous ce climat de froidure et de mort, la magique métamorphose née sous la baguette d'une fée : au fond d'une baie verdoyante, se blottit sous un bois de bouleaux un coquet village aux maisons rouges

et jaunes, une église élève en supplique vers le ciel son clocher pointu, et des voiliers découpent, sur un fond de sinople, leurs minces cordages sombres.

Au milieu d'un cirque de montagnes blanches, se creusent les molles ondulations d'une vallée de Suisse, et un décor de paysage tyrolien, chaste, paisible, enluminé de teintes effacées comme une vieille estampe, se présente tout à coup au milieu de l'éternel hiver du Nordland.

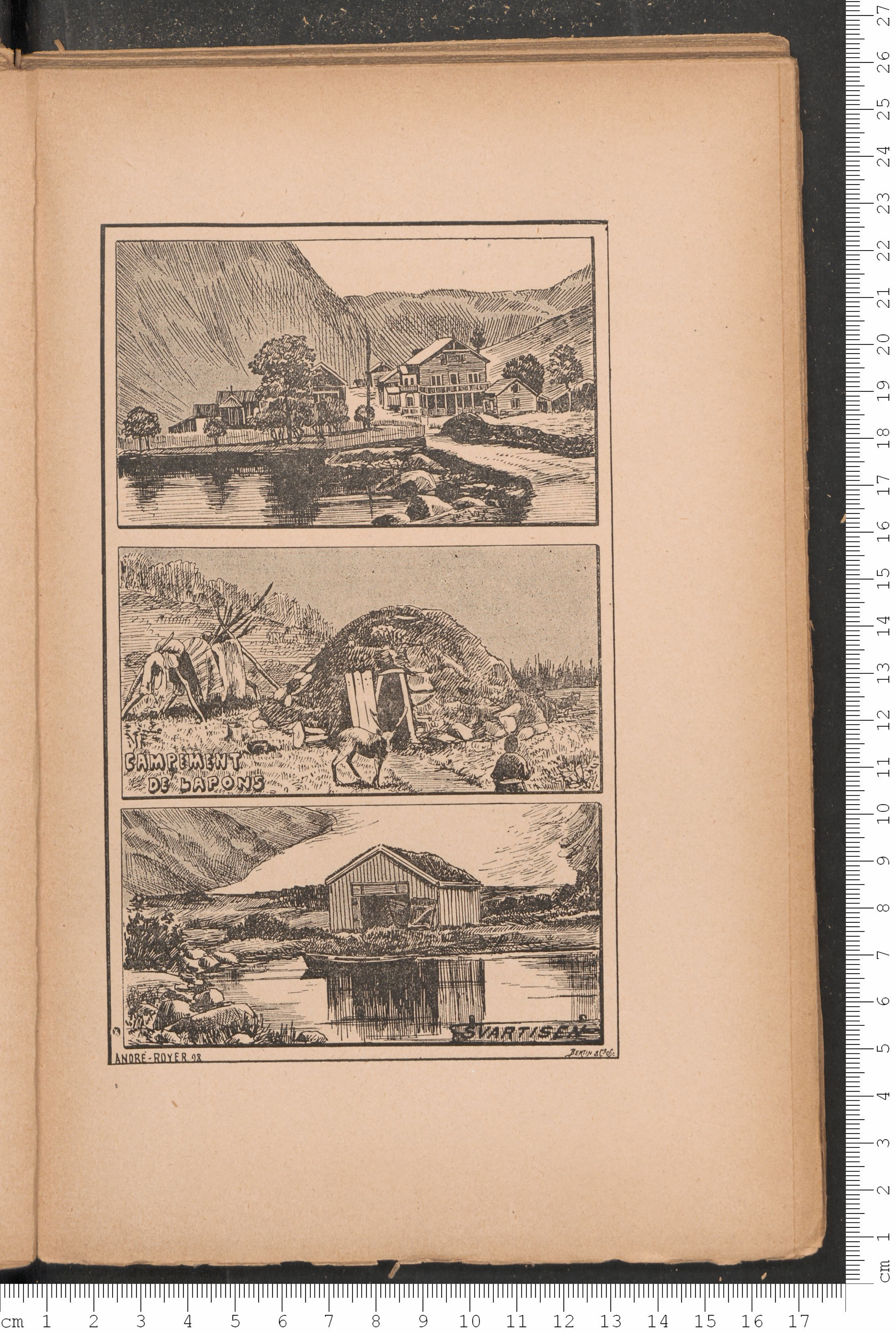
Le « Neptun » accoste à une petite jetée de bois, et tous les passagers descendent à terre, ravis de ce joyau précieux serti dans la coupe d'argent des immarcescibles glaciers.

Nous sommes à la petite bourgade de Lyngenf, le village des « bruyères. »

Ainsi qu'un enfant qui retrouve un jouet cher, je touche chaque arbre, je caresse les troncs, tapissés de soie pâle brochée de peluche fauve, des bouleaux feuillus ; je fais un bouquet de fleurs champêtres, et je vais, fouetté par le vent matinal, sur la route bordée de haies, enivré du parfum oublié des champs, l'âme en joie, ragaillardi comme aux premiers beaux jours ensoleillés, quand une douce chaleur fait craquer l'écorce de la terre et que la sève engourdie jaillit, renaissante, des plantes.

Au milieu d'une prairie, j'aperçois des tentes grossières, pointues, et terminées par de longs bâtons se croisant au-dessus d'une ouverture qui laisse échapper un filet de fumée.

J'ai l'impression de me trouver soudain en présence


CAMPEMENT DE LAPONS
SVARTISEN
ANDRÉ-ROYER 98
BERTIN & Cie Sc.

d'un campement d'Apaches ou de Sioux, sur les bords de l'Orénoque, et je m'attends à voir bondir un Indien, tatoué de vermillon et de bleu, la tête et le dos ornés de la queue flottante de plumes, et brandissant son tomahawk de bataille.

Je me dirige hâtivement vers le camp et je vois que Peau de serpent et Œil de Lynx ne sont tout simplement que de vulgaires lapons.

Le site est admirable, donnant la note exacte des tableaux imaginatifs que font naitre les descriptions de ces pays.

Au premier plan, la prairie, au terrain tourmenté comme une mer figée ; au second plan, des collines d'un vert tendre où paissent quelques rennes, puis des bois au feuillage miroitant ainsi que des bijoux clinquants, comme horizon de hautes chaînes montagneuses vigoureusement brossées d'argent, et comme ciel un lavis de bleu turquoise, très éteint, presque blanc.

Et, dans le champ fleuri de mousse et de gazon, des tentes grossières de peaux huileuses, cousues de cordes, posées pêle-mêle, au hasard ; des fourrures sales, grises, séchant au soleil ; des marmites pendues au-dessus d'un feu de bois, remplies d'un infâme liquide, d'une soupe bourbeuse d'écorce de bouleau.

Ça et là, des Lapons crasseux, enduits de graisse, ramassés sur leurs courtes jambes arcquées, nous regardent sans aucune lueur dans les yeux. La tête enfouie sous leurs bonnets de laine, les cheveux jaunes descendant sur les épaules, les mains cachées dans leurs vastes manches, ils demeurent immobiles, stupéfaits de notre

intempestive invasion, nullement émotionnés des hurlements de leurs chiens montant une garde sévère autour de nous.

Une très vieille femme, la physionomie inquiétante, le visage ne formant plus qu'un paquet de rides au milieu duquel brillent deux yeux perçants, nous fixe avec une insistance mauvaise. Je ne crois pas que l'on puisse trouver créature plus affreusement diabolique ; conception vivante de quelque cauchemar, sorcière plus horrible que celle de Macbeth, reine d'un Sabbat de Teniers qui doit chevaucher la nuit sur un manche à balai dans un ciel grouillant de chauve-souris.

Couchés sur la mousse, des enfants dorment dans des tas de chiffons, et des hommes reviennent au campement, le dos chargé de branches.

Je regagne la route, encaissée au fond de la riante vallée égayée de verdure, de fleurs et de soleil, et je vais jusqu'au bord du Kjosenfjord, dont les eaux immobiles reflètent les colossales falaises casquées de neige.

Et je rentre à Lyngen, l'âme délicieusement reposée par le charme doux de cette promenade exquise, je regarde les deux lys que conserve avec un soin jaloux dans son jardinet un habitant du pays, et je pense à ce conte norvégien, si poétiquement tendre, où, sur l'unique tombe de deux amants, poussent deux fleurs de pureté aux tiges enlacées : un lys blanc pour la fiancée, un lys bleu pour le chevalier fidèle.....

Le « Neptun » a repris sa course sur le « fjord des bruyères » ; le calme du soir épand partout son mystérieux silence ; la nature se recueille, s'endort sous le

baiser vespéral et chaste de la brise, une barque, voile tendue, passe doucement, sans bruit, et le soleil, comme un bolide d'or rouge, plane un instant sur la mer puis remonte lentement dans le ciel pur.

La nature a revêtu sa parure de fête ; la mer, paresseuse, caresse de sa traine de satin les rives verdoyantes des fjords, le ciel déploie son large manteau d'orfroi, et les crêtes des montagnes ont coiffé leur mitre d'argent.

C'est jour de joie, d'amour et de repos ; dimanche ensoleillé où tout semble neuf, renaissant, frais comme une matinée de Printemps.

Nous voguons sur l'admirable fjord des « Myosotis », lac de Suisse où l'eau blanche, laiteuse, dort entre un cirque de montagnes éblouissantes, claires ainsi que du cristal.

Des prairies verdoient aux flancs des coteaux, des bois de bouleaux moutonnent comme des vagues d'écume, des maisonnettes aux nuances vives : rouges, jaunes, se reflètent en coup de pinceau vigoureux sur les eaux immobiles, et les pavillons norvégiens claquent coquettement au gré du vent, sur les toits moussus.

Parfois, un clocher de bois se dresse timidement vers le ciel ; et, descendant des hameaux perdus dans les vallées, les fidèles s'acheminent lentement, espacés, vers la modeste église.

Sur les hauteurs on aperçoit souvent des taches grises qui semblent remuer, et, sur un rocher à pic, je reconnais un renne se détachant en silhouette sombre sur le bleu pâle du ciel.

Je me laisse doucement griser par l'enchantement idéal de cette journée divine, le charme pénétrant de cette oasis de paix, le recueillement profond et mystérieux des choses ; et je regarde sans fatigue, sans pensée, la toile de sinople et d'argent qui passe avec lenteur devant mes yeux.

Mais le fjord devient plus étroit, une ombre frôleuse tombe sur les montagnes lumineuses, et la côte se pare de teintes mauves, violettes, affinées et nuancées avec un art exquis ; c'est un champ de fleurs poussées à l'orée des bois, une jonchée de pétales posées sur la neige, c'est le « Fjord des myosotis » !

Et voilà de nouveau Tromsöe semant ses maisons de bois sur le flanc de la colline parée d'herbe verte, les rochers déchiquetés de l'île de Senjen, les côtes largement échancrées d'Hindö et la grandiose apparition des « Sept sœurs » corsetées de glace.

Pour la dernière fois, je jouis de l'admirable féerie lumineuse qui se joue tous les minuit, à cette époque, sur la mer lointaine. Et j'ai pour décor de fond, farouche et grandiose, les Loffoten, pour plancher le superbe et puissant Océan glacial, pour lustre un soleil de feu, pour ciel un vélum d'azur écharpé de nuages sombres.

La mer, aux lentes et larges vagues, se moire de teintes ardoises, se fonce de nuances vert-bronze ; les montagnes, découpées en mâchoires menaçantes, bleuissent, s'adoucissent en lavis discrets, presqu'effacés ; les glaciers sont des conques de nacre, les champs de neige des jardins de roses, et les crêtes arides dessinent leurs

silhouettes mauves sur un ciel incendié où roulent des nuées sombres sabrées de blessures d'or.

Et c'est encore le jour vainqueur de la nuit ; le large sund de Sigrun de Sewafiöl « la tant belle, belle comme le soleil ! » inondant la sombre « baie des morts » des antiques légendes.

Il est deux heures du matin quand nous passons en vue de Bodö enveloppée dans une lumière cendrée, diaphane, qui laisse deviner la masse lointaine des âpres montagnes couleur de plomb.

Là, se réfugia, dans une modeste maison, le fils de Philippe-Egalité, Louis-Philippe d'Orléans, plus tard roi de France. Suspect aux alliés et aux terroristes, le duc de Chartres demeura quelque temps à Bodö, puis il voyagea en Laponie, et Topelius a écrit sur cette course du prince en son pays un poëme devenu populaire en Salten.

Partout de la neige et de la glace, partout l'ensevelissement sous une carapace de givre, l'envoûtement en un sépulcre de cristal où le roc se voile d'une vapeur bleu-turquoise transparente et légère.

Nous approchons de l'un des plus beaux glaciers de Norvège, du fameux « Svartisen «, « Glace rude », jetant sur une longueur de cinquante-cinq kilomètres sa rude armure d'argent damasquinée d'azur.

Le « Neptun » stoppe au fond du fjord, les canots sont mis à la mer, et chacun se dispose à descendre à terre. Nous débarquons au pied d'un escalier de bois construit par la compagnie et nous dirigeons, guidé par le pilote, vers le monstre de glace.

Nous sommes dans un site particulièrement aride et désert, solitude désolée où la montagne est sombre, menaçante. Mais une lumineuse clarté en vient adoucir la sévère ordonnance. Un immense champ de neige, perdu dans l'infini, étend sur les hauteurs son tapis immaculé d'edelweis, royal manteau d'hermine dont se drape majestueusement le géant de pierre.

Une large coulée blanche descend jusqu'au bord des eaux ; et l'on dirait que les cygnes des douces légendes ont semé, sur le bouclier bleu-pâle des guerrières d'Odin, leur fin duvet.

Nous avançons difficilement sur un terrain marécageux égayé de petites fleurs violettes, puis le sol devient plus solide, pierreux, couvert de galets ronds et, après avoir franchi quelques mamelons de sable, nous nous trouvons en face du « Svartisen ».

Je demeure stupéfait devant le colossal chaos de glace qui apparait à ma vue. Ce ne sont que crevasses profondes, blocs énormes, plateaux percés de trous, fondrières sinueuses, éboulements : vision fantastique d'un rêve de fumeur d'opium, mais féérie de conte hindou, mine de diamants et de gemmes d'une richesse incomparable, étonnante carrière de marbre transparent, lumineux, extraordinairement pur.

Toute la gamme des bleus se joue sur les épaisseurs des glaces ; et du bleu sombre au bleu pâle, la céleste harmonie des nuances azurées s'irradie en clartés vierges de toute souillure ; symphonie douce et caressante qui chante un cantique d'amour ; hosanna divin d'un chœur d'anges, lied lent et rêveur des vierges blondes ;

et je crois à la théorie des sons dans les couleurs, j'entends une harpe éolienne, lointaine, égrenant ses notes claires sur des cordes d'argent !

Au fond d'une crevasse, ogivée comme une niche de saint, se croisent les reflets du saphir, de la turquoise, de l'onyx, du bleu-paon et du bleu d'outre-mer ; l'atmosphère même est tout imprégnée de bleu, et cependant les teintes se fondent sans heurt, sans brutalité ; le tout forme un coin de ciel emprisonné dans du cristal.

La température est très douce, des ruisseaux coulent en chantant sous des arcs de diamant, et le glacier pleure des larmes froides qui tombent goutte à goutte, avec un petit bruit plaintif, sur la terre gelée.

Mais voici le départ, la marche lente du « Neptun » vers le Sud ; le « Svartisen » s'adoucit, se colore de chatoyantes couleurs bleutées qui s'éteignent peu à peu, s'effacent et ne sont bientôt plus que souvenir et passé.....

Nous faisons escale à une pêcherie de morue établie sur une île à l'aspect souriant et gai.

Toutes les maisons sont rouges, d'un beau rouge de coucher de soleil, les arbustes sont extracrdinairement verts, brillants, comme lavés de pluie ; la flottille de pêche se laisse doucement bercer à la houle du large, et le clocher du village protège, en son geste de prière, les paisibles demeures groupées sous ses étais de bois.

Mais quelque chose de bizarre et que j'avais déjà vu en Crimée apparaît le long de la plage ; un large carré de potences de bois au-dessous des quelles se balancent des choses, plates, uniformes, et qui produisent en se

choquant un bruit sec, sinistre, d'ossements : danse macabre qui jure étrangement dans ce paysage de gaîté et de soleil.

Au pays des Tartares, ceci n'était autre que du tabac séchant à l'air libre, ici ce sont des chapelets de morues, enfilées par la queue à de longues ficelles ; milliers de poissons décolorés, recroquevillés ainsi que des feuilles mortes.

Le retour s'effectue dans le déroulement continu des côtes découpées, et le fjord de Trondjhem ouvre devant nous sa large baie baignée d'argent, de sinople et d'azur.

La ville semble s'avancer à notre rencontre, nous reçoit dans le sourire de ses maisons claires, et le soleil allume des étoiles d'or aux carreaux des minuscules fenêtres.

Je revois avec plaisir la vieille ville de bois de « Marchande en Trondjhem », la cité des guerres de religion de la péninsule Scandinave, et, devant l'antique cathédrale au roman fouillé, grimaçant, comme celui de la basilique du XIe siècle de St Pierre d'Angoulême, en pays Franc, j'évoque un tableau des temps passés, illustration curieuse d'un John Duncan, St Olaf, le Torquemada norvégien, laissant « pleurer le sang » aux infidèles et dressant vers le ciel, dans la gloire triomphante de son manteau de pourpre, sa crosse armoriée.





CHAPITRE VII

MOLDE ET LE ROMSDAL

Un enchantement, un doux appel de nature fraiche, coquette et pimpante ; voilà Molde qui, dans son décor paisible, reposant, nous attire, nous fascine ; et le « Neptun » obéit, docile, orné de son grand pavillon comme aux jours de fête.

Mais, hélas, le soleil se cache dans un ciel chargé de gros nuages lourds troués par les crêtes déchiquetées des montagnes ; et cependant la côte a des nuances si douces de vert, de violet et de vieil argent qu'elle captive les regards, invite à la paix et au repos.

Nous accostons le long d'un quai de bois et quittons

définitivement, mais à regret, les planches du « Neptun ».

Nous aimions notre maison flottante où, durant tant de journées, nous avions eu l'artistique jouissance de voir se dérouler les paysages grandioses du Nordland.

Avec lui, nous avions navigué, confiants, au milieu des écueils, vogué sur les eaux calmes des fjords neigeux, et l'Océan glacial nous avait puissamment soulevés sur ses vagues livides ; nous avions subi, sur le pont, la pluie glacée du Nord, nous nous étions réchauffés au grand soleil et nous avions vu, auréolé d'or et de feu, minuit illuminé !

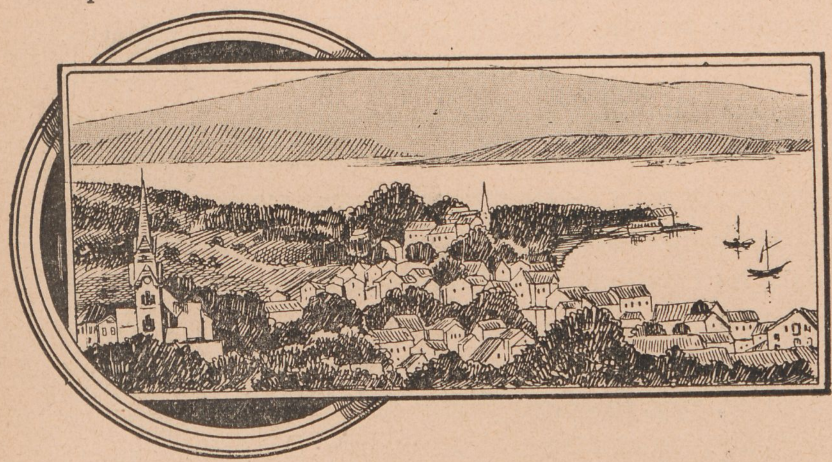
De nos compagnons, les uns sont descendus à Trondjhem, les autres continuent leur route sur Bergen, et nous nous séparons, non sans une pointe de mélancolie, de nos amis d'un jour, de l'équipage si brave et dévoué, du « Neptun » qui s'efface, au loin, dans une brume violacée....

Et je gagne tristement, avec quelques Français, l'hôtel de la ville. La pluie tombe, fine, serrée, noyant tout dans une buée malsaine, grise, terne et maussade.

La grande rue longeant le fjord, malgré l'aspect propret de ses maisons enguirlandées de chèvrefeuilles, la coquetterie de ses jardinets fleuris, est navrante de solitude et de désolation. L'eau clapote sur un terrain détrempé, englue tout de fange et de boue ; et cela me fait l'effet d'une cité parée pour quelque fête dont un orage aurait gâté chaque ornement, souillé chaque draperie ; les drapeaux pendent comme des loques le long des hampes, les fleurs tombent, blessées, sur le sol

humide, et les murs semblent un carton-pâte défraîchi, déteint, sous les ruisselets qui y dessinent une série de petits canaux.

Comme Trondhjem, Molde possède un hôpital pour les lépreux, en assez grand nombre en Norvège. Et, dans cette profonde tristesse, dans le désolant abandon de cette rue où l'on voudrait voir la chaude lumière du soleil, le mot « léproserie » me vient à l'esprit; j'ai la hantise du moyen-âge, et j'ai peur de voir surgir tout à coup le convoi du malade porté à l'église sur la civière



des morts couverte d'un drap noir, les prêtres revêtus des ornements de deuil psalmodiant le « Libera », et la théorie des céruféraires balançant les cierges de cire jaune entourés de cuivre ouvragé, voilés de crêpe.

Un ladre ou meseau va-t-il apparaître hâve et traînant la jambe au coin de cette ruelle? Vais-je voir la tache rouge de son bonnet écarlate au fond de cette cour, et entendre le bruit sec de sa « cliquette », terreur de tous les habitants?

Non, Molde se réveille de son angoissante torpeur ; une large avenue de frênes et de bouleaux marie la grâce de ses arceaux au-dessus de ma tête, un parterre gazonné, orné de massifs fleuris, s'étend sous mes pas, et le ciel ne pleure plus que des larmes rares, bientôt taries.

*
* *

De bonne heure, au gai soleil chantant l'aubade joyeuse, j'ouvre ma fenêtre ; et devant moi s'étend le paisible paysage de lumière, de bois et de glaces. Il me semble être sur les bords d'un lac italien, à Bellagio la riante. L'eau, ainsi qu'un champ de bluets et de pervenches, s'étend indolemment immobile ; elle caresse amoureusement les rives verdoyantes, les enveloppe de sa molle étreinte, les endort de son chaste baiser et fuit, dans les reflets discrets d'un miroir d'acier poli, vers la haute mer.

Des îles sont semées au milieu du fjord ; vertes, nombreuses, elles semblent broder sur le manteau azuré des eaux un onduleux dessin de turquoises. Des daims courent en liberté sous leurs frais ombrages et les vieilles chansons racontent que « les daims roux sortent des bois quand des lumières célestes planent au-dessus de la mer tranquille, ils écoutent les voix des Génies, ils s'arrêtent au sommet des rochers, et l'on aperçoit, à travers le feuillage, leurs ramures duvetées et leur cou gracieux tendu pour mieux entendre ».

Encadrant ce site paisible, s'argentent de tous côtés des montagnes curieusement découpées ; des prairies

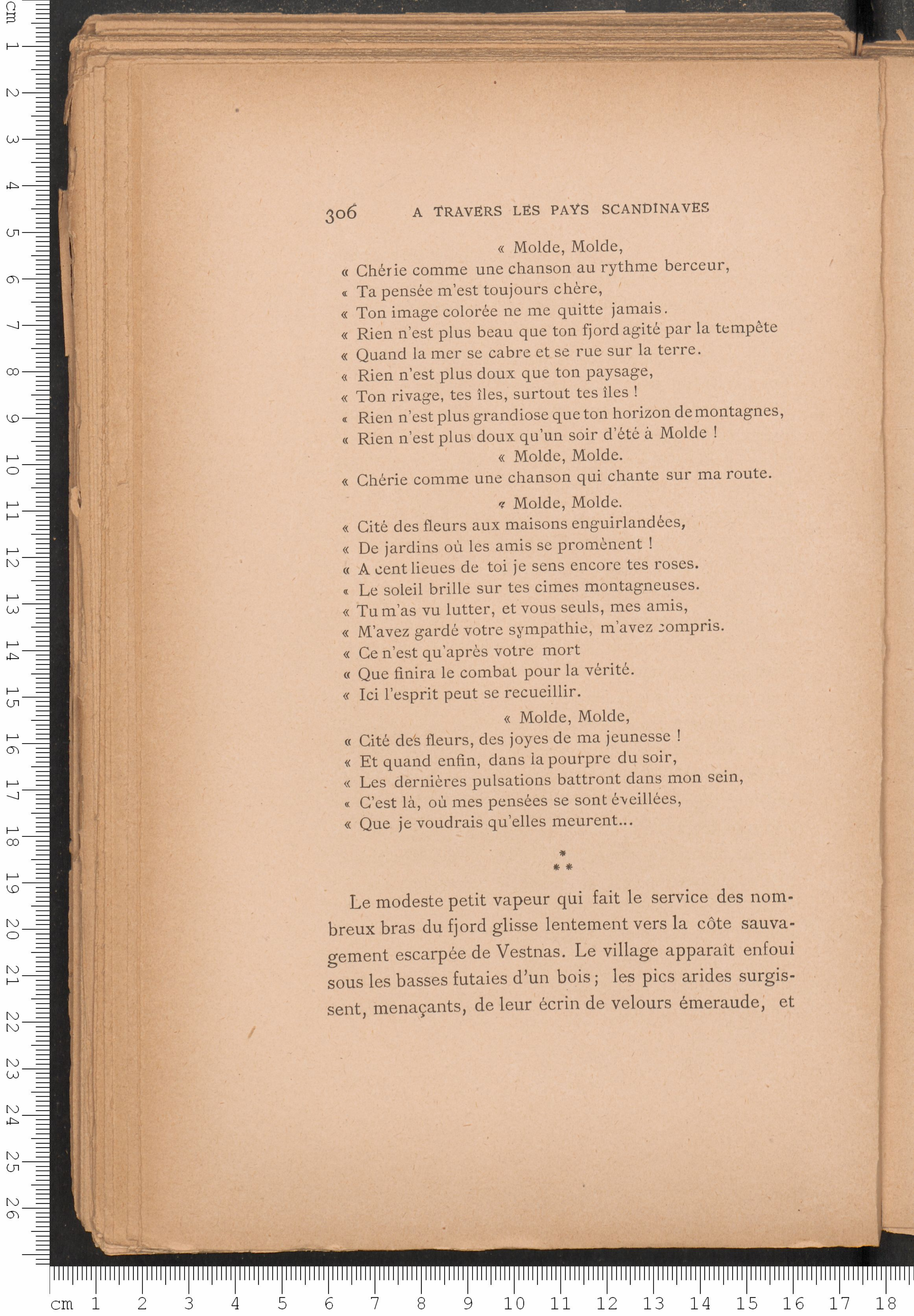
verdoient sur les pentes, se perdent sous la moutonnante verdure des forêts, puis la neige étend sa fourrure royale et les crêtes déchiquetées se dressent hardiment vers un ciel de soie.

Des villas montrent çà et là dans un bouquet d'arbres leurs toits de sapin. Molde est la villégiature à la mode de la Norwège ; chaque année, l'été, de nombreux habitants de Christiania, de Bergen et des villes voisines, viennent s'y reposer du tracas des affaires. Mais l'invasion anglaise y a déjà envoyé son avant-garde de gentlemen grotesques sous le harnais du lawn-tennis, de miss désespérément sèches sous leurs robes fourreau, de lords, le visage taillé dans une rouge betterave enguirlandée de favoris roux, et d'austères clergymen promenant sous leurs redingotes de deuil leur rigidité d'automates. Bientôt, on ne rira plus à Molde : John Bull y aura planté son pavillon !

Je descends vers le port par la rue si lamentablement noyée hier sous les rafales de pluie. Mais ce matin elle est pimpante et gaie, fleurie de roses et de soleil !

Chaque maison, dans l'étreinte amoureuse du chèvrefeuille l'enlaçant de ses mille lianes souples et légères, éclate en bouquet de pourpre ; les jardins sont soignés comme des bijoux rares, les haies sont empanachées de fleurs champêtres, et, sur la route, serpentant sous la voûte feuillue des marronniers et des mélèzes, le soleil sème la richesse de ses louis d'or.

Je retrouve la retraite paisible, tant aimée, du poëte Björnson, la Molde qui lui fut si douce et si chère.



« Molde, Molde,
« Chérie comme une chanson au rythme berceur,
« Ta pensée m'est toujours chère,
« Ton image colorée ne me quitte jamais.
« Rien n'est plus beau que ton fjord agité par la tempête
« Quand la mer se cabre et se rue sur la terre.
« Rien n'est plus doux que ton paysage,
« Ton rivage, tes îles, surtout tes îles !
« Rien n'est plus grandiose que ton horizon de montagnes,
« Rien n'est plus doux qu'un soir d'été à Molde !
« Molde, Molde.
« Chérie comme une chanson qui chante sur ma route.
« Molde, Molde.
« Cité des fleurs aux maisons enguirlandées,
« De jardins où les amis se promènent !
« A cent lieues de toi je sens encore tes roses.
« Le soleil brille sur tes cimes montagneuses.
« Tu m'as vu lutter, et vous seuls, mes amis,
« M'avez gardé votre sympathie, m'avez compris.
« Ce n'est qu'après votre mort
« Que finira le combat pour la vérité.
« Ici l'esprit peut se recueillir.
« Molde, Molde,
« Cité des fleurs, des joyes de ma jeunesse !
« Et quand enfin, dans la pourpre du soir,
« Les dernières pulsations battront dans mon sein,
« C'est là, où mes pensées se sont éveillées,
« Que je voudrais qu'elles meurent...

*
* *

Le modeste petit vapeur qui fait le service des nombreux bras du fjord glisse lentement vers la côte sauvagement escarpée de Vestnas. Le village apparaît enfoui sous les basses futaies d'un bois ; les pics arides surgissent, menaçants, de leur écrin de velours émeraude, et

des nuages dessinent sur les sommets dénudés les flottements de larges pavillons.

Le bateau postier est encombré de gens du peuple très amusants à étudier. Des soldats aux uniformes défraîchis, sales, demeurent debout dans la muette contemplation du paysage; des femmes de la campagne, fraîches, taillées à coups de hache, blondes du blond presque blanc de l'avoine mûrissante, causent doucement entre elles, assises sur leurs boîtes rondes qui remplacent les lourds paniers des paysannes de France ; des jeunes hommes, gauches dans leurs vêtements du Dimanche, la physionomie veule, sans expression, ne cessent de déambuler machinalement sur les planches du pont. Gênés dans leur promenade par l'étroitesse et le peu de longueur du bâtiment, ils tournent en cercle autour de la passerelle, systématiquement, comme des automates, en file indienne, sans une parole ; gars solides, mais inconscients de leur force, enfants naïfs, l'âme neuve et blanche comme celle des tout petits.

Le Romsdals-fjord se présente à nous dans toute sa superbe beauté. C'est à la fois l'aspect paisible et reposant du lac de Côme et la sévère et sauvage nature de celui de Lugano. Contraste étrange, dans le même lieu, de fraîcheur et d'aridité, de calme et de violence.

Des prairies d'une pureté de ton admirable viennent mourir en caressantes ondulations au bord des eaux vertes, transparentes comme un cristal ; des villages aux noms barbares, Nordvik, Sabö, Sövik, reflètent sur le miroir de porphyre leurs maisons rustiques éclaboussées d'ocre rouge et jaune, couvertes de gazon ; et

la marée onduleuse des bois de bouleaux moutonne au flanc des collines.

Puis, c'est le décor farouche de montagnes assombries, de rocs noirs, de bouquets rigides des sapins mélancoliques ; la puissante ossature d'une contrée tourmentée, la blancheur neigeuse des cimes altières. Entre deux falaises de granit, se creusent de nouveaux fjords rongeant la côte, et l'eau s'allonge entre les hautes murailles comme un long ruban d'algues vertes.

L'impression que l'on éprouve devant ce splendide paysage est celle de la grandeur, de la force tragique et superbe, mais c'est la puissance tranquille d'un géant qui vous appelle dans un sourire.

Les montagnes portent des noms évocateurs de cours royales, de légendes romantiques, de contes héroïques. Voici le « Roi », la « Reine », l' « l'Evêque », le « Trône » ; suggestives apparitions des épopées populaires, grandies à la haute allure des antiques Sagas.

Prodigieusement énorme, cuirassé d'argent, le « roi », d'un geste hardi, lève sa tête altière couverte de la couronne de fer ; la « Reine », à laquelle un roc fauve, doré de soleil, sculpte un gorgerin d'orfroi, laisse indolemment pendre son lourd manteau fourré d'hermine ; l' « Evêque », mitré d'argent, violassé de bruyères, semble encore officier à une « messe de St Grégoire ».

Et les rochers déchiquetés, ouvragés comme des pierres sacrées, dressent leurs flèches légères telles des épis de pieux sanctuaires ; aiguilles gothiques de vertigineuses cathédrales dont le vent du Nord fait mugir les orgues puissantes.

Les bonnes fées, douces, maitresses du sort des humains, habitent ces contrées enchanteresses ; et, le soir, se promène sur les eaux dormeuses la « gracieuse Vela », « qui porte une robe bleuâtre, toute brodée de petites pierres, un collier de verre, un bonnet de fourrure fait des peaux d'un agnelet noir et d'un chat blanc ».

La température fraîchit soudain ; des nuées pesantes accrochent des loques grises, déchirées, à la crête des monts, et le temps magnifique de printemps ensoleillé qui nous avait charmé tout le jour se change en triste et maussade soirée d'automne.

Nous faisons escale, au fond d'une baie, au joli village de Veblungsmes admirablement situé dans un cirque de hautes montagnes. Une curieuse église de bois se découpe svelte et légère sur un tertre gazonné, et les maisons, comme attirées par la caresse des eaux, se pressent au bord du fjord.

Un camp est établi à quelque distance du petit port ; et de nombreux soldats viennent promener leur ennui sur la courte jetée. Les uniformes, d'un vert sombre, sont maculés de taches ; les boutons, les cuivres du ceinturon, du sabre-baïonnette, les buffleteries, n'ont jamais connu le luisant de l'astiquage, et, à leurs chapeaux de feutre déformés, dont la couleur jadis noire est devenue d'un roux lamentable lavé par la pluie, rougi par le soleil, pendent des semblants d'aigrettes grises.

Le peuple Norvégien, un peuple de marins, n'est pas une race de soldats. Le service militaire est à

peu près nul ; les hommes valides de vingt à vingt-cinq ans ne font, durant ces cinq années, que six mois de période d'instruction, et cela en deux fois. Aussi, le mot « insoumission » n'existe-t-il pas chez eux, et le corps de la force publique, la gendarmerie, est encore à créer.

En face de la baie, se découvre le modeste hameau d'Aandalsmes où nous devons passer la nuit.

Nous accostons à un quai élevé sur pilotis et descendons à terre. Il semble que nous arrivons en un pays perdu, désert, abandonné des humains, au bout du monde !

J'écris à la lueur d'un jour mourant, je pourrais presque dire sur l'herbe, car ma chambre, au rez-de-chaussée, a ses deux fenêtres d'angle ouvertes sur un jardinet dont quelques branches de bouleau viennent balancer leurs feuilles d'argent au-dessus de ma tête.

Je jouis délicieusement du grand calme qui m'enveloppe, de la douce sérénité de ce beau soir enchanteur et je me laisse bercer par la prometteuse parole du dicton populaire : « Le Romsdal est aux autres vallées ce que le soleil est aux autres étoiles ! »

*
* *

De très bonne heure je suis debout, inspectant anxieusement le ciel. La température est basse, l'air vif, cinglant comme en Décembre, mais on sent, derrière l'amoncellement des nuées, le soleil qui teinte d'une lueur rosée la chevauchée rapide des nuages.

Je me décide à partir avec un compagnon de route,

et, tous deux, nous montons dans la légère voiture nommée stolkjarre, karriole à deux places, derrière laquelle grimpe, raccroché au dossier, un gamin du pays.

Nous roulons gaillardement vers le bas de la fameuse vallée de la Rouma, au milieu des vertes prairies, des bois d'aunes et de frênes. La rivière coule comme un gave sur les cailloux, éclaboussant de son eau claire les haies fleuries.

Nous entrons bientôt dans une gorge profonde, large, aérée, magistralement encadrée de murailles titanesques, ouatées de neige à leur sommet ; quelque chose comme le défilé de la Chifa près de Blidah. Sur le roc sauvage, découpé en arêtes, ne croît plus le cactus ou l'aloës, mais la ronce, le sapin et le bouleau ; le soleil Africain n'incendie plus la roche, mais un brouillard léger, diaphane, flotte dans l'air, crève à la cime des monts et tombe en pluie fine autour de nous. Ce n'est plus la fanfare triomphante des lumineuses clartés des ciels algériens, mais la farouche et sévère tempête des nuages sombres.



Et le couloir se resserre de plus en plus; le torrent mugit maintenant, coléreux, lançant ses menaces à tous les échos; les cascades fracassent les arbres sur leur passage, les nuages crevés pendent en loques grises aux pics aiguillonnant la mer, mais les sapins hardiment

dressés sur les rocs éboulés embaument l'atmosphère, les fleurs diaprent la mousse d'étoiles d'or et d'argent, et la route se déploie toujours, tel un serpent souple, à travers les halliers épais.

Souvent une barrière coupe le chemin, c'est la limite d'un graal, d'une ferme ; alors des petites filles, charmantes d'ingénuité, de gentillesse, viennent ouvrir la porte rustique.

Elles saluent gracieusement avec une longue révérence pleine de grâce, une coquetterie exquise de grande dame ; et rien n'est délicieux, dans ce cadre sauvagement fruste, comme ce geste délicat de gavotte ou de menuet du siècle galant.

Formidable, gigantesque, apparait le Romsdalshorn entouré de ses vassaux, « l'Evêque », « le Roy », les « Sœurs » ; masse énorme de rocher noir serti dans la forêt d'argent des bouleaux, dans l'écrin velouté des mousses, dans l'inviolée blancheur des neiges, et dont la tête altière se perd dans le brouillard.

Et c'est la chaîne houleuse des légendes, le Troldtinder (le pic des Sorcières), le « Brudefölget » ou « cortège de la Mariée ». Les mauvaises fées ouvrent le gouffre infernal de leurs mâchoires ébréchées dont les dents cariées, rongées de gel, se dressent méchamment vers le ciel.

« Le cortège de la Mariée », comme celui d'Hammam Meskoutine, dans la province de Constantine, est éternellement emprisonné dans une gaîne de pierre ; et, l'hiver, les sorcières crachent la formidable trombe des avalanches sur la route solitaire et blanche.

Nous faisons une courte halte au relais d'Horgheim, franchissons la Rouma sur une longue digue de pierre, et nous nous engageons dans l'étroit défilé, encaissé, écrasé par des murailles de mille mètres d'altitude. Mais l'entonnoir s'ouvre ; des prairies, des champs apparaissent ; un hameau jette ses quelques maisons sur les prés fleuris, Flatmark nous invite au repos.

Je vais promener ma flânerie dans un sentier montueux, avant l'heure du déjeuner. Je cherche à imprégner tout mon être du calme de cette grandiose nature, à fixer pour jamais dans ma mémoire le charme de ce site merveilleux, afin, dans les heures d'ennui, de revoir, encore embelli par la poésie si douce du souvenir, ce paysage de caresse, de paix et de recueillement.

Nous partons dans la joyeuse lumière d'une fête ; le soleil de ses rayons écarte deux nuages comme une draperie, se montre resplendissant, et, royalement, jette un drap d'or sur la montagne.

Nous allons, gais, heureux, libres ; mais tout à coup dans une gorge étroite, une averse épouvantable noie tout sur son passage, c'est à croire que toutes les cataractes du ciel sont ouvertes ; l'eau tombe avec une violence inouïe, fume sur la route, se glisse en ruisselets sous les vêtements, et clapote lourdement sur le tablier de la voiture. Nous avançons sans voir, aveuglés par la pluie, fouettant notre cheval pour gagner un abri.

Notre jeune conducteur semble habitué à ces douches torrentielles, il tend philosophiquement le dos, sans rien dire, magnifique d'indifférence ; mais nous, c'est autre chose, nous sacrons comme des bandits, montrons le

poing au ciel, et finalement, tombons résignés, vaincus, silencieux.

Je me rappelle avoir subi pareil orage, en Corse, sur le chemin de l'île Rousse à Calvi, mais, fort heureusement, ici le vent ne souffle pas en tempête, sans cela nous eussions été brutalement jetés sur les rochers.

Enfin nous arrivons à un relais ; piteux, ruisselants, boueux, nous pénétrons dans une pièce pittoresquement ornée de poignards, de peaux et de bois de rennes. Un enfant seul est dans la maison et nous regarde, curieusement effaré. Il doit se demander quels sont ces hommes noyés qui osent encore causer, marcher, parler de repartir.

Comme il n'y a pas de feu, nous faisons le tour de la pièce comme des ours en cage, afin de ne pas nous refroidir, attendant patiemment la fin de l'averse.

Une éclaircie, un rayon de soleil ; en route pour Nœs ! Lamentable cette rentrée vers le fjord si superbement éclairé hier ; nous pataugeons dans une boue noirâtre, visqueuse, couleur de tan ; nous nous embourbons dans des ruisseaux d'eau sale, limon de sable où roulent quelques pierres détachées du roc, et nous avons la vue d'un rideau de nuages derrière lequel il doit sûrement se passer quelque chose.

Nous arrivons enfin pour l'embarquement. « Le fjord est malade », suivant l'expression norvégienne ; il a des teintes livides, jaunâtres, cadavériques, et le brouillard tombe, fin, glacé, ensevelissant la montagne dans un suaire endeuillé. Et voilà Molde assoupie au bord des eaux, grelottante et frileuse. Le canot vapeur qui est

l'omnibus de l'hôtel nous conduit au bas du jardin, et nous gravissons les degrés qui mènent au perron.

Ce soir, la pluie a cessé, le fjord se recueille avant de s'endormir dans un semblant de nuit. A ma fenêtre, sans lumière, je regarde le mélancolique mais large paysage ; une lueur falote, indécise, s'étend sur des eaux d'encre et d'argent, une mystérieuse poésie plane dans l'air, et sur les coteaux les feux de la Saint-Jean rougeoient la brume, allument des clartés d'incendie et s'éteignent. fumeux, comme des charbons mouillés.

Et je revis deux nuits semblables, aux mêmes époques, captivantes par leur charme évocateur, leur mystérieux enchantement : l'une passée sur le sable de la grève à Vintimille, l'autre sur la rambla fleurie de Barcelone. En Italie, sur la montagne noire, c'étaient des feux de réjouissance, de veglione, de saturnale antique ; en Espagne, au fond du boyau des ruelles sombres, c'était la vision, dans ces flammes de punch, de bûchers d'inquisition, d'autodafés, de farouches exécutions ; ici, c'est la clarté mourante d'une aurore boréale, la robe rosée de la fée très douce des nuits polaires.

*
* *

Molde s'efface peu à peu dans la brume ; le vent souffle avec violence, l'eau du fjord clapote le long des flancs du vaisseau et des vagues minuscules courent en bandes serrées à la surface de la mer. Le « Mira », sur lequel nous nous sommes embarqués pour gagner Bergen, se faufile adroitement au milieu d'un dédale de petits ilôts rocheux, couverts de bois, passe prudem-

ment dans des détroits couleur de soufre, salis de brouillard, et côtoie les hautes falaises humides de Valderö.

La pluie fait rage, fouaille les flancs du vapeur, inonde les planches du pont et cingle, avec des sifflements lugubres, les cordages dans les haubans.

Nous arrivons à Aalesund sous un déluge terrible ; le port de pêche, encombré de lourds bateaux, a un aspect sinistre ; les quais, reluisants d'eau, sur lesquels vont et viennent quelques matelots engoncés dans leur suroit, sont encombrés de bâches sombres, de tonneaux noirs ; la ville, cachée sous un voile de pluie, ne laisse apercevoir que quelques basses maisons rouges rayées de flèches d'argent, et l'ensemble est navrant, désolé ; pays noyé.

Ce fut de cette cité de hardis nautonniers que partit, pour conquérir la Gaule, le prince d'Aalesund, le Rollon des vieilles chroniques, le Roff des sagas norvégiennes.

Il planta sa lance d'airain sur la côte de Neustrie, remonta avec ses lougres pesants le cours de la Sequana des Veliocasses et cargua ses voiles de pourpre en vue des murs de Rotomagus.

Le roi Charles le simple le nomma duc de Normandie, nom que le chef norvégien, en souvenir de son pays avait donné à sa nouvelle conquête, et la princesse royale, la douce Giselle, devint l'épouse de l'homme du Nord. Il reçut le baptême et s'appela dès lors Robert.

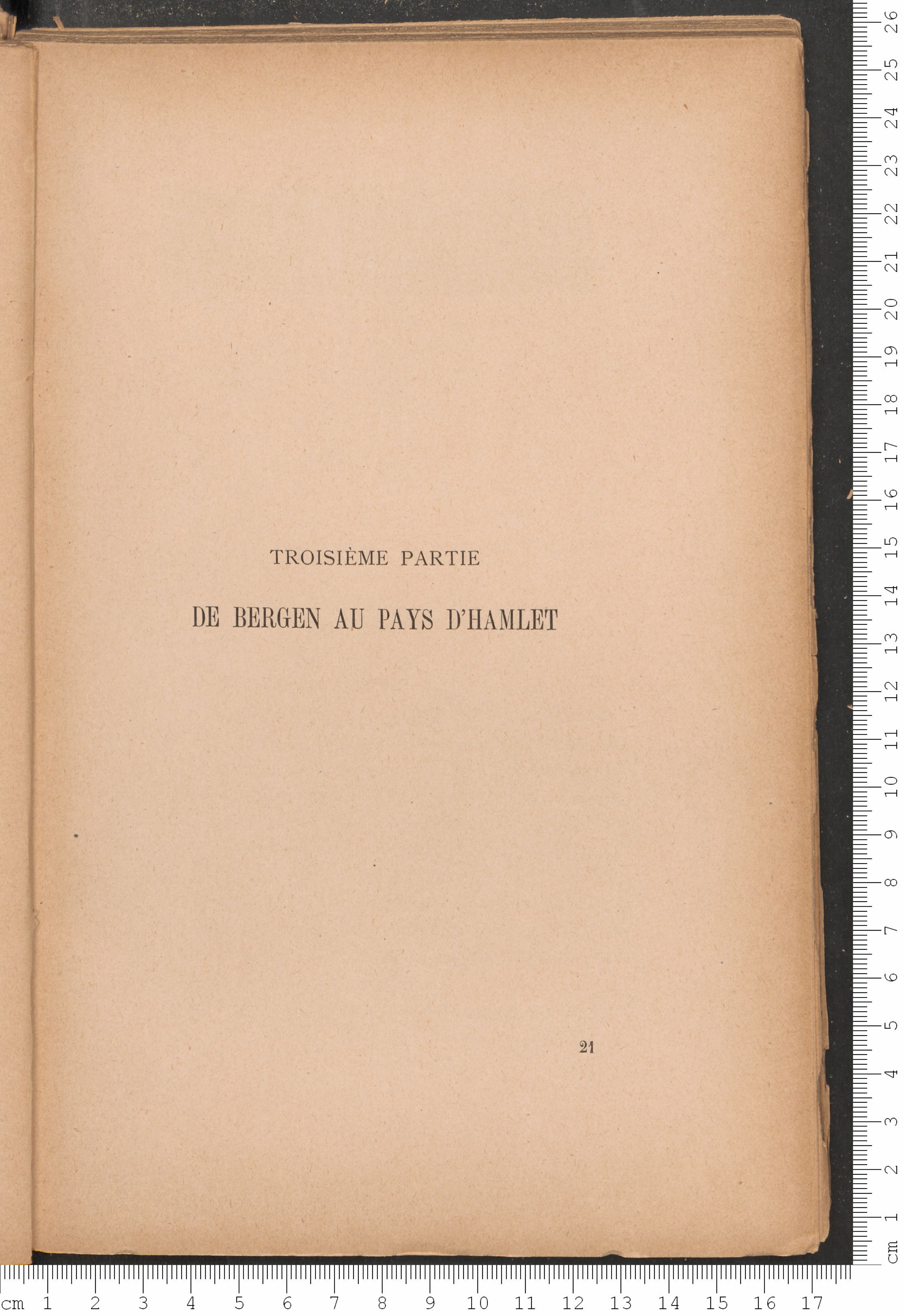
Lorsqu'on prononçait son ancien nom de païen, on était immédiatement traîné en justice, et c'est de là que naquit l'expression locale de « haro » (ha, hrolf), cla-

meur accusatrice dont l'usage demeura longtemps en pays normand.

Maintenant, nous roulons sur la pleine mer, nous doublons la presqu'île de Stadnand, célèbre par la fréquence de ses tempêtes. Le « Mira » obéit à la puissance des vagues, bondit sur les crêtes blanchies d'écume, s'enfonce dans les vallées d'eau verte creusées sous sa quille, et marche sûrement, bravement, sans dévier de sa route, malgré la fureur violente du vent debout.

Près de nous, à tribord, un navire marchand tangue, fortement secoué par la houle, et à babord s'allonge désert, imposant, sauvage, le cap des orages. Enfin nous dépassons la pointe extrême, nous nous mettons à l'abri de la formidable muraille de rocs et entrons dans un archipel d'îles sombres, déchiquetées, sévères. Le grand calme du soir descend sur les eaux mortes, immobiles, d'un vert bronzé de statue antique ; le silence impressionnant règne sur la nature endormie et la pâle lumière des nuits d'été tombe lentement du ciel blanc, malade, sans couleur.





TROISIÈME PARTIE

DE BERGEN AU PAYS D'HAMLET



CHAPITRE Ier

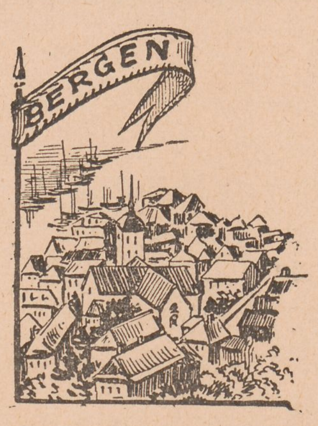
—

BERGEN

Bergen la pluvieuse, Bergen la rivale de Saint-Michaël en Alaska, Bergen la noyée durant six mois de l'année sous les rafales de pluie, se détache, rouge, poudrée d'or, sur un ciel d'un bleu pâle, transparent, de la nuance éteinte d'une très vieille étoffe, touche légère et vaporeuse d'un pastel ancien. On recueille en moyenne deux mètres d'eau par an dans la cité d'Olaf Kyrre ; et, bien caractéristique et local, à la devanture d'une librairie, sur la couverture d'un livre qui traite de la ville, l'artiste a représenté la perspective des quais hachée sous les flèches humides.

J'avoue que cette réclame est peu engageante, à moins

qu'elle ne soit faite pour les fabricants de parapluies de Bologne qui, ayant fait faillite en la ville des arcades, viennent chercher fortune sur les bords du Byfjord.



Mais, comme ce matin tout est frais, pimpant, miroitant de couleur, empanaché de soleil ! Les maisons, lavées par les pluies, sont comme vernies de la veille, leurs murs de bois ont la propreté méticuleuse des planches de navires de guerre, et il semble que l'odeur enivrante, chaude, qui s'exhale des forêts après l'orage, monte en buée d'or du sol régénéré.

Je vais vers le marché aux poissons, une des choses les plus intéressantes de Bergen, à travers les rues aux curieuses maisons d'autrefois, couvertes de tuiles grossières, le long des quais bordés de magasins profonds, encombrés de piles de morues, et je retrouve Nuremberg, mais une Nuremberg qui serait port de mer, évocatrice comme elle, respectée comme elle par le temps et les hommes.

Voici la poissonnerie en plein air la plus extraordinaire, la fantasmagorie la plus étrange de poissons jamais vus, nés d'imaginations folles et malades, la grouillante vie, pittoresque, amusante, de barques, de voiliers, de foule compacte, colorée, mouvante. Puis, aucune menace de pluie, le grand soleil, celui qui m'illumina cette autre « pescheria » de la Bari italienne, la classique « Piscosum » de la Pouille.

Le marché se tient à la fois et sur l'eau et sur la grande place Torvet, dans le cadre admirable du port encombré de navires, dont les voiles tendues fuient en papillotantes blancheurs vers les lointains bleus. Dans le cirque des hautes collines vertes, s'accrochent les maisons rouges, en tas, au hasard, plaquées comme de larges coups de pinceau hardiment jetés sur un fond de toile ; et les vieux magasins de la Hanse encadrent la Bourse construite dans le style sévère du Nord, mais que rehaussent un revêtement de briques et une bordure de larges pierres blanches.

En bas, sur l'eau, c'est toute une flottille de pêche s'écrasant entre deux jetées de bois dont le plancher, couvert d'écailles argentées, semble revêtu d'une fine cotte de mailles. Et partout des poissons de toutes tailles, de toute nature : dans les barques ruisselantes d'eau salée, dans l'entassement des bancs, des tables, des éventaires, sur les marches humides et grasses.

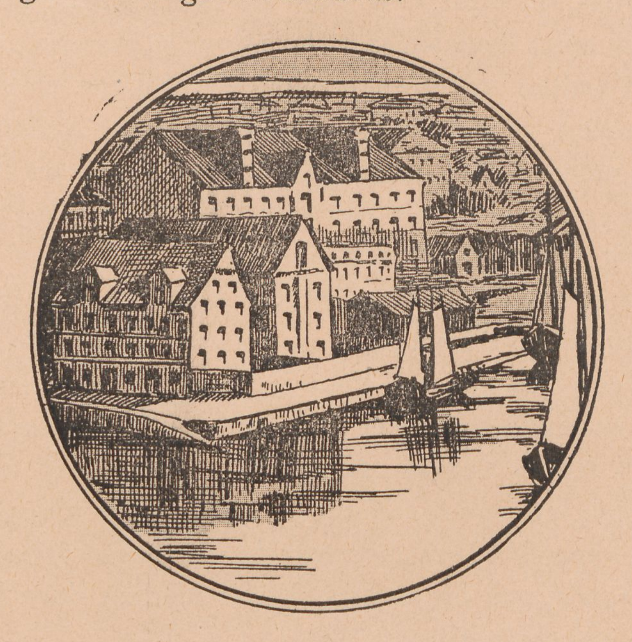
Certains ont des formes inconnues, des nuances bizarres, des reflets d'armures ; les uns sont bleus, d'un bleu très cru, très ardent ; d'autres violacés, inquiétants ; ceux-ci sont cuirassés de vert comme le torse des chevaliers félons, écaillés de noir tels des plastrons de Miotshin, et ceux-là, courts, gonflés, en boule, pourpres, rappellent ces monstres de cauchemar, aux gros yeux ronds, que les artistes chinois mettent dans leurs maladives compositions.

Dans de larges baquets, nagent des maquereaux, des morues, des carrelets, des éperlans, des « Mord-pierre » difformes, nés de rêves mauvais, ouvrant des mâchoires

de scie, acérées, menaçantes, et mordant désespérément les parois de leur prison.

Le fond de certaines embarcations est rempli de milliers de sardines, tas de pierreries miroitant au soleil; et lorsque les matelots plongent leurs mains calleuses dans toutes ces richesses et les retirent pleines, des filets d'argent fuient de leurs doigts, une pluie de perles, de diamants, coule le long de leurs bras nerveux et des myriades d'étincelles s'échappent de leur peau rugueuse.

Et tout cela sent bon la marée, le vent du large, la saine griserie des grands horizons.



Les marins vendent leur poisson dans les barques mêmes; les acheteurs se penchent sur les garde-fous, tendent leurs seaux de bois, et le marché se fait honnê-

tement, sans discussion. Des morues énormes sont dépecées sur place et les lourds quartiers, à la chair épaisse, rangés symétriquement, sont rapidement enlevés par les solides commères de Bergen.

Les grands coffres rouges, aux dessins jaunes, héroïques, rappelant l'imagerie amusante et naïve des voitures de Sicile, semblent inépuisables ; les hommes enlèvent sans cesse les fuyantes sardines, mais la boîte, nouveau tonneau des Danaïdes, ne se vide jamais.

Jusqu'à midi, la foule continue à s'agiter autour du port de pêche. Les matelots, aux larges carrures, pesants dans leurs bottes huilées, s'avancent dans la marée humaine, gardant dans leur allure le rythme du roulis qui berce leurs vaisseaux. Leurs mâles visages s'assombrissent sous de lourds chapeaux goudronnés ; leurs vestes noires, largement ouvertes, sont coquettement ornées de glands sombres, et leurs gilets, piqués de nombreux boutons minuscules, bombent sur leurs torses puissants.

Les femmes portent différents costumes de tonalités très diverses ; les unes ont des robes sévères, brunes, presque noires sans nul ornement qu'un tuyautage au bas de la jupe, les autres ont des tricots rouges, éclatants, à demi voilés sous un foulard de soie bleue, celles-ci se coiffent d'une sorte de béguin cerclé d'un filet de linge blanc comme les veuves anglaises, celles-là s'auréolent de la coiffe immaculée du pays breton.

Uns gaieté bonne enfant se dégage de cette cohue de peuple franc, sain, loyal ; l'air a la pureté qui lui vient de la mer voisine, le ciel lumineux chatoye et la joie

éclate dans tous ces yeux plus bleus que la pervenche au Printemps.

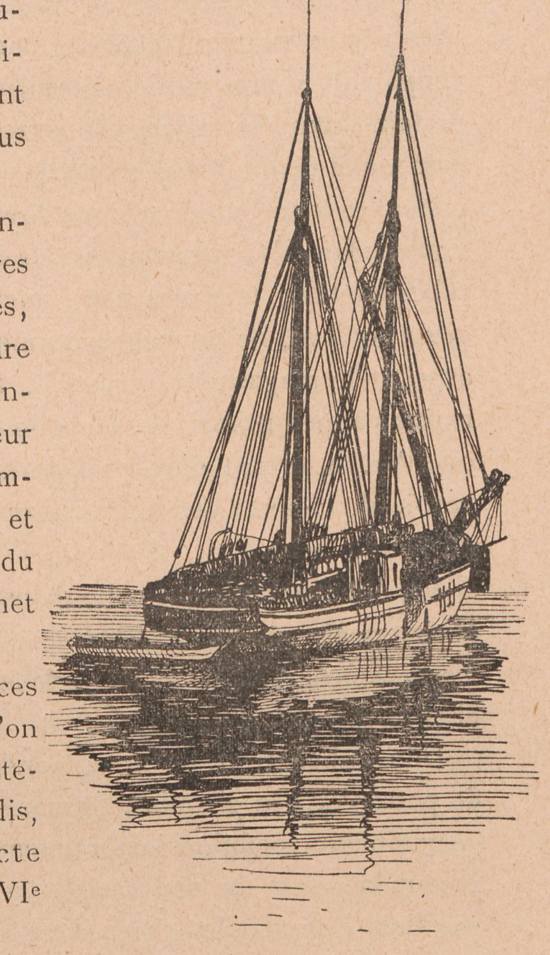
*
* *

Ce n'est plus une ville moderne qui aligne le long du « Quai Allemand » ses hautes maisons de bois aux larges fenêtres, c'est un comptoir hanséatique tel qu'autrefois, aux époques de fièvre et de lucre, quand la formidable puissance de la ligue arborait aux mâts des lourds vaisseaux, l'orgueil de son pavillon. Nous sommes au XVe siècle, à l'heure de la prédominance de l'Allemagne commerçante sur les côtes de la Baltique, Bergen est un des ports les plus prospères de la richissime association, et tout revit dans l'évocation subitement surgie du passé.

La perspective des magasins se découpe géométriquement sur le ciel pâle, les pignons pointus, triangulaires s'avancent en avant sur les hautes devantures, uniformes, sévères, percées de nombreuses fenêtres ; et, vers l'entrée du port, la solide forteresse de Bergenhus, pesamment assise sur sa base carrée, dessine sa rude silhouette dans une poussière d'or.

Accostés au quai, de nombreux vaisseaux enchevêtrent leurs agrès, parent l'azur de blancheurs flottantes et bombent leurs pesantes carènes sur les eaux dormantes. Des tas de poisson sèchent au soleil, des piles de morues s'élèvent, desséchées, comme des monceaux d'écorces, sur de larges balances, et les matelots vont et viennent au milieu des chariots lourdement chargés. Ici, sur le trottoir de granit, c'est l'animation, la vie active, intense ; là, dans les sous-sols des hauts maga-

sins, c'est la froide et rigide claustration du patron qui amasse, compte son or, calcule la valeur des caisses que les grues primitives soulèvent devant son enseigne parlante et qui vont bientôt s'engouffrer sous ses hangars.



Des ruelles étranglées, perpendiculaires au port, rectilignes, sombres, vont se perdre dans une obscurité inquiétante ; une odeur violente de saumure imprègne l'atmosphère et monte vers la ligne du ciel entrevue au sommet de l'étroit couloir.

C'est par un de ces longs boyaux que l'on entre dans la mystérieuse maison de jadis, reconstitution exacte d'un comptoir du XVI[e] siècle.

De suite, on a l'impression de reculer de trois cents ans, de vivre sous l'austère et rigide loi des Hanséates; et, dans la profondeur des magasins où l'ombre va s'épaississant, la basse colonnade des barils alignés dessine de vagues chemins où l'huile suinte et répand son

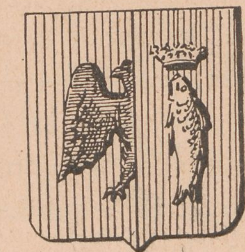
écœurante et nauséabonde odeur. C'est là, dans ces réduits humides où l'air vicié tremble dans une lumière douteuse, que peinaient les misérables apprentis, brutalisés par le patron, méprisés par les marins, roués de coups par le magasinier, bête brute coiffée du bonnet de laine haut et rigide, embarrassé du lourd tablier de cuir taché de graisse. Ces malheureux devaient débarrasser les tonneaux de morues de toute trace d'huile, et, pour ce fait, ils aspiraient avec la bouche, dans de longs tubes d'étain, la visqueuse liqueur. Si l'un d'eux, le cœur soulevé, ne pouvait continuer son atroce travail, aussitôt le magasinier survenait, l'une de ses lourdes mains s'appesantissait sur l'épaule du délinquant, tandis que l'autre, armée d'un nerf de bœuf ou d'une corde garnie de clous et de nœuds, frappait lâchement le dos du pauvre hère.

Vie épouvantable que celle de ces enfants de la vieille Hanse, mais que de nos jours encore les « graviers » de Terre-Neuve subissent sous le fouet du rustre et féroce chef de grave.

Un escalier étroit, tortueux, conduit aux appartements du patron et à la chambre commune. On sort d'un caveau sinistre, peuplé d'ombres mauvaises, et c'est tout à coup la gaieté du franc soleil, la chaude lumière qui papillote à travers les vitres dans un halo léger de fine poussière, la joie du grand air, le réveil après le cauchemar !

Sur la lourde porte de hêtre, vermoulue, noircie par le temps, vernie par les multiples frottements, s'étalent orgueilleusement les armes de la richissime société.

L'écu, grossièrement sculpté dans le bois, maladroitement badigeonné de couleurs « parti ; au un, de gueules, à l'aigle de sable ; et au deux, de gueules, à une morue d'argent couronnée du même » parade à la place d'honneur. Et aucun souci d'art dans ce bureau, aucune recherche d'ornementation quelque peu intéressante ; c'est l'antre du bourgeois cupide, avide au gain, sachant être le maître, faire respecter la puissance de ses thalers, l'autorité de sa force orgueilleuse et brutale.



Le long des murs, des poids, des balances primitives, des instruments de correction ; aux basses et larges solives, des poissons desséchés, des enseignes ; sur le parquet, des tabourets rustiques, des bancs usés ; et dans un coin, bien à l'abri derrière une cloison élevée, percée d'un étroit judas, un lourd bureau, massif, épais, encombré d'énormes livres de compte reliés en bouquin. Rien ne distrait du travail de chiffres, du labeur acharné, âpre, du mercantile agioteur ; pièce sévère de l'avare qui ne voit au monde que le gain, l'or, la richesse !

Et cependant, au travers des vitres épaisses, par les belles fenêtres aux multiples petits carreaux, le port de pêche et le marché aux poissons, apparaissent comme de délicieux tableaux, où l'esprit inquiet s'évade de l'austérité de ce milieu rigide, où l'âme s'envole vers un large horizon, où tout l'être respire, libre, indépendant, comme au sortir d'une prison. Les barques, les navires, s'entrevoient dans une flambée de soleil, les agrès se dessinent

en dentelles sombres sur le bleu du ciel, et la vie éclate intense, active, sur la place colorée du Torvet; antithèse violente entre l'existence qui agonise dans la réclusion froide et sévère de ces quatre murs de bois!

Derrière le bureau, est la salle à manger, basse, sombre, sans air, où se distinguent à peine sur le dressoir les vieilles faïences aux pâles reflets, aux bleus si doux noyés dans l'ombre. Le patron, méfiant, toujours inquiet, se faisait passer les plats par une trappe pratiquée dans la cloison, et il prenait ses repas seul, dans le silence d'une tombe, victime de son or!

La chambre à coucher n'est qu'une étouffante cellule, mystérieuse, troublante, où le lit se cache dans une basse alcôve. Un volet mobile, glissant sur des coulisses, permet seul, la porte fermée, de communiquer avec l'extérieur.

Et c'est dans cet intérieur plus misérable que la claire et propre cellule, blanchie à la chaux, d'un moine ou d'un chartreux, que vivait le riche armateur, gorgé d'or, mais tremblant sans cesse pour la sécurité de ses trésors.

Les maisons hanséatiques étant entièrement construites en bois, il était expressément interdit d'y allumer le moindre feu, aussi existait-il une pièce spéciale, appelée la « salle commune » où se réunissaient les marchands pour traiter de leurs affaires ou pour se livrer à des agapes plus ou moins orthodoxes. Là, pouvaient impunément noircir le plafond de courtes lampes fumeuses, léchant les murs de lueurs sinistres et promenant des ombres étranges sur les faces grasses des boutiquiers hébétés dans une orgie de bière. On discutait

les amendes, les peines pour avoir désobéi aux lois, et la conscience aussi large que peu scrupuleuse de ces juges de comédie, dictait de bizarres sentences, de curieux jugements, faits pour redemander des infractions à la règle au lieu de les abolir. Les « voisins », comme ils s'appelaient, condamnaient celui qui avait tué un apprenti à payer à ses juges un tonneau de cervoise ; même peine quand un patron avait eu un enfant de sa maîtresse ; et le tribunal buvait à la santé des coupables, choquait les brocs d'étain avec ceux des condamnés, et les lourdes vapeurs de la liqueur blonde poussaient rapidement les esprits à l'épaisse et grosse joie des agapes flamandes.

Leur religion, délicieusement tolérante, savait faire ingénuement accepter au ciel leurs frauduleuses opérations. Deux traits des plus caractéristiques donneront la meilleure idée de leur âme vraiment candide ! Lorsqu'ils avaient vendu de la marchandise pesée avec de faux poids, ils envoyaient en expiation un tableau religieux à l'église allemande ; et les murs de la basilique étaient, paraît-il, couverts de ces ex-voto d'un nouveau genre. Sur une note trouvée dans un livre de compte, on a relevé ceci : « Dieu soit loué de ce petit bénéfice » ; le marchand avait reçu un chargement de morues, et il s'était trouvé que plusieurs kilos en avaient été omis sur la facture.

On ne saurait plus spirituellement allier ses intérêts avec ceux de la religion !

Une ordonnance prescrivait aux Hanséates le célibat, et ils devaient faire le vœu de chasteté.

La nuit, de fortes chaînes barraient les quais, isolaient le quartier du reste de la ville, comme un navire à l'ancre en vue des côtes, et d'énormes chiens, molosses hargneux, montaient une garde sévère à chaque issue. Mais le diable veillait ; et le conservateur du musée, né malin, m'ouvre une porte secrète donnant sur un escalier dérobé par où le patron amoureux s'échappait sans bruit, descendait clandestinement dans la ruelle sombre, et gagnait, à la faveur de l'obscurité, le logis des belles filles d'Allemagne. Chose étrange ; la ville où la chasteté était prescrite, de loi, était la cité la plus dépravée, la plus libre à la prostitution. Les belles blondes à la Rubens faisaient fortune dans la Bergen puritaine, austère, dans le quartier de mensonge, de bassesse et d'hypocrisie !

On sait du reste quelle était la sanction des infractions à la loi.

Sous le toit, dans une soupente longue, obscure, privée d'air, est le dortoir des apprentis. Il me semble entrer dans la cabine commune de l'équipage, à bord d'un vaisseau très vieux, très usé. Les couchettes sont cachées dans de basses armoires ainsi que des lits clos de Bretagne, les paillasses défoncées baîllent aux portes à demi glissées, et une lueur blafarde tombant de la haute lucarne répand une lumière indécise de mauvais lieu.

Puis c'est la gaieté de la rue, la joie du soleil, la griserie de l'air pur ; et je crois avoir rêvé, avoir vécu en songe la journée d'un Hanséate du XVI[e] siècle alors que les lourds voiliers découpaient sur les eaux du fjord leurs toiles carrées et leurs puissantes carènes.

*
* *

Bergen flambe, flambe de soleil, d'étincelles d'or et de lumière. La montagne du Flöien se dresse desséchée, calcinée, lézardée comme une Africaine ; et le rocher nu, menaçant, orgueilleusement dressé vers un ciel de feu me rappelle la Gibraltar anglaise cachant sous sa rude écorce ses lourds canons.

Je monte, par un chemin en lacets, à l'assaut de la « bjerg » aride, rocailleuse, où végètent quelques arbustes rabougris, et je m'arrête bientôt devant la magie du tableau qui s'étend à mes pieds. La ville se tasse au bord du fjord, se ramasse amoureusement auprès de la grande nourricière, et ses basses maisons de bois viennent se baigner dans les eaux claires, clapotant doucement, en caresses lentes, le long des portes basses.

Bergen s'offre en un large bouquet de fleurs champêtres ; les toits sont rouges, les eaux sont bleues, les jardins sont verts ; et coquelicots, bleuets, feuillages, éclatent, merveilleusement éclairés par un soleil clair, limpide comme un lingot d'or vierge.

Ainsi qu'un lourd vaisseau assis sur ses ancres, la cité du roi Olaf Kyrre dessine une large carène de lougre ancien échoué là, au pied des puissantes falaises, depuis les rudes époques des rois. Le vieux quartier de Nodnœs avance audacieusement son éperon dans la mer, et la sombre forteresse de Frederiksberg, dressée au point culminant, semble le rouffle aux dragons fantastiques, où le soir veillait l'homme de guette, le Wiking aux cheveux blonds.

Et c'est le semis des ilots saupoudrant l'Océan bleu de nénuphars, la mer s'effaçant légère, blanche, vers un ciel de soie, et c'est le large, l'horizon, l'immensité.....

Puis voici la Bergen aux armes romaines, la « ville aux sept collines » couchée sur son royal écu ; et dans le fourmillement des maisons rustiques pointent les hardis clochers des églises aux curieuses légendes : Mariékirke, l'allemande basilique où priaient, non pour leur salut mais pour celui de leurs affaires, les maitres patrons de la Hanse du XVIe siècle ; Domkirke, la cathédrale, si caractéristique en son gothique du XIIIe siècle, dédiée à Saint Olaf ; Korskiske, l'église de la Croix, où le mystérieux sonneur Niels Klim du « voyage souterrain » de Holberg venait, la nuit, faire tinter les lourdes cloches.

Et de Bergenhus, la forteresse inviolée, à l'île montueuse d'Askö, vit toute l'histoire de Bergen, tantôt farouche, maculée de sang et de boue, tantôt paisible, sans belle crânerie d'audace et de bravoure, ne connaissant que la fureur du gain, la fièvre mauvaise de l'or.

La guerre civile ravagea au XIIe siècle les environs d'Aalrekstad, résidence royale d'Olaf Kyrre, berceau de la ville actuelle. Magnus Sigurdssön, Harald Gille, Slembe, Tuge, poussèrent leurs armées aux rudes combats dans les champs du Nordhorland; le frère y égorgea le frère, le vainqueur fit crever les yeux au prince vaincu, et la lutte acharnée, sauvage, coucha sur l'herbe

verte les blonds guerriers aux cuirasses d'airain, aux boucliers de bois cerclés de cuivre.

Du port, partit, au XIIe siècle, la flotte riche et superbe de Sigurd ; les soixante vaisseaux, dragons en proue, pavillon en poupe, rondaches aux bordages, voiles pourpres au vent, cinglèrent vers la Grande-Bretagne. Ses dix mille matelots visitèrent l'île anglaise, la France, l'Espagne, le Portugal, et plantèrent leurs larges glaives, leurs lances de pin en Terre Sainte. Le roi de Jérusalem, Baudouin, le Chevalier très chrétien, reçut le hardi Wiking avec une magnificence toute orientale ; mais l'homme du Nord, avec un dédain superbe, écrasa sous les sabots de son cheval les splendides étoffes, les richissimes tapis qui couvraient la route de Jérusalem.

Les cadavres amoncelés autour de Bergen ne tardèrent pas à empoisonner l'atmosphère, et au XIIIe siècle, une peste effroyable éclata soudain. Jamais pareille terreur ne s'était vue ; la ville, pourrie, agonisante, n'était plus qu'un affreux charnier, un épouvantable cimetière, et « Sorte död » « la Mort noire » emportait tout dans son impitoyable empire. La légende s'est emparée de cette agonie de toute une ville ; et une vieille ballade, sinistrement suggestive, gémit sur les maux soufferts, sur l'horreur du fléau dévastateur, la terrible et foudroyante « Mort noire. »

C'est alors qu'apparurent les hardis pirates, les audacieux écumeurs de mer, les Vitaliens de Clans Stortebeker et de Winmam. Leurs voiliers sombres, glissant, comme le vaisseau fantôme, par une nuit sans étoiles,

sur les eaux du Byfjord, enfoncèrent leur éperon dans les planches du quai ; et une horde sauvage de bandits, de forbans sans âme ni conscience, bondit vers la ville. Le pillage ne cessa qu'au jour, et un bûcher immense, craquant avec des bruits sinistres, geignant des hurlements étouffés, des plaintes sourdes, éclaira le ciel de lueurs aveuglantes ; Bergen flambait dans la joie homicide d'hommes ivres de sang, gorgés de bière, brandissant leurs torches fumeuses.

Alors, c'est une ville qui renaît, une ville de commerce et d'activité ; le comptoir de la Hanse s'établit en Norvège, Bergen rivalise avec Hambourg, Brême et Lubeck. Et pendant trois cents ans, malgré la tentative infructueuse du bailli Walkendorf pour détruire la puissance du port hanséatique, les flottes de l'association allemande apportèrent vers les quais du Vaagen leur or et l'hypocrite et crapuleuse débauche.

Mais en 1665, Bergen se purifia de ses honteux trafics, de ses misérables orgies, par un joli mouvement d'héroïsme et de générosité. La flotte hollandaise, poursuivie par des vaisseaux anglais, était venue se réfugier dans le port norvégien, se livrant à la bonne foi des habitants, s'abritant sous les canons des forts. L'amiral ennemi somma le gouverneur de la ville de lui livrer les navires du roi. La réponse fut un refus catégorique.

Aussitôt, le bombardement commença, mais en vain ; la vaillante cité riposta énergiquement à la canonnade anglaise, et bientôt les frégates battant pavillon britannique se retirèrent vers la haute mer.

Dans les ruelles sombres des vieux quartiers, rentrant

en ville, je demeure songeur en pensant à l'âme étrange, double, de ces hommes d'autrefois, au cœur incompréhensible de ces marchands, assez vils pour ne voir au monde qu'une pile d'écus, assez nobles pour défendre jusqu'à la mort ceux qui, loyalement, leur ont demandé aide et protection. Et, dans le silence du soir, la cloche de la « Korskirke » tintant claire et joyeuse, je crois voir Niels Klim, l'étrange sonneur carillonnant en fête, au sommet du vieux clocher, le refrain de bombance et de victoire !

*
* *

Ce soir, l'harmonie des teintes douces s'étend, vaporeusement légère, sur les montagnes soyeuses encadrant Bergen la rose.

Je demeure, accoudé au monument de Christie, immobile, fasciné par la splendeur liliale de l'heure bénie ; ému par la douce poésie des choses, et je m'emplis le cœur de tout un ciel de rêve délicatement nuancé pour quelque fête galante ; menuet des étoffes effacées et des catogans poudrés...

La ville s'étage, dans la fraîcheur des arbustes, sur les pentes moirées de blondeurs fauves ; les maisons éclatent, rouges, cuivres de fanfare dans un air discret, mugueté en sourdine par les violons de Lulli ; et la paix profonde descend, enveloppante, sur les eaux, la cité et les bois.

Et le ciel orange, ouaté de flocons blancs, brodé d'écharpes mauves, estompées en flottements légers, se fond lentement dans les gammes imprécises, reposantes, des bleus pâles et des lilas éteints.

Mais, sur la large place du Torvet, les bons citadins se réunissent par groupes sympathiques, placides, causant peu et demeurant debout dans la joie naïve d'une saine tranquillité, dans la paisible jouissance de leur nonchaloir de grands enfants simples et satisfaits.

Dans la grande rue montueuse, ils déambulent lentement, bavardant sans bruit, discutant sans tapage. La chaussée est noire de monde, comme en ces rues hollandaises où, le soleil couché, les voitures ne peuvent plus circuler ; et c'est le Forum romain, l'Agora athénienne, silencieux, gelés sous les cieux du Nord, où plane l'âme recueillie des peuples norvégiens.

Sur le port, où les bateaux se découpent en ombres bleues sur l'eau verte, du vert de l'émeraude malade, le marché aux poissons tient encore ses assises. Des miroitements d'acier, des reflets métalliques, des étincelles blanches crèvent soudain la pénombre, et le ruissellement d'étoiles lumineuses tombe des lourdes morues, portées sur le dos des robustes marins.

Dans l'air de la grande place, qui semble, ce soir, plus large encore, les maisons de la Hanse, sombres, sévères, se profilent en décors de théâtre ; la Bourse dresse sa silhouette légère de castel moyennageux, et Holberg, drapé de noir dans son armure de bronze, songe à quelque nouvelle comédie ou à quelque conte fantastique, drôlatiquement merveilleux....

Puis c'est la nuit du Nord, fantômale, opaline, la disparition lente, silencieuse, des ombres du Torvet et de l'Almenning ; une clarté d'ombre, blafarde et falotte, enveloppe, ainsi qu'une draperie de tulle ou de gaze, la

cité des fjords ; Bergen dort sous la nue sans lumière, sous son ciel sans étoiles.

*
* *

Ce matin, la campagne ensoleillée a la fraîcheur des estivals réveils ; recueillie dans le sommeil d'une nuit douce, la nature s'étire, secoue la reposante torpeur qui l'avait endormie sous un ciel vert pâle, et les fleurs se haussent, perlées de rosée, vers le baiser du soleil.

La voiture roule au fond d'une paisible vallée, et la route s'allonge, toute blanche, entre des coteaux verdoyants où des prairies s'étendent, pareilles à des étoffes brodées de pierreries, nées sous les ardentes lumières de l'Orient.

Et, chose étrange, on a tout à la fois l'impression d'un paysage du Midi et d'un paysage du Nord.

C'est la floraison superbe, violente, gonflée de sève des côtes méditerranéennes, mais c'est aussi l'herbe grasse, aux teintes effacées, mouillées, des plaines normandes. Puis c'est la chaleur forte, vivifiante, qui papillote dans l'air bleu de Provence, et la fraîcheur du vent de mer qui courbe les foins sous sa lente caresse.

Délicieusement enveloppé par cette atmosphère si pure de fraîcheur et de charme, je vais, ainsi que dans un songe, accoudé aux coussins de la voiture, sans un mouvement, sans l'idée que j'existe, immatérialisé par la puissance séductrice de ces sites baignés de grand air et de lumière.

Bientôt, les bois apparaissent ; frondaisons de discrètes idylles où filtre, à travers les colonnades d'argent des

bouleaux tremblants, des rais de soleil semant sur le sol ombreux la richesse de galets d'or.

Le chemin monte à travers une forêt de France, dans la formidable poussée des hêtres, des ormes, des chênes et des mélèzes ; le ciel, indiscret, regarde à travers les branches et mille yeux bleux sourient dans la verte guipure des feuilles.

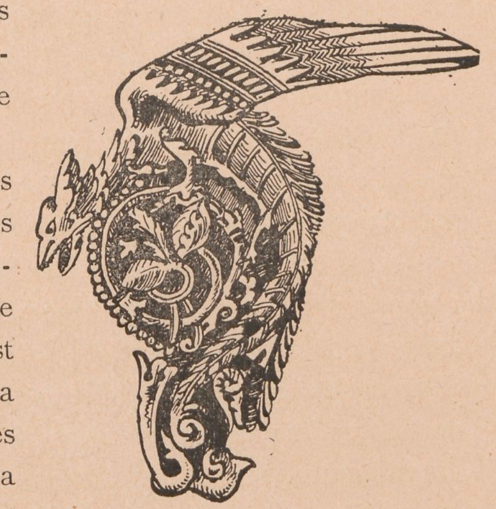
Les chevaux, essoufflés, s'arrêtent au sommet d'un large plateau, tout embaumé de la saine odeur des champs ; nous sommes à Fantoft, et je me fais conduire au parc de Monsieur Gade, Consul des Etats-Unis, archéologue distingué, très érudit et très artiste, qui possède dans sa propriété un des vestiges les plus curieux des primitives églises.

Le jardin, dessiné avec un goût très sûr, soigné comme le parterre à « quarreaux » d'un Versailles Louis quatorzième, mais sans rien de la froide et rigide ordonnance d'autrefois où la nature s'étriquait, étouffée dans des arrangements méticuleux, se pare librement de ses fleurs les plus belles. Les plantes poussent, dans un désordre apparent, en massifs d'une rare richesse ; des touffes éclatent, lumineuses, dans leurs chauds coloris de pourpre et d'or, et les arbres, sous leurs rameaux entrelacés, forment des charmilles discrètes, mystérieusement troublantes.

Soudain, au milieu d'une clairière, apparaît le monument le plus fantasque, la conception la plus étrange d'architecture inconnue qu'il soit possible de voir. Ce n'est pas un temple Boudhique, une pagode de Siam, et, cependant, des chimères bizarres, des dragons me-

naçants tordent vers le ciel leurs cous armés de crinières rigides, tendent leurs langues tirebouchonnées vers un ennemi invisible, et des écailles sombres enveloppent d'une carapace épaisse cette singulière demeure de cauchemar et d'inconnu.

Ce n'était pourtant pas la douleur que venaient y chercher, aux premiers âges de la chrétienté en pays scandinave, les fidèles agenouillés sur la terre battue, mais la consolation, la paix douce et reposante après les rudes assauts des barbares pilleurs d'église, réfractaires aux nouvelles idées. La vieille basilique des époques de trouble et de persécution, la « stavekirke » qui pourrissait sous le climat terrible de Forkun au fond du paisible sognefjord, demeure maintenant debout, restaurée, neuve, comme au temps d'Olaf le saint, de Magnus le Bon et d'Olaf le Pacifique.



Toute la science des rudes artisans du bois revit dans cette extraordinaire et primitive cathédrale. Rien n'est fini, ciselé, affadi par la préciosité de minuscules détails, mais c'est la rusticité puissante et nerveuse d'un art qui naît, imaginatif, tout fait de force et de spontanéité.

Les matelots blonds qui construisaient les lougres

épais, ont élevé ces piliers polis, bas, trapus, ronds comme des mâts de navire, construit ces voûtes écrasées comme les sougues de leurs voiliers, percé ces rondes fenêtres, minuscules comme des hublots, et dressé, dans leur élan de foi naïve, vers le ciel du Christ, ces monstres fabuleux qui grimaçaient à la proue de leurs vaisseaux.

Par la porte, où sont grossièrement sculptées des scènes de l'évangile, je pénètre dans l'intérieur. De l'ombre, partout de l'ombre, pas un filet de lumière. Cependant, mes yeux s'habituant à l'obscurité, je distingue vaguement un autel pesant, aux contours à peine dégrossis, surmonté d'un tableau d'une simplicité touchante, des fûts de colonnes courtes aux chapiteaux travaillés avec rudesse, et d'énormes solives formant le squelette puissant de ce curieux oratoire.

L'impression que l'on éprouve tout d'abord, est celle de l'étonnement, de l'inconnu, puis les sensations se précisent ; un pieux recueillement monte du sol humide, il semble que l'on ouvre un tombeau dont le corps est absent mais où l'âme vit encore. Et le cerveau à demi assoupi par les capiteuses émanations du pin, la tête fatiguée par une odeur fade de chose morte, de poussière ancienne, on a l'hallucinante vision d'un falotement de figures imprécises, un remous vague de foule perdue dans l'ombre, chrétiens dévotieusement prosternés devant le mystère troublant d'une messe psalmodiée par un apôtre du rite nouveau.

Mais dehors, c'est le grand soleil, la lumière, la vie. Sur le plateau, le vieil édifice, hérissé de ses chimères, dit le

Passé ; devant soi vit le Présent : les arbres, les prés, les moissons blondes ondulant vers la mer, Bergen la lointaine ; et vers l'horizon se dessine le Futur : l'Océan, c'est-à-dire la richesse, l'espoir...





CHAPITRE II

A TRAVERS LES LACS ET LES MONTAGNES

LE HARDANGERS. — LE VALDERS

Dimanche ! Dimanche de fête, de joie et de soleil !

Le navire, quittant Bergen pour gagner le Hardanger fjord, glisse sans bruit dans la caresse des eaux, la griserie de l'air pur. Nous allons dans le sourire du ciel, de la nature ; le baiser du matin effleure la terre du parfum des fleurs et une buée fraîche, saline, s'élève, vaporeuse, de l'horizon perdu dans du bleu de très vieille turquoise.

Les quais ne se dessinent plus que dans le trait brutal de leurs silhouettes aux arêtes vives ; et les « maisons de marins » les « sailors' homes » venues d'Angleterre

pour combattre « l'hôtesse française », les « requins de terre » ou « landsharks » britanniques, disparaissent rapidement dans un désordre d'ombres ramassées au bord des eaux.

Lors, c'est la mer, sans ride, paresseusement étalée comme une étoffe d'argent, et la joliesse d'un archipel d'îlots verdoyants, semés au hasard comme une poignée d'émeraudes.

Le fjord s'ouvre devant nous dans la majesté de ses montagnes ; mais l'impression n'est pas violente, imposante ; on demeure recueilli, admiratif, délicieusement fasciné par le charme et la douceur des lumières, enveloppé de volupté exquise ; c'est l'attirance enjôleuse, souriante, d'une blonde aux cheveux de soleil et qui tient tout le ciel dans la caresse de ses yeux.

Les bois sont d'un vert éclatant, les cieux sont vigoureusement brossés de bleu intense, mais les rochers moussus sont enveloppés d'un velours soyeux de nuances effacées ; les montagnes neigeuses atténuent, de leurs vierges blancheurs, les tons par trop hardis, les glaciers bleuissants meurent en teintes pâles sous des champs de névé et les eaux claires mettent la note fraîche sur ce paysage enchanteur.

Nous naviguons au milieu des îles, dans un bocage où la mer serait montée lentement, sans la brutalité des inondations, mais bienveillante, amoureuse de cette terre de Paradis, qui l'aurait reçue, aimante et soumise.

Parfois, le vapeur passe dans des goulets si étroits que ses flancs frôlent presque les rives ; et les arbres, de leurs

souples frondaisons, mettent aux bastingages des guirlandes de feuilles.

Nous faisons escale aux nombreux villages tapis sous les chênes et les hêtres ; les coquettes stations élèvent leurs toits de sapin verni au-dessus de la moutonnante marée des bois, et Uskedal, assis au pied du neigeux Englefjeld, Rosendal, majorat des anciens barons d'Hoff-Rosenkrone, Sundal, la jalouse gardienne des anciennes maisons, des rustiques « rëgstue », s'égrènent sur les rives du fjord ainsi que des joyaux sur une ceinture d'argent fin.

Sous la verdure, des clartés soudain apparaissent ; ce sont des paysannes en costume national, mettant la note colorée de gaieté et de lumière sur le rideau serré des feuilles ; puis tout s'efface dans un papillotement de rouge et de blanc.

La femme du Hardanger a eu la coquetterie de conserver sa si jolie coiffure d'autrefois, le « skaut » godronné comme une fraise d'un seigneur du xvi[e] siècle, encadrant admirablement sa beauté blonde ; elle porte encore le corselet pourpre entr'ouvert sur la chemisette bouffante, les bijoux d'or et d'argent barbares, où tintinnabulent des pendeloques tremblottantes comme sur les colliers des Maronites du Liban, la ceinture brodée de dessins immuables, très anciens, et la jupe courte, ordinairement bleue, coupée d'un blanc tablier.

Et quand une jeune fille apparaît ainsi dans un bouquet de soleil, elle semble une gerbe de fleurs où viendraient butiner, légers, des papillons blancs !

Et nous allons toujours dans l'air bleu, la lumière,

l'argent et l'or ! Des vallées se creusent dans la reposante attirance de leurs seules fraîcheurs, des franges d'écume, nées sous l'hélice du bateau, lèchent les prairies diaprées de fleurs comme pour une fête de vierge ; et, dans la verte parure des bois, les trembles de montagne mettent des tons fauves, roux, brique, de vieille tapisserie fanée par les ans.

Mais, sous le ciel du Nord, malgré le grand soleil, la teinte générale est douce, caressante ; aquarelle lavée par une main féminine, illuminant les yeux d'un mirage magique, trompeur, qu'un jeu de lumière peut dissiper.

Des barques, ornées de branchages, passent lentement sur les eaux dormantes. Des jeunes filles rient et chantent, des jeunes gens rament silencieusement ; et la nacelle s'en va vers la rive ombreuse où les montagnards égrèneront les vieux airs de danse sur le violon à dix cordes, où les paysannes aux rouges corselets égayeront la forêt de leur saine et franche gaieté.

De nombreux vapeurs, chargés de monde, sillonnent le fjord. Saint Dimanche a coiffé son bonnet de fête, et les bons Norvégiens tiennent à honneur de rendre joyeusement hommage à « herre Söndag ».

Sur les coteaux, montant vers l'église de bois, de longues processions serpentent en théories blanches ; les femmes se rendent à l'appel de la cloche tintant clair et des vols lents de colombes immaculées passent au-dessus de haies pourpres de coquelicots.

Le fjord se rétrécit, s'étrangle entre de hautes falaises perlées de givre, et le coquet village de l'Eide se devine, en tache rouge, au fond du long entonnoir.

Tous les habitants sont massés sur le débarcadère.

Les hommes sont groupés d'un côté, les femmes de l'autre ; et tout ce monde regarde, sans un mot, sans un geste ; véritables poupées de cire d'un musée ethnographique.

Après une courte escale, nous reprenons notre route vers le Sud et entrons bientôt dans les eaux dormantes du splendide Sörfjord.

Le soir est venu, paisible, charmeur, ensommeillant les vallées dans un souffle odorant, plus doux qu'un zéphir caresseur de pavots. Un grand calme descend du ciel éteint, une lueur argentée tombe mollement sur les hautes falaises, et les roses des fleurs à grands ramages, brodées sur les soies usées des siècles galants, saupoudrent, de leur fine poussière, les neiges éternelles.

De bruissantes cascades se précipitent des rochers fauves, des gerbes d'eau claire jaillissent des vallées sombres et la fraîcheur des arbres fleuris, des pommiers et des cerisiers, met la coquetterie délicate de blancheurs rosées sur les plages verdoyantes.

Le navire glisse, sans secousse, sur le miroir poli du fjord, et les fermes toiturées de gazon passent dans la lente vision d'une toile déroulée par une ingénieuse machine.

Nous stoppons devant Lofthus encastré dans un cirque imposant de rocs immenses, éclaboussés de la colossale cascade où dansent, la nuit, les petits dieux malins.

Puis la profonde crevasse, baignée d'eau verte, se creuse toujours devant nous, imposante et superbe. La colossale armure des glaciers bleuit sous la nuit pâle,

tombant légère en buée d'argent ; et la grandiose nature du nord, veillée par les rochers sacrés, les hommes d'église, « l'Evêque », « le Prêtre » et « le Sacristain » s'endort paisiblement, sous une lueur féerique d'apothéose.....

J'écris, ma fenêtre ouverte sur le fjord, dans l'immense hôtel de sapin, sentant bon les bois et les champs, à Odde la divine. Les eaux s'étendent comme un lac au repos, recueilli après l'orage, le vapeur se détache en masse sombre, immobile, sur les montagnes mauves, les arbres se dessinent nettement sur le ciel orange, et je rêve de la fée des nuits, aux yeux de violettes, qui traîne sur les flots mourants sa longue robe gemmée d'étoiles pâles.

***

Le village s'éveille dans une buée de soleil qui, fraîche, monte du fjord immobile.

Dans l'unique et grande rue, les boutiques encombrées de curiosités locales s'ouvrent une à une, les jeunes garçons conduisent aux portes de l'hôtel de légères karrioles, et le chemin s'allonge, engageant, poudreux, vers des hauteurs boisées illuminées d'or et d'argent.

Je pars, grisé de l'air pur des montagnes, le cœur en liesse devant la fête lumineuse ; et sur le sentier blanc je vais en chemineau, chantant quelque refrain de Gaule joyeux et bien portant.

La route, serpentant entre les haies fleuries, suit le cours d'un torrent, l'Aabvelv, dévalant vers les eaux du fjord. Des centaines de petits ruisseaux jaseurs coulent en cascatelles claires sur des cailloux polis, mi-

gnonnant aux fleurettes penchées sur eux les plus jolies fadaises du monde.

Ça et là, au milieu des bouquets d'arbustes aux feuilles d'un vert éclatant, pointent les hardis sapins, fiers et rigides, rappelant par la sévérité de leurs teintes sombres que nous sommes sous un ciel du Nord. Puis la montée s'accentue, devient plus pénible, et à un coude brusque apparaît la nappe miroitante d'un lac. Le paysage prend alors un caractère imposant ; mais malgré la grandeur des horizons, la puissance des larges lignes, la majestueuse fierté de la nature s'adoucit sous la caresse des nuances effacées, la délicatesse d'un ciel soyeux, la fraîcheur des eaux opalines.

A travers le Saudveurand le bateau glisse sur une moire irisée, délicieusement douce ; et le splendide décor se déroule lentement, vigoureusement brossé de pâleurs bleuâtres, de tonalités chaudes, vertes et or.

Nous débarquons en un modeste hameau dont les misérables maisons de bois s'éparpillent dans une prairie humide piquée de roseaux dressés, vers le ciel, en menace de sabres.

Semblant tout proche, immense, attirant comme des yeux d'amour, le glacier bleu, le fameux Buarbrœ, brille à travers les feuilles.

Mais, comme un mirage sur les sables brûlants, il fuit, se dérobe à notre approche ; et les génies malins de la montagne, les « Nisse » à la barbe blonde, coiffés du haut bonnet de laine, moqueurs comme les gnômes allemands ou « le Lauro », le nain boiteux des envi-

rons de Lecce, doivent s'esgaudir et ricaner en gambadant sous les vertes futaies.

Le sentier pierreux se dessine en molles ondulations parmi le gazon moucheté de fleurs tremblantes sur leurs tiges minces; les nuances printanières des lilas, des bleus clairs, des jaunes paille et des blancs, sèment sur le sol le vol lumineusement riche de légers papillons.

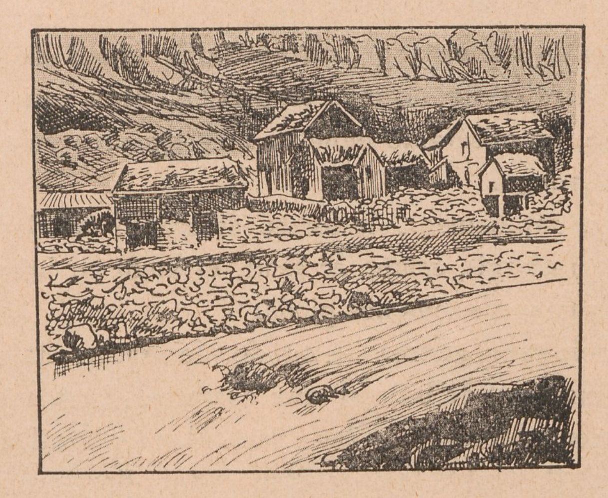
Dans les champs, le foin sèche sur de hautes claies de bois. De tous côtés se dressent ces haies de verdures frangées ainsi que d'étranges chevelures, et la puissante odeur de la terre monte, grisante, comme un encens divin.

L'air est imprégné d'effluves amoureuses, chaudes; une langueur enveloppante pénètre l'être tout entier, et les vieux refrains d'amour du pays scandinave chantent délicieusement dans le bruissement des feuilles :

« Je ne sais quelle est cette envie
Qui me prend, ni quel désir me
Vient d'un homme
Que jamais mes yeux n'ont vu :
Ecoute ma sœur chérie, prête
Moi ta chemise de plumes.
Mon cœur bat si fort ! Je prendrai
Mon vol et j'irai le rejoindre.
Ma chemise de plumes est en
Mauvais état, les plumes en sont
Tout arrachées. Si tu la mets,
Tu tomberas au fond de la mer.
N'importe ; donne et je
M'envole vers mon bien
Aimé !
Sire Pierre joue de sa harpe d'or.
L'entendit petite Christine par delà les champs.

Sire Pierre sonna de son « lur » d'or.
L'entendit petite Christine
Chez elle, dans sa chambre.
Et longtemps petite Christine
Resta à écouter, et dit : Il faut
Que j'aille là-bas, ce soir!...

Le ru bondit sur les cailloux blancs, la sente sauvage se glisse, montueuse, entre les lianes fleuries, et le bois



ombreux et reposant étend sa guimpe brodée de filigranes d'or.

A travers les troncs veloutés de mousse, on aperçoit les rocs sauvages, sur lesquels flambent au soleil les escarboucles, rubis et topazes, nés sur les pétales soyeux des coquelicots, œillets et marguerites.

On avance entouré de feu. Mais sur le sentier pierreux on respire l'idéale fraîcheur de la forêt. Le torrent écume, son eau claire et joyeuse se dissipe en buée d'argent; la neige blanchit les montagnes, sa virginité pare le ciel de robes d'épousées; le soleil incendie l'at-

mosphère, ses rayons piquent des flèches d'or aux creux des arbres, jettent sur le sol des traînées de lumière!

La vallée semble se rétrécir de plus en plus ; des coups d'air, réguliers, comme la respiration de quelque puissant géant, passent en haleines glacées. Le chemin monte hardiment vers les neiges, et le formidable glacier bombe sa carapace inquiétante sur le bjerg rugueux.

Dans un site sauvage, au bord d'un chaos de rocs, de halliers et de torrents, se penche, sans peur, vers l'abîme, un misérable hameau aux masures éclaboussées de rouge.

Puis, rapidement, la masse écrasante du Buarbrœ grossit, s'élargit, éclate, se fend, et vient se briser en miettes de verre sous nos pieds.

A trois cents mètres d'altitude, le glacier étale son lourd manteau de brocart aux cassures d'armures ; et, largement déployé sur les flancs d'un colossal rocher sombre, il semble la cape d'un géant d'antique saga, dont les franges glacées pendraient négligemment sur la croupe puissante d'une cavale de légende.

J'escalade une falaise dressée en face du monstre bleu ; et je suis fasciné par cette fraîcheur de tons, ces transparences profondes, limpides, lumineuses, attiré par la magique puissance de ces crevasses humides, taillées dans des gemmes inconnues, rêvées dans les contes d'azur!

Puis, vers les lointains sommets, la nuance s'efface, s'éteint, et se fond dans du blanc, du blanc de porcelaine, très pur et très chaste. Et c'est encore du bleu,



CASCADES DU LOTEFOS

mais du bleu plus franc, plus net, moins fée ; et c'est toute la lumière, la caresse et le charme du ciel du Nord !

Je reviens par la vallée endormie dans la chaleur de midi ; la nature se recueille silencieusement sous la dolente caresse de l'air, et seul, le torrent dit aux échos la puissance de la vie.

Les champs d'orge ondulent mollement comme une mer qu'effleure un léger zéphir, le lac assoupi luit de reflets de vieil argent, et là-bas, vers l'horizon papillotant, le fjord s'allonge, voluptueusement enveloppant, comme un bras blanc de femme....



La karriole file doucement au trot cadencé du petit cheval de Norvège ; la route longe le lac Saudveuvand si froid que nul poisson n'y vit, et le franc soleil jette sa royale richesse, splendidement, sans compter, sur les rochers, les champs et les bois.

De hautes falaises se dressent, sombres, sur notre gauche ; à droite, s'étendent paresseusement les eaux glacées ; et le chemin, reserré entre ces deux menaces, monte lentement vers la vallée profonde du Gorsvaud.

Devant nous, semblant vouloir nous écraser de sa masse énorme, s'élève, imposante, la montagne, verte de prairies, blanche de neige ; et le Folgefond éclate, cuirasse stanifère, écharpée de soie mauve, dans un large reflet d'armure !

Bientôt le lac disparaît, envahi par les roseaux ; et un impétueux ruisseau, creusant son lit dans la roche, dé-

ferle en bouillonnant sur les rives enfouies sous les fleurs du Saudveuvand.

Et la gorge se rétrécit, s'étrangle en un étroit défilé, le « Djuv » farouche et sévère.

De hautes murailles nous emprisonnent de toutes parts, le torrent bondit au fond du précipice que nous longeons, les voix coléreuses de cascades invisibles grondent sourdement, et le ciel entrevu au faîte du couloir ne semble plus qu'une traînée de fumée bleue.

Soudain, nous sommes éclaboussés d'eau, aveuglés par une buée que chasse un vent violent, et, dans le fracas d'une avalanche, nous franchissons un pont geignant sous notre poids.

Alors, partout c'est la furie des flots, catadoupe puissante de fleuves ayant rompu leurs digues et se précipitant en cataractes écumantes d'une hauteur de trois cents mètres. Il semble que l'on est au fond d'un entonnoir où toutes les eaux d'un déluge brutal viennent se déverser; les cascades du Lotefos s'écrasent, rageuses, sur un rocher inébranlable sous les formidables assauts, le torrent mugit entre les parois des falaises humides, et l'Espelandsfos, souple et gracieuse, s'étire mollement onduleuse comme un voile de fiancée.

Dans ce cataclysme terrible, dans cet effroyable bouleversement, le soleil met sa note pimpante; la trombe liquide, l'orgie d'eau, d'écume, est admirablement éclairée par une fête du ciel!

Un brouillard lumineux monte vers la nue, d'abord laiteux, pesant, puis léger, transparent, se dissipant enfin en poudre d'or dans l'air limpide. Et à travers ce

rideau mouvant, gaze, tulle et dentelle, le rocher se dessine à peine, ombre vague, imprécise, puis la masse se devine piquée de troncs d'arbres, et les rudes sapins détachent leur silhouette sévère vers les sommets bleus.

Nous quittons à regret cet abîme impressionnant et pourtant délicieusement charmeur ; l'inquiétude première fait place à un sentiment admiratif, attirant, magique, sourire d'un bon géant à la voix rude, aux muscles puissants, mais dont les yeux seraient très bleus, très doux...

Le retour s'effectue dans le grand calme du soir ; les tonalités trop crues s'atténuent, se meurent en pâleurs cristallines, et l'endormeuse nuit du Nord descend lentement du firmament sans étoiles; immense fresque dressée sur une muraille de très vieille faïence où les bleus, les verts, les blancs du Delft sont usés par le temps ;mais la porcelaine de Hollande est lavée, propre, sans nulle poussière et les nuances effacées ont le poli des choses neuves.

*
**

Ce matin, les rives du Sör fjord glissent le long des flancs du navire. La nef semble immobile sur la nappe pâle des eaux, et le riche décor se déroule majestueusement, sans secousse, dans un brouillard argenté.

Bientôt, le goulet s'élargit, deux bras s'ouvrent à l'avant du vaisseau, et nous nous engageons sur l'Eide Fjord, dont les neiges éternelles blanchissent à l'horizon.

La nature a prodigué dans ce site merveilleux ses couleurs les plus chatoyantes, mais aussi les plus som-

bres. Les aspects changent à chaque instant, l'uniformité monotone est détruite, anéantie. Le paysage est tantôt frais, pimpant, fleuri de soleil ; tantôt froid, sinistre, peuplé d'ombres. Des vallées s'ouvrent reposantes, paisibles, lumineusement chaudes, riantes dans leurs vertes parures de grasses prairies ; mais des rochers dénudés surgissent des eaux glacées, mortes ; des murailles arides, taillées à arêtes vives, rigides, étouffent la vie dans leur puissant étau, et des ruisseaux de neige dessinent les veines blanches du marbre sur la roche vert bronze.

Souvent nous nous arrêtons à de misérables hameaux. Les quelques maisonnettes propres, badigeonnées de couleurs vives, font penser à ces jouets dont les pièces sont jetées au hasard par quelque joyeux baby.

Le faux pont de notre vapeur est encombré par un troupeau de petites vaches à l'œil doux, paisible, amusantes dans leur façon de regarder ce paysage qui fuit devant elles.

A un coquet village, admirablement situé à l'entrée d'une large vallée, on jette une lourde passerelle à terre. Les bêtes à cornes doivent être débarquées à cette escale, mais le troupeau récalcitrant oppose la force d'inertie la plus grande à vouloir gagner la terre. Enfin l'une d'elles, poussée par les uns, trainée par les autres, est descendue du bord ; sa clochette tinte à son collier de cuir, et bientôt, toute la gent bovine, répondant à cet appel, se précipite sur le pont fragile. Alors, c'est la bousculade la plus épique qu'il se puisse décrire, la débandade la plus fantaisiste qu'on puisse rêver, enche-

vêtrement inouï de têtes, de cornes, de croupes, de queues balayant l'air. Enfin le calme se fait, l'affolement n'est plus, et les malheureuses bêtes, ahuries, ridicules, demeurent stupidement immobiles, leurs gros yeux ronds perdus dans le vague. Puis l'une d'elles, que tire par les cornes un jeune garçon, s'en va vers la prairie ; et les autres, dociles, entendant la petite cloche au son monotone et régulier, suivent, allant « d'un pas tranquille et lent » vers les hauts pâturages.

Nous reprenons notre marche vers l'Est, faisons une courte escale à Vik, perdu dans un site grandiose, et retournons sur notre sillage pour gagner Ulvik caché au fond d'un étroit défilé.

Les parois du rocher se rapprochent, la fraîcheur d'une cave descend sur les épaules ; puis une subite flambée de lumière, une large coulée d'espace et d'air, et voici le village adossé à son superbe amphithéâtre, les fermes étagées dans la montagne, Ulvik la riante, Ulvik la joyeuse !

Des passagers descendent à terre, des paysans montent à bord, et nous repartons vers l'Eide fjord endormi dans la chaleur de midi. Bientôt, ce sont les eaux du Graven, l'étroitesse du goulet où repose Eide, et nous croyons être sur un lac de Suisse par une chaude journée d'été. Mais voici les costumes du Hardanger, la coquette blancheur du « skaut », la joyeuse fanfare des corsages ; nous sommes sous le ciel de Norvège, dans le pays des belles filles et des rudes marins !

La plupart des passagers descendent à terre pour gagner, en karriole, le gros bourg de Vossevangen.

Une longue file de voitures s'engage sur la route poudreuse. Des rochers à pic impriment au paysage un caractère âpre et farouche, mais une rivière coule, fraîche, au milieu d'un archipel d'îlôts; la verdure éclate pleine de vie et de sève, et bientôt les eaux pâles d'un lac miroitent sous les feux obliques du soleil.

L'air est doux, délicieusement embaumé des senteurs des bois, et la nature paisible s'abandonne aux frissonnantes caresses du vent qui passe entre les sapins vibrants comme des cordes de harpe.

Et, dans ce site de grand repos, voici une modeste église de village, propre, blanche, asile de recueillement et de quiétude. Le vieux cimetière l'entoure de ses vertes frondaisons, les croix rustiques, poussées ainsi que des plantes au milieu des halliers, étendent sur la terre fleurie leur geste de bénédiction, et la dernière demeure des paysans de Graven est le jardin du sommeil pur et chaste, l'oasis de la paix éternelle.

Le hameau solitaire disparaît sous les hautes futaies, une large vallée s'ouvre, immense, défendue par le rempart gigantesque des montagnes.

La route se dessine en multiples lacets sur les flancs du colosse qu'il nous faut franchir ; la montée est pénible, longue, les chevaux soufflent bruyamment. Je prends un sentier perdu sous le bois touffu, raccourci pittoresque, plein d'ombre et de fraîcheur. Une mousse épaisse couvre le sol, des fleurettes se penchent, amoureuses, sur des rus gazouillant comme une bande d'oiselets, et à travers les feuilles tombent des plaques d'or jalonnant le chemin.

J'arrive sur un pont que secoue de rapides trépidations une puissante cascade. Je suis au milieu de la montée. Du sommet, s'étend, large, unie, une immense nappe d'eau, déployée comme un drapeau soyeux ; puis, engouffré sous le pont, le torrent reparaît, serré, étouffé dans une gouttière rocheuse, et, d'un seul jet, la masse liquide se précipite, en grondant, au fond de la vallée.

Je reprends ma marche sous bois, et je découvre l'ensemble du cirque que je viens de traverser. Je m'assieds au bord de l'entonnoir immense qui se creuse, insondable, sous mes pieds. Au fond, rien que du noir, du noir teinté de vert, lugubre ; puis, une clarté surgit : l'écume du torrent ; les bords évasés se fleurissent de nuances claires, d'ors et de blancheurs, et vont se perdre dans un ciel d'opale, veiné de gris.

Ma karriole ne tarde pas à me rejoindre, et je descends sur le versant qui regarde Vossevangen.

Une contrée marécageuse, monotone, succède aux superbes campagnes du Skjervet. Une teinte neutre, brune, enlaidit tout à coup le paysage ; il semble qu'une immense robe de moine ensevelit la nature, suaire d'une Thébaïde maudite couchée dans sa parure d'ascète.

Et soudain c'est le large, l'horizon ; de l'air ! Une immense vallée développe son panorama que nul voile ne dérobe à mes yeux. Dévalant vers la plaine, des bois, des prairies s'étendent en océans onduleux, en lacs de verdure ; au fond, les montagnes escaladent la nue, des forêts de pins y jettent leurs larges taches sombres, des champs de neige leurs lumineuses blancheurs. Et partout c'est la vie ; la ferme rustique rouge ou jaune, le

« garl » semant ses massifs de maisons, fleurs multicolores de coquetterie champêtre.

Et je respire à pleins poumons, je me laisse délicieusement fouetter par le vent de montagne, je bois la griserie de l'air pur.

A huit heures du soir nous entrons dans Vossevangen ; le village se mire coquettement dans son lac, poli comme une glace de Murano, et l'hôtel, battant pavillon français, nous invite au repos.

J'ai ma fenêtre ouverte sur la prairie nouvellement fauchée, les bottes de foin sont couchées sur le sol encore chaud du jour, l'herbe verte pousse entre les tiges coupées, et les faneuses s'agitent, bouquets blancs et pourpre, dans une poussière lumineuse.

Puis les jeunes filles lassées s'allongent sur la moisson blonde ; mais bientôt la joie du rire éclate, la jeunesse triomphante se reprend tout entière, et les solides moissonneuses s'ébattent gaiement dans la plaine. L'une d'elles saute et bondit comme un jeune faon et

> Sa chevelure au vent se soulève et scintille
> Comme une cendre d'or dans les feux du soleil (1) !

Tableau vécu, plein de charme, de santé et de vie, que Madame de Sévigné avait décrit jadis : « Faner est la plus jolie chose du monde ; c'est retourner du foin en batifolant dans une prairie. »

Le soir descend, bleu, sans ombres, enveloppant les choses de vapeurs irréelles ; la nature s'endort dans un rêve d'azur ; une paix profonde alanguit les prés et les

(1) Sully Prudhomme.

bois ; les odeurs enivrantes du sapin et du foin parfument voluptueusement l'air tiède, et je vois la bacchante du poète, la faneuse au corselet rouge, aux tresses flottantes :

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
La jupe troussée et le pied mignon ;
Point de guimpe jaune et point de chignon,
L'air d'une bacchante et les yeux d'un ange (1).

*
* *

En plein bois, sous les hautes futaies, dans la fraîcheur du matin, je vais, réveillé par l'air vif, rudement cahoté dans la karriole tressautant sur la route montueuse.

La forêt de sapins s'allonge vers l'infini, immense ; et les troncs, rigides, dressés en piliers d'église, se perdent dans des profondeurs mystérieuses, lointaines.

Sous les voûtes aiguillonnées de flèches, une ombre flotte, imprécise, telle une draperie légère ; et la voiture roule silencieusement dans les galeries de cette superbe basilique élevée par la nature vers le ciel de Norvège.

Le parvis s'ouvre, sans limites, royalement recouvert d'un large tapis vert brodé de sequins d'or, prairies aux gazons frais, aux fleurs de soleil !

Une buée d'argent monte dans l'air pur, se volatilise comme une bulle de savon sous le souffle du vent, et des formes vagues se dessinent dans le falotement de cette rosée lumineuse, génies des vieilles légendes, Alvefolk et Hulder des pays du Nord :

« A travers le thym et la marjolaine,
Les Elfes joyeux dansent sur la plaine! »

(1) A. Daudet.

La route court longtemps parmi les champs, puis s'engage dans un cirque défendu de pics escarpés, dressés en bastions de granit et de neige tout autour de la place.

Mais une brèche est ouverte dans la muraille, le chemin se faufile, onduleux, par cette fissure, et s'allonge vers les rives d'un lac pâle serti de roseaux.

Nous entrons dans une vallée encaissée entre des montagnes ; les sapins, rangés en bataille, semblent des compagnies de piquiers montant à l'assaut, et un torrent, sautant sur les rochers, bat la charge suprême.

Partout, surgissent les cascades ; les unes violentes, rageuses, bavant une écumeuse furie ; les autres, dolentes, gracieuses, et qui, suivant la si jolie figure de Michelet, « ayant fait trop de détours, lasses et paresseuses, semblent tomber de sommeil et de langueur ».

Pays des vieilles croyances, des eaux peuplées de génies, de fées habillées en « robes de soleil ou de velours rouge, chaussées de brodequins garnis d'or vierge, couronnées de diadèmes perlés de rosée. »

Les nymphes, blondes comme le miel, les « nixes » chevelues de roseaux, se cachent mystérieusement sous les herbes ; et des sources babillardes naissent les enfants, dont l'âme, après la mort, vient se réfugier dans la pure fraîcheur des eaux.

La tradition populaire veut que les torrents de la forêt jouissent de certaines propriétés miraculeuses. Parfois, les jeunes filles parent de guirlandes de feuilles les rives des ruisseaux, allument des feux sur le bord des rivières, et, après s'être recueillies en une muette prière, elles

s'abandonnent à la joie de la danse, et leurs longues théories se déroulent sous la nuit cendrée. Alors la « Nixe » païenne leur dit l'avenir ; et le cœur de chaque vierge bat plus fort, car, dans un temps futur, vague, mais certain, elles aperçoivent l'Elu, le fiancé, l'époux !

— « Quand le jour commença à se noyer dans la buée violacée d'un lent crépuscule, quand la rivière eut pris la teinte morte et grise d'un haillon défraîchi, le chevalier parut sur le pont, revêtu de sa cuirasse d'airain, chaussé des éperons d'argent, monté sur son blanc coursier ferré d'or.

Tout à coup, le cheval se cabra, franchit le parapet et se précipita dans le fleuve. Un bruit d'eau, un remous miroitant sous la lune, une ride clapotant sur la berge, et ce fut tout !...

L'eau continua à couler comme par le passé, régulièrement, chantant son lamento monotone dans la nuit silencieuse, mais sur un lit de nénuphars blancs, reposa pour toujours auprès de la Nixe amoureuse le fils de Bœsmer, le héros courageux et brave. » —

La vallée se rétrécit, s'étrangle et prend un caractère plus sévère et plus sauvage. Des montagnes rocheuses, grises, des bois de sapins, assombrissent le paysage, et le chemin rocailleux monte désespérément vers l'inconnu.

De larges tranchées s'ouvrent perpendiculairement à la route ; et, des hauteurs atteintes, des trois cents mètres, nous dominons l'ensemble de ce chaos, gouffre profondément creusé dans une seule forêt, s'allongeant vers un horizon sans limites.

La pente s'accentue de plus en plus, et le cheval, essoufflé, s'arrête sur un étroit plateau, devant la porte d'un superbe hôtel fleuri de nombreux pavillons.

Nous sommes à Stalheim, un des sites les plus grandioses de la montagne norvégienne. Couché dans l'herbe fraîche, enveloppé des senteurs caressantes de la nature, je demeure tout le jour sur la terrasse gazonnée, entre le ciel et l'abîme, fasciné, rêveur devant l'immensité.

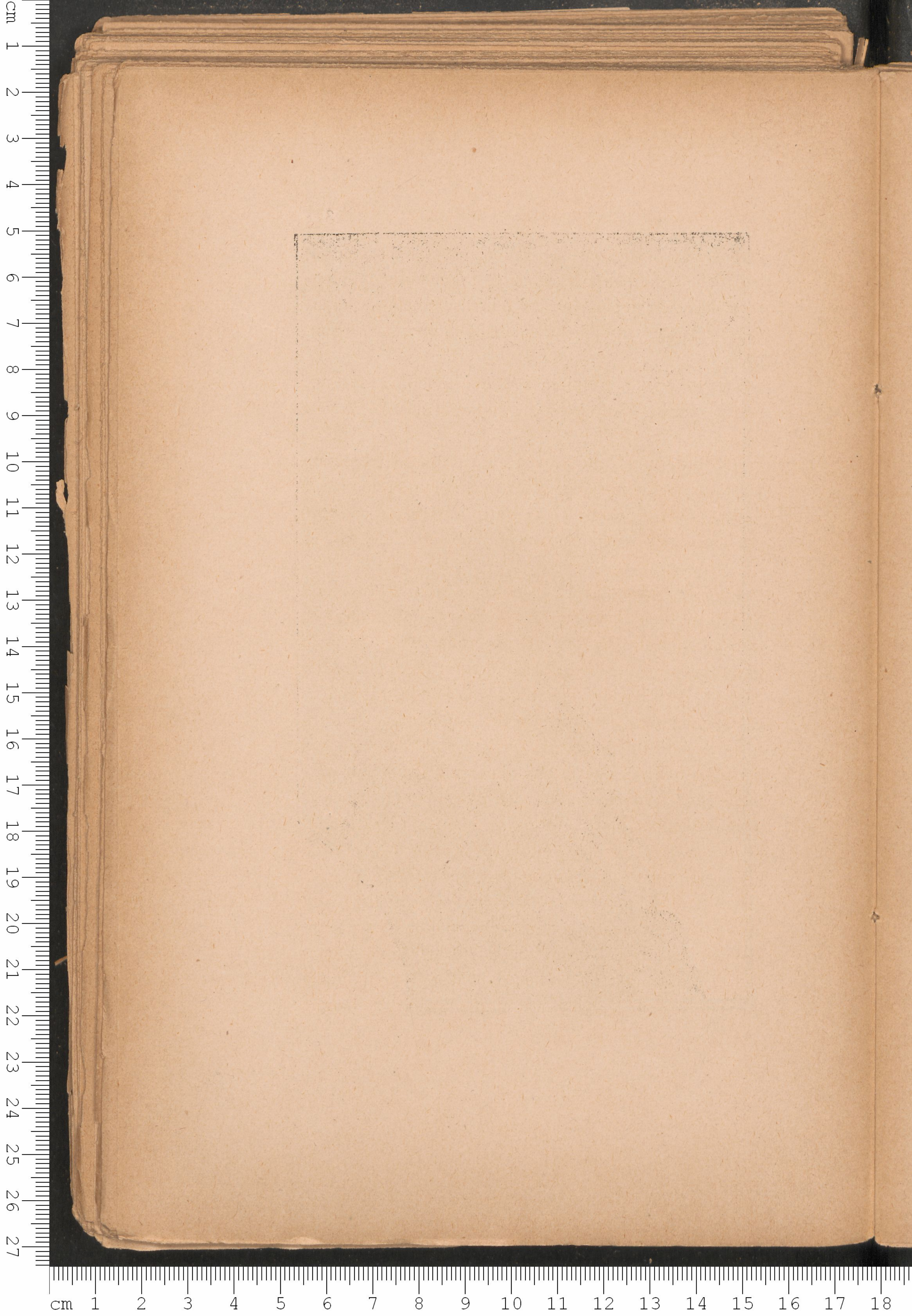
Une impression douloureuse m'envahit tout entier, me serre le cœur d'une crainte vague, irraisonnée, et une terreur imprécise monte de ce chaos formidable, tout aussi farouche, dans sa note sombre et blanche, que la sévère « Montagne noire » en pays monténégrin.

Puis, peu à peu, je m'habitue à cet effondrement de monts rocheux, à cette double brèche ouverte par les Titans, et je ne vois plus que la superbe poésie de cette nature vierge, paysage des âges primitifs, poëme d'une chanson d'autrefois, rude et barbare.

Un V immense s'ouvre sous mes pieds ; immobile à sa pointe, je vois ses deux bras se tendre vers un horizon noyé dans la buée pâle qui monte des cascades. L'un se replie mollement dans un océan de forêts, l'autre s'enfonce dans une crevasse dont l'œil devine difficilement la profondeur. Ici, c'est le mystère des grands bois, la solitude apaisante où le rêve dort sous les feuilles, l'attirance des prairies où l'herbe pleure des larmes de rosée ; là, c'est le rocher dénudé, la muraille à pic, terrible, prodigieusement imposante, le gouffre terrifiant où, tout blanc, se tord le serpent de la route.

Mais le soleil inonde le fantastique paysage, des


STALHEIM



gerbes d'or se dressent sur le roc, les croupes géantes des rochers de feldspath éclatent, lumineusement blanches, la neige déploie sur les hauts sommets son manteau de plumes, le ciel étend dans la nue son dais d'azur pâle.

Le Nœrödal n'est plus la vallée maudite, déserte, morte, c'est l'enchanteresse, la divinement belle, la voie du Paradis !

Le Jardalsnut, qui bombe sa carapace épaisse de mastodonte gigantesque, se fait accueillant et doux ; ses flancs polis, veinés de bleu, s'arrondissent en courbes gracieuses, et le bon géant semble porter le ciel sur ses épaules.

Puis, insensiblement, la nuit du Nord descend du firmament bleu. Tout s'endort dans la teinte mourante, transparente et discrète d'une émeraude très pâle, et le grand paysage de soleil s'efface dans la lueur de rêve où passent, en robes de vapeur, les Elfes et les Mutins.

Et, quand vient l'hiver terrible, secouant sur la terre son manteau de neige, les bonnes gens du pays des fjords fêtent Noël douze jours durant. Dans la nuit profonde, sous la menace d'un ciel d'encre semant sur la terre les flocons blancs, les paysans, suivant les antiques coutumes, se réunissent autour de la table de sapin. Le festin est préparé, la bière et le « pain de Noël » sont servis sur la nappe brodée de rouge et les valets sont assis sur les escabeaux boiteux, attendant que les maîtres viennent les servir. Naïveté touchante des simples, âmes neuves d'enfants qui ne voient dans cette fête qu'humilité et candeur. Le matin, toute la maison se baigne

à grande eau ; le soir, quand la chandelle du 24 Décembre fume sur la table près du « Gâteau de la Noël », le chef de famille verse l'eau-de-vie aux domestiques ; les danses commencent, des présents sont échangés, et les jeunes gens, en mascarade grotesque, font nombreuses farces et balourdises. Et quand la cloche du vieux clocher vibre dans l'air froid pour annoncer la bonne nouvelle de l'Epiphanie, on apporte la pâtisserie de la Noël que chacun se partage et mange religieusement, tandis que l'airain résonne toujours dans le matin sombre. Lors, les travaux reprennent comme par le passé ; la fête, qui a jeté une lueur de joie dans l'hiver monotone, est morte, la chandelle de l'enfant Jésus est consumée...

Je suis arraché à ma rêverie par des lambeaux de phrases musicales qui arrivent jusqu'à moi ; je reconnais des airs de valse, des figures de quadrilles et, à travers la baie du hall illuminé, je vois des ombres tournoyer lentement. On danse à l'hôtel cosmopolite ; la colonie étrangère, perdue dans la solitude des montagnes, fait grand tapage, et la gaieté étant de bon aloi, aliment de route, je me rends à l'invitation du piano martyr.

J'arrive en pleine scène, immortalisée par Daudet dans son Tartarin. Au milieu des couples sautant sur le parquet de pin, vont et viennent voyageurs et domestiques ; les danseurs ne se connaissent pas, car une Anglaise valse avec un Russe, une Française avec un Allemand, une Autrichienne avec un Belge, chacun tient à ne pas abandonner la partie ; il y va de l'honneur du pavillon ! Et, ballots résignés, des touristes en costumes plus ou moins étranges, souvent grotesques, se

bousculent les uns les autres, tandis que les garçons, chargés de valises, de plaids et de cartons, coupent cette cohue comme le vaisseau l'océan, et que le piano fait toujours rage.

Mais, dans ce bal, si amusant pour le spectateur dessinant la « tapisserie » des pères nobles, si pénible pour l'infortuné condamné au supplice du malheureux Saint-Guy, les petites servantes, en costume national, mettent la note claire et joyeuse, la fanfare des belles couleurs, le bouquet des champs, bluets, pâquerettes et coquelicots.

Enfin l'instrument s'est tu, il se ferme dans un claquement sec, et chacun reprend sa place autour de la vaste salle.

Des paysans entrent en scène, solides dans leurs gilets rouges et leurs vestes de gros drap blanc ; des culottes courtes flottent sur leurs genoux et des bas de laine écrue emprisonnent leurs mollets. Ils s'avancent simplement, sans apparat, tenant par la main des jeunes filles blondes aux tresses flottantes, aux larges jupes battant des jambes de Diane chasseresse.

Deux hommes attaquent les airs de danses, ménétriers de village aux faces de joie. L'un d'eux, violonneux habile, fait allègrement sauter son archet, l'autre souffle désespérément dans une flûte en bois au son nazillard de biniou breton. Les airs sont simples, doux avec des sauts brusques de violence, c'est un peu la mélancolie du fjord de neige et la brutale sauvagerie de la montagne.

Mais les couples se mettent en branle ; les gas enlè-

vent hardiment par la taille les filles, roses de plaisir, les soulèvent de terre, les reposent délicatement, et reprennent un pas de valse gracieux. On applaudit ferme ces danses de Norvège, si pleines de caractère et de fantaisie, et qui tiennent à la fois de la « dérobée » bretonne, de la « limousine » et de la « bourrée » d'Auvergne.

La « baaserul » et la « sogue-springdaus » bien que non dansées sur la prairie, dans le cadre des champs, plaisent par leur allure franche et aisée, leur crânerie mâle et superbe.

Et la nuit, je rêve des vieilles chansons de jadis, quand les rondes se déroulaient dans la plaine, quand la voix des jeunes filles laissait envoler au vent les refrains populaires :

S'y tient une danse au gaard du roi.
Sous le tilleul dansent les jeunes filles,
cheveux au vent.

Y dansent les jeunes filles, cheveux
au vent, y dansent les chevaliers,
l'épée nue.

Y dansent les chevaliers, l'épée nue.
La fille du roi leur chantait.

Fière était la demoiselle, elle
chantait si bien. — L'entendit
le nixe sous la glace.

Il chevauche à travers la plaine
Son or brille au loin.

Il chevauche par monts et par
vaux. Son cheval s'arrête
au bord du torrent sauvage.

« Ecoutez, sire Alfast, mon fiancé !
— Que voulez-vous faire auprès
de ce torrent sauvage ? »

— « Je ne suis point sire Alfast,
ton fiancé. Ma demeure est au
fond des eaux.

Lors l'a suivi la jeune fille
dans le torrent.

C'était la nuit du solstice
d'été, sur la rive. Chevaliers
et pages sont venus à la veillée.
— Heureux celui qui ne tombe
pas dans la peine.

Au bois tourne la danse des
chevaliers. — Ils dansent avec
des torches et des guirlandes.

En tête danse Messire Iver,
vêtu d'hermine et de martre,
le plus beau chevalier qui soit
à la cour du roi.

Le roi est à son balcon. Il
entend la danse de l'autre
côté du pont.

« Quel est le chevalier qui
conduit la danse ? quel
est celui qui a entonné la
chanson ? »

— « C'est votre bon chevalier
Iver, vêtu d'hermine et
de martre ! »

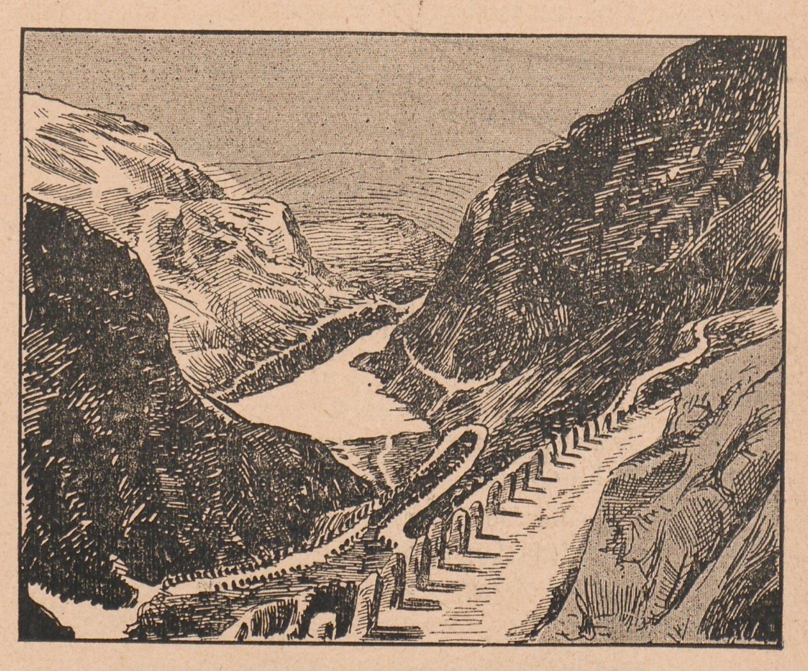
*
* *

De grand matin nous partons vers le Nœröfjord qu'on devine lointain, caché derrière la vallée, par un brouil-

lard léger couleur de violettes qui s'élève lentement à l'horizon.

Chacun descend de karriole, car la route en lacets, qui se dessine en traits de foudre sur les flancs de la montagne, se précipite dans le vide en une chute vertigineuse qu'il serait téméraire de braver.

Les petits chevaux norvégiens, tenus en main par des enfants, avancent prudemment, au pas, sur la pente



rapide. Le chapelet des touristes s'égrène bientôt sur le chemin caillouteux, et je me perds délicieusement à travers les fourrés, suivant une sente embaumée qui serpente à travers les halliers feuillus.

Des cascades envoient une fraîcheur douce dans l'air délicieusement pur, les forêts moutonnent vers le fond

de la gorge baignée de soleil, et tout chante la vie joyeuse, calme, des champs et des bois.

Du pont moussu, franchissant le torrent qui bondit vers le fjord, le spectacle est particulièrement impressionnant. Etouffé au fond de l'immense entonnoir, écrasé par la masse formidable des monts, on se sent tout petit, atôme et néant. Sur le Stalheinskler, perché comme un nid d'aigle, l'hôtel apparaît comme inaccessible ; la forêt norvégienne descend en bataillons sombres vers l'abîme, les eaux mugissent à travers les rochers fauves, et le ciel semble très loin, très haut, paré de fumées blanches.

Puis la route suit le cours du ru, serpente à travers le couloir lumineusement éclairé, et, remontés dans nos karrioles, nous trottons allègrement dans l'air frais du matin.

Le val du Nœrödal s'élargit peu à peu, des prairies vont mourir en pentes douces vers les rochers dénudés, et des fermes égayent l'austérité de ce paysage du Nord.

Nous franchissons pour la seconde fois le ruisseau devenu maintenant rivière, puis, évitant l'obstacle d'un éboulis de rocs, nous débouchons en face des eaux vertes d'un fjord.

Un vapeur attend les voyageurs qui descendent vers Lœrdolsören. Le pont est bientôt envahi par la cohue des touristes, et, le coup de sifflet ayant été donné, le navire se met paresseusement en marche.

De toutes parts, se dressent, murailles inaccessibles, des rochers à pic ; partout éclate la montagne fendue

par une force invisible, et l'eau se répand, claire et profonde, dans cette gorge étroite, où l'air semble raréfié.

La mer est loin, et cependant le Sogne fjord arrive jusqu'ici, s'avançant au milieu des terres, d'une marche sûre et puissante, étendant les doigts de sa main géante sur le sol vaincu, en prenant possession en maître et souverain.

Bientôt la végétation reparaît, des broussailles poussent au hasard de la graine apportée par le vent, des plantes grimpent à l'assaut du roc, et des sapins, dressés victorieusement vers le ciel, emprisonnent de leurs racines, ainsi que les serres d'un aigle, les apophyses rocailleuses de la montagne.

Puis voici de la verdure, des coins frais de prairie, des bosquets verdoyants, et soudain la floraison superbe de champs de coquelicots, l'épanouissement magnifique des fleurs de pourpre.

Et c'est le calme des grands bois, le mystère ombreux des hautes futaies, la vie puissante de la terre, la sève orgueilleuse des chênes et des mélèzes, des ormes et des frênes.

Et jusqu'au soir, nous voguons dans ce triomphe de la nature, dans la caresse des eaux, la soie du ciel bleu. Les villages se mirant dans l'acier poli du fjord, perdus sur les hauteurs, passent devant nos yeux ainsi que dans un rêve, et c'est sans penser, l'âme endormie dans une très douce poésie, que nous arrivons au terme du voyage, à Lœrdalsören où nous devons coucher.

*
* *

Nous sommes déjà loin de Lœrdalsören et de son

fjord ; la voiture roule au fond d'une vallée fertile où sont éparpillées çà et là de nombreuses fermes, comme autant de rochers verts, jaunes et rouges, jetés au hasard des avalanches.

Des montagnes se dessinent neigeuses, à l'horizon, et bientôt un cirque de monstres énormes se déploie largement autour de nous.

La route s'engage dans le chaos des monts, franchit la muraille par un étroit défilé et monte à l'assaut du bjerg casqué d'argent.

A droite, s'élance hardiment vers le ciel gris, maussade, chargé de pluie, une roche dénudée, humide ; à gauche, bondit un torrent, emprisonné dans un couloir de granit sombre et grondant sourdement dans sa rage impuissante.

Le paysage prend une teinte lugubre ; une angoisse pénible serre le cœur, et les eaux coléreuses pleurent toujours leur chant monotone et sauvage.

Des puits profonds sont creusés sous nos pas, des cuves immenses, polies comme les « entonnoirs » de Lucerne, s'évasent sur les bords du chemin, « Marmites des Géants », jœttegryta béantes, formées jadis par les tourbillons de neiges et de glaces.

Maintenant, ces gueules noires bâillent au soleil qui rougeoie derrière le brouillard, vides, mortes, comme ces larges baptistères des églises primitives qui s'effritent dans nos musées.

La nature se fait de plus en plus âpre et farouche, une gorge nous étouffe de ses falaises froides, pourries d'un souffreteux lichen, et on a l'impression de se trouver au fond d'une cave où l'air serait vicié.

Puis le décor change, devient riant et coquet ; et, comme sous la baguette d'une fée, une immense prairie s'étale devant nous, joyeuse, parée de fleurs, accueillante et fraîche.

Nous mettons pied à terre en un petit hameau adossé à une basse colline, Husmu, nimbé d'argent dans la buée d'une cascade voisine.

Nous déjeunons dans le grand calme, la solitude d'un pays qui semble très loin de France, perdu aux confins du monde. On respire l'air vierge de la montagne, on se grise du parfum de la terre où court la vapeur diaphane des torrents ; on vit de l'existence primitive, saine, des anciens, et l'on aimerait à rester un peu au milieu de ces braves gens, dans une de ces maisons de bois perchées sur ses quatre troncs d'arbres, couvertes d'un gazon fleuri de marguerites et de joubarbes.

A peu de distance du village, dans le cadre admirable des montagnes, se trouve la très vieille église de Borgund. L'impression que j'éprouvai devant ce témoin des premiers âges du Christianisme en pays scandinave, fut encore plus forte que celle subie lors de la soudaine apparition du sanctuaire de Bergen.

Ici, dans cette nature rude des monts Jotimheim, « demeure des géants », dans ce site âpre, le sombre monument de bois qui a vu St-Olaf, Magnus et les héros mitrés, glaive au poing, apparaît plus évocateur des temps reculés ; car les dragons dressant leurs mâchoires de scie, les serpents déroulant leurs anneaux tout le long du toit, se haussent toujours menaçants vers le Viking infidèle, le sanguinaire sectaire d'Odin.

La vie s'est éteinte, nous sommes sur un haut plateau désert, lugubre ; immensité désolée où la neige s'étend comme de grandes taches de lait, où la glace bleuissante emprisonne les rochers. Une bise froide geint sur la steppe maudite, des gouttes de pluie tombent lourdement sur le sol spongieux, et partout, c'est l'abandon, la mort.

L'œil se perd dans le field embrumé, qui court, mamelonné, comme une mer houleuse, vers les lointains gris. Nous longeons de larges crevasses d'où montent de lourdes vapeurs, et, cinglés par le vent, nous allons grelottants, n'ayant plus devant les yeux qu'un ciel menaçant, une boue noirâtre, mélange épais de terre et de neige.

Quel n'est pas notre étonnement de trouver en ce lieu, un hôtel coquet de sapin verni, avec tout le confort des grands établissements modernes ! Au XIVe siècle, un poste de refuge avait été créé sur le Fillefjeld, et maintenant les malades viennent respirer l'air pur de la montagne dans le sanatorium qui a remplacé la cabane d'autrefois.

Le chemin, tracé sur une tourbe grasse, monte encore durant quelque temps, il atteint son point culminant, 1004 mètres, puis redescend insensiblement à travers des genévriers nains et de maigres bruyères.

Des flaques d'eau noire croupissent au pâle soleil, larges taches d'encre jetant leur note de deuil sur le manteau de neige ; des bouquets de bouleaux, tordus par le vent, se penchent sur des rochers couleur de

rouille, et bientôt apparaît un pauvre hameau couché au bord d'un lac.

Nystuen, ancien refuge de montagne, amas de quelques misérables fermes perdues dans le grand désert glacé, pays de misère et de désolation, quelles heures de rêve tu m'as données ! Je me suis endormi dans la nuit verte, étrange, où rien ne vivait, où rien ne bruissait ; et j'ai vu en songe l'hiver, la saison mortelle, tapissant tout de blanc, le ciel, les eaux, la terre ; et dans l'air froid passaient les oiseaux de neige, les perdrix et les hiboux ; sur le sol couraient sans laisser de traces, les lièvres et les renards, et c'étaient les fées des vieux contes qui volaient en « chemises de plume », qui s'estompaient en « fourrures de neige »....

*
* *

Six heures du matin, un froid terrible, une petite pluie fine, serrée, noyant le paysage dans un brouillard épais, voilà l'aurore de l'Eté sur le fjeld Norvégien. Trois voitures alourdies de paquets, de malles et de valises, attendent sur la route détrempée ; chacun se tasse de son mieux dans les véhicules geignant sur leurs essieux, et la caravane se met en marche vers le sud.

Dans ce paysage de désolation, à cette heure matinale, enfouis sous nos couvertures, embarrassés de nos impedimenta, nous avons l'air d'émigrés fuyant à la faveur d'un jour blafard, tandis que la nature est encore endormie.

Jusqu'à onze heures, nous allons dans le désert glacé, à travers la steppe humide, dans un nuage gris, envelop-

pant la terre et le ciel de sa tristesse. Sous ce sol maudit, sous cette armure de glace, sont enfouis les trésors chimériques des Nibelungen.

« — Un jour, Odin, Loki et Hönir, les trois Ases de la mythologie scandinave, se promenaient sur les hauts plateaux du pays norvégien. Soudain, devant eux, passa une loutre superbe. Loki, grand chasseur et adroit au jeu du disque, saisit une pierre, la lança sur la bête, qui, atteinte à la tête, tomba morte, arrosant la neige de son sang vermeil. »

« Mais le géant Hreidmar parut tout à coup dans la nuée, il tendit ses deux bras en un geste de malédiction sur les trois dieux, et pleura son fils Otr, massacré comme une bête fauve. Otr avait pris la forme d'une loutre pour voir les humains ; sa curiosité lui avait été fatale. Les dieux se condamnèrent à couvrir la peau de l'animal d'une carapace d'or rouge le plus pur, et ce fut l'origine du fatal trésor tant cherché par les guerriers blonds. — »

Et le fjeld garde fidèlement sa proie ; jamais personne n'a soulevé la pierre glacée du tombeau, la fabuleuse richesse est pour toujours enfouie sous la terre inviolée.

Le nuage, qui encrassait le paysage depuis le départ, se dissipe peu à peu. Nous distinguons de vagues silhouettes d'arbustes, les miroitements pâles, comme une glace embuée, d'un lac, et notre convoi s'arrête devant une maison de modeste apparence.

Nous sommes à Ailö, la première étape, où nous devons déjeuner.

Dans la salle basse, aux fenêtres hermétiquement

closes, une bonne chaleur monte du foyer flambant. Les bûches de sapin pétillent joyeusement dans la vaste cheminée de briques ; la flamme claire s'élève, gaie, chantante, vers le lourd manteau noirci, et tous, assis en cercle devant la réconfortante flambée, nous nous laissons douillettement caresser par l'intimité accueillante de cet intérieur.

Le 4 Juillet, à midi sonnant, nous séchons nos membres engourdis par la gelée devant un grand feu de bois, et, n'était le jour filtrant par les croisées, on dirait la veillée de Noël, la nuit douce de poésie et de mystère, vécue en plein Eté !

A une heure, nous nous remettons en route, car le chemin est long jusqu'à Fagernœs, et avec les courageux petits chevaux, si lents mais si endurants, il faut savoir suivre les conseils du bonhomme La Fontaine :

« Rien ne sert de courir, il faut partir à point. »

Nous pénétrons bientôt sous un épais bois de sapins, délicieusement reposant après l'aridité effrayante de la steppe parcourue le matin.

Des fleurs délicates, pauvres plantes anémiées aux pétales pâles, se haussent timidement sur leurs tiges frêles. Je ne peux résister au désir de descendre de voiture, d'aller voir ces malheureuses abandonnées, et je cueille d'exquises petites violettes, jolies comme un bijou rare finement cloisonné d'émail.

La vie renaît, la sève puissante fait éclater l'écorce rude de la terre, et des prairies étendent leurs tapis verts, mouchetés de bleu et de jaune, jusqu'aux lointains horizons.

Çà et là, des bois de rennes blanchissent à l'air, des chasse-neige, des traineaux gisent sur le sol, comme de grandes bêtes mortes, tout indique la rigueur de l'hiver, les trente-cinq degrés de froid qui engourdissent ces contrées durant six mois de l'année...

Mais, aujourd'hui, c'est la magique splendeur des grandes forêts, les moissons frissonnantes, les champs d'or, l'orge et l'avoine, les torrents clairs, les lacs paisibles. La nature a revêtu son manteau d'orfroi brodé de sinople et jeté négligemment au vent les poils touffus de sa fourrure de vair.

Les fermes apparaissent, propres et coquettes ; les cerisiers et les pommiers disent le grand air, la joie, le soleil, et, sous le berceau d'une longue allée touffue, nous gagnons Fagernœs, la dernière étape.

Nous sommes au milieu des pins parfumant l'atmosphère, un lac découpe des bandes d'argent à travers les troncs rigides, droits comme des piliers d'église, et le grand calme du soir descend sur le vieux monde endormi...

*
* *

Toute la journée, la grande forêt de sapins nous a enveloppés de son mystère ; les vastes solitudes des bois de Norvège nous ont bercés de leur caresse, grisés de leur sublime poésie, enivrés de leurs balsamiques arômes.

Le matin, le paysage était sombre, sévère ; mélancolie des heures tristes tombant des voûtes empennées de flèches rigides. La pluie monotone, serrée, rayait le ciel de rudes hachures, et des nuages jaunes, des nuages de

neige, passaient en moutonnements étranges, dans le ciel livide, couleur de la mer mauvaise.

La forêt avait une teinte uniforme, foncée, vert bronze; les lacs reflétaient le deuil de la nature, des plantes dormaient sur les eaux de plomb, et leurs pétales semblaient des yeux glauques, pers, immobilisés dans la mort.

Des paysans marchaient sur la route, résignés, insensibles à la pluie, allant toujours de leur pas égal vers les villages de la plaine.

Puis, sur la chaussée, s'étend une semence d'aiguilles de pin ; des dessins se devinent : des croix, des couronnes, des lettres ; et ce tapis rustique suit, durant quelques kilomètres, les sinuosités du chemin. Hélas ! c'est la jonchée de misère et de deuil, la voie suprême de l'homme qui naquit dans la forêt, vécut d'elle et dormira pour toujours sous ses sveltes piliers.

Au pas, un cortège s'avance, longue file de karrioles déambulant paresseusement sous l'ogive de l'allée. En tête, sur la première voiture, est couché un cercueil dans un lit de feuillage ; les parents et les amis sont entassés dans les autres véhicules, et cet enterrement simple, primitif, en parfaite harmonie avec ce pays vierge et fruste, disparaît dans les profondeurs du bois.

Les grandes orgues de la nature pleurent sous les hautes futaies, le vent gémit sur les troncs moussus, et le chant des trépassés sanglote à travers les branches.

Puis le vent balaiera le chemin vert, les aiguilles de sapin seront dispersées au loin et nulle trace ne restera de ce qui fut ; ainsi s'efface et passe le souvenir...

A midi, le soleil crève la nuée, jette sa poignée d'or sur la terre, accroche aux arbres des chapelets de perles et sème sur les eaux une poussière de nacre.

Le Valders s'étale à nos yeux dans toute sa richesse, splendeur royale de féérie, immensité verte où les lacs mettent leur reflet d'argent bruni, leur note lumineusement claire.

Partout, la forêt de sapins, immense, escaladant les monts, plongeant dans les ravins, franchissant les vallées et se perdant au lointain en silhouettes effacées. Fête grandiose, impressionnante de calme.

La force de la terre éclate de toutes parts, monte du sol dans la poussée formidable de la nature et vous écrase de sa mâle puissance.

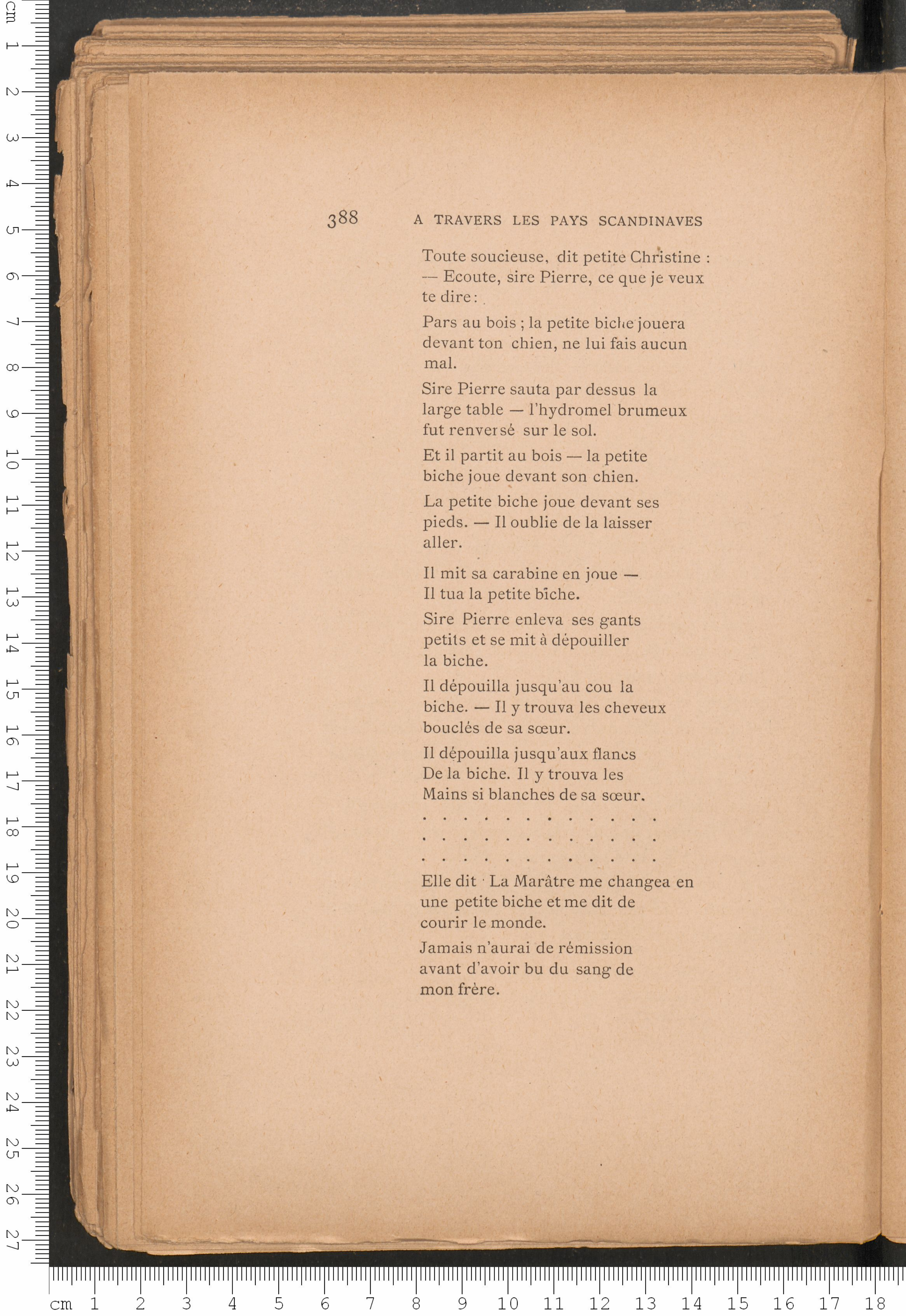
Le large paysage est brossé hardiment avec tous les verts, gamme reposante de tons lavés de pluie où se joue la lumière amoureusement.

Sombres et claires, violentes dans les épaisseurs, pâles dans les transparences, les nuances fuient sans heurt violent, se mélangent sans froisser la merveilleuse harmonie de ce tableau sublime.

Des senteurs très douces s'exhalent du sol mouillé, et le soleil pompe l'haleine de la terre qui monte, comme un encens divin, vers le firmament bleu.

C'est le cadre des poésies de Bjornson, des mélodies de Nordraak, le pays des vieilles chansons de fée, légendaires et merveilleuses.

Sire Pierre et petite Christine
étaient à table, parlaient des histoires
d'autrefois.



Toute soucieuse, dit petite Christine :
— Ecoute, sire Pierre, ce que je veux
te dire :

Pars au bois ; la petite biche jouera
devant ton chien, ne lui fais aucun
mal.

Sire Pierre sauta par dessus la
large table — l'hydromel brumeux
fut renversé sur le sol.

Et il partit au bois — la petite
biche joue devant son chien.

La petite biche joue devant ses
pieds. — Il oublie de la laisser
aller.

Il mit sa carabine en joue —
Il tua la petite biche.

Sire Pierre enleva ses gants
petits et se mit à dépouiller
la biche.

Il dépouilla jusqu'au cou la
biche. — Il y trouva les cheveux
bouclés de sa sœur.

Il dépouilla jusqu'aux flancs
De la biche. Il y trouva les
Mains si blanches de sa sœur.

. . . .
. . . .
. . . .

Elle dit · La Marâtre me changea en
une petite biche et me dit de
courir le monde.

Jamais n'aurai de rémission
avant d'avoir bu du sang de
mon frère.

Sire Pierre se coupa aux cinq doigts. — « Ma sœur chérie, bois ! »

Puis elle redevint toujours belle.

Elle remercia Dieu et revint chez elle. — Tous, chevaliers et damoiselles, vinrent à sa rencontre.

Maintenant, petite Christine est au bout de ses misères, maintenant elle porte de l'or rouge.

Maintenant, petite Christine est au bout de ses tourments, maintenant elle couche — aux côtés de son Seigneur ! —

A huit heures du soir, nous arrivons à Odnœs, village où nous devons définitivement abandonner nos voitures pour nous embarquer sur le Randsfjord.

Nous disons adieu aux vaillants petits chevaux qui n'ont pas faibli une seule fois durant les longues étapes, et c'est avec un peu de mélancolie que je vois l'attelage se perdre sur la route.

Il y a fête au village ; des baraques sont installées dans la prairie, des musiques criardes réveillent de leurs sons discordants les échos endormis, des couples dansent au son des violons, et une kermesse saine et bon enfant allume la joie dans tous les yeux.

Il y a eu concours de tir dans la journée ; les jeunes hommes se promènent sur la route, l'arme sur l'épaule, le chapeau cavalièrement planté sur l'oreille, l'allure crâne et décidée. Presque tous ont la boutonnière fleurie de rubans, comme des conscrits de France, mais leur

armement offre à l'amateur les échantillons les plus divers de l'art des arquebusiers. Depuis le vieux fusil à pierre jusqu'à la carabine la plus perfectionnée, tout modèle est représenté, histoire amusante de l'arme à feu qu'envierait un collectionneur.

Une tente est dressée près du stand ; la loi de tempérance, comme la « Teetotallers » venue d'Amérique en Angleterre, défend la vente de l'alcool, aussi ne sert-on, en cet étrange café, que de la limonade et du thé, la bière même en est exclue.

Et, cependant, à leurs titubations, certains hommes peu solides me semblent s'être écartés des sectaires de Babis qui voulut assagir la Perse ; je crains fort que la griserie de la poudre ne soit pas la seule cause de cet équilibre instable et que Bacchus indulgent n'ait fait naître les accommodements avec le ciel.

Voici la gloire d'un idéal coucher de soleil, l'apothéose splendide de l'heure du soir, la draperie flottante qui se déploie, changeante, à l'horizon. Les montagnes roses s'estompent en un fin pastel, des nuages de cuivre étincellent sur un ciel d'aquarelle, et les grands radeaux de bois immobiles, semblent sur le fjord, des îles de sable dormant dans du lait.

Une paix douce, religieuse, descend de la coupole immense ; le soleil, tel un ostensoir vermeil, disparaît, lentement attiré par une force invisible, et deux nuages, comme les portes du tabernacle, se referment sur lui.

La nuit incertaine d'un temple où veillent quelques lampes à demi consumées enveloppe l'univers, et tout s'endort sous la garde du ciel !

*
* *

La dernière journée de grand air, de liberté dans le paysage enchanteur du Nord, la dernière heure de navigation sur l'eau calme d'un fjord !

Une certaine tristesse m'envahit malgré moi, me serre le cœur à la pensée que peut-être jamais je ne reverrai ces sites imposants. On éprouve une angoisse poignante, un déchirement profond à quitter les pays où l'on fut heureux, où tout l'être vibra dans la magnificence de la nature, où l'âme vécut des minutes inoubliables de poésie et d'art.

Et cependant le soleil verse sa chaude lumière sur les prairies, les monts et les bois ; le fjord s'allonge indolent comme un grand fleuve bleu, entre des rives verdoyantes, et nous glissons mollement dans l'air tiède de l'été.

Pendant cinq heures, nous allons ainsi dans un paysage reposant, superbe, mirage papillotant de lumière où les mouettes blanches mettent la fraîcheur de leurs ailes de neige.

Des troncs de sapins tombés dans la forêt sous la hache des bûcherons, descendent lentement au fil de l'eau ; bientôt leur nombre s'accroît, devient flottille, radeau immense, et nous ne naviguons plus que très prudemment au milieu de milliers d'arbres.

L'avant du vapeur avance sur une île de bois, l'eau est complètement cachée par ce plancher mouvant et seul, un clapotis discret fait deviner sa présence.

Des hommes sont debout sur ces fragiles esquifs ; avec de longues perches, ils dirigent la marche des sapins

écorchés à tous les rochers, et la forêt flottante s'en va, ainsi guidée, vers les ports de la côte.

Durant l'hiver, les hommes abattent les arbres poudrés de blanc ; des chariots conduisent les cadavres saignant la sève au bord des torrents et des gouttières, et le tout s'en va, marqué du chiffre du maître, au gré des eaux.

Recueillis sur les lacs, triés, rangés en larges files, les fûts de bois, qui s'élevaient fièrement sur la terre de Norvège, suivent, comme des noyés, le courant des fleuves et des fjords.

Nous stoppons brusquement le long d'une courte jetée ; la passerelle est roulée sur le quai et nous descendons au village de Handsfjord.

Hélas ! le charme du voyage est rompu, les coups de sifflet répétés d'une locomotive nous rappellent à la réalité, le rêve est fini.

J'avais complètement oublié la boîte à torture des wagons, l'existence des chemins de fer, le règne de la vapeur !

Durant vingt-six jours, nous avions erré dans les paysages grandioses, soit en bateau, soit en karriole ; durant vingt-six jours, nous avions vécu comme autrefois, alors que la voie ferrée était inconnue, dans l'air pur, dans l'imprévu des gîtes et des routes, à l'aventure, dans l'originalité des grands chemins.

En une minute, tout s'efface ; nous retrouvons l'étouffement des compartiments incommodes, les convois enfumés, les machines crachant des nuages de suie sur le ciel !

Le train ne marche qu'avec une sage lenteur, et cependant le paysage semble voler à travers les portières. Je n'ai plus la notion du temps ; l'espace, le grand air me manquent. Je n'ai qu'une vision imprécise du pays parcouru, mélange confus de rivières, de moulins, de scieries, de cascades et de bois, kaléidoscope étrange de nuances bizarrement mélangées, rouges, vertes, bleues, blanches et jaunes. Je demeure quelque temps aveuglé par toutes ces couleurs qui papillotent dans mes yeux comme si l'on m'avait jeté à la face une poignée de confetti multicolores.

A Drausmen, le train s'arrête. Je reprends mes esprits, et peux contempler le superbe panorama de la ville, du fjord et de la riante vallée de Lier.

Bientôt, nous longeons la mer, la « Grande Personne » comme dit Michelet ; et les rives boisées, les rouges cottages, nous annoncent l'approche de la capitale norvégienne. Des voiles blanches, couchées sur les eaux, glissent dans l'azur du ciel, de grands oiseaux planent très haut dans l'air, au-dessus des vagues paresseuses, et le soleil descend lentement sur les flots empourprés.

Un grondement sourd, une fuite de noir, un choc violent, nous sommes à Christiania !





CHAPITRE III

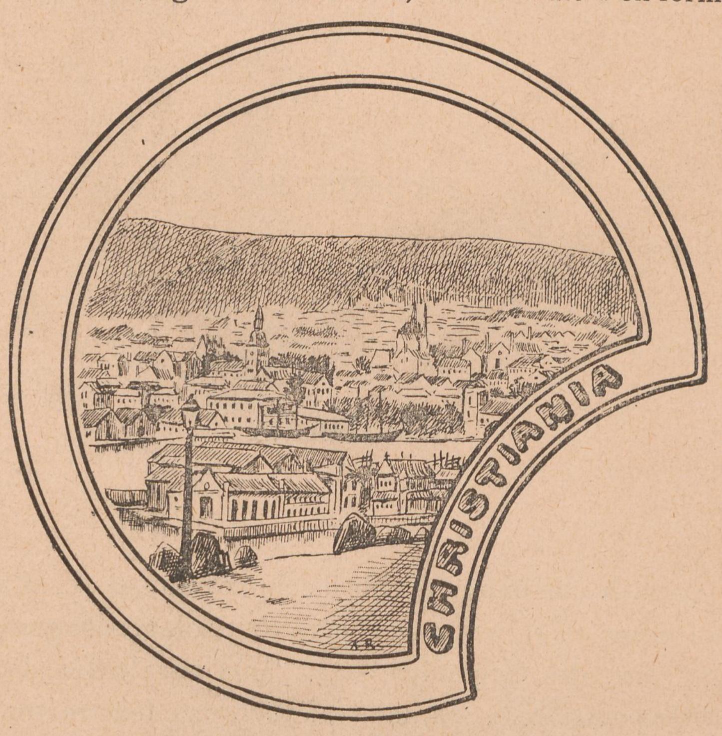
CHRISTIANIA

Je m'éveille dans une ville inconnue, dans une capitale européenne ; et, les yeux encore tout éblouis des grands horizons, des larges lumières, l'âme ensoleillée de la noble poésie de la montagne, j'ouvre ma fenêtre sur la rue banale d'une cité moderne. Jamais je n'ai tant senti le vide du charme envolé, jamais je n'ai tant mesuré la profondeur d'une chute. Après l'air, la liberté, la grande route, retomber dans l'étouffement, l'étroitesse d'une ville, retrouver la chaussée pavée, le tramway !....

Et, cependant, la « Karl Johans » gade est longue et droite, la rue « Charles Jean » est large et spacieuse ;

mais la principale artère de Christiania manque d'air, de profondeur et d'horizon.

Je vois une ville uniforme, sans caractère, toute moderne, aux voies rectilignes, monotones, coupées à angle droit ; immense échiquier de Christian IV demeuré tel qu'autrefois, agrandi seulement, et construit « en forme



de carré régulier de mille pas de long sur autant de large », suivant les ordres du roi.

On sent une ville trop grande pour le nombre de ses habitants, une caserne sans soldats.

La capitale existe par ses boulevards, ses promenades, ses monuments ; mais elle n'est pas habitée. Le cœur demeure, mais vide de sang, mort ; le pouls ne bat plus.

Les promeneurs sont rares dans les rues, les jardins sont déserts ; et la mélancolie descend dans l'âme de l'étranger errant dans cette cité qui serait si jolie avec l'animation bruyante, la vie d'une ville habitée.

Tous les monuments sont réunis dans un même centre. Sur une grande place fleurie de jardins, abritée de grands arbres, s'élève le « Storthings-Bygmirg » ou palais de la diète, bâtiment officiel sans grand intérêt ; plus loin, se haussent sur un terre-plein les trois constructions banales de l'Université, et, au bout de la longue rue « Charles-Jean », sur une éminence soigneusement sablée, se tasse le lourd château royal, se détachant sans ombre, plat, ridicule, sec et froid comme une gravure commandée par Landry, une planche sans relief du XVIII[e] siècle.

Mais quel charme de se promener lentement le long des murs de la vieille forteresse d'Akershus, de s'en aller rêver à l'ombre des sombres murailles, patinées par le temps, lézardées par les pluies, et de s'arrêter devant le superbe panorama du fjord.

Devant soi, s'étend la nappe laiteuse des eaux, le cirque verdoyant des collines, l'horizon bleu paré de draperies blanches. Les voiliers rentrent lentement au port, dans le grand calme de cette nature du Nord, et les petits vapeurs faisant le service des côtes glissent comme de gros poissons entre les îlots boisés.

Au large, fleurit l'île de Hovedö ; les murs décrépis d'une antique abbaye s'y effritent en fine poussière, et l'âme des moines anglais du XII[e] siècle, des frères de

Citeaux, erre, les nuits d'hiver, au milieu des ruines blanches de neige.

Derrière soi, c'est le passé, l'histoire, la vaillance et l'audace. Les tours de la rude forteresse qui ont résisté aux durs assauts demeurent encore debout dans toute leur gloire, patinées par les orages, décrépies, blessées par les boulets ennemis ; c'est la cuirasse du preux noircie par la poudre, bossuée par les biscayens. Jamais Akershus ne se rendit, elle soutint victorieusement quatre sièges dont un dura une année entière, et elle gagna brillamment ses titres de noblesse sans jamais amener son pavillon ! Eric, duc de Suède, en 1310, Christian II en 1531, dont les boulets allèrent jusqu'à détruire le monastère de Hovedö, Eric XIV en 1567, Charles XII en 1716, luttèrent vainement contre les murs inébranlables de la vieille forteresse.

Je demeurai longtemps à contempler ce paisible paysage, assis en ce site ombreux, sous l'égide des glorieuses murailles ; puis je me dirigeai, par les allées du Studenter, vers les hauteurs du château.

La chaussée en pente douce monte vers la ligne des colonnes ioniques du portique royal, et l'on arrive sur une large terrasse où se dresse fièrement sur son lourd cheval le roi Jean, Charles XIV, Charles-Jean Bernadotte.

L'œuvre de Bergslien est de belle allure ; l'ancien maréchal de France qui dicta ces paroles gravées sur le marbre : « l'amour du peuple est ma récompense » salue d'un geste noble Christiania étendue sous les sabots de son cheval.

La ville, avec ses maisons carrées, uniformes, plates, dévale comme un escalier de géants vers la mer ; le village de bois du XI[e] siècle, la colonie de Harold-le-Sévère, la bourgade qui eut la cathédrale de Saint-Halvard, les tombes des rois de Norvège, la cité incendiée en 1547 par ses habitants pour ne pas tomber au pouvoir des Suédois, la ville d'héroïsme et de courage, n'a plus le pittoresque d'autrefois. Ses demeures sont toutes en pierre, ordre royal ; ses rues sont sans fantaisie, style moderne ; mais son fjord reste immuablement beau, joyau superbe que l'homme n'a pas encore gâté.

*
* *

C'est jour de marché sur la « Grande Place » ; le « Stor Forv » est encombré d'une multitude de légères voitures chargées de légumes et de fruits.

De nombreuses baraques dressent leurs toiles grises sur le pavé inégal, et les bons citadins se promènent placidement au milieu de cet encombrement coloré. Il fait joyeux soleil, le ciel est d'un bleu limpide, presque transparent, et une gaieté saine flotte dans l'air matinal.

L'animation est amusante par son imprévu dans cette ville de grand calme, comme endormie dans l'oubli des humains. Les paysans des environs, aux bons yeux sans malice, attendent, calés dans leurs lourdes bottes, l'accorte ménagère aux chairs à la Rubens ; et les femmes de Nydalen ou de Saudans, venues pour le marché dans les basses karrioles, étalent avec gaucherie sur leurs éventaires les fleurs et les fruits de la forêt.

Au milieu de ce fouillis pailleté d'or par un franc

soleil, se hausse sur son socle de marbre le fondateur de la cité norvégienne, le roi Christian IV, élégant et superbe dans son costume du XVIe siècle, dominant la place, fièrement empanaché de son feutre à larges plumes, esquissant un geste protecteur envers ses fidèles sujets.

En face, se déploie le joli portail de l'église du Sauveur, la courbe harmonieuse des fines nervures des maistres du XVIIe siècle, et dans le ciel bleu, s'élève le vieux clocher des époques savantes, des heures d'étude et de recueillement, de l'Hescameron d'André Arrebœ, évêque et poète.

Ce coin du vieux Christiania est délicieux par son aspect intime et paisible ; c'est la place de province, le jour du marché, alors que les bourgeois placides, les bons petits rentiers, les oisifs, les flâneurs viennent promener lentement leur nonchaloir à l'ombre de la vieille église, causer de leurs petites affaires, chicaner sur tous les « potins » de la ville, se décidant sur le dernier coup de midi à s'en retourner tranquillement vers leur foyer, satisfaits de la matinée si béatement employée.

Aux environs du « Stor Torv » est la fameuse « cuisine à vapeur », établissement philanthropique où deux mille personnes peuvent aisément prendre leur repas.

Ce vaste restaurant, créé par la ville dans un but des plus louables, a été fondé en 1858. Je le visitai en compagnie de son sympathique er dévoué directeur.

Dans de vastes salles, très propres, très aérées, très claires, les consommateurs sont assis autour de longues tables de marbre. Ce sont pour la plupart des miséreux,

des ouvriers, des gens sans travail ; mais tous ces malheureux de la plèbe n'ont aucun regard de haine, aucun geste de colère. Ils vont sans bousculade, tranquillement chercher leur pitance au guichet commun, et l'ordre le plus parfait règne dans l'immense pièce.

Pour vingt ou trente centimes, ils ont droit à un morceau de pain, une soupe, un plat de viande accompagné de légumes. Chacun emporte sa portion, s'installe à la table commune et mange sans s'occuper de ses voisins.

Il y a loin de ce grand réfectoire du peuple, où la consigne veut que tout le monde entre tête nue, à ces bouges infâmes, assommoirs et popines d'empoisonneurs, où les loqueteux de Paris trompent leur faim par un semblant de repas, illusion malsaine donnée par le brouet écœurant d'un misérable gargotier engraissé par son ignoble métier.

Une boucherie est attachée à l'établissement, admirablement installée ; les cuisines spacieuses où tout se cuit à la vapeur sont remarquablement tenues. Dans des marmites géantes, dignes de figurer à côté de celles si renommées des Invalides de Paris, cuisent soupes, boulettes de viande et pommes de terre. Un personnel nombreux de cuisiniers et marmitons s'agite autour des cuves, et la petite armée, docile et disciplinée, obéit sans un murmure aux ordres de son chef.

Maintenant, c'est l'air, la lumière, l'espace. La montée fut longue et pénible, par la forte chaleur, pour atteindre le jardin botanique ; mais voici Christiania à nos pieds, la forêt norvégienne s'en allant, brumeuse, dans

des lointains violets, le fjord serpentant à travers les collines boisées, l'horizon immense, le ciel clair !

C'est l'histoire : la « Gamle Akerskirke », la « vieille église d'Aker » la romane, contemporaine de Olaf Haraldssön le Pacifique ; Akershus, la solide forteresse qui sut garder intacts ses remparts ; le Slottet, le château royal, la demeure, durant quatre mois de l'année, du prince Oscar II, roi de Suède et Norvège. Et c'est toute la Norvège déployée sous nos yeux ; sa religion, sa lutte contre les invasions ennemies ; sa vie : la forêt et la mer.

Plus tard, dans le jardin de l'Université, sous un hangar de bois, j'ai retrouvé les grandes époques de prouesse et d'audace, les temps reculés où les Vikings, téméraires et superbes, se lançaient, sans peur, à la conquête des flots.

On a découvert, près de Thune, enfoui sous la terre, un vaisseau presque intact du sicle normand ; la carcasse noire, charbonneuse, repose entre les murs d'une modeste cabane, et les divers objets recueillis dans ses flancs sont religieusement conservés dans des boîtes de verre.

Le navire, en chêne, mesure trente et un mètres de long sur cinq mètres dix de large, il a la forme des embarcations actuelles dites « baleinières » ; il est construit à clins, les mêmes varangues supportant les bordées, consolidé par des clous à tête plate. Le long des bordages, sont accrochés des boucliers ronds, seize ouvertures sont pratiquées pour le passage des rames ; le gouvernail est placé à tribord ; un mât de sapin, coupé à

son pied, est accolé à une sorte de rouffle à moitié défoncé.

Ainsi, le navire des nautonniers blonds semble avoir été arraché à un terrible incendie ; mais quelle devait être son élégance quand il s'élançait sur la « route des cygnes », la voile carrée, pourpre ou bleue, largement déployée, les rondaches brillant aux bordages, les rames se mouvant en cadence comme les pattes de quelque monstre géant, et le dragon sombre grimaçant à la proue !

Mais plus rien ne subsiste du passé ; il ne reste de toute cette splendeur qu'un squelette noirci, quelques planches carbonisées, quelques loques sans couleur, une très vieille épave ; l'âme du vaisseau est partie : le Viking est mort !

Les courageux guerriers montaient des flottes superbes ; certains navires, comme l'Ormen Lange (le Grand Sergent) d'Olaf Trygvason, qui fut pirate avant d'être roi, possédaient trente-quatre paires de rames et jusqu'à mille hommes d'équipage. Les escadres s'en allaient sur la mer inclémente dans une envolée de toiles écarlates, coupées de larges rayures vertes et bleues ; les hommes chantaient les antiques sagas, et les couplets sauvages se mêlaient aux hurlements du vent.

Puis, quand le chef mourait, on amenait son vaisseau à terre, on construisait sur le pont la cabane où reposerait jusqu'au « Ragnarök » (la fin des temps) celui qui l'avait commandé ; la voile de soie était roulée sur la vergue, le cadavre avec ses armes, ses chevaux, était couché sur les planches encore humides d'embrun,

et le « coursier de la mer », devenu cercueil, était enfoui sous la terre !

C'est ainsi qu'on a retrouvé des lambeaux d'étoffes, des débris de cuirasses et d'épées, les squelettes de deux chevaux, de six chiens et de deux paons.

Il me semble, devant ces vestiges d'un glorieux passé, que j'assiste à l'ouverture d'une tombe. Un sentiment profond de tristesse me serre le cœur, je sens tout le néant des choses, et j'entrevois la mort accomplissant fatalement, sûrement, son œuvre de destruction.

Brusquement, dehors, dans la rue ensoleillée, je tombe en pleine mascarade grotesque, au milieu d'une procession drôlatique de salutistes costumés en fantoches ridicules d'un cirque en promenade.

L'armée de la Maréchale Booth défile au son des fanfares, dans la tempête tonitruante des cuivres et des grosses caisses ; les soldats, par files de quatre, marchent au pas accéléré, chantant à pleine voix des cantiques, suivant les bannières portées fièrement par de robustes gaillards.

En tête, vont des groupes d'hommes et de femmes revêtus du costume classique ; le jersey rouge, la casquette plate, la robe bleue toute droite, sans ornement, la capote rococo de Miss Helyett.

Puis viennent des fantoches de comédie burlesque, des déguisés de carnaval : lapons empêtrés dans leurs bottes poilues, paysans de la Dalécarlie écrasés sous leurs longues redingotes, marins revêtus du suroit, engoncés dans la toile goudronnée, femmes vêtues de blanc, poupées emmaillottées de robes lapones, enfin

toute l'épouvantable friperie d'un bal de mi-carême qui eût fait les délices d'un Daumier ou d'un Gavarni.

Mais tous ces gens semblent convaincus de l'importance de leur mission ; ils vont sans apercevoir nos rires moqueurs, dédaigneux, impassibles, lançant à pleine voix leurs refrains sacrés ; et les bons Norvégiens qui font la haie sur leur passage les regardent naïvement, sans malice, philosophes habitués à un tel spectacle.

Longtemps, le bruit de leurs chants, la cacophonie de leur orchestre secondé par les coups formidables de la caisse, se fait entendre ; le long serpent bariolé de couleurs criardes, se déroule encore incertain, vague, dans les arbres du Studenter, et la théorie étrange des congressistes s'efface et disparaît dans une dernière vision de bannière flottante.

Alors, le soir du Nord, l'heure de silence, descend sur la ville de Christian IV ; la lueur mourante, pâle, rosée, puis verdâtre, du vert transparent de l'onyx, enveloppe ciel, fjord et monts. La teinte féérique, la nuance de conte de fée, épand la douceur de sa poésie sur ce coin du vieux monde, et Christiania s'endort dans un rêve de Paradis !

*
**

Le fjord est agité comme la mer, le vent violent fait clapoter les vagues contre les flancs du petit vapeur qui nous mène à la presqu'île de Bygdö, mais les bois qui couronnent les hauteurs, enrichis d'or, de soleil, moutonnent à la brise du large, tels des flots à l'écume de cuivre.

Nous accostons sur une plage basse où des sapins

viennent jeter un semblant d'ombre ; et, par une longue allée montueuse, nous nous dirigeons vers Oscarhall, le château gothique, dont les tours de briques rougeoient à travers les feuilles.

En 1849, le roi Oscar Ier fit construire cette retraite paisible dans le goût anglais, « Castellaled » de Richemond ou de Kingston égaré sous les sapins de Norvège.

Les appartements offrent peu de choses intéressantes, n'ont aucun souvenir véritablement remarquable ; mais du toit en terrasse on jouit d'une vue magnifique sur la ville et ses environs.

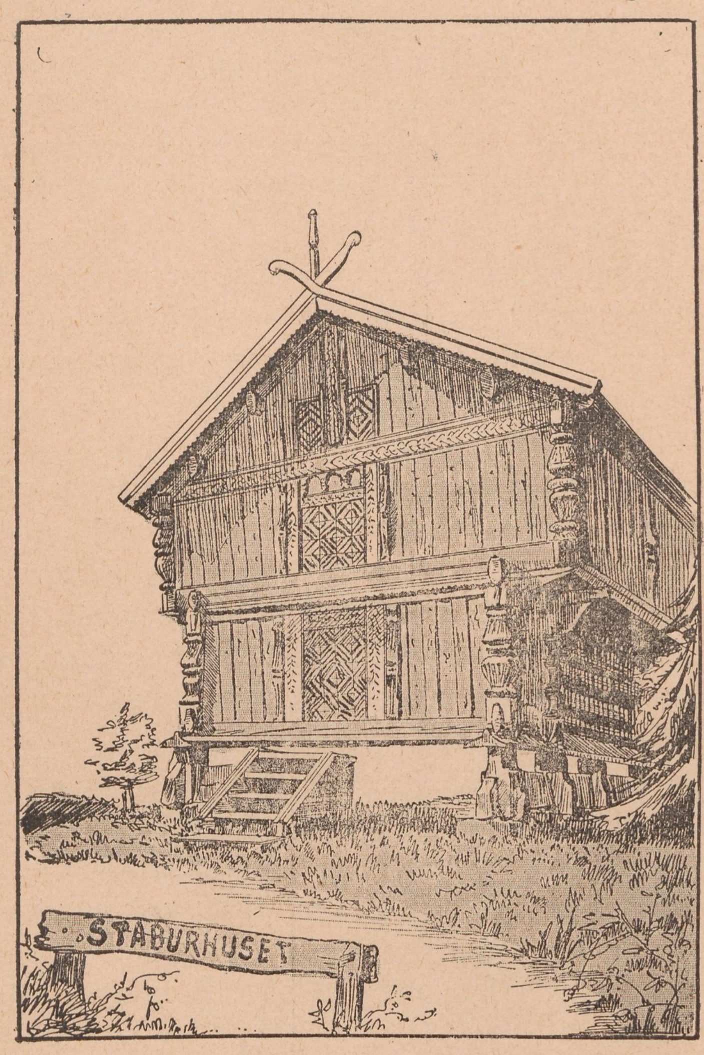
Ce n'est pas la fraîcheur trop verte, fatigante des grandes pelouses anglaises, le paysage presque factice, jardin et prairie, de la campagne londonienne, c'est la nature superbe, puissante ; la grandeur des lignes, la profondeur des horizons, l'air, la vie, la mer et les grands bois.

Le ciel est merveilleusement pur, balayé de tout nuage par le vent du large ; le soleil verse royalement sa lumière dans l'air incendié, et les lointains se dessinent dans une buée de violettes.

J'erre longtemps à l'aventure sous les hautes futaies du parc, j'en respire la saine fraîcheur, les balsamiques arômes ; et je rêve devant la vieille église de Gol, les antiques maisons, rustiques et simples, des paysans du Thelemarken, la ferme aux rudes sculptures des campagnes de Hove, apportées ici par le pieux amour du monarque pour son peuple et pour sa tradition.

En pleine forêt, sous l'épaisseur du feuillage, qui laisse

filtrer, comme à travers un crible, des flèches de lumière, le véhicule va lentement vers les sommets du Frognersœ-



ter. Peu à peu, des éclaircies apparaissent ; et, entre le cadre rustique de deux sapins, on aperçoit Christiania perdue au fond d'un entonnoir de verdure, une rapide

vision d'eau, une langue de terre pointant dans la mer.

Puis, subitement, se découvre l'immense paysage dévalant en pentes douces vers le large. Une coulée de verdure mène à la ville tassée au bord du fjord, les toitures rouges éclatent, lumineuses et chaudes, les eaux s'allongent sertissant des îles d'émeraude, des voiles blanches se découpent légères en ailes de papillons, et les lointains s'effacent dans un bleu pâle de soie ancienne.

Aucune note trop crue, discordante ou violente ; on voit ce paysage derrière une vitre très claire, atténuant les coloris, et seule, la nuance pourpre des toits jette sa vigoureuse lumière comme un champ de coquelicots au milieu d'une verte prairie.

La voiture, par des lacets multiples, gagne Halmekallen situé à cinq cents mètres d'altitude. De là, se déploient à l'horizon les croupes puissantes des montagnes du Thelemarken. Puis la route, toujours sous bois, descend vers la mer, serpente à flanc de coteau entre les troncs rigides des pins, et meurt au milieu d'une large prairie émaillée de fleurs.

Christiania se cache derrière le mont Saint-Jean ; puis bientôt se présente caduque et vieillote l'antique basilique d'Aker, anglo-normande contemporaine d'Olaf le Pacifique, se détachent sur un rideau vert les croix d'un cimetière ; lors, c'est la rue moderne, l'insipide monotonie des alignements officiels, le triomphe du laid !





CHAPITRE IV

TROLLHŒTTAN ET GÖTEBORG

Une immensité de ciel bleu pâle, où l'on devine la profondeur des lointains, une clarté subtile, aérienne, lueur de gemme venue des tréfonds du firmament, fuyante comme le rêve ; et, sur ce fond clair d'un Tiepolo la fresque large et hardie des forêts dessinant ses masses sombres. C'est la lumière exquise et légère, la pureté virginale des horizons du Nord, c'est aussi la rude nature du pays des Vikings ; la poésie douce et fugitive qui chante les Elfes et les petites fées bleues, la farouche épopée qui exalte les gestes des héros blonds. Accoudé au léger balcon suspendu sur l'abîme, je demeure fas-

ciné par la grandeur du paysage déployé sous mes yeux. Le grondement des chutes de Trollhöttan monte, sourd et puissant, dans un brouillard coloré d'or et d'azur, les eaux tumultueuses du torrent s'étirent comme un long serpent écaillé de métal au fond du ravin creusé sous mes pas, et l'écume attaque, bave impuissante, les rochers de granit enserrés de broussailles.

Au loin, des bois moutonnent en toison feuillue, la rivière coule, claire, dans une caresse de velours émeraude, et les îlots silencieux, idylliques, refuges des amours de Péléas et Mélisandre, semblent respirer du bonheur dans la houle légère de leurs frondaisons. Une poésie intense se dégage de la grandeur de ce paysage vivant dans la marche lente des voiliers qui passent, étranges, sans coques, ailes d'anges, à travers es troncs moussus de la forêt. En bas, minuscules cailloux rouges, les usines se pressent au bord des rapides et la petite ville de Trollhœttan s'éparpille en fleurs de pourpre le long des rives basses.

Par les sentes zigzaguant à travers bois je vais, enivré des senteurs du soir, vers la vallée ; une paix douce et profonde, religieuse, descend sur la terre se livrant au baiser de la nuit, et les rus flâneurs, aussi limpides que les « riolets » des prairies normandes, semblent, amoureusement, se chuchoter de douces choses.

Traversant une clairière baignée de lumière rose, comme un reflet de lampe amie, une jeune fille passe, nymphe ou ondine,

Echevelée en simple vertugade,
Et, comme fleur, marchait dessus les fleurs.

Puis, me barrant le chemin, une montée d'eau se dresse en échelons devant moi ; une échelle liquide, un escalier aux marches humides escalade le ciel ! Pourtant je ne reste pas stupide devant ce phénomène ; rien ne m'étonne en ce pays de fée où je vis dans un songe éternel. Les fameuses écluses, les onze bassins artificiels qui font communiquer le Wenern au canal de Gothie, m'apparaissent soudain dans la géniale puissance des hommes qui ont accompli cet étonnant et prodigieux travail. Des navires sont immobiles, emprisonnés sur les eaux mortes ; très haut, ils se détachent scrupuleusement détaillés sur le fond clair du ciel ; d'autres descendent très lentement, comme s'enfonçant dans les terres, attirés par quelque génie malfaisant, et l'aspect de tous ces vaisseaux, processionnelle ascension vers l'infini, a, par ce soir de silence et de clarté, quelque chose d'étrangement troublant.

Par l'escalier, taillé dans la roche, j'atteins le sommet des écluses ; la vue d'ensemble fuit dans un jeu multiple de grands miroirs reflétant la sveltesse des hauts sapins, comme suspendus dans l'espace ; miraculeusement étagés, ces petits lacs d'eau pâle semblent une chaussée de cité sous-marine figée dans la mort sous la morsure de la bise du Nord. C'est l'heure indécise où la nuit hésitante accroche ses soies mauves au ciel peuplé de songes ; entre les branches tissées de fils sombres une clarté lointaine apparait, pâle, comme entrevue à travers une vitre, et des trous de lumière découpent une guipure frissonnante sur l'immensité silencieuse de la forêt. A travers les troncs, droits comme des piliers d'é-

glise, le jour s'efface, fugitif, et très loin, dans une lueur cendrée, riche de poussière d'or ; une buée légère, rosée dc saphir, s'élève du gazon tapissant le sol, et c'est comme un autre ciel qui monte vers la nue.

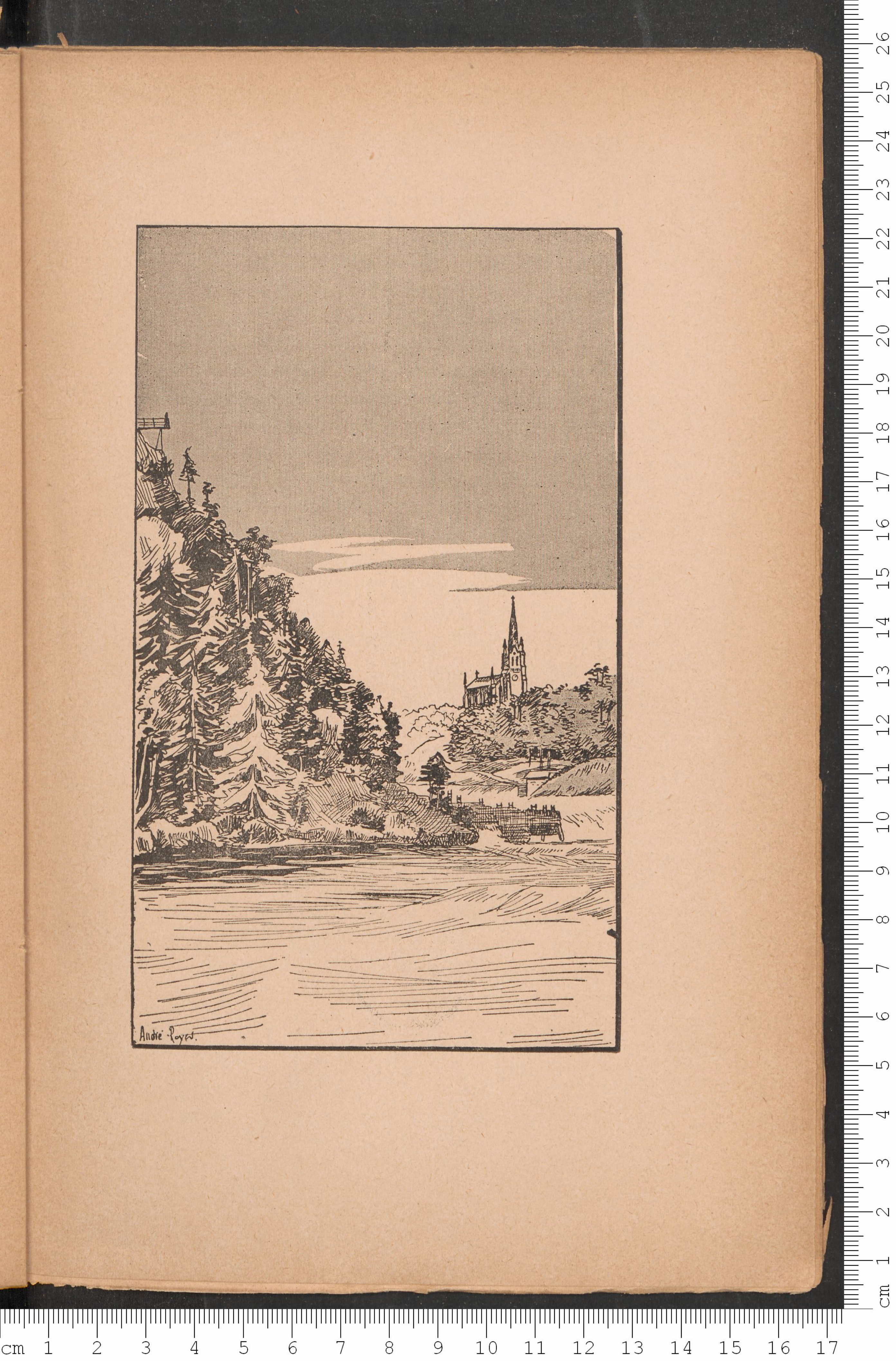
Oh ! l'émotion de la première étoile, l'émotion d'un rayon blanc de lune ! Depuis un mois, la nuit boréale, froide, obsédante de clarté, la nuit sans astres, emprisonnait la terre sous une cloche de verre ; et voici ce soir qu'une lumière tremble au zénith, qu'un disque d'argent monte à l'horizon, que la vie renait au firmament ! J'ai peur que la faible lumière ne s'éloigne, que la petite flamme, flamme humide de veilleuse, ne meure tout à coup, car c'est un point dans l'infini, une transparence de larme, une larme du ciel. Et la lune a pris la face de Pierrot, d'un Pierrot triste et malade, revenant lassé d'un long voyage ; mais une lueur d'aube douce, une lueur de réveil, pénètre jusqu'au plus profond du bois,

> Et j'ai cru voir la fée au chapeau de clarté
> Qui jadis sur mes beaux sommeils d'enfant gâté
> Passait, laissant toujours de ses mains mal fermées
> Neiger de blancs bouquets d'étoiles parfumées [1]

Je rentre, grisé, comme si je marchais sur une jonchée de roses blanches, les canaux me semblent couler des rayons de lune ; heureux, je vais, ayant retrouvé une amie, et ce soir je dormirai sous un ciel de France !

De bonne heure, je descends vers les chutes grondant au fond du val éclaboussé de buée. La matinée est joyeuse de clarté, la pâleur du pays des neiges est vaincue sous un triomphe de lumière.

1, Mallarmé,


André Royer.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vestu de broyderie
De soleil riant, clair et beau [1]

Les eaux arrivent se briser, avec une impétuosité de charge, sur les ilots de granit, inébranlables comme des tours sarrasinoises sous les efforts du bélier. Des plantes ont poussé, jetant leur défi audacieux à la colère impuissante du torrent, sur les rochers immobiles dans la tourmente, et de petites fleurs jaunes, orgueilleuses comme un roquet devant un lion en cage, se dressent, épanouies, sur leurs tiges roidies.

Je sens un léger frisson me parcourir le corps quand je m'avance sur une passerelle de fer suspendue sur les tourbillons ; le pont tremble, secoué d'inquiétantes trépidations ; mais je me fais au danger, j'éprouve au contraire une sorte de volupté malsaine à me pencher sur l'abîme et je regarde, fasciné, un fût de sapin emporté dans la tourmente comme un fêtu de paille.

Mais il me faut être ce soir à Gothembourg, le train a l'insolente habitude de ne pas attendre, je dois dire adieu à Trolhœttam et à ses chutes et me diriger vers la gare prochaine.

La machine nous emporte à travers une campagne plate, uniforme, unie comme une plaine de Sologne. Des flaques d'eau dormante jettent des lueurs glauques de marécage sur ce paysage nuancé des teintes effacées d'une fayence de Rorstrand ; c'est la solitude impressionnante de la Crau, étouffant sous un ciel bas, lourd de

1. Duc d'Orléans.

pluie. Des bois, de temps en temps, viennent couper cette monotonie terne et grise, des voiles glissent sur des canaux invisibles, vaisseaux fantômes, sans quilles ni bordages, et cependant donnant un semblant de vie, trompant l'immobilité de ce panorama de mort.

Les ruines d'un château apparaissent en masse de brouillard sur un tertre dénudé ; les seigneurs de Bohus dorment depuis longtemps sous les dalles de la petite église de Sorte, et la bannière de fête, dressée, aux jours heureux, sur les vieux remparts, est à jamais dispersée en poussière sous les vents du Nord.

Le jour s'assombrit encore ; la lumière, emprisonnée dans un couloir de granit, semble l'ombre même d'une ombre, se traîne comme un être malade et qu'un coup de vent va jeter à terre.

Nous débouchons enfin dans une large vallée, où le ciel est haut, où l'on respire. Mais la pluie commence à tomber, d'abord à gouttes espacées, puis fine, serrée, piquant des étoiles changeantes et mobiles sur les eaux de la rivière, la Göla grise, et

« Donnant au paysage un air de cimetière. »

Des murailles, des clochers apparaissent vaguement dans le lointain, une ville se devine derrière un rideau humide, et la cité moderne, la hollandaise de Cabelion, Gothembourg la marchande, se déploie devant nous.

Oh ! l'ennui d'errer dans une ville inconnue le long des quais où l'eau ruisselle, à travers des rues aux maisons closes dont les murs suintent le spleen, dont les rares passants, atones, sans physionomie, se hâtent, courbés sous l'averse, vers leurs demeures. C'est alors

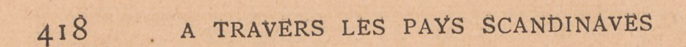
que l'on sent plus vivement la tristesse de la solitude, que l'on rêve du foyer ami, que l'on aspire au repos, qu'on espère le retour. Mais, éternel vagabond, pour ne pas s'asseoir autour de la table commune dans la promiscuité banale et stupide du salon d'hôtel, on va, l'âme grise, cherchant quand même le coin pittoresque, la note locale qui fait, en une minute, oublier les heures sombres.

A Gothembourg rien que l'insipide ligne droite, la rectiligne ordonnance des rues toutes pareilles, les canaux de Bruges la morte sans ses cygnes blancs, la navrance de jardins aux fleurs meurtries, la mélancolie d'un port aux vaisseaux sans pavillons ; c'est triste, triste !...

Une gaieté de soleil me réveille le lendemain, du bleu entre par la croisée ouverte dans la chambre claire ; Gothembourg la coquette ne veut pas que je parte sous une impression mauvaise, et m'invite, dès le matin, à descendre dans la rue joyeuse.

L'hôtel-de-ville éclate, pourpre, comme un buisson de roses et de coquelicots, et Gustave-Adolphe, le fondateur de la cité, reçoit, fier et superbe dans son manteau de bronze, cet hommage de fleurs.

Des voiles claquent, blanches, sous le vent frais ; les drapeaux sont déployés, jetant leurs lumières de joie sur la proue des navires ; les canots, vigoureusement montés par les marins aux yeux bleus, sillonnent les eaux clapotant sur les berges de granit, et la foule affai-



rée des débardeurs court, se mêle et crie, sur les quais pavés de soleil.

Les maisons, qui bâillaient d'ennui hier sous le ciel haché de pluie, se mirent, propres comme des hollandaises, dans les eaux vertes des canaux. Les jardins, plantés sur les anciennes fortifications, respirent le soleil régénérateur et tendent leurs feuilles vers l'azur du ciel. Les collines enserrant la ville, couronnées de fortins et de bastions, déploient leurs courbes gracieuses dans un halo de clarté, et la crête du rôcher d'Otterhœllberg se dresse, aride mais fleuri de lumière, au centre de la cité. De ce point, Gothembourg apparaît tout entière, sillonnée de canaux, égayée de jardins, riche de son port et de sa puissance ; exemple vivant du hasard des destins. Fondée par les Hollandais, rendue prospère par les Anglais, qui y établirent leurs entrepôts lors du blocus de 1806, et enfin endormie sous les couleurs britanniques elle se réveilla le lendemain sous le drapeau suédois.





CHAPITRE V

AU PAYS D'HAMLET

La Suède fuit sans cesse, vite, dans une fusion de lumière bleue, verte, où passent de temps en temps de larges éclaboussées de blancheurs d'écume ; le ciel descend, très loin, sur les plaines marécageuses coupées de sinople, et la mer, vision rapide, apparaît en trouées d'infini à travers les déchirures de la côte.

Bientôt, la tour de Kœrnau, la romantique forteresse commandant Helsinborg aux temps des combats fameux, se dresse, en son orgueil de gloire, sur la colline voisine.

Nous sommes entre les griffes du lion, dont la mâ-

choire à Christiania s'ouvre sur le Cattégat et dont les pattes puissantes, allongées dans le Gotland, semblent vouloir saisir les îlots du Danemark.

La Hanse, au XVI[e] siècle, insolente et hardie, fière de sa richesse de parvenue, amena ses flottes sous les murs de la cité où plus tard Bernadotte « que le peuple suédois avait élu prince royal d'un commun accord » devait entrer en costume de parade. Le sang coula dans l'anarchie des guerres et des révolutions, les princes lancèrent leurs généraux, les Norby et les Stissen, sus aux vieilles murailles, mais elles demeurèrent debout, méprisant les attaques, empanachées de bravoure !

Le train s'arrête en gare d'Helsingborg, et reprend sa course vers la mer comme pour se précipiter dans le Sund. Doucement, avec des précautions de chat qui a peur de se mouiller les pattes, il s'avance sur les eaux et stoppe au-dessus des vagues. Aux portières des wagons, des câbles frémissent au vent, des haubans s'étirent, sombres, sur le bleu du Ciel, et tout le gréement d'un navire enveloppe le convoi dans un large filet. Nous sommes sur un vapeur spécial, sorte de bac de Brobdinguag passant sans transbordement les trains de la rive suédoise à la rive danoise. La locomotive, le tender, les fourgons et les voitures demeurent immobiles sur leurs rails allongées sur le pont, parallèlement aux flancs du bateau ; les roues battent le flot, éclaboussant les aubes, et l'étrange machine se détache de la terre, glisse vers le pays d'Hamlet.

Quelques minutes plus tard, nous touchons les quais d'Elseneur, la Croix du Dannebrog éclate, blanche,

comme un palladium de victoire, sur la soie écarlate du drapeau danois, nous sommes sur une île de légende.

Les dix coups de l'heure du soir sonnent à l'horloge de la maison commune ; le port est silencieux, hanté d'ombres qui s'allongent démesurément sous la chute du jour ; le ciel, empourpré au couchant, s'illumine, dans les profondeurs sombres, d'étoiles papillotantes ; la côte suédoise s'allonge, tout près, comme un large décor hardiment planté sur l'immensité, et sur les eaux moirées les vaisseaux passent comme d'énormes chimères aux yeux de feu.

Peu à peu, la nuit tombe ainsi qu'un immense voile noir si léger qu'un faible zéphir semble vouloir l'arrêter dans sa chute ; l'Hôtel-de-Ville, sur la place déserte, apparaît en masse inquétante, tel un monstre accroupi, ivre de sommeil, et les pignons gothiques se découpent en arêtes menaçantes, cornes et mâchoires, sur la nue lavée de lumière indécise.

Plus loin, un cube d'ombre, une tache d'encre se devine ; caverne ou mont, on ne sait, mais attirant, obsédant, énigmatique comme un mystère. L'âme cherche, troublée, saisie de froid devant cette étrange et superbe eau-forte ; mais soudain tout s'éclaire d'une lueur pâle, maladive, une lueur venue de foyers inconnus, et le château d'Elseneur, la terrasse du spectre, grandit et se charpente sous la clarté blafarde de la lune.

Décor de drame étrangement troublant, où le cœur se serre, où le souvenir des légendes possède le cerveau, où l'imagination crée inconsciemment, fatalement, de

chimériques apparitions, où le rêve devient cauchemar, la réalité folie.

La mort règne en maitresse absolue, victorieusement, implacablement ; mais c'est une mort qui revient visiter ses états, qui drape d'étoffes macabres, d'un suaire verdâtre, cadavérique, la forteresse d'Amirith, et le fantôme du prince, suivi d'une cour de revenants, farfadets et mutins, erre par les nuits de lune dans les cours silencieuses.

Le couplet du fossoyeur qui chante, jonglant avec un crâne, me revient sans cesse à la mémoire comme un refrain de cimetière :

Mais l'âge avec ses pas furtifs
M'a saisi par sa griffe
Et m'a voituré dedans la terre.

Une pioche, une bêche, une bêche,
Et un linceul pour vêtement ;
Oh ! une fosse d'argile...

Et je vais comme un somnambule, halluciné, répétant machinalement :

Une pioche, une bêche, une bêche...

Que ce soit Aminth, Fengo Amleth, fils d'Hervondillus, le guerrier trahi par Hermunkul épousant son ennemi vainqueur Viglel, le héros de la fable de Saxon le Grammairien, ou que ce soit le seigneur, à l'âme féodale, du grand drame shakespearien, je vois des pâleurs glisser le long des murs du château, des feux follets s'élever des eaux croupissant dans les fossés défendant la place, et les voiles blanches sabrées de noir, voiles de fête et de deuil, qui frôlent le Sund, ne sont-


André-Royer

elles pas celles des « drages » antiques saluées au départ par les cris des « bersexes » ou gardes du roi.

Le bronze résonne tout à coup ; minuit sonne au beffroi, la réalité surgit soudain, il me semble que je sors d'un rêve ; et cependant je crois entendre l'appel de la patrie en danger, et voir sortir des casemates du château l'esprit du bon chevalier, du paladin Autcaire, Ogier le Danois, qui doit paraître, suivant la foi populaire, à l'heure du péril ! « Un mort revient en fantôme « la nuit : tout noir était son faucon, et noir était son « chien, et noirs étaient les gens du seigneur qui le sui« vaient à travers les bois. » La petite ville dort, veillée par la lune, sous la garde des étoiles ; les rues s'allongent dans une lumière infiniment douce, et je rentre au logis sur la chaussée couverte d'un tapis blanc ainsi que pour une fête-Dieu...

Huit heures du matin, le ciel est d'une couleur laiteuse, les arbres se découpent bleuâtres sur ce fond de porcelaine, on dirait un Moustier de Clérissy.

Je me dirige à travers les avenues coupant les fortifications vers le château de Kronborg. Au VII[e] siècle, Eric VII avait construit à l'endroit même où s'élève la forteresse actuelle un burg destiné à repousser les attaques des pirates. Les tours casematées s'érigeaient au-dessus des quelques maisons formant le bourg d'Œrekrog, qui fut plus tard Elseneur, et la cité grandit peu à peu, s'aventurant de plus en plus hors des murs du château, s'égrenant le long du Sund.

Le misérable hameau de pêcheurs reçut alors le privilège de « ville d'étape » et un décret fut promulgué

exemptant d'impôt pendant dix ans quiconque construisait une maison de bois, et durant vingt ans celui qui l'élevait en pierre. Mais en 1522, une flotte de Lubeck, portant pavillon hanséatique, vint mettre le siège devant la ville ; les boulets rouges mirent le feu à tous les quartiers ; l'incendie ne s'éteignit que par le manque de combustible. En 1576 des colons hollandais s'établirent sur cette côte couverte de ruines et Elseneur ressuscita de ses cendres.

Après avoir franchi sur un pont de bois un large fossé je pénètre dans la cour du « Slôt » danois. Aucune émotion ne m'étreint l'âme, la forte impression d'hier s'est évanouie ; je suis dans la cour banale et froide d'un château abandonné, sans vie, classé monument historique, où l'herbe pousse entre les pavés. Frédéric II l'avait construit en 1577 pour faire respecter le droit de péage aux vaisseaux traversant le Sund, mais depuis que les nations ont racheté cette taxe pour une somme de 86 millions, Kronborg est désert, ses canons sont muets, sa garnison n'est plus qu'une escouade de corps de garde.

La tristesse habite les grandes pièces nues où quelques toiles se couvrent de poussière. Les portraits des aïeules en vertugadin et des seigneurs en perruques à marteaux ont des regards résignés, profondément malheureux ; et les chimériques compositions, où des dragons et des vampires dévorent les damnés comme en les fresques de Signorelli à la capella nuova d'orvieto, n'ont plus qu'une horreur rétrospective et qui fait sourire.

On montre la chambre où fut enfermée la reine Mathilde, femme de Christian VII. A la cour élégante, sensuelle, brillante, mais sombre d'intrigues, Struensée était maître absolu et grand favori. Le jeune prince royal qui le détestait l'appelait « le docteur » et Rantzau qui le jalousait ourdit sa perte. Il fut arrêté et eut la tête tranchée le 28 mars 1572, la reine mourut quelque temps après. Epilogue d'un drame vécu à une époque raffinée, luxeuse, où les dames d'honneur, choisies parmi les plus frivoles et les plus jolies princesses n'eussent pas déparé l'âge de la Renaissance italienne.

Je sens le besoin de respirer en sortant des appartements où une odeur fade de poussière et de moisi vous monte à la gorge ; une oppression pénible me serre le cœur, le grand air et l'espace vont me faire du bien.

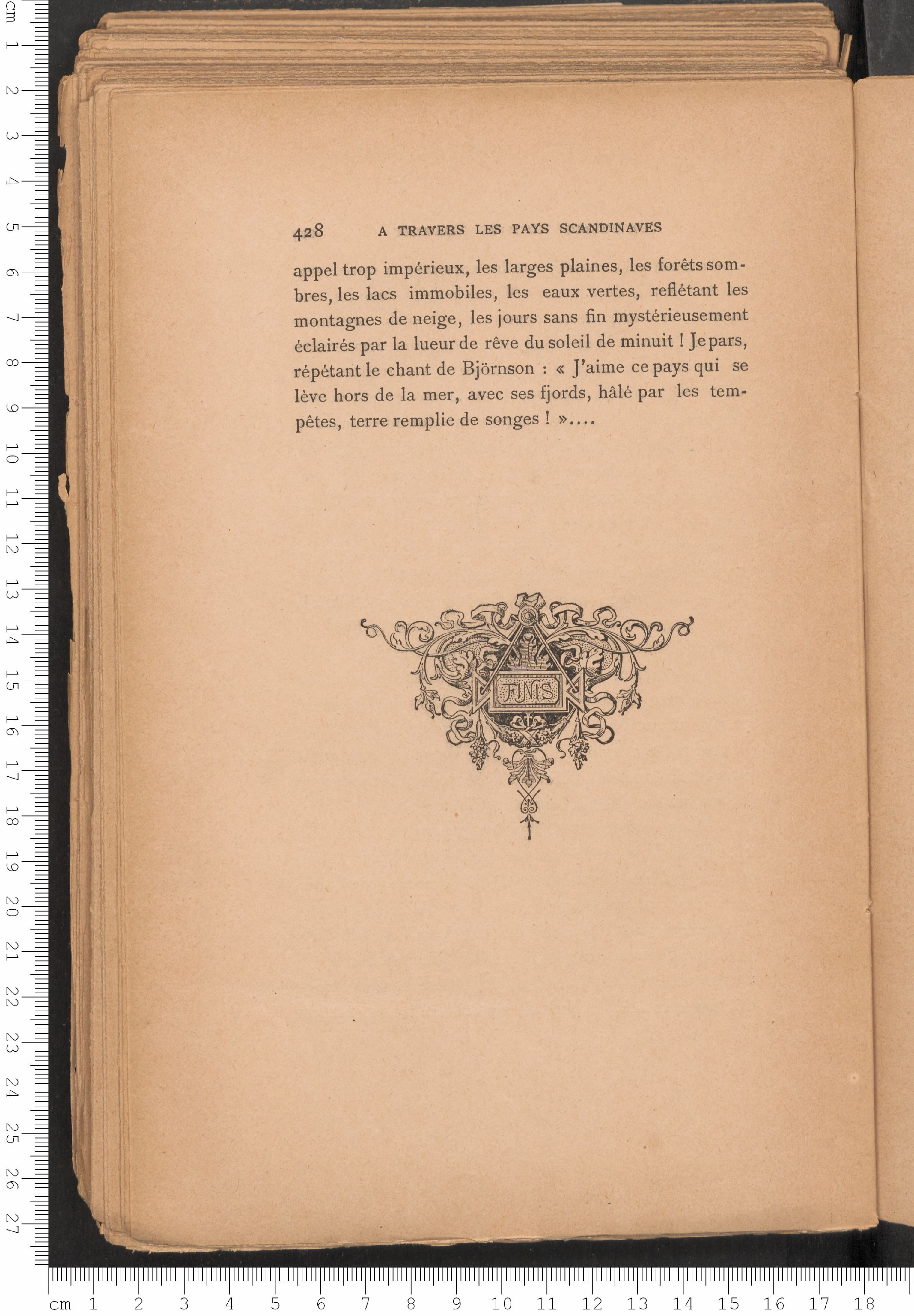
Sur la route de Marienlyst, le Trouville danois, les chevaux trottent allègrement, les arbres bruissent au vent de mer, le soleil luit ; je me décrasse les yeux, comme disent les peintres, dans l'azur du ciel.

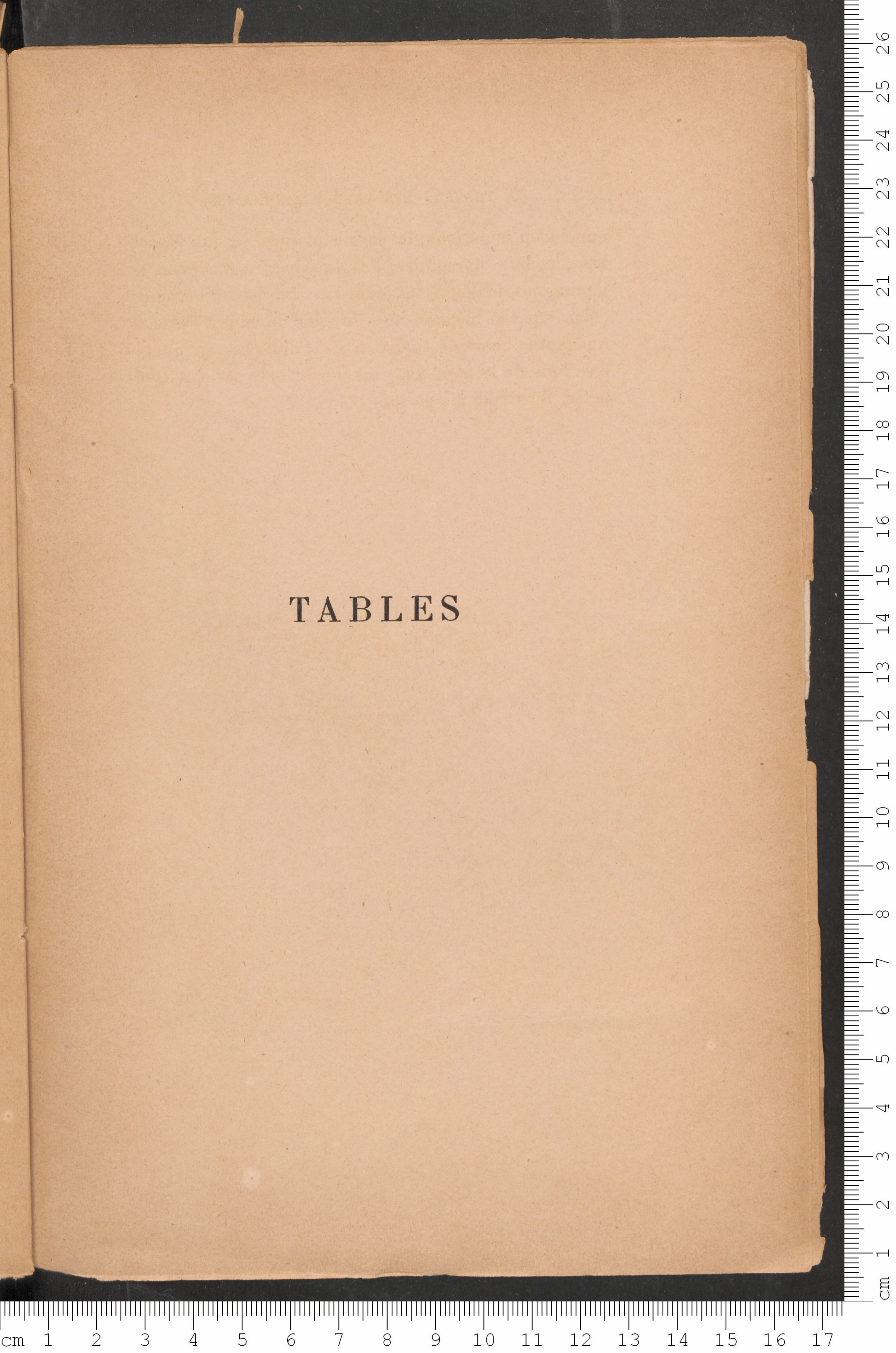
Le cocher me montre avec orgueil une colonne quelconque, le tombeau d'Hamlet ! je souris !... et je chante joyeux, un lied d'amour des pays de neige.

Déjà le vent fraîchit, l'horizon rougeoie, dorant la côte ; le soir mélancolique enveloppe d'une poésie mourante l'âme des choses ; c'est l'heure crépusculaire, le baiser du soleil à la terre, une heure d'adieu.

Demain, je m'éloignerai des contrées blanches, des pays scandinaves où plane, sur les glaciers bleus, le souffle puissant des légendes ; je quitterai à regret, sans détourner la tête, de peur de me laisser tenter par un

appel trop impérieux, les larges plaines, les forêts sombres, les lacs immobiles, les eaux vertes, reflétant les montagnes de neige, les jours sans fin mystérieusement éclairés par la lueur de rêve du soleil de minuit ! Je pars, répétant le chant de Björnson : « J'aime ce pays qui se lève hors de la mer, avec ses fjords, hâlé par les tempêtes, terre remplie de songes ! »....





TABLES



TABLE DES MATIÈRES

SECONDE PARTIE

De Trondjhem au Cap Nord

TROISIÈME PARTIE

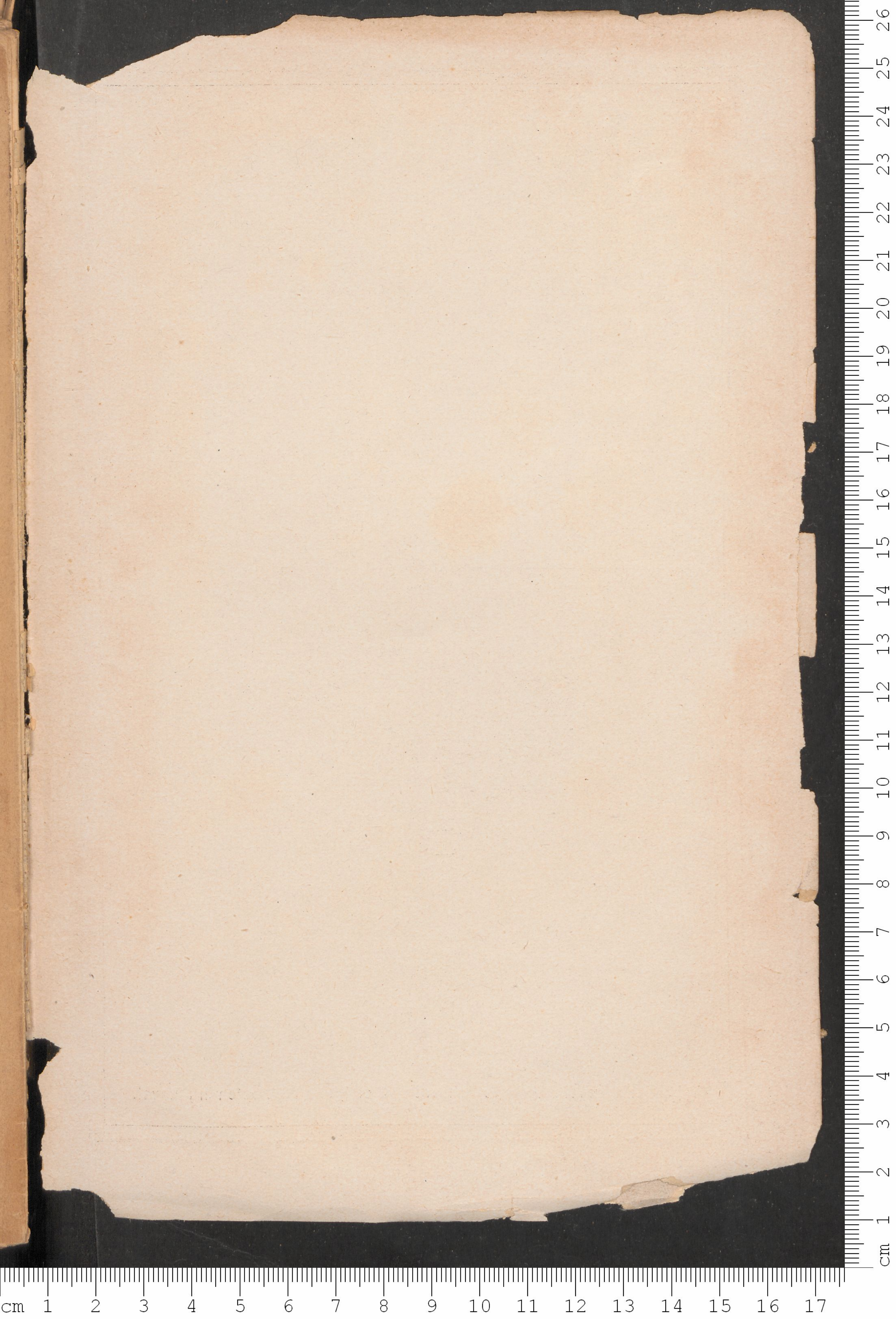
De Bergen au pays d'Hamlet

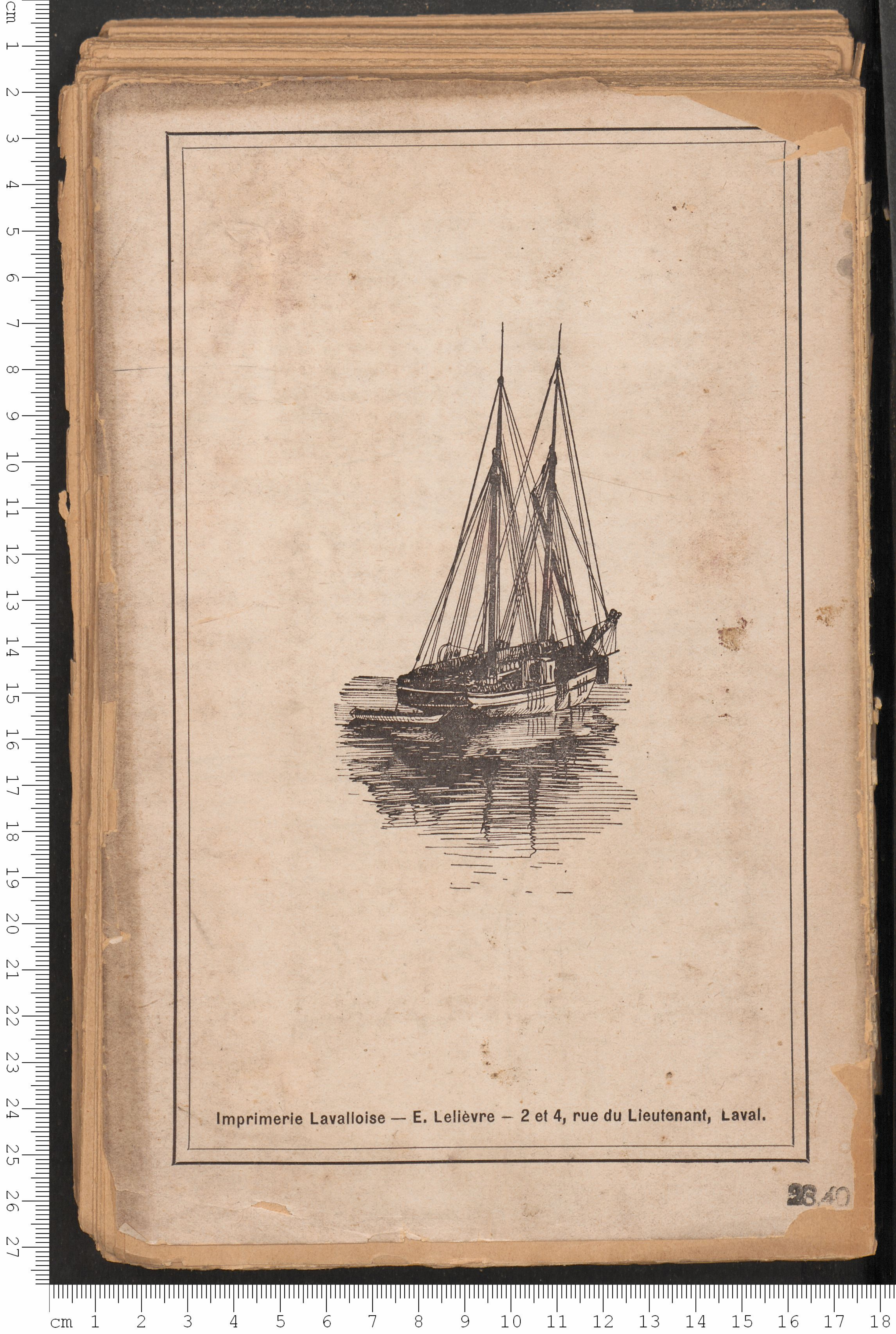


TABLE DES GRAVURES



Imprimerie Lavalloise — E. LELIÈVRE — Rue du Lieutenant, 2 et 4.





Imprimerie Lavalloise — E. Lelièvre — 2 et 4, rue du Lieutenant, Laval.